

calibrite

colorchecker CLASSIC



FR01464
V.4

VOYAGES

DE

PIETRO DELLA VALLÈ.

GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux,

NOUVELLE EDITION.

Revue, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez NYON Fils, Quay des Augustins, à l'Occasion.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

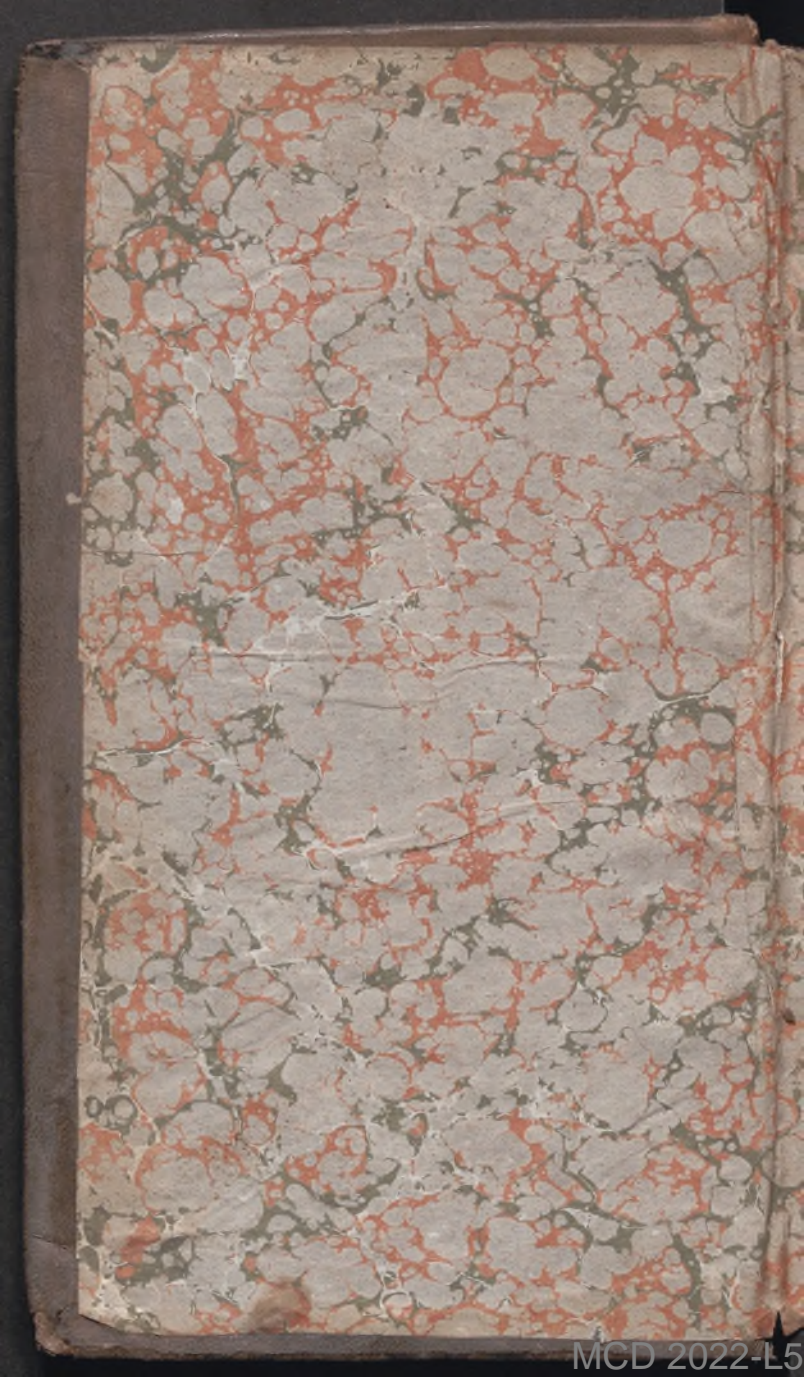
REGISTRO BIBLIOTECA
N.º 113

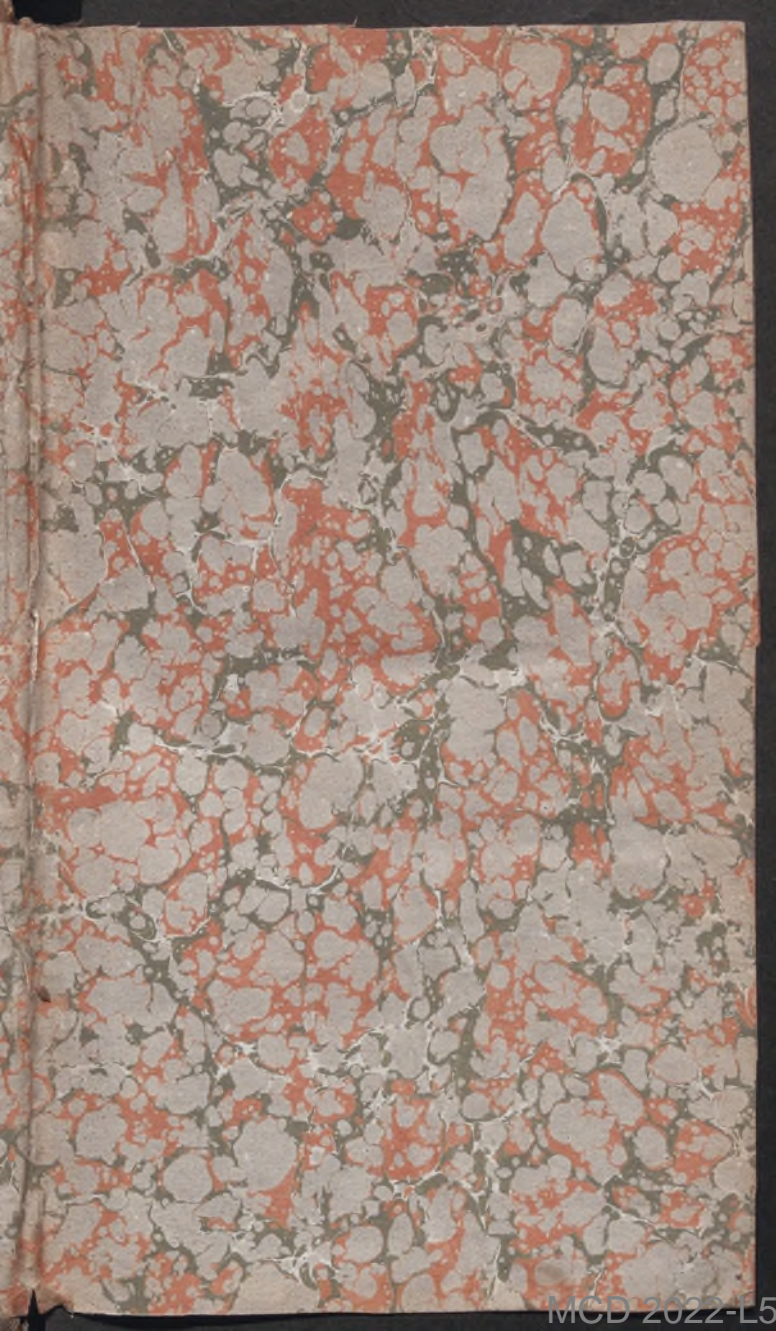


VOYAGES DE PIETRO
DELLA VALLE

4

GXXIX
7.21





VOYAGES
DE
PIETRO
DELLA VALLE.

TOME QUATRIÈME.

VOYAGES

DE

PETER

DELLAVALLÉ

TOME QUATRIÈME

FRANCO
V. 4

VOYAGES

DE

PIETRO

DELLA VALLÉ.

GENTILHOMME ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la
Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

NOUVELLE EDITION.

Revue, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

Chez NYON Fils, Quay des Augustins;
à l'Occasion.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

REGISTRO BIBLIOTECA

N.º

113

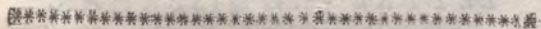




T A B L E
D E S
L E T T R E S

Contenuës

Au Tome IV. des Voïages de
Pietro della Vallé.



LETTRE V. D'HISPAHAN.

Des 22. Avril & 8. Mai 1619.

Je décrirai l'honneur des fureurs de la guerre,
Et des ruisseaux de sang bouillonnans sur la terre.

CEs deux vers, que le Sieur della Vallé a empruntez du sixième Livre de l'Ænéide de Virgile, & qu'il a mis à la tête de cette lettre, dévoient suffire pour en marquer le sujet, & servir d'argument à ceux qui doutent que ledit Sieur della Vallé ait donné des preuves de son courage sous les enseignes de Perse. Mais comme les Dames abhorrent naturellement le carnage, & que cette lettre porte une infinité d'autres curiositez, elles y apprendront au moins, à l'exemple de Madame
Tome IV. * dame

TABLE DES LETTRES.

dame Maani, à ne pas balancer pour suivre le sort d'un mari, & à ne produire que de beaux sentimens en de semblables occasions. Je me persuade aussi, puisque les Ambassadeurs qui se rendent en cette Ville arrivent sur eux les yeux des uns & des autres lorsqu'ils y font leur entrée, que la description que fait l'Auteur de celle des Ambassadeurs d'Espagne dans Cazuin, de Moscovie dans Ardebil, de Turquie, de l'Inde, & du grand Mogol, dans la premiere de ces deux Villes, inspirera aux amateurs de ces spectacles la curiosité de parcourir cette lettre, pour en être parfaitement & agréablement informez. Après tout, je suis persuadé qu'un chacun y lira avec plaisir le portrait du Roi Abas, sur lequel le Sieur della Vallé a travaillé avec assez de succès, pour en donner une parfaite idée. Pag. 1

LETTRE VI. D'HISPAHAN.

Témoignage du zèle qu'avoit l'Auteur pour la Religion Chrétienne, en retirant les parens de sa femme des terres du Turc. Magnificence du Roi de Perse, par son entrée. La réception de quelques Ambassadeurs dans sa Ville capitale, & les riches presens qu'il y reçut. Curiositez assez remarquables, pour les desseins d'une Ligue formée avec les Cosaques contre les Turcs. 319

LETTRE VII. D'HISPAHAN.

Dans cette lettre il n'y a que deux choses considérables : les propositions de l'Espagnol au Persan, pour le commerce de la Soie ; & le portrait de Madame Maani. 408

Fin de la Table des Lettres du Tome IV.

VOYAGE.

VOYAGES
DE
PIETRO DELLA VALLÉ
EN PERSE.

LETTRE V. D'HISPAHAN.

Des 22. Avril & 8. Mai 1619.

Je décrirai l'horreur des fureurs de la guerre,
Et des ruisseaux de sang, bouillonnans sur la terre.

Ces deux vers, que le Sieur della Vallé a empruntez du sixième Livre de l'Enéide de Virgile, & qu'il a mis à la tête de cette lettre, dévoient servir pour en marquer le sujet, & servir d'argument à ceux qui doutent que ledit Sieur della Vallé ait donné des preuves de son courage sous les enseignes de Perse. Mais comme les Dames abhorrent naturellement le carnage, & que cette lettre porte une infinité d'autres belles curiositez; elles y apprendront au moins, à l'exemple de Madame Maans, à ne pas balancer pour suivre le sort d'un mari, & à ne produire que de beaux sentimens en de semblables occasions. Je me persuade aussi, puisque les Ambassadeurs, qui se rendent en cette Ville, attirent sur eux les yeux des uns & des autres, lorsqu'ils y font leur entrée; que la description que fait l'Auteur de celle des Ambassadeurs d'Espagne dans Cazuin; de Moscovie dans Ardebil; de Turquie, de l'Inde, & du grand Mogol, dans la première de ces deux Villes, inspirera aux amateurs de ces spectacles, la curiosité de parcourir cette lettre, pour en être parfaitement & agréablement informez. Après tout, je suis persuadé qu'un chacun y lira, avec plaisir, le portrait du Roi Abas, sur lequel le Sieur della Vallé a travaillé, avec assez de succès, pour en donner une parfaite idée.

MONSIEUR,

IL me souvient fort bien que la dernière lettre que je vous écrivis de Cazuin,
Tome IV. A en

en date du vingt-cinquième de Juillet passée, étoit imparfaite, parce que le départ inopiné du Pere Augustin, à qui je la confiai, ne me permit pas de l'achever, ni d'y exposer ce qui m'étoit arrivé, & ce que j'avois vû jusqu'à présent. Je vous y ai seulement entretenu de notre arrivée dans *Cazuin* avec le Roi; des promenades qu'il fait tous les soirs à cheval dans la grande place de la ville; du jeu de paillemail à cheval, auquel il s'exerça dès le premier soir. Enfin de la façon que l'on fait sa cour en cette Ville: parce qu'il étoit toujours de la sorte à cheval au milieu du *Meidan*, passant le tems en cent conyersations différentes, qui ne se terminent jamais sans vider plusieurs tasses de vin pur, dont lui-même s'aquitoit fort souvent, tout à cheval qu'il étoit, & qu'il nous communiquoit aussi de la même façon; je veux dire à ses hôtes, & à quelqu'autres personnes de condition, qu'il desiroit particulièrement favoriser. Desorte que, sans m'écarter davantage de mon sujet, je continuerai tout de bon les circonstances de mon histoire, que j'avois interrompü. Je raconterai plusieurs actions héroïques; comme, par exemple, les réceptions & les audiences de quelques Ambassadeurs étrangers, où j'ai toujours été présent; & tout le progrès de la guerre de l'année passée, dans laquelle j'ai incessamment acompagné le Roi, avec plusieurs autres grands Capitaines.

Nous arrivâmes l'onzième de Juin à *Cazuin*, où le Roi donna audience publique, dès le matin, à la porte intérieure de son
Pa-

PIETRO DELLA VALLE. 3

Palais, & où je fus present. Le Roi même Le Roi de Perse a beaucoup d'estime pour le sieur della Vallé. m'ayant aperçû, pour me témoigner son estime, apella le Mehimandar ordinaire, qui a soin des hôtes, & lui donna ordre de savoir de moi, si j'étois là pour quelque affaire, ou si je desirois quelque chose; mais je lui dis que non; & que je ne paroissois seulement auprès de lui, que pour offrir mes services à Sa Majesté, & lui faire la cour, de même que les autres grands Seigneurs du Roïaume. Entr'autres choses, dont parla le Roi en cette audience, & si haut, qu'un chacun l'entendoit, où assurément il y a plaisir de se trouver; parce qu'on y debite souvent des affaires d'importance, & que l'on y apprend ordinairement toutes les nouvelles; le Roi fit venir un crieur public, & lui commanda de publier, à la même heure, par toute la Ville, que tous les gens de guerre, de quelque condition qu'ils fussent, se rendissent au premier jour dans la Ville de Sultanie, éloignée de *Cazuin* de trois petites journées seulement, sur le chemin de *Tebriz*, où l'armée avoit son rendez-vous, pour passer de-là, où les affaires du Roïaume l'appelleroient.

Le commandement du Roi fut incontinent exécuté, & publié en même-tems par toutes les ruës, par quantité de crieurs, mais de la voix seulement; parce qu'ils n'ont point acoutumé d'afficher de placards aux carfours, comme nous faisons. Ainsi chacun fut assuré que l'on feroit la guerre cette année-là, dont la résolution avoit été fort incertaine jusqu'à cette heure. Tous les soldats commencèrent donc immédia-

4 VOYAGES DE
 tement à marcher vers Sultanie ; & non-
 seulement de *Cazuin*, où le Roi séjour-
 noit, avec quelques Seigneurs des plus
 considérables. *Corcibasci* son gendre, re-
 çût aussi ordre de se rendre à Sultanie,
 pour avoir soin des troupes qui y arri-
 voient de tems en tems ; mais encor de
 toutes les autres Provinces du Roïaume ;
 parce que le même ban, que l'on publia
 dans *Cazuin*, fut presque fait dans le même-
 tems, selon leur coûtume, dans toutes
 les autres Villes de la dépendance du Per-
 san, par un ordre que le Roi avoit envoié
 auparavant. Le soir même de la publica-
 tion du ban, le Roi, pour réjouir peut-
 être le peuple, que la nouvelle de la guer-
 re avoit un peu émû, nous donna, au mi-
 lieu de la place, le divertissement d'un au-
 tre jeu usité aussi dans la Perse, par le peu-
 ple à pié, & non pas par les gentilshom-
 mes à cheval. Ils y menent un loup vif,
 & l'y laissant en liberté ; le peuple qui se
 met en troupe, le court tout à l'entour,
 chacun élevant son manteau devant soi ; &
 de cette façon, avec des cris & des hurle-
 mens qu'ils font, ils irritent cét animal
 de telle sorte, que de colere, & tout plein
 de furie, il fond sur eux. Alors ceux qui
 le voient venir, fuient à perte d'haleine,
 & les autres le poursuivent ; enfin, sans
 le toucher jamais, ni lui faire de mal,
 avec leurs hurlemens seulement, & leurs
 manteaux, ils le font courir deçà & delà,
 desesperé, sans qu'il puisse blesser person-
 ne ; parce que quoique quelquefois il atra-
 pe, & qu'il morde quelqu'un de ceux qui
 le poursuivent de plus près, il ne le peut
 pas

Divertissement
 de la
 course
 du loup.

pas néanmoins ni tuer, ni incommoder notablement, à cause de la foule du peuple qui s'y rend incontinent.

Ce jeu de soi n'est pas divertissant : mais ces cris d'allégresse, que font en même-tems, & comme de concert, plusieurs milliers de personnes en courant, sautant, riant, & étendant leurs manteaux, inspirent une certaine joie secrète qui donne du plaisir. Le Roi cependant en est spectateur à cheval comme nous, où tous ensemble nous l'entretenons agréablement. Mais afin qu'il ne manque rien à cette fête, la coupe d'or y est en vénération, selon la coutume, & chacun lui rend ses hommages, par des brinds infinis qu'on se livre les uns aux autres, & que de gros morceaux de nége rendent délicieux, en la compagnie de certains fruits piquans, comme des prunes, des abricots verts, & d'autres semblables, dont on se sert pour abatre & réprimer les vapeurs du vin. Et en éfet, par ma propre expérience, je n'ai rien trouvé de plus souverain. Ce jeu du loup se fait très-souvent; parce que tous les soirs, lorsqu'on ne donnoit point d'audience à personne, ou que l'on ne devoit point recevoir des presens, ou qu'il ne se faisoit point d'autre semblable assemblée d'importance; l'un de ces deux jeux, ou du loup, ou du paillemail, ne manquoit jamais; c'est aussi en cela seulement qu'ils font consister leurs spectacles publics. A cét éfet, on balie & on arose la place tous les soirs; & plusieurs hommes, qui sont destinez à cét emploi, y portent l'eau qui y est nécessaire, de laquelle ils la mouillent plusieurs fois d'un bout à l'autre.

On a
soin d'a-
rosier le
Médan,
pourem-
pécher
la pouf-

Je fus coucher le soir du douzième de Juin , pour la première fois , dans une maison que l'on me marqua auprès du Palais Royal : parce que jusqu'alors , à cause de la confusion qu'il y avoit à trouver des maisons commodes , je m'étois retiré , comme plusieurs autres , sous mes tentes. Le Roi commanda , avant de quitter ce champ de bataille , que le lendemain aucun des *Chizilbasci* ne parut avec son turban ordinaire seulement ; mais qu'ils portassent tous le *Tag* , duquel néanmoins ils ne se servent qu'aux jours de cérémonie. Parce qu'il est fort pesant , ils ne le portent pas ordinairement. Au moins jusqu'à présent je ne l'ai encor jamais vû porter au Roi. Ce sont seulement les particuliers qui le portent , & principalement ceux qui exercent quelques charges auprès du Roi , presque comme font dans Rome certaines personnes qui ont quelque dignité , & qui ne paroissent jamais devant un Prince , ni dans des solemnitez , qu'avec leur habit de cérémonie , & différent de l'ordinaire.

Excepté donc ces jours de cérémonie , & très-souvent même devant le Roi , quand il ne le commande pas autrement , ils portent ordinairement , comme les autres , sans aucun petit bonnet , le turban tout seul , entortillé sur la tête nuë , avec une ligature fort bizarre ; de cette façon il est léger , & beaucoup plus beau , selon moi , & de meilleure grâce , que celui dont ils se servent avec le *Tag*. C'est avec cet habillement de tête , que quelques *Chans* , & des personnes de haute condition , qui par une espèce d'indifférence ou de vanité ,

té, ne se soucient pas de porter de plus beaux, & de plus riches turbans, vont voir le Roi en particulier. Comme de certains personnages que l'on voit à Rome, qui pour trancher davantage du grand, vont quelquefois par la Ville avec un chapeau noir, quoiqu'ils en doivent porter d'autre couleur, beaucoup plus noble, & plus estimée d'un chacun.

Du commandement que le Roi fit aux *Chizilbaschi*, de venir avec le *Tag*, nous conclûmes, qu'il se passeroit le lendemain quelque chose de conséquence dans la place, & qu'il y auroit quelque cérémonie; desorte que nous nous y rendîmes le soir du treizième de Juin, bien plutôt que nous n'avions accoutumé. L'audience, que l'on donna à un Ambassadeur Turc, fut le sujet de cette assemblée extraordinaire. Cét Ambassadeur avoit été envoyé pour traiter de la paix, non pas de la part du Grand Seigneur; mais de son *Serdar*, ou Lieutenant Général, Hali Baschia, qui avoit hiverné dans la Ville d'*Amid*, principale de la Province, qu'ils apellent *Diarbechir*; & nous autres, Mésopotamie.

Cét Ambassadeur s'étoit rendu à *Cazuin*, plusieurs jours auparavant que le Roi y arrivât; mais il n'avoit pas encor eu audience; de manière qu'il y fut admis ce jour-là pour la première fois. Le Roi ne le voulut pas recevoir dans le Palais, ni ailleurs, avec le régal ordinaire; mais à cheval dans la place, peut-être pour l'une de ces deux raisons. Ou pour avoir occasion de lui faire moins d'honneur, comme à un Député, qui venoit, non pas de la part du Prince, mais

Le Roi
ne le
voulut
pas re-
cevoir
avec les
cérémo-
nies or-
dinaires.

8 VOYAGES DE
d'un Lieutenant Général seulement ; & peut-être pour se venger de la mauvaise réception qu'ils avoient faite dans Constantinople à son Ambassadeur, qui s'y rendit dans le tems que j'y étois, & des excès qu'ils commirent en sa personne. En effet, *Sultan Achmed*, qui régnoit alors, ne le voulut jamais voir, ni lui donner audience, & ne le considéra jusqu'à sa mort, qu'en qualité de prisonnier. Au contraire, son frère *Mustafa*, qui lui succéda à l'Empire, le vit, & le reçût, avec tous les témoignages de bienveillance qui lui furent possibles. Comme il ne desiroit rien davantage, que de jouir d'une profonde paix, & de la bien établir, il l'envoia à *Sedar*, qui étoit dans *Amid*, afin d'en conférer ensemble. Néanmoins il y étoit encor comme prisonnier ; parce qu'ils ne l'avoient pas expédié, ni renvoié au Roi de Perse. Ou bien il se peut faire peut-être que le Roi en voulut user de la sorte, pour laisser des marques de son courage à cet Ambassadeur, & qu'il étoit dans la résolution de déclarer la guerre, & de la faire tout de bon. Quoiqu'il en soit, l'audience se passa de la sorte.

Le Roi étant arrivé dans la place, qui étoit remplie, selon la coûtume, d'une infinité de personnes, nous nous retirâmes tous à cheval, chacun à sa place ordinaire ; & le Roi, avec deux ou trois des principaux de son Conseil, se rendit au bout de la place, par l'un des côtez, en se promenant doucement & s'entretenant avec eux. Le Méhimandar cependant introduisit l'Ambassadeur Turc à cheval, avec quelques-

PIETRO DELLA VALLE. 9

ques-uns des siens, par l'autre bout de la place, qui est oposé à celui que tenoit le Roi; parce que, comme je vous ai dit, ce *Méidan* est beaucoup plus long que large. Mais il ne le conduisit pas incontinent droit au Roi; il le fit demeurer au milieu de la place, auprès d'un poteau que l'on y a planté, pour y tirer au but avec l'arc & les flèches, & le laissa là en conversation en cet endroit, comme le lieu que le Roi fréquente davantage, & où il demeure en conférence plus volontiers qu'en quelque autre lieu que ce soit. Là auprès, en un endroit qui est le plus honorable, non pas au milieu, mais sur les côtez; nous autres, qui sommes hôtes du Roi, avons acoustumé de prendre place, & de cette façon, avec les plus grands de la Cour, nous formons un cercle autour du Roi, le plus près de sa personne que nous pouvons. Le Roi néanmoins, passant exprès ailleurs, & se promenant doucement, y resta quelque peu de tems, feignant de ne pas voir l'Ambassadeur qui l'atendoit, & de ne penser pas à lui. A la fin cependant il se rendit à ce poteau, selon sa coutume. Alors l'Ambassadeur, après l'avoir salué, sans toutefois descendre de cheval; parce qu'on en use de la sorte; & quand le Roi est à cheval, personne ne met pié à terre pour lui parler, non pas même de ses vassaux; à moins que ce ne fût pour lui présenter la main, ou le pié, ce qui n'arrive que très-rarement, & en de certaines occasions particulières. Après, dis-je, l'avoir salué, il voulut lui présenter une lettre, de la part du *Serdar*. Mais le Roi qui avoit, comme

De quel-
le façon
le Roi le
regard.

grand politique , des pressentimens du contenu de cette lettre , & qu'elle ne portoit que des conditions de paix qui ne lui plaisoient pas , ne la voulut pas autrement recevoir , & dit à l'Ambassadeur , qu'il ne desiroit pas d'entendre , ni de voir d'autres lettres. Mais qu'en peu de mots, il vouloit que les Turcs conservassent ce qu'il leur appartenoit , & se maintenir aussi dans la possession de ce qui étoit à lui ; que s'ils étoient contents que les choses allassent de la sorte , comme sans doute ils le devoient être , s'ils se laissoient conduire par la raison , que , de son côté , il en feroit très-satisfait , & qu'il concluroit la paix très-volontiers. Mais que s'ils avoient d'autres prétentions , il étoit inutile d'en parler davantage.

Il ajoûta , que les Turcs avoient reçu des marques de l'inimitié des Persans ; qu'ils n'ignoroient pas de quelle importance elle étoit ; & par conséquent , que s'ils faisoient la paix , ils en jouïroient paisiblement , & qu'ils éprouveroient ce que c'est que de vivre en bonne intelligence. Il répéta plusieurs fois , que s'ils vouloient faire la paix , à des conditions justes & raisonnables , il y donneroit les mains très-volontiers , & qu'il y souscriroit de très-bon cœur. Mais que s'ils desiroient de faire la guerre , avec ce grand épanchement de sang , & aux dépens du pauvre peuple , qu'ils en seroient coupables , & qu'il paroîtroit le premier au combat , à la tête de ses troupes. Et que si les Turcs mettoient leur confiance en l'abondance de leurs trésors , & au grand nombre de leurs soldats ; il avoit
son

son Dieu particulier pour lui, prononçant *Allahum; mon Dieu, & Muhammed & Ali*, qui étoit le trépié, ou le foier, ou pour mieux dire, de certaines petites murailles de terre qui soutiennent la chaudiere; façon de parler, usitée en ces quartiers, qui signifie l'appui, l'espérance, la confiance, ou les biens & la vie. Et répétoit toujours, que s'ils vouloient la paix, ce qui appartenoit aux Turcs, seroit aux Turcs; & que ce qui appartenoit aux Persans, ne leur seroit point contesté; que de cette façon, il la desiroit aussi passionnément. Il prononçoit ces choses si hautement; que non-seulement nous autres, qui étions auprès de lui, l'entendions facilement; mais encor une bonne partie de ceux qui étoient dans la place.

L'Ambassadeur répliqua plusieurs choses; mais parce qu'il parloit beaucoup plus bas que le Roi, je ne pus pas bien les entendre toutes: j'en entendis seulement la substance; savoir, qu'à ces conditions les Turcs ne concluroient jamais rien. Le Roi, qui parle beaucoup, & qui est fort abondant en paroles, dit encor, que si les Turcs étoient raisonnables, ils devoient être satisfaits, & qu'ils ne pouvoient pas prétendre désormais à la souveraineté de tout le monde: & que s'ils se contentoient, il étoit aussi satisfait; sinon, qu'il leur déclaroit la guerre, & qu'il n'en falloit pas parler davantage. Que ses *Chizilbaschi* n'étoient pas comme les Turcs, qui portoient de grands turbans, & qui ne tiroient jamais les mains de dedans leurs manchons, de peur d'avoir froid. Mais qu'ils étoient

Façon
de parler
de
Dieu
chez les
Persans.

Grande
confé-
rence
du Roi
avec cét
Ambas-
sadeur.

12 VOYAGES DE
 prompts & agiffans ; qu'ils ne portoient
 qu'une épée courbe , & qui n'avoient qu'un
 cheval : qu'ils étoient faits à la fatigue ,
 & dans une impatience d'en venir aux
 mains. De manière , que si les Turcs vou-
 loient la guerre , il leur mettoit en tête
 son fou *Carcica* , qui les extermineroit &
 les réduiroit en poudre : se servant de la
 phrase *Siziféné eilefin* , qui est énergique
 en la langue Turque , & qui signifie pro-
 prement , qu'il vous extermine.

Belle al-
 lusion
 que fit le
 Roi au
 nom de
 son lieu-
 tenant
 Général.

Par cette façon de parler ; le Roi fit allu-
 sion fort agréablement au nom propre de
 son Lieutenant Général , qui s'appelle *Car-
 cio Beig* , & qui exerce particulièrement la
 charge de Capitaine Général de la Milice
 des esclaves du Roi. Cét Officier , outre cet-
 te charge , fait encor à present celle de
 Capitaine généralissime sur tous les autres
 Généraux , & *Chans*. C'est pourquoy plu-
 sieurs , & avec beaucoup de raison , lui
 donnent une qualité plus relevée , & le
 nomment *Carcica chan*. Mais la parole
Carcica , qui est le nom propre , signifie
 faulcon , un oiseau de proie. Parce que
 naturellement il est brave , résolu , & dans
 des impatiences continuelles d'en venir
 aux prises avec quelqu'un. Le Roi , par
 raillerie , l'appelle fou ; desorte qu'il dit
 fort à propos à l'Ambassadeur Turc ; pau-
 vres misérables que vous êtes , je lâcherai
 sur vous mon faulcon insensé , qui vous
 raillera en pièces. Je vous avouë ingénue-
 ment , que de sa part , je n'ai rien entendu
 de plus juste , ni de mieux pensé.

Il ajouta encor , que les Turcs ne se-
 roient pas plus heureux cette année , qu'ils
 l'a-

Pavoient été les deux années précédentes, sous la conduite de l'autre *Serdar Muhammed Bacha*, lesquels s'en retournèrent, en pleurant, comme autant de femmes. A la fin, répétant plusieurs fois les mêmes choses que je vous ai spécifiées ci-dessus; favoir, que s'ils vouloient souscrire à la proposition qu'il leur avoit fait, il feroit la paix très-volontiers; sinon, qu'il étoit prêt dans la place. En même-tems, sans donner lieu à l'Ambassadeur de repliquer davantage, il piqua son cheval, & le laissa-là tout seul. Parce que d'abord que le Roi décampe, nous le suivions & l'accompagnons tous. Il se retira; mais d'une façon très-extraordinaire & bizarre; & en même-tems, non-seulement les Gentilshommes, qui l'environnoient, mais encor tous les spectateurs de la place, qui avoient été témoins de cette conférence, pour marquer qu'ils aprouvoient les propositions que le Roi avoit avancées, & la guerre qu'il avoit déclarée, firent un cri de joie; invoquant, à perte d'haleine, plusieurs fois le nom de Dieu, selon la coûtume de ce païs en semblable occasion. *Allah, Allah.* Voilà la façon dont cette conférence se termina, & comment en peu de tems, & dans ce petit espace du milieu de la place de *Cazuin*, la mort ou la vie de plusieurs milliers d'hommes, & le repos, ou la ruïne & la perte d'une infinité de personnes innocentes, fut concluë entre deux Chefs de parti.

L'on nous donna avis le lendemain, qui étoit le jeudi quatorzième de Juin, que l'Ambassadeur d'Espagne, qui venoit par

Guerre
déclara-
rée, en-
tre le
Roi de
Perse &
le Grand
Sei-
gneur.

la route de l'*Inde d'Ormuz*, & que l'on atendoit depuis si long-tems à la Cour de Perse, comme je vous l'ai écrit dans mes précédentes, étoit enfin arrivé dans un bourg, éloigné de *Cazuin* d'une lieuë seulement, où il atendoit l'ordre du Roi, pour faire son entrée dans la ville, dans laquelle on avoit déjà préparé son logis. A ces premières nouvelles, afin de m'aquitter de mon devoir envers le Ministre d'un si grand Roi Chrétien & Catholique, j'envoiai incontinent mon truchement en cet endroit, pour lui faire compliment de ma part, & l'assûrer que je ne manquerois pas de lui aller faire la révérence. Mes promesses eurent leur effet; parce que dès le lendemain, l'ordre aiant été donné, que l'Ambassadeur feroit son entrée, je fus le premier de tous au-devant de lui, à plus d'un mille de la ville. En l'abordant je lui fis toutes les civilités qui me furent possibles, jusqu'à vouloir descendre de cheval; chose pourtant que l'on n'a pas acoutumé de faire dans la Perse; non pas même au

Le Roi
envoie
au-de-
vant de
lui,

Roi. Peu de tems après moi, le *Mehi-
mander Hussein Beig* se rendit auprès de
lui, avec le *Daroga*, ou le Gouverneur de
Cazuin, l'Ambassadeur, & *Daud Chan*,
frère d'*Immanculi*, *Chan de Sciraz*, qui y
étoient tous allez par ordre du Roi, mon-
tez avantageusement, avec des vestes de
fatin & de brocard, & la plupart avec des
selles d'argent & d'or, & des turbans, gar-
nis de plumes & de pierreries; de mani-
ère qu'il se fit une très-belle & nombreuse
cavalcade.

De tant de cavaliers, si lestes, & si bien
mon-

PIETRO DELLA VALLE. 15
montez, qui formoient cette cavalcade,
Daud Chan dit à l'Ambassadeur qu'ils
étoient tous esclaves du Roi. Mais il n'a-
vança cette rodomontade, que pour exa-
gérer davantage la magnificence & la gran-
deur du Roi de Perse, afin d'en inspirer
une pensée d'estime extraordinaire à l'Amb-
assadeur, & qu'il jugeât de la qualité &
de la valeur du Roi, sur la bonne mine de
ses esclaves. Nous accompagnâmes l'Amb-
assadeur deux à deux, *Daud Chan* &
moi: le truchement de l'Ambassadeur aloit
au milieu de nous, vêtu à l'Espagnole,
nud tête; & de cette façon nous étions
précédez de quelques pas par le *Daroga*, le
Mehimander, & le *Calanter*, qui étoient
fort bien montez.

Pendant toute la marche, l'Ambassadeur
s'entretint toujours avec *Daud Chan*, à la
famille duquel il protestoit d'avoir voüé
une amitié très-particulière. En éfet, il
exagéroit fort le courage & le mérite d'*Al-
lach-verdi chan* leur pere; disoit qu'il re-
grétoit fort la mort d'un si grand homme,
& qu'il étoit fâché de ne l'avoir point vü
en vie; & plusieurs autres choses sembla-
bles. Je m'étonnai fort de ces discours;
parce qu'encor qu'*Alla-verdi chan* fut d'un
mérite extraordinaire; selon moi néa-
moins, les Ministres du Roi d'Espagne
ne lui doivent pas ces caresses, ni ces té-
moignages d'amitié; puisque ce fut lui
qui prit, sur les Portugais, & sur le Roi
d'Ormuz, leur vafal, l'île de *Bahrein*,
où se pêchent les plus fines perles; celles
quel'on estime davantage, & que son fils
Inmanculi chan, qui lui succéda en ce gou-
ver-

16 VOYAGES DE
vernement, emporta sur les mêmes Por-
tugais, qui la gardoient, la forteresse de
Bender, qu'ils tenoient en ce détroit avec
plus de deux cens milles d'étenduë de mer.

Mais pour ne me pas écarter davantage,
cét Ambassadeur d'Espagne s'apelle *Don*
Garcia de Silvai Figueroa. Il est fort âgé;
& quoiqu'il soit tout blanc, & sans dents;
il est néamoins fort robuste, & si dispos,
qu'il fit son entrée à cheval dans la ville;
quoiqu'il voïage ordinairement dans une
litière. Il étoit vêtu à l'Espagnolle, de mê-
me que tous ceux de sa suite, mais fort su-
perbement, & fort proprement, avec des
fraises godroneés & empesées, & autres
galanteries, qui sont extraordinaires en
ces quartiers. Sans doute il auroit paru
beaucoup, si son train avoit été plus nom-
breux; mais il n'avoit pas plus de vingt
ou vingt-cinq personnes, vêtues à la mo-
de des Européens. Après l'avoir acompa-
gné jusqu'à son logis, les Seigneurs Per-
sans, selon leur coûtume, sans même dé-
cendre de cheval, se retirèrent tous chez
eux. Il n'y eut que le Méhimandar, la cau-
se de sa charge, qui l'accompagna jusques
dans la chambre; & moi, comme son com-
patriote; car en ces quartiers, tous tant
que nous sommes de Chrétiens d'Europe,
nous nous apellons de ce nom-là. Non-seu-
lement je le conduisis jusques dans sa cham-
bre; mais je demurai plus d'une heure
en conversation avec lui, sur de différents
sujets, & particulièrement sur les affaires
d'Espagne. Depuis quelques mois, j'avois
persuadé, tant aux Religieux, qu'aux sé-
culiers Européens, qui sont en ces quar-
tiers,

Le Mé-
himan-
dar le
condui-
sit jus-
ques
dans l'a-
parte-
ment.

tiers, & que je pratique ordinairement, de traiter d'excellence M. l'Ambassadeur; parce que de tout tems, conformément à la coutume des Portugais, on ne donnoit point d'autre titre que de Seigneurie, non-seulement aux Ambassadeurs, qui venoient quelquefois d'*Espagne*; mais même au Vice-Roi de l'*Inde*. De manière qu'après quelque réflexion, sur ce que plusieurs Chrétiens de différentes nations de l'Europe, qui savoient de quelle façon on traitoit en nos quartiers les Ambassadeurs du Roi Catholique, & que tous les Francs, qui se trouvoient ici, donnoient ordinairement le titre d'Illustrissime au Résident d'Angleterre en ce pais: & qu'en particulier je ne pouvois pas lui faire moins d'honneur, puisqu'on ne me le refusoit pas: je dis qu'il me sembloit qu'il seroit d'une très-pernicieuse conséquence, lorsque nous nous rencontrerons tous ensemble, ou auprès du Roi, ou en d'autres assemblées, qu'on traitât le Résident d'Angleterre d'Illustrissime, & l'Ambassadeur d'*Espagne* de Seigneurie seulement; puisqu'il étoit sans doute supérieur à l'Anglois, & qu'il méritoit de lui être préféré, tant à cause de sa naissance, & de ses qualitez particulières, qui le rendoient considérable, que du rang que tenoit le Roi d'*Espagne*, duquel il representoit la personne. Ils

Le sieur
della
Valle lui
fit don-
ner le ti-
tre d'Ex-
cellen-
ce.

où

où les Vice-Rois, qui s'y rendirent après, reçurent aussi le titre d'Excellence, sur ce qu'ils avancèrent, qu'ils ne le méritoient pas moins que cét Ambassadeur d'Espagne à qui on ne l'avoit pas refusé dans la Perse.

Le soir du même jour, que l'Ambassadeur d'Espagne fit son entrée, le Roi donna une autre audience secrète dans le jardin à l'Ambassadeur Turc. Il ne s'y trouva personne. Le Roi le régala, & lui fit plusieurs careffes. Pour moi, je croi qu'il traitoit nouvellement de paix avec lui, & en des termes fort différents de ceux qu'il avoit avancez l'autre fois dans la place. Parce qu'en éfet, autant qu'on en pouvoit juger, sur ce que l'on disoit publiquement, il vouloit absolument que la paix se fit; mais auroit fort désiré de la conclure à des conditions honorables, & sans perdre de sa réputation; c'est-à-dire, sans restituer les terres que les Turcs demandoient, & sans s'obliger au tribut annuel de soie. Quoique néanmoins il ne seroit pas disconvenu de lui en envoier une fois en forme de present; & peut être même qu'il auroit promis de s'en aquiter plusieurs fois, à condition néanmoins qu'il en useroit ensuite comme il lui plairoit.

Le Roi
donna
audien-
ce à M.
l'Ambas-
sadeur.

Le Roi donna audience publique, le Dimanche dix-septième de Juin, à l'Ambassadeur d'Espagne, dans un grand jardin, qui a une seule & unique allée au milieu, & qui est séparé, quoique très-peu éloigné du Palais Roial. Ils le nomment *Gennet Baghi*; c'est-à-dire, jardin de Paradis. Ce fut là qu'il le reçût, avec un festin solennel, pour recevoir non-seulement son
pre

présent, mais encor plusieurs autres, qui devoient l'accompagner, en présence de tous les hôtes du Roi, selon la coutume, entre lesquels je fus aussi appelé; & si je ne trompe, je croi que nous nous trouvâmes plus de cent personnes, de langue, de nation & d'habits différents, que le Roi fit inviter à ce souper, qui se passa de la sorte.

Ils donnèrent avis, dès le matin, à M. l'Ambassadeur qu'il auroit audience ce jour-là; c'est pourquoi il se para à cette marche, avec ses chausses étroites & serrées, & le bonnet qu'il avoit destiné pour cet éfet, & commanda à tous ses domestiques qu'ils se tinssent prêts sous ses livrées: & afin que le présent qu'il devoit faire au Roi ne manquât pas à cette cérémonie, ils lui envoièrent environ cinq cens jeunes hommes de bonne mine, qui avoient été choisis des habitans de la ville, pour le porter. Ce grand nombre y fut nécessaire: parce que, selon la coutume de la Perse, afin que le présent que l'on porte au Roi, & qui est composé ordinairement de plusieurs choses différentes, ait plus d'éclat, & qu'il paroisse avec plus de magnificence, chaque partie, pour petire & legere qu'elle soit, est portée par une seule personne, & de cette façon il se fait une procession fort longue.

Le présent de l'Ambassadeur; c'est à-dire, ce qu'il avoit fait conduire à *Cazuin*; outre trois cens sommes de chameaux de poivre, qu'il avoit confiées à quelqu'un d'Hispanhan, pour se soustraire à un plus grand embarras, valoit cent mille écus, à ce que j'ai entendu dire. Les autres parties du présent étoient composées de vases d'or,
d'ar-

Le détail du présent qu'il fit

d'argent, & de cristal. Il y avoit aussi plusieurs pierres précieuses. L'on y voioit entre autres une cassette, dans laquelle il avoit apporté soixante belles chaînes différentes, diversement travaillées, enrichies d'émeraudes, & d'autres petites pierres; & cette cassette occupa soixante & un hommes: parce que, selon la coutume, chaque collier étoit porté par un seul. Il y avoit aussi des selles, & des garnitures de chevaux, fort joliment brodées à l'Espagnolle; quelques arquebuzes, & d'autres armes, enrichies d'or: l'épée, toute couverte de pierres précieuses, que portoit le Roi d'Espagne le jour qu'il se maria. Une grande quantité de limes; & d'autres ferremens, de toute sorte, pour travailler en fer, & tous bien garnis; parce que le Roi de Perse prend plaisir particulièrement à faire de semblables ouvrages; plusieurs jaques-de-maille; certains portraits, entre lesquels étoit celui de la nouvelle Reine de France, *Anne d'Autriche*, dont l'Ambassadeur faisoit un présent particulier, & non pas son Roi. De certaines lances Indiennes; & quantité d'autres semblables petites nipes, qui montoient à la somme que je vous ai spécifiée ci-dessus, & qui furent portées par plus de cinq cens hommes.

Toutes ces choses étant disposées, & dans l'ordre qu'on les desiroit, M. l'Ambassadeur sortit de sa maison, sur les deux heures après-midi. Mais il étoit précédé de ceux qui portoient le présent, & qui aloient à pié, les uns après les autres, selon la coutume. En cet équipage, ils passèrent
par

par la grande ruë, & même devant la porte du Palais Roïal, dont je fus spectateur d'un peu loin, de dessus la plate-forme de mon logis. Parce que, comme je savois que tout cela seroit long-tems à passer, & que j'étois persuadé, par ma propre expérience, de la peine qu'il y a de demeurer si long-tems assis aux banquets du Roi, avec les jambes croisées, je ne me souciai pas de m'y rendre si-tôt, ni de me trouver à l'entrée de l'Ambassadeur.

Ils le conduisirent donc de cette façon, jusqu'à la grande porte du jardin. Mais parce que le Roi, à ce qu'ils disoient, n'y étoit pas encor entré, ils étendirent quelques tapis au pié d'un grand arbre, qui est au milieu d'un certain espace, hors de la porte, sur un siège moins élevé que large, qu'ils y ont fabriqué tout à l'entour de l'arbre, pour s'y reposer à l'ombre. Ils prièrent M. l'Ambassadeur de s'asseoir, & de prendre le frais, jusqu'à ce que le Roi fut entré dans le jardin par une autre porte.

J'ai sçu qu'il atendit en cet endroit l'espace de deux heures, avec une peine & un travail extrême d'esprit & de corps. D'esprit, parce qu'il trouvoit fort mauvais qu'on le fit demeurer si long-tems dans un chemin passant, vû qu'en Europe, on n'en use pas de la sorte envers des personnes de sa condition. De corps, parce que ce devoit être quelque chose de très-incommode à un homme de son âge, d'être obligé de s'asseoir si bas en été, à la plus grande chaleur du jour, en un endroit découvert, avec un haut de chauffe étroit & ferré, comme les Espagnols les portent,

On le fit
attendre
long-
tems à
la porte
du jar-
din.

&c

& une fraize empezée au lieu de rabat. Mais tandis que ce pauvre vieillard demeurera là, en attendant que le Roi soit en état de le recevoir, je vous ferai une légère description du jardin, afin que par la connoissance que je vous donnerai de sa disposition, & par la description que je vous en ferai, vous conceviez mieux tout ce que j'ai à vous debiter sur ce sujet.

Je donnerois plus volontiers à ce jardin, qu'ils appellent ici le Paradis, le nom de jardin sauvage & champêtre; ou bien, & peut-être plus à propos, celui de forêt domestique, parce qu'il n'est rempli que d'une infinité de lanes fort hauts & touffus, qui le rendent sombre extrêmement. Il se pourroit peut-être bien faire qu'il y auroit d'autres arbres fruitiers; mais je n'y en vis aucun. Il y a des allées fort larges, & longues à perte de vûë. L'on y voit aussi de petits ruisseaux, qui y coulent incessamment, & des simples qu'ils y ont plantez, plus convenables à des jardins potagers qu'à des parterres curieux. Enfin, pour ce qui est de la grandeur de l'ombre qui s'y trouve, & de cette quantité d'arbres; il n'y a rien, selon moi, qui méritât en nos quartiers le nom de Paradis, ni de Roïal. Mais je ne doute point qu'on ne l'appellât de la sorte au Roïaume des aveugles, où celui-là est bienheureux qui a un œil franc & quite.

L'on a bâti une petite maison, avec quelques chambres, pour la conversation seulement, comme je croi, vers le milieu de ce jardin, où l'endroit peut être le plus beau. Il y a au-devant une esplanade, environnée d'arbres, où l'on a fait un

vi

vivier, ou réservoir, de forme carée, au-dedans duquel, sur le milieu de l'un de ses côtez, le plus éloigné, & qui est oposé à la maison, on a bâti un réduit, qui est seulement couvert par-dessus, & ouvert tout à l'entour, pour y prendre le frais. Les trois côtez de ce réduit, qui est aussi caré & petit, & qui ne peut contenir que très-peu de personnes, sont environnez de l'eau du réservoir; & le quatrième, par où l'on entre, est uni à la terre ferme, par une grande allée; de façon que ce réduit, dans ce réservoir, est comme une péninsule, ou une demi Ile.

Le Roi voulut se servir de ce petit Palais, pour recevoir & y entretenir M. l'Ambassadeur. Mais parce qu'il ne pouvoit pas contenir d'autres personnes, & que, comme je vous ai dit, l'on en avoit invité plusieurs autres à ce banquet; il commanda que l'on préparât, hors de cette maison, tout à l'entour du vivier, qui n'avoit aucun parapet, une estrade fort large, que l'on couvrit de très-beaux tapis, sur lesquels nous primes nos places, & où l'on nous servit à manger, dans l'ordre que je vous marquerai ci-dessous. Mais il faut que je vous dise auparavant, qu'incontinent après que le Roi fut entré dans le jardin, & dans ce petit Palais, l'Ambassadeur fut introduit, avec son present qui le précédoit; & que ceux qui le portoient, passèrent processionnellement devant cette maison, en presence du Roi; & puis faisant le tour du vivier, derrière les conviez, s'en retournoient par un autre chemin, pour se rendre dans le lieu dont ils étoient convenus.

Le Roi
y reçoit
M. l'Ambassa-
deur.

Quel-

Quelques - uns m'assurèrent, lorsque M. l'Ambassadeur arriva; parce que je n'y étois pas encor (aussi je ne le vis pas) que le Roi s'étant levé, sortit de ce petit réduit, alla au-devant de lui, le reçût d'une façon très-civile, & en des termes fort obligeans, pendant que M. l'Ambassadeur lui faisoit la révérence, & qu'il lui baisoit la main. Il le fit entrer ensuite dans ce petit Palais, pour s'y asseoir, & s'entretenir ensemble. L'Ambassadeur Turc reçût aussi le même honneur de la part du Roi, qui le fit asseoir; mais un peu à l'écart, & eux seuls entrèrent dans ce réduit; parce qu'il n'en pouvoit pas contenir davantage; savoir, le Roi, l'Ambassadeur d'Espagne, l'Ambassadeur Turc, & le Truchement de l'Ambassadeur d'Espagne, qui faisoit sa charge, debout & nud tête, entre le Roi & son Maître. Les autres hôtes étoient assis en cet ordre, autour du réservoir ou canal.

Au bas du réservoir, du côté par où l'on entroit, on avoit préparé le soupé à terre, sur les mêmes tapis. Ce régal consistoit en une grande quantité de ces grands plats d'or & d'argent, couverts en pyramides, dont je vous ai entretenu autrefois. Derrière ces mêmes plats, il y avoit plusieurs Pages du Roi, qui étoient debout, pour servir, tous vêtus en cet habit court de Mazanderan; & il ne faut pas douter que le lieu qu'ils occupoient ne fût le moins honorable, par toutes sortes de raisons. Les Anglois, qui étoient les moindres des conviez, avoient pris place au coin de ce même endroit, où l'on avoit disposé le soupé; le Résident même ne fut pas mieux pla-

pla.

placé, sinon qu'il étoit le premier de ceux de sa nation. Et par le rang qu'il tenoit entre les siens, on remarquoit aussi l'ordre de la préséance parmi les autres. Les gens de l'Ambassadeur d'Espagne, prirent place immédiatement au-dessus des Anglois, qu'un ruisseau seulement, qui couloit du réservoir, séparoit des Gentilshommes Espagnols & courtisans, ou domestiques, qui eurent part à cette fête. Les gens de l'Ambassadeur Turc prirent place au-dessus des Espagnols; & au-dessus des Turcs, de certains Gentilshommes Curdes & Arabes, de différentes contrées, qui se trouvèrent alors à la Cour, en qualité d'hôtes du Roi, se rangèrent, sans aucune contestation. Au-dessus de ceux-ci, étoit placé le frere d'un Prince d'un certain païs, ou pour mieux dire de deux contrées, qu'ils apellent ici *Chic-e-Macran*, s'assit sur cette estrade, où vous remarquerez que ces païs sont aux frontières de la Perse, sur la mer Oceane, & qu'ils font partie, si je ne me trompe, de l'ancienne *Caramanie*.

Un Prince
ce de
Carama-
nie se
met sous
la pro-
tection
du Roi
de Perse;

Ce Prince a toujours été ennemi des Persans. Mais comme celui-ci s'étoit rendu maître depuis peu d'une place importante, dans la passion qu'il avoit de partager ce domaine avec lui, il vint dans la Perse pour faire offre de ses services au Roi, & lui voier ses obéissances, s'il avoit la bonté de lui donner quelque secours & de le maintenir contre le Prince son frere. Jusqu'à présent, personne ne s'étoit encor rendu de ces quartiers-là en cette Cour.

Ces peuples sont Mahométans; mais, selon moi, d'une secte contraire aux Per-

sans. Ce Seigneur, frère du Prince, étoit un jeune homme sans barbe, d'un teint fort brun, de même que les Indiens, maigre, & assez laid de visage; mais vêtu fort richement, à la mode de son païs, de brocard d'or, avec un turban à la tête, de forme ronde, & différente de celle des Persans; raïé néanmoins, de plusieurs couleurs, & tout enrichi d'or, avec une grande frange, faite de petits cordons d'or & de soïe verte, qui flotoit sur ses épaules, & qui marquoit, je croi, sous cette couleur, que ce Seigneur tiroit son origine de Mahomet.

Le sieur
della
Vallée a
cécance
à ce ban-
quet.

Le *Mehimandar*, qui avoit eu ordre de régler toutes choses en cette occasion, me fit prendre place au-dessus de ce Seigneur, & crut que je ne devois pas être parmi les autres Européens. Parce qu'encor qu'ils fussent de même païs, & de même Religion, ils n'étoient néanmoins que députés, & personnes enfin que je surpassois en qualité. De sorte que je ne fus précédé à table que du Visir de Mazanderan, & de quelques principaux de cette Province, que le Roi avoit invitez à cette fête, en reconnoissance de quelques services qu'ils lui avoient rendus, & en vûë desquels ils les avoit honorez du present ordinaire de vestes d'or, & les avoit congédiés pour s'en retourner en leur païs. Ceux-là eurent donc place à ce festin, comme les autres hôtes; mais vêtus fort superbement, & sous ces belles vestes que le Roi leur avoit données.

Le Maître des cérémonies plaça d'un autre côté à l'écart; c'est-à-dire, au-delà des plats qui étoient préparez pour le souper, vers le réduit, ces mêmes *Uzbeghi*, qui avoient

avoient été conduits prisonniers dans *Ferhabad*, que le Roi avoit remis depuis en liberté, & traitez avec beaucoup d'honneur, comme je croi vous en avoir écrit autrefois. Ceux que le Roi n'avoit pas encor congédiés, s'y trouvèrent aussi, & on les fit asséoir de ce même côté; mais fort au-dessus des *Uzbeghi*, afin qu'ils jugeassent mieux des grandeurs & des magnificences du Roi, & qu'ils en débitassent plus exactement les circonstances, lorsqu'ils seroient de retour en leur país: & peut-être encor, afin que l'Ambassadeur d'Espagne les vit de plus près. Mais auparavant que de passer à d'autres particularitez, je décrirai le lieu, l'ordre, & la façon de nos scéances.

Le Roi demeura de cette façon en conversation jusqu'à la nuit, avec l'Ambassadeur d'Espagne, s'entretenant toujours avec lui, & avec l'Ambassadeur Turc, où vous remarquerez que tout leur entretien fut de choses indifférentes, & jamais d'affaires d'Etat. Pendant ce tems-là, ils buvoient de tems en tems, mangeoient quelques fruits, & d'autres choses semblables, qu'on leur avoit servies. Mais on ne nous donna ni à boire, ni à manger que sur le soir. Nous y demeurâmes seulement en conversation, les uns avec les autres, parlans à ceux que nous avions à nos côtes. La nuit nous aiant surpris dans tous ces entretiens, peu de tems après que je m'y fus rendu, ils apportèrent des lumières, & mirent premièrement derrière nous, tout à l'entour, à quelque distance néanmoins, une quantité de grands fanaux, dont je vous ai entretenu autrefois. Après avoir auparavant étendu

Le Roi
de Perse
demeure
en con-
versa-
tion
avec
l'Ambas-
sateur
d'Espa-
gne.

devant nous des napes de soïe , ils les chargèrent de plusieurs lumières , mais sans confusion ; c'est-à-dire , de grandes chandelles de cire , entremêlées de ces grandes lampes de graisse sur les bassins , dont je vous ai parlé autrefois. Mais il faut avouer qu'il n'y avoit rien de plus beau que toutes ces lumières , dont le nombre sembloit être augmenté de moitié , par la réflexion de l'eau de ce beau canal , par le moïen desquelles , & de la splendeur qu'elles répandoient , le tout étoit parfaitement bien éclairé ; de manière qu'avec la lumière que le Ciel , qui étoit serain , communiquoit agréablement d'enhaut ; vous devez croire que la vûë de ce théâtre , environné & ombragé de tous ces grands arbres , étoit incomparable , & qu'il ne se peut rien penser de plus charmant , ni de plus agréable. Les femmes du Roi , qui étoient , comme je croi , aux jalousies des fenêtrés de la maison , & auxquelles ce spectacle n'étoit pas caché , devoient , sans doute , y prendre grand plaisir , discourant entr'elles , & se raillant , peut-être , selon la coûtume de ce sexe , de nous autres pauvres étrangers.

Après que l'on eut disposé toutes ces lumières , dans une juste & égale proportion , on servit incontinent le souper , qui fut composé des viandes ordinaires du païs. Pendant le repas , les Pages du Roi presentoient , ou du vin , à ceux qui en desiroient , avec les tasses & carafes d'or ordinaires , ou de l'eau , à ceux qui en demandoient , dans de grandes cruches pleines de glace. Ce repas ne dura pas long - tems ; parce que l'Ambassadeur d'Espagne ne pou-

vant

vant plus souffrir l'incommodité de se voir assis de la sorte, sous un habit si serré, il supplia le Roi de le laisser aller; & lui dit, qu'il lui étoit impossible de demeurer davantage en cette situation, sans mourir d'ennui. Desorte qu'auparavant qu'on servit les confectons, dont on devoit couvrir les napes avec profusion, le Roi lui permit de se retirer. Incontinent après l'Ambassadeur Turc s'en alla aussi par civilité, laissant le Roi tout seul dans cet appartement.

Aux premières nouvelles qu'on nous en donna, nous nous levâmes tous, & quitâmes la partie, à l'exemple des autres, avec une joie parfaite d'un chacun. Par la faveur de M. l'Ambassadeur d'Espagne, le tems d'une scéance si incommode fut ainsi diminué à propos. Car on auroit pû se dispenser d'y rester, au moins jusqu'à la moitié de la nuit, s'il ne fût sorti le premier. J'oubliais de vous dire que ce repas fut toujours accompagné de concerts d'instrumens, & de voix, qui ne cessèrent jamais, sans interrompre pourtant la conversation; car en ces occasions, la musique se fait toujours à petit bruit, & de la même façon qu'on me la donna pendant le régal que le Roi me fit en *Escres*, dès la première fois que j'eus audience, & dont je croi vous avoir amplement informé par mes précédentes.

Le dix-neuvième de Juin, le Vicaire Général des Carmes-Déchaussez d'*Hispanhan*, dont je vous ai entretenu autrefois, arriva à *Cazuin*. Il se nomme le Pere Jean Thadée de S. Elisée; mais pour abréger, nous l'appellons le Pere Jean. Il se rendit à *Cazuin*, pour quelques affaires de son Or-

Con-
certs
d'instru-
mens &
de voix
pendant
le ban-
quet.

dre, & pour faire la révérence au Roi, qu'il n'avoit point vû depuis long-tems. Parce que, selon la coûtume de la Perse, on ne se peut pas dispenser de rendre souvent ces civilités, depuis que le Roi a témoigné qu'il ne vouloit pas que personne, même jusqu'à un simple pere de famille, au moins un peu remarquable pour sa condition, laissât écouler plusieurs années sans l'aller voir, & lui faire la révérence.

Le Sieur *Abdullah Gioerido*, frère aîné de Madame *Maani* ma femme, vint de compagnie avec le susdit Pere, pour être mon hôte, & loger chez moi. Je l'y avois invité, par lettres, quelque-tems auparavant; parce qu'effectivement je desirois d'avoir un peu de conversation à la maison. Il étoit venu de *Bagh* à *Hispahan*, depuis le Carême, pour nous voir. Mais ne nous y aiant point rencontré, comme il le croioit, il se joignit au Pere, pour nous venir trouver à *Cazuin*. C'est une chose que l'on ne pratiqueroit pas volontiers en nos quartiers, que d'entreprendre un voiage de quarante ou cinquante journées, pour rendre visite à un ami, ou à un parent.

Le Pere Vicairé eût l'honneur, dès le même soir, de faire la révérence au Roi, & de lui baiser la main; mais sans cérémonie, & au milieu de la place. Le Roi néanmoins le reçût fort bien, & lui fit caresse; & par amitié, il lui dit qu'il avoit trop différé à le venir voir; dont le pere s'excusa, sur ce qu'il avoit toujours été occupé à traduire, en Persan, les Pseaumes de David, que Sa Majesté lui avoit commandé de faire; & qu'après l'avoir achevé, il le lui aporloit.

Ce

Ce bon Pere dressa une Chapelle chez moi; parce qu'il ne se trouva point de lieu propre pour cela dans la maison qu'on lui avoit assignée; & l'ayant ornée fort proprement, il nous fit la grace d'y célébrer la Messe les jours de fêtes. Il y réconcilia un Polaque, le vingt-unième de Juin, lequel, depuis peu de mois auparavant, avoit violé, dans la Perse, la foi qu'il avoit vouée à notre Sainte Eglise, dans le sein de laquelle il fut rétabli, après quelques marques qu'il donna de la douleur extrême qu'il avoit conçüe de son aveuglement. Le vingt-septième ensuivant, il bâtit un Indien idolâtre, qu'il connoissoit auparavant, duquel je fus le parain; & le maria ensuite, le jour de S. Pierre, à une autre Indienne, qu'il avoit aussi convertie depuis quelques années. De manière que quand la venue du Pere n'auroit servi qu'à cela, elle auroit toujours été très-utile & très-profitable. Pour témoigner ma joie, en vüe de ces progrès de notre Religion, qui s'étoient faits en ma maison, & de l'honneur que j'ai de porter le nom du Prince des Apôtres; je célébrai, le même jour de S. Pierre, la fête de ce grand Saint, selon la coûtume de Rome, avec quantité de feux & de flambeaux, que je fis allumer devant mon logis. Plusieurs personnes de condition y acoururent; parce que tout cela se passa dans la place du Palais Roïal; mais encor une infinité de peuples, avec tous les témoignages d'une joie extraordinaire, qui se manifestoit assez par les cris d'allégresse que les pauvres gens pouffoient en l'air, & auxquels on distribuua quelque aumône, pour rendre la fête

Le Pere
Vicaire
des Car-
mes ré-
concilie
un Pola-
que, dans
une Cha-
pelle,
qu'il
avoit
dressée
chez le
sieur
della
Vallé,

Adresse
du Roi
de Perse
envers
les Uz-
beghi.

plus solennelle. Mais retournons un peu sur nos pas. Le soir du 22. de Juin, le Roi, au milieu de la place, fit beaucoup de caresses aux Uzbeghi, dont je vous ai parlé ci-dessus. Après les avoir fait boire, jusqu'à en être un peu étourdis; il commença à leur dire, qu'il desiroit fort de contracter amitié avec leur Chan, ou leur Roi; & quoiqu'ils fussent de la secte des Turcs, il auroit souhaité qu'ils eussent considéré les Chizilbaschi, comme leurs propres frères, & qu'ils fussent tous parfaitement unis ensemble. Que dans les guerres passées, ils sauroient bien, par leur propre expérience, qu'il n'y avoit rien à gagner avec les Persans; parce qu'encor que de tems en tems ils incommodassent fort son pais, par leur brigandage, & leurs courses imprévûes, néamoins ils avoient toujourns été mis en déroute dans les batailles rangées, qu'on leur avoit livrées. Qu'en vûe de rourtes leurs pertes, ils devoient mettre fin à cette désunion & devenir autant bons amis, qu'ils étoient voisins. Que, de son côté, il y contribueroit tout ce qui lui seroit possible; qu'il traiteroit avec eux à l'amiable, & de la même façon qu'ils savoient qu'il en useroit avec tant d'autres nations du monde, qui lui avoient toutes voüées une amitié éternelle, & qui se rendoient dans ses Etats avec beaucoup de franchise, & d'humanité. Il leur commanda enfin; & les obligea, par serment, que quand ils seroient arrivez chez eux, où dès-lors il leur permettoit de retourner, d'entretenir leur Chan de tout ce qu'ils avoient vû à sa Cour, & des bontez qu'ils avoient exercées envers eux, afin de l'engager, par ce moien,
à ou-

à oublier ce qui s'étoit passé, & à vivre désormais en bonne intelligence avec lui.

Les *Uzbekhi* lui promirent qu'ils s'acquitteroient exactement de la commission qu'il leur donnoit ; jurant , à la façon ordinaire des Turcs , que s'ils la négligeoient , leurs maisons abimassent : & comme ils furent sensiblement touchés des graces extraordinaires que le Roi leur faisoit , & des paroles obligeantes dont il usoit envers eux , ils descendirent par deux fois de cheval , & se prosternans tous devant le Roi , lui baifèrent les piés , les uns après les autres ; leur Capitaine , qui étoit ce *Dosti Beig* , qui vint en ma maison de *Ferhabad* , pour me rendre visite , & auquel je fis voir les arquebuses , dont nous nous servons , comme je vous en ai écrit , commença le premier , & les autres ensuite , selon leur rang.

Le Roi les entretint aussi de tous les hôtes qui étoient là presens , & leur dit qui ils étoient ; mais particulièrement il leur vanta fort un Arabe d'*Haveiza* , qui s'appelle *Sceich Nassar* , ou *Emir Nassar*. Il dit que cet homme avoit fait je ne sai quel désordre en son païs , aiant mis en mort certains Ambassadeurs , peut-être pour lui rendre service ; que pour cela , il avoit eu recours à lui , s'étoit mis sous sa protection ; qu'il étoit un homme fort généreux , d'un bon naturel ; & qu'enfin il l'estimoit infiniment. Mais il débita les circonstances de cette action si confusément , que l'on n'entendit pas ce qui en étoit. Le Roi demeura de la sorte en conversation avec les *Uzbekhi* , jusqu'à la nuit , qu'il se retira dans son Palais , par le chemin ordi-

Il les entretient particulièrement d'un certain Arabe.

34 VOYAGES DE
dinaire, & nous autres aussi par le nôtre.

J'ai pensé à deux choses sur ces conférences, que je vous ai spécifiées ci-dessus. La première, sont les ruses & les artifices, dont ce Roi, qui est extrêmement adroit, & acoutumé de se servir envers tous les prisonniers qu'on lui envoie de certaines nations qui lui sont ennemies, & qu'il ne craint pas néanmoins, auxquels il fait tant de caresses, après les avoir exposez à tout le monde, & les avoir fait conduire, liez & garotez, avec un morceau de bois au col, comme en triomphe par tous ses Etats, qu'ils se retirent contents d'avec lui: la confusion même qu'ils ont reçüe, fait si peu d'impression sur leur esprit, qu'ils s'en retournent tous en leur pais grands amis, & partisans du Roi, où ils publient ses bontez & ses civilitéz à leur égard. C'est en cette manière qu'il pratique fort bien cette belle politique, que Virgile attribüe à Anchise, à l'égard d'Ænée, & dont nous autres Romains sommes demeurez en possession; savoir,

Pardonner aux vaincus, & domter les rebelles.

Politi-
que du
Roi de
Perse.

La seconde est, selon moi, que ce Roi semble avoir beaucoup de penchant, pour se procurer la paix de tous côtez, à la différence du tems passé; parce qu'il l'a vouloit faire avec tous ses voisins, & ne cherchoit cependant que des sujets de querelles. Mais je croi que son grand âge est l'unique motif de ce changement si notable, & de son indifférence pour de nouvelles en-

entreprises. C'est ce qui lui persuade, après tant de travaux, de jouir désormais d'une profonde paix; de ne plus rien entreprendre sur ses voisins; mais seulement de se conserver en la possession de ce qu'il a aquis; & , ce qui est de plus important, de sa réputation. Plusieurs Princes la perdent en des guerres douteuses, pendant leur vieillesse, après une longue vie, pleine de gloire & de succès favorables.

Je remarquai encor l'un de ces soirs, dans la place, une chose qui me surprit; c'est la grande humilité, & la sujétion dans laquelle le Roi élève ses enfans. Il leur est si sévère, que non-seulement il ne veut pas qu'ils parlent à personne; mais même que personne les saluë, & leur fasse civilité; de sorte que celui qui oseroit l'entreprendre, seroit criminel de leze-Majesté. Non-seulement il les élève hors du Palais, en d'autres maisons particulières, en personnes privées, avec très-peu de suite, & en ne leur donnant que fort peu de choses pour leur subsistance; mais encor il veut que le peuple leur porte si peu de respect, que j'eus grand sujet, ce me semble, de m'étonner l'un de ces soirs d'une action qui s'y passa en la personne du puîné des enfans du Roi, de ceux au moins qui sont vivans aujourd'hui, qui est un jeune homme de dix-huit ans, ou environ, de fort bonne mine, qui se nomme *Imanuli Mirza*, & qui se rendit dans la place auprès de moi. Il vint à cheval, accompagné de deux valets de pié seulement, sans épée, & sans aucun ornement, ni sur sa personne, ni sur le cheval, vêtu fort

simplement, de même que le seroit un pauvre Gentilhomme. Témoinnant qu'il desiroit entrer dans le cercle, où nous étions, en la présence du Roi; un homme du commun, nullement qualifié & fort incivil, qui étoit là auprès à cheval, sachant qu'il étoit fils du Roi, ne lui voulut jamais faire place pour le laisser passer. De manière que le pauvre jeune homme, accoutumé à souffrir mille autres bassesses de cette nature, ne s'emporta point, & ne s'en émût aucunement. Mais il prit patience, & passa ensuite, par la faveur que je lui fis, de lui donner place à mes côtés.

Civilité
du sieur
della
Vallé
envers le
puiné
des en-
fans du
Roi.

Je croi que cette petite civilité, de ma part, à son égard, lui a inspiré de l'amitié pour moi, par les preuves qu'il m'en a laissées. Parce que, malgré les défenses rigoureuses du pere, il n'a pû s'empêcher, comme jeune homme, tout de feu qu'il est, & rempli de bonnes volontez, d'en donner publiquement des marques. Un soir entr'autres, sortant de la place, il se vint joindre à moi, quelque-tems après, pour me parler, & dans le défilé d'une certaine rue, où il falloit attendre un peu que la foule fût passée, il s'aprocha de moi, pour me dire, que l'un de ceux qui fut blessé dans *Cascian* par mes gens, dans un certain démêlé qu'ils eurent en cette ville, il y a quelques mois, lorsque j'allois à *Ferhabad*, étoit son domestique. Mais qu'il avoit été brutal & incivil, & que mes gens avoient bien fait de le traiter de la sorte, avec plusieurs autres paroles de cette même force, qu'il dit promptement, auxquelles je répondis fort succinctement, & plus par gestes,

&c

& par des marques d'un profond respect que j'avois pour lui, que par de longs discours; parce que, comme je connoissois l'esprit du pere, je ne voulois rien faire qui le pût choquer. Lui aussi, de son côté, qui n'avoit pas, je croi, moins de peur que moi; parce qu'il y avoit là plusieurs personnes qui nous regardoient, après m'avoit donné ces témoignages de sa bienveillance, dans les termes que je vous ai spécifiés, il piqua incontinent son cheval, continua son chemin, & nous nous séparâmes de la sorte, sans autre cérémonie, & sans nous saluer l'un l'autre.

Après cela, mon cher *Mario*, ne faut-il pas avouer, qu'un Prince de cette naissance ne pourroit pas vivre en nos quartiers persécuté de la sorte, & dans une si grande sujétion & captivité: & sur-tout un Prince qui pourroit peut-être régner un jour. Parce que dans la *Perte*, ce n'est pas toujours l'aîné qui succède; mais celui que le Roi nomme à l'Empire, ou qui a le plus de faveur. Et sur ce que j'ai entendu dire, ce jeune Prince a beaucoup d'amis dans le païs, qui lui font espérer bonne part au Roiaume, quoi qu'il semble que le Pere ait plus d'inclination pour l'aîné, qui porte le nom de son grand pere *Chodà bendé Mirza*, lequel a déjà de la barbe, tient *Haram*, va à cheval avec l'épée; & comme personne plus avancée en âge, mélancolique, selon que sa phisionomie le témoigne, & qui a enfin plus de conduite, se gouverne aussi plus sagement, & plus au gré du Roi que son cadet. Cependant le sort de l'un & de l'autre est semblable, la captivité est égale; & l'aîné, de même que le cadet,

Les aînés, dans la *Perte*, ne sont pas toujours ceux qui succèdent à l'Empire.

det, demeure hors le Palais, en personne privée & particulière, n'a pas la liberté de parler aux autres, & n'est respecté de qui que ce soit, que comme un homme du commun.

Ces deux Princes acompagnent toujours le Roi leur Pere, en quelque part qu'il aille. Mais, comme je vous ai dit, ils vivent séparés du pere, & avec tant d'humilité & de soumission, que l'on m'a dit qu'il est souvent arrivé qu'en voïageant, & principalement en de certaines petites bourgades, l'un d'eux aiant pris logement en quelque maison du lieu, l'ait abandonné à une personne considérable de l'armée, qui entra dans la même maison, pour y passer la nuit, sans savoir peut-être, ou sachant qu'un fils du Roi y étoit, & qu'il en soit sorti aux premières nouvelles qu'on lui donna, que d'autres s'étoient rendus pour y loger; & ensuite il alla faire dresser sa tente dans l'obscurité, au milieu des bouës, sans avoir égard à la pluie ni au mauvais tems, pour céder la place au vassal de son pere. Ces deux Princes paroissent tous les soirs dans la place, & s'y rendent quelquefois avec le pere, quelquefois aussi sans lui; & même encor, quand il lui plaît, ils s'en vont comme les autres, & ne s'entretiennent jamais avec qui que ce soit. Ils peuvent néanmoins demeurer proche le Roi, parmi les hôtes: & boivent même, s'ils veulent, comme les autres dans les tasses que l'on présente à la compagnie.

Un autre soir, de la première semaine de Juillet, si je ne me trompe, le Roi reçût dans la place, à la vüe de tout le peuple

qui

qui s'y étoit rendu, un grand présent que lui envoia *Isuf Chan*, qui commande, & qui gouverne cette partie la plus fertile de la Médie, que l'on nomme aujourd'hui *Scervan*, que je croi être la Médie Atropatienne des anciens; & si elle n'est toute de sa dépendance, au moins la plus noble, & la plus grande partie ne s'en peut pas dispenser. Le présent du *Chan*, fut pareillement accompagné du présent du *Calanter*, de sa principale ville, qu'on appelle *Sumachie*. Il n'y a qu'une seule ville de ce nom là dans la Perse, ou dans la Médie, quoique Ferrari en fasse mention de deux, dans son *Abregé Géographique*; une, qu'il appelle en latin, *Ciropolis*; & l'autre *Samunis*.

Lib. 476.
li. c. 5.
lit. 5.

Un Seigneur Tartare, d'un certain païs, situé aux montagnes de la Sarmatie Asiaticque; c'est-à-dire, sur le mont Caucase, qu'ils nomment ici *Lezohi*, fit aussi son présent au Roi de Perse en même-tems; ce Seigneur accompagna son présent, & parut à la tête, devant le Roi, avec les domestiques du *Chan de Scervan*. La moindre partie des présents, que le Tartare & le Calanter firent, étoit de nipes; mais comme ils furent reçûs mêlez ensemble, & dans la confusion, je n'en fais aussi mention que confusément.

Il y avoit, entr'autres choses, cinquante chevaux de main, qui portoient chacun une housse de soie, ou de brocard. Cinquante jeunes garçons esclaves, de diverses nations, contre lesquels on fait la guerre sur les frontières de cet empire, & où on les prend prisonniers, comme Géorgiens, Circassiens, & Tartares, & tous fort

Présent
considé-
rable
qu'Isuf
chan de
la Mé-
die, fit
au Roi
de Perse.

fort bien vêtus, à la mode de leurs païs. Une quantité de faulcons, & autres semblables oiseaux de proie. Une quantité de peaux de martres zibelines. Un grand nombre de couffins, remplis de certaines plumes délicates, que l'on estime beaucoup dans la Perse. Plusieurs paquets de flèches, & un grand nombre de massès de plumes, pour les garnir; avec plusieurs autres choses de cette façon, que l'on a acoutumé de presenter au Roi. Il y en avoit une si grande quantité, que la marche de ceux qui portoient ces presens; outre celle des esclaves, & des chevaux, étoit de plus de cinq cens personnes, & occupoit entièrement toute la place: & de cette façon elle en fit le circuit en presence du Roi, qui étoit, selon sa coûtume, à cheval comme nous autres, à l'un des côtez du milieu.

Le Roi voulut que l'Ambassadeur d'Espagne se trouvât à ce divertissement. Mais encor que le Roi eût témoigné plusieurs fois qu'il souhaitoit qu'il se rendit le soir dans la place, pour se promener à cheval, & se divertir comme tous les autres, l'Ambassadeur néanmoins ne voulut jamais y aller; parce qu'il disoit qu'il ne devoit jamais se trouver où étoit le Roi, sans être apellé, & sans y être expressément invité. C'est pourquoy le Roi le fit avertir ce soir-là, dans les formes qu'il désiroit, pour le rendre spectateur de la pompe & de la magnificence de ce present. Il lui fit l'honneur de s'entretenir plusieurs fois avec lui, mais toujours hautement, de choses indifférentes, & jamais d'aucune affaire de conséquence.

Il ne m'est pas souvenu de vous dire, lorsque je vous ai entretenu de la réception de l'Ambassadeur d'Espagne, qu'après avoir fait passer son présent, que je vous ai spécifié ci-dessus, l'on en fit plusieurs autres ce même jour-là, qui appartenoient à diverses personnes, & dont la marche dura, sans interruption, jusqu'à une heure de nuit, & davantage. Ils consistoient particulièrement en chevaux, esclaves, pieces de turbans & de draps, en somme de chameaux, chargez de différentes nipes, & choses semblables. Et le Roi desira, avec tant de passion, qu'il se fit une montre extraordinaire de présens en cette occasion, qu'il en réserva plusieurs pour ce jour-là, qui étoient arrivez auparavant. En mon particulier, je sai que *Feridun Chan d'Estherabad*, porta le sien, plusieurs mois auparavant à Ferhabad, où le Roi ne le voulut pas recevoir; parce qu'alors il ne se presenta aucune occasion d'en faire parade. Il falut que le même *Feridun Chan* eut soin de le faire transporter jusqu'à *Cazuin*, où le Roi le reçut, & le fit paroître le même jour, que l'Ambassadeur d'Espagne fut admis à l'audience la premiere fois. Le présent de *Feridun Chan* n'étoit pas ample seulement & abondant, mais fort précieux & fort riche; en éfet, il y avoit plusieurs chameaux chargez de soie, qui est une marchandise de grand prix, & dont il se fait grande quantité en son pais d'Estherabad, que quelques-uns comprennent aussi dans l'Ircarnie.

Parmi tous ces divertissemens de *Cazuin*, dont je vous ai entretenu, nôtre
mai-

maison, pour parler à la façon de Virgile, fut un peu affligée de la mort de l'un de nos meilleurs domestiques, & que nous affectionnions davantage; le soir de l'onzième de Juillet, après une longue maladie, qui n'auroit peut-être pas été mortelle en nos quartiers, avec le secours qui manque ici des Médecins sçavants & expérimentez, & des portions salutaires, le bon vieillard *Abdulganni* passa de cette vie en l'autre, avec la qualité de *Babà*; c'est-à-dire, de grand pere, que l'on donne ordinairement, par honneur, à des personnes de son âge, & que apellions, pour abrèger, *Babà Ganni*; parce qu'il étoit *La-la*; comme nous dirions, le Gouverneur de Madame *Maani*.

Mort
d'Ab-
dulgan-
ni, gou-
verneur
de Ma-
dame
Maani.

Ce bon domestique fut assez heureux, sur une terre d'infidèles, & dans une ville où l'on ne voit point de Religieux, d'être assisté de quelques-uns des nôtres, qui le confessèrent, & le munirent de tous les Sacremens de l'Eglise avant que de mourir. Le lendemain au matin, nous lui rendîmes les derniers devoirs, que la charité Chrétienne inspire à tous les fidèles; le portâmes en terre, le plus honorablement qu'il nous fût possible, & l'accompagnâmes tous hors de la ville, selon la coutume de ce païs, en un lieu séparé, que l'on nous acorda, sur la requête que nous en présentâmes, & que nous ne voulions pas confondre nos sépulcres avec ceux des autres Chrétiens, & beaucoup moins encor des Infidèles du païs.

Je choisîs moi-même le lieu, auprès du chemin qui conduit à *Ghilan*, sur une pe-
tite

rite coline, éminente, séparée & détachée, au milieu d'une belle plaine, qui me sembla fort commode, & fort conforme à la pratique de nos anciens. Mais afin que les Chrétiens Arméniens; parce qu'il y en a beaucoup dans Cazuin, ne s'imaginassent pas que nous les eussions en horreur comme mauvais Chrétiens, à cause que nous n'avions point voulu enterrer nôtre bon *Abdulganni* dans leur cimetiére; nous engageâmes aussi leurs Prêtres à assister à ses funérailles, & à faire l'office en leur langue, comme nôtre Pere Vicaire le fit en latin au même lieu de la sépulture, sur cette petite colline.

Par occasion je vous dirai que les Arméniens en général, se vantent d'avoir été instruits en la Religion Chrétienne, par S. Thadée. L'un de ceux, que nous avons invitéz à cet enterrement, me raconta, que quoiqu'ils eussent peu d'Evêchez, ils étoient néanmoins fort remarquables, pour la quantité de Monastères & d'Eglises particulières qui en dépendoient, & qu'ils en comptoient environ douze milles. Qu'ils ofroient en leur Messe le sacrifice pour les vivans & les morts, & qu'ils conservent le Saint-Sacrement dans le ciboire pour les malades. Qu'ils font des processions en mémoire de *Jesus-Christ*, qui voïageoit en plusieurs endroits. Que les Prêtres confirment le mariage par ces paroles; que l'homme ne sépare point ce que Dieu a conjoint. Qu'ils ont trois Autels dans leurs Temples; & qu'ils baissent la tête devant le grand Autel, en faisant le signe de la croix: qu'ils portent honneur aux Images; qu'ils

Ils l'en-
terrent
dans un
cimetiére
re partie
culier.

qu'ils font trois Carêmes, chacun de quarante jours; l'un, qu'ils nomment le jeûne de Moïse, avant Noël; l'autre, de N. S. devant Pâques; & le troisiéme d'Elie, quelques jours devant la fête de la Sainte-Croix; & que dans ces jeûnes-là, ils ne mangent qu'une fois le jour: qu'ils bâtissent des Temples à l'honneur des Saints, & qu'ils croient que la bienheureuse Vierge fut conçüe, & qu'elle nâquit comme les autres; mais qu'après elle fut santifiée, pour être Mere de Dieu: qu'ils croient que le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, ne sont qu'un seul Dieu: qu'ils reçoivent toute la Sainte-Ecriture, qu'ils aprouvent les Conciles de Nicée, d'Ephèse & de Constantinople; mais qu'ils rejettent celui de Calcédoine. Enfin il me debita cent autres choses, que je passe sous silence, parce qu'elles ne font rien au sujet du pauvre défunt Abdulgan-ni, duquel ils voulurent ensevelir le corps, selon leur coûtume, qui est celle-là même de tous les autres Chrétiens Orientaux, de laquelle je vous ferai une petite description, parce qu'elle est différente de la nôtre. Après qu'ils ont lavé le corps, ils ne l'habillent pas comme nous faisons nous autres; mais ils lui mettent seulement une chemise, & des chauffettes de toile blanche & neuve, que l'on fait exprès pour cette occasion. De cette façon, sans autre vêtement, ils l'ensevelissent dans un grand morceau de toile neuve & blanche, qu'ils appellent en Arabe *Chiefen*: & de cette toile, qui est semblable, comme je croi, au Suaire ancien, dont l'Evangile fait mention en plusieurs endroits, parlant de la sépulture de

de *Nôtre-Seigneur*, & qu'ils mettent en double de sa longueur; la moitié dessus le corps mort, & l'autre moitié dessous, de même que l'étoit le *Saint Suaire* du *Sauveur*, que l'on conserve jusqu'à présent dans *Turin*, avec beaucoup de vénération, & dont nous avons le portrait, que l'on expose fort souvent à Rome dans l'Eglise des *Savoïards*. Ils envelopent, dis-je, de cette toile, non-seulement tout le corps; mais encor le visage & la tête, la cousent exactement tout à l'entour; & de telle façon, qu'on le prendroit pour un enfant emmailloté dans ses langes. Je me persuade que ce sont ces mêmes bandes, que *Nôtre-Seigneur* commanda qu'on déliât au *Lazarre* ressuscité.

Façon
d'ense-
velir &
d'enter-
rer les
morts,
parmiles
Armé-
niens.

Ils disposent la fosse de telle sorte, que le visage & les yeux du mort sont directement tournez vers l'Orient. Coûtume très-ancienne, même chez les *Athéniens* *Gentils*, selon le témoignage de *Diogène Laërce*, dans la vie de *Solon*. Ainsi le couchant sur le dos, ils ont soin que la tête soit à l'Occident, les piés à l'Orient, le bras droit au Midi, & le gauche au Septentrion. Ils sont fort scrupuleux sur cette façon d'ensevelir les morts. Parce qu'ils disent qu'au jour de la résurrection, la trompette retentira du côté de l'Orient, & que par cette raison le mort y doit être tourné, afin de pouvoir s'y rendre plutôt. Outre qu'ils se retournent toujours vers l'Orient, comme plus digne de la présence de Dieu, pour faire leurs prières. Ils sont si Religieux sur cet article, que non-seulement ils ne se tourneroient jamais d'un autre côté,

té, lorsqu'ils font leurs prières; que les Autels mêmes, qui sont dans leurs Eglises, envisagent directement l'Orient. Ils témoignent aussi, qu'ils sont fort scandalisez de ce que bien souvent cette rigueur de situation convenable, ne s'observe point dans les Eglises de nous autres Européens, & dans les prières que nous faisons.

Ce fut donc à l'Orient, & avec toutes les susdites cérémonies, que nous entermâmes *Abdulganni*, dans une fosse très-profonde, & sans aucun cercueil de bois, selon leur coûtume. La fosse se fait de cette profondeur, afin que comme elle est en pleine campagne, la terre ne soit pas cavée, & le cadavre découvert, ou par les animaux, ou par les eaux de pluie. Mais le Pere Vicair, & moi, avec les Prêtres Arméniens, fûmes les premiers, selon la coûtume, à le couvrir de terre. Madame Maani, qui le regretta fort, & avec beaucoup de sujet; parce qu'il l'affectionnoit tendrement, & qu'il lui étoit très-fidèle, commanda incontinent, que l'on dressât en sa mémoire une mausolée honorable de pierres chargée d'Epitaphes, en Langues Arabe, Persane & Latine. Mais nous n'eûmes pas la consolation du départ inopiné du Roi. L'Epitaphe Latin, que je fis sans livres, & le moins mal qu'il me fut possible, étoit conçu en ces termes.

ABDU.

PIETRO DELLA VALLE. 47

ABDULGANNI GEORGII FILIO Epitaph
NATIONE SYRO, PATRIA MARDINITÆ d'Ab-
RELIGIONE CHRISTIANO dulgan
RITU AUTEM. ni.

SACRO SANCTÆ ROMANÆ ADDICTO
ECCLESIAE,

MAANI GIOERIDA DE VALLE,
FIDISSIMO SUE PUERITIÆ

ADMINISTRO ET CUSTODI,

QUÆ PRIDEM PIETATIS OFFICIA

AB IPSO INFANS EXPERTA FUERAT,

CUM PATRIÆ CALAMITATIBUS

EREPTA

IN BABYLONEM COMPORTARETUR,
OPPORTUNE MOX SENI AC MORIENTI,
DUM FELICIUS PEREGRE PROCEDERET

NATURA VERTENTE VICES

AMANTISSIME REPENDIT;

DEFUNCTUMQUE CAZUINI

QUINTO IDUS QUINTILIS

DELECTO HOC IN TUMULO

IN USUM COEMETERII A REGE

IMPETRATO,

CATHOLICORUM CHRISTIANORUM

PRIMUM,

LACRYMANS COLLOCAVIT

ANNO DOMINI CI, IO CXVIII.

Et afin que tous ceux qui liront ceci,
puissent juger de la piété & du zèle de Ma-
dame Maani, envers ce bon vieillard, j'ai
cru qu'il ne seroit pas hors de propos de
mettre cét Epitaphe latin en notre langue.

Maani

Epi-
taphie
d'Ab-
dulgan-
ni,

Maani Gioerida della Vallé

A fait ensevelir ici, non sans beaucoup de larmes, le corps d'Abdulganni, fils de Georges, Syrien de nation, du pais de Mardin, Chrétien de Religion, de la Communion Romaine.

Cette Dame

S'est acquitée de ce devoir funèbre, avec toute la piété que méritoit d'elle cet homme de probité, qui avoit eu le soin de son éducation, aiant été son gouverneur fidèle, & lui aiant rendu mille bons offices, dès les premières années de son enfance, après qu'aiant été retirée des misères & des calamitez, où se voïoit réduit son pais natal, elle eût été apertée en Babilône.

Elle s'est donc revanchée

A son tour, avec grande tendresse en cette occasion, de tous les bienfaits qu'elle avoit reçus de ce vieillard, sur le point que la nature marquoit à cette-ci la fin de sa carrière, lorsqu'elle-même se voïoit dans un état de voïager bien plus heureusement, qu'elle n'avoit fait, depuis le Curdistau jusqu'à Bagdad, quand elle y fut transportée fort petite.

Lui aiant fermé les yeux

A Cazuin, où il trépassa le cinquième des Ides du mois de Juin, elle fit ériger ce tombeau, qu'elle arrosa de ses pleurs, & fit mettre le défunt en ce lieu, que l'on avoit depuis peu obtenu du Roi de Perse, pour en faire un cimetiére pour les Chrétiens, dont il a été le premier qui en a pris possession pour tous les autres, en l'année 1618.

J'ai

PIETRO DELLA VALLE. 49

J'ai ajouté le distique suivant à cet Epitaphe, afin que les Muses y prissent part.

*Romani cultus primus tu hinc conderis,
ex te
Ganneia æternum nomen erit tumulo.*

Ganni, qui n'aspiras qu'aux véritables biens,
Ici l'on t'enterra le premier des Chrétiens.
Ce lieu, portant ton nom, s'appellera Gannic;

Et celui-ci encor, à l'imitation des anciens; puisque

*Toi, nourrice d'Ænée, en mourant au rivage,
Caiete, tu rendis fameuse nôtre plage.*

*Virg.
Æn. 7.*

Et parce que, dans le sentiment des Poëtes, les morts qui sont privez de cette lumière, ne se consolent pas moins des choses qu'on laisse d'eux à la postérité, que de leurs funérailles même, je fis aussi graver ces vers, qui suivent immédiatement, dans lesquels Virgile introduit l'ombre de Palinure fort contente, & dont la joie ne fut pas médiocre, quand la Sibille lui dit:

*Les peuples d'alentour, étans épouvantez
Et menacez du Ciel, se rendront aux 6.*

Æneid.

*Citez,
Pour expier tes os, fidèle Palinure,
Dans un fameux tombeau, leur donnant
Sépulture:*

*Ce lieu se nommera pour jamais de ton
nom.*

Mais c'est assez parler des morts.

Tome IV.

C

Le

Le dix-septième de Juillet, pendant que nous nous promenions le soir dans la place, un homme vint au Roi, de la part de l'Ambassadeur de ce grand Roi de l'Inde, qui se nomme proprement *Sciah Selim*, & que l'on appelle en Italie, le grand *Moghol*. Il y a déjà long-tems, ce me semble, que je vous donnai avis qu'on atendoit cét Ambassadeur à la Cour de Perse. Il y a plusieurs années qu'il a pris congé de son Prince, & qu'il est sur les chemins; mais qu'à cause que ses démarches étoient fort lentes, & qu'il n'avançoit pas beaucoup, il n'étoit pas encor arrivé; quoique plusieurs fois le Roi de Perse l'eût attendu, & qu'il lui eut fait préparer une maison dans *Ferhabad*, & en d'autres endroits. Enfin cét exprès se rendit en cette Cour, avec des lettres de l'Ambassadeur son maître, pour donner avis au Roi, qu'il étoit arrivé à deux journées de *Cazuin*, dans la ville de *Taheran*, de laquelle je vous ai fait mention une autre fois, & qu'il seroit promptement venu à *Cazuin*. Que néanmoins il ne s'y rendroit que dix ou douze jours après; parce qu'il ne lui en falloit pas moins, pour faire cette petite traite & se reposer.

On donne avis au Roi de l'arrivée de l'Ambassadeur du grand Moghol.

Le Roi ne lût pas les lettres, selon sa coutume. Parce que comme, peut-être, il ne les pouvoit pas déchiffrer; il crut aussi qu'il ne devoit pas confier ses affaires & ses secrets à d'autres. Il se contenta seulement de s'informer de plusieurs choses particulières de cét exprès, qu'il caressa en apparence, & auquel ses courtisans firent beaucoup de civilité. Il le donna pour hôte à *Sarü Chogia*,

Chogia, qui est l'un de ses Vizirs que l'on estime davantage. Néanmoins il se résolut en secret, comme la suite le fait voir, de ne pas attendre l'Ambassadeur dans *Cazuin*; mais de le faire un peu languir avant que d'être admis à l'audience; pour se vanger en quelque façon de ce qu'il étoit venu à si petites journées, principalement depuis qu'il étoit entré sur les terres de Perse.

Cependant l'Ambassadeur d'Espagne, aiant appris que le Roi devoit partir dans peu de *Cazuin*, fit grand bruit, pour obtenir une audience secreete; chose pourtant que l'on n'accorde que rarement dans la Perse. Parce qu'ordinairement on n'admet pas dans la Perse des personnes de sa condition à l'audience dans le Palais, sans un festin, & sans y inviter les hôtes. Souvent même, quoique l'Ambassadeur ait des affaires de grande conséquence à traiter, on ne trouve pas étrange qu'il les communique, & qu'il en parle en présence des autres. Avec tout cela, l'Ambassadeur qui n'étoit pas de ce sentiment, n'avoit jamais voulu entretenir le Roi de ses affaires particulières, dans les trois fois qu'il avoit eu l'honneur de lui parler jusqu'alors. La première, lorsqu'il fut reçu dans le commencement. La seconde, dans la place à cheval, le même jour qu'*Isufchan* fit son present, dont je vous ai entretenu. Et la troisième, un peu auparavant un certain matin, que l'Ambassadeur alant rendre visite, je ne sai à qui, rencontra le Roi dans la ville, qui le mena, par occasion, dans un jardin auprès de la place, où il l'entretint néanmoins particulièrement un grand espace de tems, bûvant & demeu-

Il ne
veut pas
l'admet-
tre si-
tôt à
l'au-
dience.

rant en conversation familière. Mais ce fut toujours en présence des autres; parce que le Roi fit incontinent appeler le Pere Vicairé des Carmes-Déchauffez, avec ordre de lui apporter, comme il fit, le livre des Pseaumes qu'il avoit traduit en Persan. Il lui porta aussi, outre celui-là, un nouveau Testament, imprimé en caractères Arabes; avec un Alphabet Arabe, de l'impression de Raimond, pour lui faire voir la façon de l'impression, & les figures de toutes les lettres.

Le Roi prit grand plaisir à examiner toutes ces choses, témoignant une passion extraordinaire d'avoir dans la Perse une Imprimerie de ces caractères Persans & Arabes; & même il donna commission au Pere Vicairé qu'il lui en fit avoir une de Rome. Et assurément le Pere ne fit pas une petite affaire, que d'introduire cette coutume de presenter au Roi; &, à l'exemple du Roi, à tous les autres, comme il a fait depuis, les livres qui traitent de notre foi, & de lui inspirer aussi un desir d'avoir une Imprimerie. Parce que, s'il y en avoit une ici pour la langue Persane, entre les mains de nos Religieux, ce seroit sans doute le moïen de communiquer & distribuer des livres tous les jours, & de faire beaucoup de progrès pour la conversion des ames. Parce qu'en effet, les Persans, comme très-curieux, & la plupart fort intelligens dans la Philosophie, & en d'autres sciences, ne reçoivent pas seulement très-volontiers nos livres; mais encor ils parlent sans scrupule, & disputent des mistères de la foi. J'en ai été témoin plu-

plusieurs fois, & en particulier & en public. Ils sont en cela fort différens de cette sévérité, & de cette obstination des Turcs, qui ne veulent pas en entendre parler. L'on feroit sans doute un progrès beaucoup plus considérable avec les livres, que de la voix seulement, après l'expérience que nous avons, que la semence répandue de la parole de Dieu, ne peut pas tomber inutilement & qu'il est impossible qu'elle ne germe en quelque endroit, & qu'elle ne produise toujours quelque chose.

Mais pour retourner à ce que je vous Le Roi
disois, le Roi reçut, avec beaucoup de ^{reçoit,}
respect, les Evangiles & les Pseaumes, ^{avec}
comme choses que sa loi aprouvoit aussi. ^{beau-}
Il les baisa, les mit sur la tête, commanda ^{coup de}
qu'on les mit dans son cabinet, parmi les ^{respect,}
choses les plus précieuses qu'il eût, & dit ^{les Evan-}
clairement que ceux-là étoient infidèles, ^{giles,}
qui ne croient pas à la doctrine qui étoit ^{& les}
contenuë dans ces livres. Par occasion, ^{Pseau-}
comme le Roi est un Prince fort intelli- ^{mes}
gent, qui parle pertinemment de tout, il ^{qu'on lui}
se mit sur d'autres entretiens spirituels, ^{présen-}
particulièrement de la mort & de la vani- ^{te.}
té du monde. Et sur ce sujet, au raport du
P. Vicaire, il parla long-tems, s'attendrit,
& pleura. Enfin l'audience se passa de telle
sorte, que l'Ambassadeur d'Espagne, ou
n'eut pas le tems de parler de ses affaires;
ou s'il l'eut, il n'en voulut rien dire en pre-
sence du P. Jean. De manière qu'ayant
appris, comme je vous disois, que le Roi
devoit partir peu de tems après; & ne vou-
lant pas le suivre, non pas même jusqu'à
Sultanie, quoique le Roi lui en fit beau-

coup d'instance, & qu'il ne s'en défendit, comme mal conseillé, qu'avec des raisons très-foibles, & très-frivoles, qui ne le contentèrent pas; lorsqu'il le vit sur le point de partir, il fit grand bruit, pour avoir cette audience secrète, qu'il desiroit avec tant d'empressement, afin que le séjour qu'il avoit fait en ce quartier, ne fût pas inutile, & qu'il ne l'abandonnât pas, sans avoir au moins négocié quelque affaire. Le *Mehi-mandar*, le Secrétaire Agamir, & plusieurs autres, firent en cette occasion ce qui leur fut possible, pour lui procurer cette satisfaction. En effet, on n'auroit jamais rien conclu, parce que c'étoit une chose que l'on n'avoit jamais accordée, & que leur coutume n'autorisoit pas, si notre Pere Vicaire, qui en fut sollicité par l'Ambassadeur même, ne l'eût entrepris; qu'il n'en eût parlé au Roi, & qu'il ne l'eût prié instamment d'accorder cette faveur à l'Ambassadeur d'Espagne. Le Roi la promit, à sa considération; & dès le lendemain, qui étoit le dix-neuvième de Juillet, il s'acquitta, de cette façon, de la parole qu'il en avoit donnée.

Le Roi de Perse donne audience particulière à l'Ambassadeur d'Espagne.

Sur le soir, le Roi invita l'Ambassadeur à se venir promener dans la place, parce qu'il ne vouloit jamais y aller sans y être appelé; & là, selon la coutume, chacun s'étant posté tout à l'entour, incontinent que le Roi y fut entré, il alla droit à l'Ambassadeur; & après avoir passé quelque-tems à parler en sa présence, il dit à l'Ambassadeur qu'il l'accompagnât, & en se promenant tous deux à cheval, avec le Truchement au milieu & sans chapeau; ils firent

je

je ne fai combien de fois le tour de la place, en presence de tous tant que nous étions de spectateurs. Cependant il s'entretint avec l'Ambassadeur de ce qu'il voulut; mais si bas, que nous autres, qui les environions, nous ne les entendions point. Néanmoins *Saru Chogia*, duquel je vous ai fait mention ci-dessus, & *Essfendar-Beig*, qui est le mieux dans les bonnes graces du Roi, qui acompagnoient d'assez près le Roi & l'Ambassadeur, & qui se promenoient aussi à cheval avec eux, entendirent le sujet de leur conférence; mais je ne peux vous en apprendre aucune particularité; parce que, comme je vous ai dit, je ne pûs jamais les entendre parler. Outre que je n'ai pas eu la curiosité de m'en informer de ceux qui auroient pû la satisfaire entierement sur ce sujet. Je fai pourtant que l'Ambassadeur a dit depuis, qu'il lui avoit fait de grandes plaintes, de la part de son Roi d'Espagne, de la prise de l'Île de *Bahrein*, où l'on pêche les perles, & de la forteresse de *Bender*, avec beaucoup de pais en terre-ferme, dont les Persans s'étoient rendus les maîtres sur les Portugais. Que le Roi de Perse, sans parler de *Bender*, avoit seulement répondu sur le sujet de l'Île de *Bahrein*, en disant qu'il ne l'avoit point ôtée aux Portugais, & qu'elle ne leur appartenoit pas. Mais qu'il l'avoit prise sur le Roi d'*Ormuz*, de la dépendance duquel elle étoit, & que le Roi d'*Ormuz* avoit été de tout tems vassal de l'Empire de Perse. Que par cette raison, le Roi d'Espagne n'avoit aucun sujet de s'en plaindre, ni de prétendre qu'on la lui remit entre les mains, comme l'Ambassadeur le proposoit. Que

lui-même racontoit aussi, que le Roi le quitta, & se retira d'avec lui, après lui avoir fièrement déclaré ses sentimens, le laissant ainsi tout seul, sans vouloir entendre d'autre réplique, & qu'il s'en retourna en son Palais, & que l'Ambassadeur, qui resta au milieu de la place, fut accompagné jusques chez lui, par le *Mehimandar*, à même-tems que nous quitâmes le lieu de cette conférence.

Le Roi de Perse est un Prince fort a-droit.

Je vous fais part de toutes ces particularitez, seulement afin que vous jugiez mieux de l'adresse de ce Roi dans ses négociations, & de la façon extraordinaire qu'il en use; parce qu'en faisant toujours ses affaires, il fait se comporter envers les autres en ami, & en ennemi tout ensemble: il donne satisfaction & ne l'acorde pas; il écoute, & n'écoute pas; ou bien, il ne veut pas entendre. Enfin il joue tout le monde, & ne conclut jamais rien contre ces intérêts; mais toujours à son avantage. Toutes les autres choses apparentes sont tous artifices, dont il se sert seulement, quand ses affaires ont le succès qu'il se propose; de sorte qu'il ne s'y faut pas fier.

L'Ambassadeur d'Espagne fit alors grande instance, pour avoir son audience de congé, avec la réponse & la liberté de s'en retourner en son pays. Mais le Roi ne la lui voulut pas acorder; il lui fit seulement dire qu'il s'allât reposer à *Hispahan*; parce qu'il étoit sur l'âge; par conséquent incapable de faire de grandes journées, vû même que plusieurs de ses domestiques étoient malades; que quand il seroit retourné de l'armée, il le trouveroit dans *Hispahan*, & que de-là il lui donneroit la satisfaction qu'il desiroit. Vous remarquerez aisément
ici.

ici qu'il se servit adroitement, en cette occasion, des mêmes raisons que l'Ambassadeur avoit avancées, pour se dispenser d'accompagner le Roi, comme il en avoit été plusieurs fois sollicité.

Il est évident que l'on ne diféra d'accorder ce congé, que pour l'une de ces trois raisons; ou, comme l'Ambassadeur se persuadoit, parce que le Roi avoit trouvé mauvais qu'il ne s'étoit pas rendu aux soins qu'il avoit pris de l'inviter au voïage qu'il faisoit, & qu'il vouloit s'en vanger de cette façon-là; ou parce qu'ordinairement le Roi amusoit long-tems les Ambassadeurs à la Cour, suivant sa maxime, qu'il répétoit souvent, que de vouloir être expédié si promptement, c'étoit se comporter plutôt en couriers, qu'en Ambassadeurs: ou bien, comme il est plus vraisemblable, parce qu'il vouloit voir auparavant le succès de la guerre de cette année, qui devoit sans doute affermir ou rompre la correspondance qu'il avoit avec le Roi d'Espagne. Quoiqu'il en soit, cette conférence se passa dans les mêmes circonstances que je vous ai débitées; & après que le Roi fut parti, l'Ambassadeur, conformément à l'ordre qui lui fut donné, se retira à *Hispahan*, où il a demeuré jusqu'à présent.

Le vingt-cinquième de Juillet, le Roi partit de grand matin de Cazuin pour Sultanie: nous nous rendîmes tous aussi à sa suite, chacun à sa commodité. Mais il ne me fut impossible de partir que sur le soir; parce que je m'occupai tout le long du jour à écrire, à cacheter un paquet de lettres, que j'envoiai en Italie, que je donnai à un

Le Roi
d'Espagne
sollicite
instamment
son congé.

Pere Augustin, qui s'appelle aussi le Pere Jean, & qui venoit de l'Inde pour aller à Rome. Il étoit six heures du soir, lorsque ce Pere se rendit en mon logis pour prendre congé de moi, & se charger de mes lettres. Il me trouva sur le point de partir, que mon bagage étoit empaqueté, & presque tout chargé sur les chameaux; de manière que j'eus seulement de la peine à trouver quelque morceau d'étoffe pour couvrir le plancher, afin de l'y faire asseoir pour se reposer. Vous trouverez dans le paquet, que je lui ai confié, cette lettre imparfaite, dont je vous ai fait mention au commencement de celle-ci, qui la doit suivre de près.

Enfin, m'étant mis sur la route, après avoir fait trois lieues dans la nuit, sous un vent & un froid extrême, & toujours par un pais plat, je me rendis au-dessous d'un village, qu'ils nomment *Ghiveran*, où je me reposai le lendemain, qui étoit le jeudi, toute la journée. Monté avantageusement, comme j'étois, je terminai la seconde journée, qui m'occupa toute la nuit, & une partie du vendredi, dans une ville champêtre, qui porte le nom d'*Abher*, à cause de la quantité d'eau qui se divise en une infinité de petits ruisseaux, qui coulent presque par toutes ses rues. La ville est petite, & toute verdoiante, à cause de la quantité de jardins qu'elle enferme presque dans toutes les maisons, & qui sont remplis de toute sorte d'arbres fruitiers; mais surtout de ces arbres que l'on appelle à Rome *Albucci*, & qui ne sont autre chose, si je ne me trompe, que des Peupliers, qu'ils élè-
vent

vent en très-grande quantité, & dont ils se servent pour bâtir leurs maisons, n'âians peut-être point d'autre bois que celui-là pour cét usage.

Madame Maani ne pût pas arriver à *Abher*, avec ses chameaux; parce que de *Ghiveran*, jusques-là, il y a neuf lieuës, quoique médiocres; desorte qu'elle demeura dans un village, qui en est éloigné d'une lieuë; & de-là, sans passer par *Abher*, elle prit un autre chemin plus court; si bien que nous fûmes un jour & une nuit sans nous voir. Mais je ne m'en mettois pas en peine; parce qu'elle ne manquoit pas de gens pour la servir & pour lui faire compagnie; outre que sur les routes où file une armée, il s'y rencontre toujourns tant de monde, qu'on n'a pas besoin de grande escorte. Après huit lieuës de chemin, que nous fîmes pendant la nuit, nous arrivâmes le samedi sur le midi à *Sultanie*, où nous trouvâmes le Roi, sous ses pavillons, au milieu de la campagne, avec toutes ses troupes, qui s'y étoient campées. Nous reconnûmes d'abord le quartier d'*Imamculi-Chan de Sciraz*, avec les troupes de la Perse, proprement dite, qui font la meilleure partie de l'armée de Perse, parmi lesquelles nous fîmes plus d'une demi lieuë de pais qu'elles occupoient. Parce que les Persans ont toujourns acoûtumé de se camper au large, & fort commodément; quoique de cette façon, en des lieux suspects & dangereux, il n'y ait pas beaucoup de sûreté. Au-delà des troupes d'*Imamculi Chan*, nous trouvâmes d'autres *Chans & Sultans*, & le Roi même, auprès d'une belle colli-

Madame
Maani
fait
de gran-
des jour-
nées
avec
l'armée
de Perse.



ne, qui est en cet endroit, au milieu de la plaine.

Repas
fort fru-
gal du
seigneur
della
Vallée.

Mais parce que j'arrivai plutôt que mes chameaux, que j'avois rencontré dès le matin sur le chemin, & que j'étois assuré qu'ils ne s'égareroient pas, comme font plusieurs des leurs; à cause que, comme dans le camp, il n'y avoit point de litière que la mienne, qui fût jaune & rouge, on la voioit de fort loin, outre qu'il n'y avoit personne dans l'armée qui ne la connût, & qui n'en pût donner des nouvelles, sans attendre le lever du soleil, après avoir donné ordre que l'on dressât ma tente, j'allai manger à l'ombre d'une grande & belle Mosquée, qui est au-dedans la Ville de *Sultanie*. Parce que j'étois extraordinairement persécuté de la faim, où (je veux dire dans la même Mosquée) ne sachant point d'autre lieu, ni plus frais, ni plus commode, ni plus favorable, je la satisfis entièrement, avec du pain & du raisin; parce que je ne trouvai rien autre chose à manger ce jour-là, à cause de l'abstinence du samedi: & ce fut la première fois que j'en mangeai en cette saison. J'éteignai aussi ma soif avec de l'eau, la plus fraîche & la plus claire que je bus jamais, que l'on mettra d'un puits, qui est au milieu de la même Mosquée. Et parce que l'eau en est parfaitement bonne; les Mahométans, qui, selon leur coutume, l'estiment d'autant plus, qu'on la puise dans la Mosquée, soutiennent, ou pour mieux dire, se persuadent, au moins les plus simples, qu'elle se rend jusques-là, de la Méque, par dessous terre. Les Chrétiens du pays, & particulièrement les:

les Arméniens, racontent plusieurs belles choses de cette fameuse Mosquée de Sultanie; entr'autres, qu'elle étoit leur Eglise, que ce sont eux qui l'ont bâtie: & que Sultanie étoit anciennement la principale Ville de leur nation. Mais je croi tout cela fabuleux, & une pure imagination de ce peuple ignorant, depuis les instructions que les Persans, mieux éclairés & plus savans dans l'Histoire, m'en ont données; & par les marques qui se voient encor dans la Mosquée, & dans la Ville, comme je vous dirai incontinent.

Sultanie étoit autrefois une Ville fort spacieuse, & aujourd'hui elle est entièrement ruinée. Non-seulement elle n'est plus fermée de murailles; mais même on n'y voit presque plus de maisons entières; de manière que ce grand espace de la Ville, qui est encor tout plein de ruines, est à présent une compagnie deserte, à l'égard de celui qui est rempli des maisons qui subsistent aujourd'hui. Cette Ville est bâtie dans une plaine, beaucoup plus longue que large, & bornée sur les côtez de deux rangs de montagnes fort serrées. Que cette Ville soit moderne, & l'ouvrage des Mahométans; & non pas ancienne, & de la façon des Chrétiens, comme les Arméniens le soutiennent; premièrement, son nom de *Sultanie*, qui est un nom Arabe, & qui signifie appartenante au Roi, ou Royale, le prouve invinciblement; parce que, quoique le mot *Sultan*, signifie puissance, comme Raimond, & d'autres l'ont traduit, ou Potentat, plutôt que Roi: & que *Melec*, en Arabe, signifie Roi; les *Sultans* néanmoins

Descrip-
tion de
la Ville
de Sula-
tanie.

Sultanie
est une
Ville
moderne.

moins étoient Rois. En éfet, chez les Arabes mêmes, *Sultan*, & *Roi*, sont des termes dont on se sert indifféremment, & qui signifient une même chose.

La ville fut sans doute apellée *Sultanie*, de la qualité que possédoit celui qui l'a fit bâtir : lequel, comme disent les Persans, & comme je le croi aussi, fut le même qui bâtit la Mosquée : selon les assurances que m'en donna celui qui en a le soin, & qui y demeure actuellement ; ce Roi, qui étoit Tartare, de la race des *Uzbeghi*, & dont le pouvoir s'étendoit alors jusques-là, s'appelloit *Muhammed Chodà-bendé*, & fut enterré dans la même Mosquée : en éfet, son sépulcre s'y voit encor aujourd'hui. Je croi que tout ce que me dit cét homme étoit véritable, & qu'il le pouvoit bien savoir. Parce que les murailles de la Mosquée, au-dessus des portes, & en d'autres endroits, sont par tout chargées de lettres Arabes ; je ne sai si c'est en langue Arabe, ou Turque, ou Persane ; parce que je n'eus pas le loisir, ni la curiosité de les lire : mais cét homme m'affuroit, que tout ce qu'il m'avoit dit y étoit marqué ; que l'année y étoit spécifiée ; & même alors il me la donna. Mais à présent je ne m'en souviens plus : néanmoins, si je me trompe, je croi qu'elle fût bâtie il y a environ trois cens ans, selon ces anciens caractères.

Ils disent que la campagne, où cette ville est située, étoit autrefois stérile ; mais que ce Roi la rendit fertile, & parfaitement bonne ; & qu'il en fit, comme elle est aujourd'hui, une fort belle prairie, avec quantité d'eau, qu'il y fit conduire de fort loin

loin par ces canaux fôûterrains, & dont elle est à présent arrosée tout à l'entour. Ils assurent aussi, que dans la pensée qu'il avoit de faire quelque chose d'extraordinaire & de considérable, il entreprit, comme par force, de bâtir cette grande ville dans un endroit si peu convenable, de la même façon que le Roi travaille à celle de *Ferhabad*, contraignant les peuples des autres contrées de l'habiter & se servant de mille inventions pour les obliger d'y bâtir. Néanmoins, comme les choses violentes ne durent pas ordinairement long-tems, ils disent que dès la même nuit que le Roi mourut, on commença à l'abandonner; de manière que de femmes seulement, il en sortit cette nuit-là quatorze milles; c'est-à-dire, sept milles chameaux chargez avec *Chiecevè*, ou brancards de femmes, parce que chaque chameau en porte deux.

Mais sans nous écarter davantage de cette Mosquée, dont j'ai entrepris la description; sa grandeur est médiocre, la figure octogône, avec un petit dôme sur le haut fort proportionné, & dans les règles de l'architecture. Au pié du dôme, au-dessus de la corniche qui règne au-dehors, chaque angle est orné d'une haute & grosse colonne; desorte que tout à l'entour on y en voit huit, toutes de brique, de même que le reste. Ces colonnes, qui ont chacune leur escalier en dedans, comme la colonne de Trajan à Rome, servent à la Mosquée de clochers ou de tours, au haut desquelles les Ministres Mahométans, s'il m'est permis de me servir de ce terme, qui ne leur convient que fort improprement,

se

Descrip-
tion de
la Mos-
que de
Sulta-
nie,

se rendent, selon leur coûtume, pour faire l'office de nos cloches; c'est-à-dire, pour crier & appeler, à perte d'haleine, cinq fois le jour, le peuple à la prière. Le dedans de la voute du dôme, de même que toutes les murailles d'alentour, sont enrichies d'or, embellies de ces embauchûres de porcelaine fine, marquetées de grands feüillages d'or, & de couleurs fines, ou de caractères, & de lettres, si fort en usage par tout l'Orient: ornemens très-agréables à la vérité, mais de peu de durée, comme on le peut voir dans la Mosquée de Sultanie, où ils commencent déjà à se gâter.

On y voit la sépulture du Sultan, qui a fait bâtir cette Mosquée.

Vers la plus noble partie de cette Mosquée, où nous avons acoutumé de faire les Tribunes des Eglises, l'on a élevé un lieu particulier, assez spacieux, en forme de Chapelle, & qui est séparé de cette figure octogône, au milieu duquel, presque comme un grand Autel, vis-à-vis de la porte, on voit la sépulture du Sultan, qui est faite à la façon ordinaire des personnes de condition parmi les Mahométans; c'est-à-dire, d'une forme régulière, de même que celle de nos Autels; mais plus haute & plus large, & couverte de précieux draps de soie ou d'or. La porte de cette grande Chapelle est fermée d'une grille de fer, toute damasquinée, depuis le haut jusqu'en bas, & enrichie de marqueterie d'or & d'argent; ouvrage certainement aussi propre & délicat, qu'il est riche & remarquable. Je n'ai point encor vû jusqu'à présent dans la Perse d'édifice plus superbe ni plus magnifique que la Mosquée de Sultanie, quelques-villes, & quelques
con.

contrées que j'ai parcouruës. Je dis jusqu'à cette heure, parce que je sai bien qu'il y en a une autre plus belle, que je n'ai pas encor vüe: mais que j'espère de voir dans peu, & de vous en faire une description dans le tems. Sur ce que j'en ai entendu dire, par des personnes fort intelligentes, celle-là est une antiquité très-remarquable, que l'on appelle dans la Perse, les quarante colonnes, & située assez près de *Sciraz*, au même endroit de l'ancienne *Persepolis*; & selon toutes les apparences, cette antiquité est sans doute, ou la sépulture de ses plus anciens Rois, ou quelque autre chose de semblable, du tems de *Cyrus* & de *Darius*.

Mais je vous en informerai plus particulièrement, après que je l'aurai vüe. Peu de tems après moi, le Pere Vicaire des Carmes-Déchauffez, dont je vous ai parlé ci-dessus, arriva aussi à *Sultanie*, avec le *Mehimandar*, chez qui il logeoit. Il n'avoit suivi l'armée, comme les autres, qu'afin d'obtenir du Roi son congé, qu'il avoit négligé de solliciter dans *Cazuin*. Ils se logerent dans le jardin d'une maison, à quelque distance de cette fameuse Mosquée. Pour jouir de leur conversation, & de la commodité de ce puits, qui m'avoit fourni de l'eau si excellente, je fis dresser mes pavillons auprès d'eux, au milieu d'un grand champ. Parce qu'en été particulièrement, ils sont constamment plus commodes, plus délicieux, & plus propres que les maisons.

Le lendemain au matin, qui étoit le Dimanche, le Pere Vicaire, & moi, fûmes rendre visite à *Imamculi Chan de Sciraz*.

Le fleur
della
Vallé va
visiter
le Chan
de Sci-
raz.

Il se trouva que la nuit précédente, le Roi l'étoit allé voir dans sa tente, & qu'il s'étoit diverti à discourir avec lui de cent choses différentes, & à boire presque toute la nuit, selon la coûtume de ce Roi, qui n'affecte pas d'être long-tems sérieux, & qui se plaît, dans ses belles humeurs, de traiter familièrement avec ses sujets. Ce fut par cette raison que nous rencontrâmes *Imamculi Chan*, sous son pavillon, dans un ajustement extraordinaire; parce qu'il avoit été averti, quelque-tems auparavant, de l'honneur que le Roi lui vouloit faire de lui rendre visite. Desorte que non-seulement il étoit vêtu fort superbement de brocard d'or; mais encor son pavillon paroissoit plus magnifique qu'à l'ordinaire, fort spacieux, & riche extraordinairement, tant à cause de la matière, dont il étoit tissu par dedans, que des beaux ouvrages, à petits points, dont il étoit orné. Enfin tout l'ornement du pavillon, des tapis de pié, des coussins, & de tous les meubles, étoit très-riche, & véritablement digne d'un Roi, tel qu'on le pouvoit désirer pour un *Chan de Sciraz*, qui est, sans doute, après le Roi, le plus grand Prince de la Perse, & duquel l'Etat & le crédit n'est pas inférieur à plusieurs Roïaumes de l'Europe.

Le Pere d'*Imamculi Chan*, qui s'apelloit *Allah-verdi Chan*, fut le premier de la famille qui obtint ce gouvernement. Il étoit Chrétien, Arménien d'origine, mais du país des Géorgiens. En sa jeunesse, il fut vendu esclave la somme de trente sequins, pour la premiere fois: mais après
avoit

avoit été vendu plusieurs fois, & après avoir éprouvé la sévérité de plusieurs Maîtres, les uns bourgeois, les autres artisans, il fut à la fin destiné au service du Roi; & si je ne me trompe, du Roi *Tahamas*, grand-Pere du Roi *Abbas*, qui régné aujourd'hui. Après avoir exercé à la Cour l'espace de plusieurs années, & sous plusieurs Rois, toutes les charges de la milice, il fut enfin élevé, par ses propres mérites, à cette souveraine dignité de *Chan de Sciraz*. Du tems de ce Roi, qui le mit en possession de ce Roïaume, il fut toujours, tant qu'il vécut, Capitaine Général sur tous les autres. En éfet, il ne se trouvoit personne dans la Perse qui lui fut comparable, ni en valeur, ni en prudence; ni, ce qui est de plus important, qui fut plus heureux que lui dans tous ses combats, & dans les guerres qu'il entreprenoit.

Le Roi *Abas* avoit beaucoup d'estime pour lui, & l'honoroit, sous le nom de pere, qu'il lui donnoit toujours. Quelques-uns disent qu'étant fort âgé, il mourut enfin de déplaisir pour quelques paroles choquantes que le Roi lui dit. Mais cela ne se peut prouver que très-difficilement, après les marques que le Roi a données en public du regret qu'il avoit de sa mort, & de son estime envers sa famille, qu'il a reçu en survivance à cette même dignité. Ainsi *Imamculi Chan* son fils, qui a pour mere une Dame Géorgienne, & de qui toutes les femmes sont Géorgiennes, non-seulement lui succéda au gouvernement de *Sciraz*; mais dans le commencement, le Roi voulut aussi qu'il exercât la charge de Capitaine généralissime, quoique jeune homme, & sans

Le Roi
de Perse
reçoit
Imam-
culi en
survi-
vance
au gou-
vernement
de Sci-
raz.

expérience, il est vrai que depuis il quitta cette charge, & aujourd'hui il ne l'exerce plus, parce qu'en de certaines occasions, le sort des armes, qui sont journalières, ne lui fut pas favorable. Et sur ce qu'il tire son origine des Chrétiens, il leur est fort affectonné, & se conserve en bonne intelligence avec les Francs, comme personne, dont les Etats s'étendent jusques sur les frontières d'Ormuz, & qui a souvent occasion de traiter avec eux. Si les Portugais étoient politiques, ils devroient s'unir parfaitement à lui contre tout ce qui pourroit arriver quelque jour. Car il n'est pas impossible, que dans un changement, & dans une occasion de mesintelligence, & de rebellion; parce qu'il y a peut-être beaucoup de disposition, il ne demeurât souverain & indépendant en ces quartiers, & ne pratiquât une parfaite alliance avec nous.

Le Roi donna la Reine des Géorgiens, mere de ce *Teimuraz Chan*, qui fait encor la guerre dans la Perse, à la garde de ce *Chan*, comme à l'un des plus éloignez de Géorgie, & peut-être aussi à cause qu'il en est originaire. Il lui confia aussi en même-tems deux jeunes enfans du même *Teimuraz*. Ces Princes, dès le commencement de la guerre, conformément à ce que je vous en ai écrit autrefois, se rendirent volontairement, par ordre de *Teimuraz*, entre les mains du Roi, croïant l'apaiser par ce moïen-là: mais toutes ces précautions furent inutiles. De manière qu'à present, la mere, & les enfans de *Teimuraz*, sont dans *Sciraz*, à la discrétion d'*Imamculi Chan*,

Chan, & l'on m'a assuré que le Roi avoit résolu plusieurs fois de les faire mourir, afin d'éviter leur ressentiment, dont ils pourroient donner quelque jour des preuves très-funestes. Mais que le même Imanculi Chan; comme fort ami de ceux de ce país, leur a sauvé la vie, assurant le Roi du contraire, & qu'il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là. Quoiqu'il en soit, ils sont entre ses mains; & sur ce que des gens qui en sont parfaitement informez m'ont dit, il en a un soin tout particulier; les régale extraordinairement, & avec tout l'honneur & la civilité que l'on doit à des personnes de cette condition; & je puis dire, à leur avantage, au moins à celui de la Reine, qu'elle est fort affermie en nôtre sainte foi; & je sai qu'un de mes amis, que je ne veux pas nommer, lui envoie secrètement ces jours passez une Image de la Vierge, qu'elle desiroit depuis long-tems, avec beaucoup d'empressement, & qu'elle estimoit infiniment.

La Reine des Géorgiens dévota à la Sainte Vierge.

Toutes ces choses présupposées, & que je ne vous ai point avancées par un égarement d'esprit, mais avec beaucoup de réflexion, quoiqu'un peu hors de propos, il me semble que nous pouvons prévenir tous ces grands desordres, qui éclateront dans peu de tems. Parce qu'en effet, la force des armées de la Perse consiste aujourd'hui aux soldats Géorgiens, qui en sont la plus grande, & la meilleure partie. Le Roi n'est point si jeune, que ceux-là mêmes, qui ont vû leur país, sa décadence, & les persécutions que leur nation a souffertes, ne lui puissent survivre. Et quoi qu'à présent,

ceux

ceux qui sont au service du Roi de Perse soient renégats en apparence ; Dieu sait néanmoins ce qu'ils sont dans le fonds de de l'ame ; au moins nous savons constamment que plusieurs vivent dans l'intégrité & la pureté de la foi de leurs ancêtres.

La patrie, qui est beaucoup meilleure, que n'est pas le pays de la Perse, la foi des anciens Peres ; la terre & les biens perdus ; les enfans, les frères, les femmes, & les autres parens, ou qui sont demeurez dans le pays, qui n'a pas encor été ruiné, ou qui ont été tuez à la guerre, ou que les ennemis ont fait leurs prisonniers, sont autant de sujets d'affliction qui percent le cœur à ceux qui y ont le moindre intérêt. Et lorsque de semblables occasions se présentent à la pensée, plusieurs, qui auparavant étoient irrésolus, & craintifs, souffrant patiemment les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus, pour ne pas ruiner l'Etat present de leurs affaires, ne pensent plus qu'à se révolter.

On ver- Outre l'armée, toutes les villes aussi, &
ra quel- toutes les maisons de la Perse, sont aujour-
que jour d'hui remplies d'hommes & de femmes
de gran- Géorgiennes. Desorte que ces sortes de
des ré- gens se trouvant dans le pays, avec le pou-
volu- voir & les armes en main, y sont puissans,
tions & se conservent la qualité de Seigneurs,
dans la à la faveur de ceux qui y commandent,
Géorgie, qui sont presque tous de leur famille, &
& de leurs parens. Ils y possèdent même
les enfans de leur Prince naturel ; & à leur
défaut, le pere qui est encor jeune, presque
de mon âge, qui peut vivre encor quelques
années, qui est toujours fort agissant, &
fort

PIETRO DELLA VALLE. 78

fort peu éloigné de cette contrée; je ne fais pourquoy on ne peut pas se persuader qu'un jour les Géorgiens, qui sont originairement Chrétiens, & par conséquent d'une secte fort différente de celle des Persans, soient capables, dans la Perse, d'une ruse semblable à celle dont les *Mommelurs*, usèrent autrefois envers les anciens *Sultans* du Caire, qui suivoient néanmoins, comme eux, la loi de Mahomet. Je croi que cela n'est pas impossible; & d'autant plus que celui qui commande à présent ici, n'est pas fort aimé des principaux; quoiqu'en apparence un chacun donne des preuves du contraire, tant est forte l'impression que la crainte fait sur eux. Enfin, pour finir cette digression, on pourra voir avec le tems, & peut-être de nos jours, de grandes révolutions.

Mais, sans m'écarter davantage, & pour reprendre la suite de mon discours; je dis que nous autres Européens, pour toutes ces raisons, que vous pouvez vous imaginer, & que je ne veux pas spécifier sur ce papier, de peur de me rendre importun, vivons dans une parfaite intelligence avec le susdit *Imamculi Chan*. Pour le confirmer dans cette opinion, le Pere Vicaire, & moi, lui rendîmes visite, le Dimanche au matin du vingt-neuvième de Juillet. En cette occasion le *Chan* nous fit beaucoup de caresses; & outre le régal qu'il nous fit, de quantité de belles confitures, & d'autres choses qui étoient restées de la collation qu'il avoit donnée au Roi la nuit précédente, lorsque nous le quitâmes, il en envoya encor deux grands bassins à la maison; cé-

Le fleur della Vallé est régalé par le Chan de Sciraz.

rémo-

rémonie qui s'observe ordinairement dans la Perse. Le même jour se passa en visite, que je rendis, & que je reçus du *Meïmandar*, lequel après m'avoir parlé quelquefois de l'affaire des Cosaques, que j'avois proposée au Roi, m'assura que l'armée partirait dans peu pour *Tebriz*; mais que le Roi, avec une partie de ses troupes, irait du côté d'*Ardebil*. Que *Imamculi Chan* acompagnoit le Roi; mais que ses gens marchent vers *Tébriz*, sous la conduite de *Daud chan* son frère, qui est plus heureux que lui dans ses entreprises. Que le Roi ne se rendoit à *Ardebil*, que sur les avis qu'on lui avoit donnez, que les ennemis s'en aprochoient de deux côtez; savoir, le *Serdar*, avec son armée composée de Turcs, par le chemin de *Tebriz*; & *Teïmuraz chan*, à la tête de plusieurs milliers de Tartares, & d'autres troupes auxiliaires, par celui de *Géorgie*. C'est pourquoi le Roi se vouloit jeter dans *Ardebil*, qui est au milieu de ces deux chemins, afin de se rendre plus promptement où la nécessité l'exigeroit davantage, & de défendre aussi les cendres & les sépultures des Rois ses ancêtres, & de son aïeul *Sciah Sofi*, que l'on conserve dans *Ardebil*.

Les nouvelles, que me debita le *Meïmandar*, se trouvèrent véritables dans toutes leurs circonstances; car la même nuit suivante, l'armée commença à filer vers *Tebriz*; sans faire d'autre revûë, comme on se l'étoit proposé dans *Cazuin*, à cause peut-être que l'affaire pressoit beaucoup, & qu'elle ne permettoit pas qu'on différât davantage. Nous autres hôtes demeurâmes

mes tous, avec le petit corps d'armée du Roi, parce qu'ordinairement nous ne nous éloignons pas de sa personne. D'un côté je fus bien aise, pour avoir occasion d'aller à *Ardebil*, d'en considérer la ville, & les sépultures des Rois. De l'autre côté, je fus fâché de ne pouvoir voir *Tebriz*, qui est une ville beaucoup plus fameuse & plus considérable, & même aussi parce qu'on en devoit venir aux mains. J'aurois mieux aimé combattre contre les Turcs, que contre les Tartares; d'autant plus que *Teimuraz* conduisoit les Tartares; & qu'outre les intérêts de la Religion, qui nous doivent unir, je ne sai par quelle vertu secrète, & simpatie particulière, je l'aime parfaitement, sans l'avoir jamais vû.

Sur ces entrefaites, un courrier du Généralissime, qui s'étoit déjà rendu sur les frontières quelque-tems auparavant, arriva ici le lundi trentième de Juillet, pour assûrer le Roi que l'Armée des Turcs ne venoit pas à si grandes journées qu'on en avoit fait courir le bruit. Il lui dit que Sa Majesté devoit empêcher la marche de ses troupes, & ne les pas faire filer si promptement de ce côté-là, afin qu'elles ne se fatigassent pas inutilement, & qu'elles ne souffrissent pas; parce que les frontières, où il demuroit, étoient pourvûes de l'abondance de toutes les choses qui se trouvoient dans le païs. Ainsi le Roi révoqua, sur cet avis, l'ordre qu'il avoit donné du rendez-vous à *Tebriz*, & l'on fit faire alte aux troupes, que l'on avoit déjà envoiées, jusqu'à nouvel ordre.

Un courrier lui apporte des nouvelles de l'Armée des Turcs.

Dès le même soir, le Roi, soit pour té-

Tome IV.

D

moi,

moigner sa joie de l'avis qu'il avoit reçu, ou pour donner courage à ses sujets, qui devoient paroître dans peu, l'épée à la main, contre les ennemis, fit un banquet solennel à tous ses hôtes, à tous les grands de la Cour, & aux principaux Officiers de l'armée. De la même façon qu'*Eumenes*, l'un des successeurs d'Alexandre le grand, en prépara un, selon Diodore, lorsqu'il alla, avec son armée, au-devant d'*Antigonus*, son compétiteur, qui le venoit combattre dans la Perse. Le Pere Vicaire, & moi, fûmes à l'ordinaire invitez à ce festin, où nous nous rendîmes de compagnie. Comme cette fête fut curieuse, & digne qu'on en fasse mention, je vous en informerai le plus exactement qu'il me sera possible.

Le Roi ne logeoit plus au pié de cette colline, où je vous ai dit que je l'avois rencontré dans le commencement. Mais il s'étoit retiré auprès du jardin, de la dépendance des dernières maisons de la Ville. Ce fut-là; savoir, en pleine campagne, & à quelque distance des murailles d'un jardin, qu'il fit dresser son pavillon, à la manière de ceux qu'ils appellent *Scervanli*; c'est-à-dire, de ceux dont les Médes se servent ordinairement, qui sont de forme longue, & ronde par en haut, presque à la façon des galeries. Ils sont de feutre par-dehors; & par cette raison, fort excellens, pour passer au froid & à la pluie, de même qu'à la chaleur & aux ardeurs du soleil. Celui du Roi étoit par bandes, de trois couleurs; savoir, une de rouge cramoisi, une jaune, une de rouge cramoisi, une autre verte, & ainsi

Descrip-
tion d'un
pavil-
lon, où le
Roi traita
les
princi-
paux de
son
Roi-
aume.

ainsi toujours alternativement, où vous remarquerez que les bandes étoient de la largeur du feultre. Sa longueur étoit, selon moi, de la portée d'un arc, de point en blanc. Néanmoins, vous jugerez beaucoup mieux de sa longueur, & de sa largeur, par la suite du discours que j'ai à vous faire. Au dedans de ce pavillon, dont le plancher étoit couvert de tapis de pié très-fins, on avoit disposé deux tables contre terre, que l'on avoit couvertes de napes de brocard, très-riche & très-précieux, toutes deux semblables, & de la longueur d'un bout à l'autre du pavillon; l'un d'un côté, & une de l'autre côté de sa largeur. On ne les avoit pas préparées pour le souper; mais seulement pour boire par divertissement, & pour passer le tems en conversation. Aussi on ne les avoit chargez que de choses convenables, & qui pouvoient exciter la soif, comme de pistaches salées, de concombres, & autres semblables galanteries, dont ils se servent ordinairement pour cét effet en ces occasions, & qu'ils avoient rangées en de grands plats, dont un seul rang (car ils étoient fort serrez, & unis les uns aux autres) couvroient entièrement les napes. Les plats étoient tous découverts, & d'or, & d'argent, selon la coûtume; mais il y en avoit peu d'argent.

Outre les plats, on avoit mis sur les tables, du côté seulement de ceux qui étoient assis, une grande quantité de ces vases couverts, desquels je vous ai fait mention autrefois, pour y mettre les plûres & les autres saletez; & de l'autre côté, plusieurs carafes, flacons, & d'autres grands vases

L'ordre
du festin.

de différentes sortes ; tous lesquels , tant ceux d'un côté , que ceux de l'autre , étoient fort ferrez , & unis les uns aux autres , disposez & entremêlez de cette façon avec les grands plats : un plat , & deux vases ; & ainsi du reste. Tous les vases étoient aussi de pur or , à l'exception de quelques-uns d'argent , d'espace en espace. Outre ces deux tables , qui étoient couvertes , comme je vous ai dit , sur les côtez du pavillon , & qui en occupoient toute la largeur , il y en avoit une autre au milieu , de semblable longueur & largeur , & couverte d'une semblable nape de brocard , & si éloignée des deux , que deux personnes de front y pouvoient facilement passer tout à l'entour , pour rendre le service nécessaire.

Tous les
vases y
sont de
pur or.

Cette troisième table du milieu , n'étoit pas destinée pour les conviez , mais seulement pour l'ornement , afin d'y mettre le vin , les vases à boire , les flambeaux ; & enfin pour servir de buffet , de même que parmi nous. Ainsi elle étoit toute couverte , depuis un bout jusqu'à l'autre , d'une infinité de vases , grands & petits , de différentes sortes , presque tous d'or ; & beaucoup plus beaux que ceux qui étoient sur les deux autres tables ; & tellement pressés , & serrez les uns contre les autres , que la nape ne se voïoit aucunement. On y avoit mis de grands chandeliers , & de différentes manières , avec des flambeaux , de grands vases ; les uns , comme des flacons ; les autres de la forme d'un bocal ; & d'autres , comme des coquemars de barbier. Mais ils étoient tous sans façon , & sans
la

la grace que nous donnons à de semblables ouvrages, dont je ne pus m'empêcher de me plaindre. Et je ne sai si on en doit acuser les Maîtres de ce païs, qui ne sont peut-être pas fort habiles gens, & qui ne peuvent pas mieux faire; ou l'avarice de ce Prince, qui n'en veut pas faire la dépense, & consommer de l'argent à toutes ces façons, puisqu'il ne conserve pas seulement ce trésor, dont il est inséparable, pour l'ornement de sa maison, & pour marquer sa magnificence à ceux qu'il invite à ses banquets; mais encor pour s'en servir, où l'occasion l'exigeroit. Il y avoit aussi plusieurs grands bassins de pur or, & tous remplis de tasses pour boire, de différentes manières, & en si grand nombre, qu'il y en avoit au moins une douzaine en chaque bassin, & plus de vingt même en quelques-uns.

Entre les choses, les plus remarquables, on y voïoit une cuvette pleine de neige, & des flacons d'or, remplis de vin, que l'on y avoit mis pour le rafraîchir. Cette cuvette étoit de forme carée, un peu longue, à la façon d'une cassette, ou d'un berceau, & bien mieux travaillée, que ce que je vous ai spécifié ci-dessus, avec quantité de balustres; & d'autres d'or, & si grandes, que deux hommes, je croi, auroient beaucoup de peine à en lever une de terre. Cette seule pièce, sans les flacons, qui y rafraîchissoient, ne pesoit pas moins, selon moi, & dans le sentiment du Pere Vicaire, de vingt mille sequins, ou environ: d'où vous pouvez juger de la valeur de tout le reste, sur la description que je vous ai faite de ce pavillon si spacieux, & garni à trois rangs d'un bout

à l'autre, de choses si précieuses, & de cette conséquence.

Et quelques uns enrichis de diamans.

Vers le haut de cette table, qui étoit au milieu, & que l'on avoit couverte des choses les plus considérables, il y avoit plusieurs vases, de même que de grandes tasses à boire, de mille façons différentes chargées de pierres précieuses, & quelques-uns particulièrement, ornés de quantité de diamans, dont l'éclat, à la faveur de la lumière des flambeaux, ne les faisoit pas moins paroître agréable à la vûe, que d'un prix extraordinaire.

Dissertation de quelques tentes que le Roi fit dresser.

Le pavillon étoit ouvert sur l'un des côtés de sa longueur; c'est-à-dire, de celui qui envisage la campagne, depuis le milieu jusqu'en bas; de manière que par le moyen de tous ces feux, qui y étoient allumés; parce que ce banquet se fit de nuit, on pouvoit voir de fort loin cette agréable perspective, sous l'éclat & le brillant de l'or, & de cette quantité de pierreries. Du même côté du pavillon, qui regarde la campagne, on avoit élevé de niveau & à quelque distance du pavillon, d'un bout à l'autre de sa longueur, un grand nombre de tentes ouvertes, qui sembloient n'en faire qu'une continuée, de celles qu'ils appellent *Saivan*, ou, comme les savans prononcent, & écrivent plus correctement, *Saieban*; c'est-à-dire, des lieux couverts, pour se défendre des raïons du soleil, que des perches fort hautes apuïoient par derrière, qui étoit tourné au pavillon, & que des cordes, qui étoient attachées à des piquets, arrêtoient sur le devant, selon la pratique ordinaire, & qui formoient au milieu.

lieu une avenuë fort belle & fort large, qui conduisoit dans le pavillon. Toutes ces tentes ne s'étendoient pas seulement d'un bout à l'autre sur la longueur du pavillon; mais encor elles l'environnoient par en bas, l'embrassant, pour ainsi dire, de deux côtez, avec la même distance au milieu: les tentes étoient aussi toutes égales, tant en hauteur qu'en longueur, & ornées par-dedans de beaux feüillages, comme le font ordinairement les pavillons de toile des Persans. Sous ces tentes, dont les planchers étoient couverts de tapis de pié, on avoit étendu deux napes fort longues de drap de soïe sans or, qui furent en même-tems, & indifféremment chargées de vases d'or & d'argent.

Avant que le Roi parut à cette cérémonie, on fit asséoir & souper tous les hôtes, & ceux qui y étoient invitez, sur ces deux grandes tables, que l'on couvrit incontinent de quantité de grands plats d'or & d'argent, remplis de *Pilao*, de plusieurs sortes, en pyramide: savoir, de blanc, de noir, de jaune, de doux, d'épicé, avec de la chair, des poulers, du gibier, & autres semblables viandes chaudes, qu'ils mangent ordinairement, & qui étoient toutes aprêtées roïalement, selon leur coûtume; mais qui ne me plaisent nullement, principalement lorsqu'ils les assaisonnent avec des aulx & des oignons, dont les Persans se servent ordinairement dans les mets qu'ils aprêtent, même pour la bouche du Roi. Le souper fut servi par des Pages, dont il y avoit grande quantité hors des tentes, & qui s'étoient rangez en haïe, où



chacun , fans sortir de son poste , comme je vous en ai écrit autrefois , faisoit avancer les plats , se les donnant les-uns aux autres jusqu'à la table , entre les mains de plusieurs autres Pages , qui les rangeoient sur les tables , & qui alloient & venoient entre ces deux tables , où le service de ceux qui mangeoient , les apelloit. Afin qu'il ne manquât rien à cette magnificence , il y avoit quelques Officiers , des plus grands du Roïaume , qui faisoient l'office de Maîtres-d'hôtel , & qui prenoient le soin de commander aux Pages ; comme *Agga Haggi* , qui portoit le surnom de *Mether-Haggi* ; parce qu'il avoit déjà été *Mether* ; mais qui s'étant élevé à la Cour , par des moïens impudiques & injurieux à la nature , selon la cronique scandaleuse ; ou plutôt , comme je croi , par son assiduité dans les loüables exercices , & dans les emplois qu'il a eus auprès du Roi , est à present ce que nous apellerions , ou Maître de Chambre , ou grand Camérier , fort considéré , & qui ne s'écarte jamais de la personne du Roi. Il faisoit donc la charge de Maître-d'Hôtel , avec *Effendiar Beig* , *Agamir Secretaire d'Etat* , & quelques autres Officiers.

Nous nous y rendîmes si tard , le Pere Jean , & moi , qu'il étoit déjà nuit , & que les flambeaux étoient allumés , non-seulement sous le pavillon , & sous les tentes ; mais encor on voïoit aux environs une infinité de grands fanaux , dont on avoit disposé deux rangs ; l'un , entre le pavillon & les tentes , au milieu de cette avenue qui les séparoit ; & l'autre à quelque distance des tentes , vers la campagne ; & tous ensemble

Quelques
grands
du
Roïaume
me firent
la
charge
de Maître
d'hôtel.

ble communiquoient tant de lumières, qu'il sembloit que le soleil se fut éclipsé ailleurs, pour éclairer particulièrement ce petit canton. Il y avoit déjà plus de deux cens des invitez, qui avoient pris place à table, sous les tentes, lorsque nous y arrivâmes; & on commençoit à mettre sur table. Desorte qu'étans introduits par le *Mehimandar*, qui étoit debout, de même que plusieurs autres de la Cour, pour servir sous les tentes, nous nous rangeâmes parmi les autres hôtes, ou d'abord nous trouvâmes place; parce que c'est ainsi qu'on en use, & sans cérémonie. Mais nous goûtâmes, au moins le Pere Jean & moi, plutôt que nous ne mangeâmes, des viandes que l'on avoit servies.

Les tables cependant, que l'on avoit préparées sous le pavillon, demeurèrent seules, personne même n'y entra jamais. Le Roi aussi ne sortit pas, & ne se rendit presque point visible; sinon que de tems en tems, & de loin, il venoit voir manger ses hôtes, mais sans se faire connoître. Quoique nous le vissions bien, nous feignions néanmoins de ne le pas voir; & personne ne quitoit sa place, ni ne lui faisoit aucune civilité, parce qu'on en use de la sorte en cette Cour. Mais afin que la description que je vous ai faite, ne soit pas inutile, je vous raisonnerai en quelque autre endroit le plan de tous ces pavillons, qui vous informera beaucoup mieux de ce que je vous ai particularisé, & de ce dont je vous entretiendrai ensuite.

Incontinent après que l'on eût soupé, que l'on eut donné à laver à toute la com-

pagne, & que les napes furent levées ; c'est-à-dire, celles qui étoient sous les tentes, le Roi entra dans le pavillon, qui avoit été vide jusqu'alors. L'on y fit appeler, non pas tous ceux qui avoient été invitez à ce festin ; parce que le lieu n'étoit pas assez spacieux ; mais les principaux, & les plus nobles, tant qu'il y en put entrer, les autres étans demeurez assis sous les tentes de dehors ; non pas à deux rangs, comme auparavant ; mais tout de suite, les uns auprès des autres au fond des tentes, pour ne pas tourner le dos au pavillon, qui étoit tout ouvert de leur côté. Les officiers du Roi introduisoient dans le pavillon qui ils vouloient, les uns après les autres, & leur faisoient prendre place, selon l'ordre qui étoit prescrit par le Roi, lequel alloit lui-même de côté & d'autre pour régler toutes choses. Lorsqu'ils nous appellèrent, le Pere Jean & moi, qu'ils nous introduisirent dans le pavillon, le Roi, qui étoit à l'entrée, quand nous passâmes devant lui, commanda qu'on nous mit au haut bout. De manière que l'on nous fit prendre place à la table, qui étoit à main droite ; & si haut, vers le bout, que je ne comptai de ce côté-là que sept *Chans* seulement au-dessus de nous, après lesquels le Pere Jean occupa la huitième place, & moi la neuvième ; & au-dessous de moi, tous les autres de nôtre côté, jusqu'au nombre de quarante-cinq, ou environ, parce qu'aux deux côtez de l'une & de l'autre table, auxquelles on étoit assis seulement d'un côté, il y eut bien quatre-vingt-dix conviez qui prirent place sous le pavillon. Et nous y re-

mar-

Le fleur
della
Vallé est
introduit dans
le pavillon avec
honneur.

marquâmes cela de curieux, que l'on fit asséoir à la droite, qui est le lieu d'honneur parini les Persans, de même que parmi nous, tous les Seigneurs Persans, qui vivent sous la loi de Mahomet, qui est, dans leur sentiment, la bonne & véritable secte; parmi lesquels ils ne firent prendre place à d'étrangers, qu'à nous deux seuls Chrétiens; & à la table, qui étoit à main gauche, tous les autres étrangers & hôtes, Tartares, Arabes, Lezghi, & d'autres nations, de la Religion de Mahomet; mais que les Turcs, qui demeurent dans la Perse, ne considèrent que comme des infidèles & des hérétiques. De cette façon, le Roi donna adroitement à un chacun le rang qu'il pouvoit desirer. Parce qu'il fit asséoir à la table, qui étoit à gauche en entrant, les Tartares, & ces autres Sonniti de la secte contraire à la sienne, chez lesquels ce côté est le plus honorable; & les Persans, qui estiment davantage la droite, il les mit à la droite, de même que nous deux; nous donnant la préséance à la mode de son païs, comme aux autres à la mode du leur; desorte que tous en pouvoient être fort satisfaits. Je vous ferai ailleurs un craïon du rang que nous tenions à cette seconde séance, afin que vous l'entendiez mieux.

Les tables, sous le pavillon, étoient couvertes, comme je vous l'ai marqué dans le commencement, & sous les tentes il n'y avoit plus de tables, mais les invitez y étoient restez seuls; & assis d'une telle façon, qu'ils envisageoient tous le pavillon. Imamculi Chan de Sciraz, prit place tout seul au bout de la table, qui étoit à main droite, & non pas au côté, comme tous

La place
qu'il oc-
cupa à
ce ban-
quet.

les autres ensuite, & après, immédiatement du même côté, six autres Chans, qui m'étoient inconnus, excepté un certain *Hafam Chan d'Hamadan*. Nous prîmes place après eux, le Pere Jean, & moi; & tous les autres conviez, qui étoient, ou Chans, ou Sultans, & autres grands Seigneurs de Perse, & Chefs de l'armée de haute qualité, s'affirent au-dessous de nous.

Le rang que tenoient les Seigneurs qui furent introduits dans le pavillon du Roi.

Sciahinghite, Chan & Tartare, frère du *Chan*, Tartare, qui régné aujourd'hui dans *Cafa*, sur la mer noire, & tributaire du Turc, se mit tout seul au bout de l'autre table, qui étoit à main gauche: mais il y a long-tems que ce *Sciahinghite Chan*, qui s'est sauvé d'une prison de Constantinople, où il étoit en ôtage, & qui est dans la disgrâce de son frère, a voué ses services au Roi de Perse, & qu'il a intelligence avec lui, sous la protection duquel il vit aujourd'hui, soit qu'il se trouve à la Cour, ou dehors, ou en quelqu'autre endroit éloigné que ce soit. Au-dessous de lui, & tout le premier de ceux qui suivoient de ce même côté, étoit assis ce Seigneur Tartare *Lezghi*, qui fit son present au Roi dans la place de *Cazuin*, dont je vous ai entretenu, lequel *Lezghi* avoit été conduit à la Cour de Perse par ce même *Chan* Tartare. Les autres qui suivoient, étoient en partie des domestiques du *Chan* Tartare de *Cafa*, en partie du *Lezghi*, & en partie d'autres hôtes Arabes, & d'autres nations, tous *Sonni*, de la secte contraire à celle des Turcs. Plusieurs grands officiers du Roi étoient debout, hors la porte de l'entrée du pavillon, où ils s'étoient rangez en haie, vis-à-vis le pa-

pavillon, duquel ils bernoient la vûe. Dans cette avenue, entre le pavillon & les tentes, assez près de l'endroit, où les principaux étoient assis, on avoit aussi rangé, sur des tapis, & presque en rond, plusieurs femmes Musiciennes, qui chantoient sans discontinuer, à la cadence de leurs cimbales, dont elles jouïoient en même-tems. Et enfin, au-delà de toutes les tentes, entre les tentes, & ce dernier rang de fanaux, que l'on avoit disposé du côté de la campagne, plusieurs Pages du Roi s'étoient rangez en haïe, selon la coûtume, en habit court, & fort richement vêtus.

Incontinent après que nous fûmes assis de cette façon là, le Roi qui étoit debout, & qui alloit tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, acomodant tantôt les lumières, tantôt les flacons dans la nége, tantôt les vases & les tasses en leur place; & non-seulement ordonnant & commandant aux Pages, & aux autres; mais servant aussi lui-même, vint devant le Pere, & moi, où étoit cette grande cuvette d'or; & aïant pris une tasse, de celles qui y'étoient à l'entour, la remplit lui-même, & bût tout le premier, faisant presque un brinds à l'Allemande à toute la compagnie, où vous remarquerez que le Roi, pendant qu'il emplit la tasse, & qu'il bût, n'étoit, comme dit un Poëte burlesque,

Ni debout, ni assis, ni couché.

*Anguil,
6. 3.*

Mais dans une certaine posture extravagante, dont il ne pouvoit presque pas se dispenser, à cause de la situation des vases sur la table; je veux dire qu'il étoit entièrement

remené

rement baillé se soutenant en l'air sur les jambes, comme font précisément ceux qui lâchent l'éguillette en pleine campagne, sans être apuiez : je vous demande excuse néanmoins de cette incivilité, quoiqu'il me soit impossible de vous donner une comparaison plus juste. Chose pourtant qu'on auroit trouvée fort étrange en nos quartiers, de voir boire un Roi en cette posture, au milieu d'un festin public, & parmi tant d'honnêtes gens.

Inconfiance du Roi de Perse.

Après que le Roi eut bû, il se leva, & s'alla mettre au haut des tables, dans une autre posture que je ne puis vous expliquer, qu'en vous disant qu'il n'étoit assis qu'à demi, entre *Imamculi Chan*, & *le Chan Tartare*, avec lesquels, & ceux qui les approchoient davantage, il demeura quelque-tems en conversation. Puis aiant quitté ce poste, il s'alla asseoir à table, sur ses piés, vers l'entrée du pavillon, ou, au milieu d'*Effendiar Beig* & d'*Iffuf Aga*, Chef des Eunuques, il railla quelque-tems avec eux, & but par divertissement. Mais enfin s'étant encor levé de-là, selon sa coûtume, d'être toujours dans un mouvement perpétuel, & de ne demeurer que fort peu de tems en même endroit, tant que le festin dura, il alla incessamment d'un bout à l'autre de cette salle, parlant aux uns & aux autres, faisant donner à boire, & se comportant enfin, non - seulement en Roi gracieux & civil ; mais encor en Ministre soigneux, & très - expérimenté. Après qu'il eut bû la première fois, les Pages commencèrent incontinent, par son ordre, à présenter du vin à tous les autres, selon le rang

rang que nous tenions : & parce que les tables étoient trop longues, les mêmes Pages n'alloient pas d'un bout à l'autre ; mais ils étoient tous diversément postez. Desorte que certain nombre de Pages veilloit incessamment sur ceux des convives qui leur avoient été assignez.

Mais parce que chez les *Tartares*, on a acoutumé de boire quelquefois dans de certaines cornes d'animaux, ils en présentèrent une fois seulement au Chan Tartare dans une corne, toute couverte & enrichie de diamants, qui étoit devant lui, & parmi les autres tasses, ornées de pierreries. L'usage, tant de boire dans des cornes, comme de les enrichir à cet éfet d'or & de pierreries, est si ancien, que Xénophon écrit que les *Paphlagoniens*, & ceux de la *Thrace*, s'en servoient de son tems ; & *Thopompus*, que *Vincent Chartari* a cité dans ses images des Dieux, assure aussi que les *Epirotes*, & d'autres peuples, pratiquoient la même chose.

Ils nous donnèrent à boire la première fois au Pere Jean, & à moi dans une tasse médiocrement grande ; & partant à la voir elle ne paroïssoit pas pesante ; mais en éfet, elle étoit si massive d'or au fonds, & si épaisse, quoiqu'il n'y parût pas aux extrémités, qu'on ne la pouvoit soutenir d'une main, que très-difficilement ; mais elle a été faite expressément de cette façon-là pour s'en divertir, lorsque celui qui s'en veut servir pour boire, la laisse tomber, parce qu'absolument elle part de la main, si quelqu'un la veut prendre inconsidérément, & sans y faire réflexion. Le Pere
Jean,

Avis
donné
fort à
propos.

Jean, qui y avoit déjà bû, & qui reconnut la tasse, parce qu'il l'avoit vûë autrefois, m'avertit doucement en nôtre langue de cette petite ruse. Desorte qu'ayant pris la tasse après lui, avec un peu de force, quoiqu'en aparence je n'en témoignasse rien; je la soutins d'une main seule, selon la coutume, & la vidai heureusement. Mais je connus que cét avis m'avoit été donné fort à propos; parce qu'elle me sembla si pesante, que si je l'eusse prise par négligence, & avec moins de force, comme l'on fait ordinairement; sans doute, ou elle me tomboit de la main, ou, tout au moins, je répandois le vin.

Pendant que nous bûvions tous deux, le *Chan Tartare* demanda au Roi, qui alors se tenoit de bout devant nous, d'où étoit le Pere Jean, & s'il étoit Ruffien, ou Mofcovite, dont il portoit en éfet la phisionomie, à cause de son tein blanc & vermeil, quoiqu'il fût Espagnol; & de sa barbe, qui tire sur le blond, qu'il entretient fort longue; car il savoit déjà qu'il étoit Chrétien & Religieux. Le Roi lui répondit, simplement, & dans ces mêmes termes, qu'il n'étoit pas Ruffien; mais un Pere, que le Pape de Rome estimoit infiniment. Après cette conversation, qui dura presque une heure, *Hasan Chan* fut le premier que les vapeurs du vin, qui l'avoient ataqué vivement, engagèrent à la retraite, & à se lever de table, de peur de commettre quelque incivilité au banquet; & parce qu'il en avoit tant pris, qu'à peine il se pouvoit soutenir, il falut que quelqu'autres *Chans*, de ceux qui étoient
ses

ses plus proches voisins à table, l'accompagnaient, & qu'ils aidassent à le porter dehors. Xénophon remarque aussi, entre les vices & les bassesses des Persans de son *Cyropæd.*
lib. 8. tems, qu'ils buvoient tellement dans les banquets, où ils étoient invitez, que l'on étoit contraint de les porter dehors, pour leur faire cuver leur vin. Un peu de tems après, *Hasan Chan*, le *Chan* Tattare, quita la partie de la même façon : & le Roi même, le soutenant d'un côté, & *Imamculi Chan* de l'autre, le portèrent dehors. Plusieurs autres encor, de divers endroits des deux tables, se retirèrent en même tems, & de la même façon : de manière que le Pere Vicaire se persuadant qu'il étoit à propos de se lever de table, nous nous en allâmes, comme tous les autres, sans faire de civilité, ni sans saluer personne : quoiqu'en sortant, le Pere Jean dit au Roi, qui se rencontra devant nous, que Sa Majesté avoit eu ce soir-là plusieurs hôtes à souper ; & après cela, & un sourire qu'il lui fit, nous nous séparâmes de cette belle compagnie.

Au sortir du pavillon, & des tentes, où finissoit l'avenüe, qui étoit couverte de tapis de pié, le *Mehimandar*, qui nous vit venir de loin, & qui étoit là debout, avec plusieurs autres, pour faire leur charge, vint incontinent à nous, & nous apporta nos souliers, que nous lui avions confiez en entrant ; parce qu'il n'étoit pas permis aux autres officiers de moindre condition d'approcher si près de ce lieu-là. Je vous avouë, mon cher Mario, que je sortis de ce banquet en si bon état, que quand je vou-

lus

lus mettre le pié dans mon soulier, je me vis fort empêché pour en trouver l'entrée, & me chauffer; quoique contre ma coûtume, je fus obligé de me baisser, pour m'en faciliter les moïens avec les mains. Mais ce qui fut de plus fâcheux, c'est que je ne pouvois pas me soutenir; desorte que je fus contraint, de peur de tomber, de demeurer-là quelque-tems, apuié aux cordes des tentes. A la fin néamoins toutes ces vapeurs du vin se dissipèrent, & je me trouvai dans la même facilité de marcher & de monter à cheval qu'auparavant. Tellement, Monsieur, que sans être accompagné de personne, ni même apercevoir le Pere sur la route, sinon qu'il mit pié à terre derrière moi, pour me reconduire, & nous entretenir pendant ce peu de tems ensemble, je retournai à mon pavillon, dans la plus belle humeur du monde, & parlant un peu plus qu'à l'ordinaire, quoique toujours fort à propos. Ce fut-là la première fois que j'éprouvai, non pas seulement, sans aucune satisfaction de ma part, mais même avec beaucoup de déplaisir, la fureur de *Bachus*, que je condanne, après la connoissance que j'en ai: mais après tout, il est impossible de s'en défendre, en la compagnie du Roi *Abbas*.

Le Roi
changea
en un
moment
l'ordre
de la
marche
de son
armée.

Le mercredi, qui étoit le premier jour d'Août, soit que le Roi eût reçu d'autres nouvelles contraires aux premières, ou que celles qu'on lui porta alors, ne fussent pas comme on les debita, il fit publier de grand matin, & commanda, sous de griéves peines, que l'armée marchât du côté de *Tebriz*; ce qui fut d'abord exécuté; & dès le même jour

jour toute l'armée se mit en campagne. Il n'y eut seulement que ceux de la Cour, qui sont en grand nombre, & qui ont accoutumé d'accompagner le Roi; les hôtes, & quelques grands du Roïaume, qu'il desire d'avoir auprès de lui, avec d'autres qu'il juge à propos, & qui lui sont utiles, qui restèrent auprès de lui; parce que, comme je vous ai dit, il vouloit aller en *Ardebil*. Entr'autres *Imamculi Chan* demeura, non pas avec toutes ses troupes, à cause qu'elles reçurent commandement, comme les autres, de marcher vers *Tebriz*, sous la conduite de *Daud Chan* son frère, mais seulement avec quelques-uns des siens, qu'il se réserva, pour n'être pas entièrement privé de gens qui l'accompagnaissent à la suite du Roi. Et que les troupes, qui devoient suivre le Roi, ne fussent que la moindre partie de son armée: elles formoient néanmoins un camp fort considérable, & capable de porter de l'épouvente où il paroïssoit. Je ne puis pas toutefois vous dire précisément de combien de soldats ce corps d'armée étoit composé.

La revuë de toute l'armée, qui se devoit faire dans *Sultanie*, selon le bruit qui en avoit couru dans *Cazuin*, ne se fit pas; parce que, peut-être, l'état présent des affaires ne le permettoit pas, ou parce qu'on se contenta de prendre en gros, & par écrit, le nombre des soldats, sans autre cérémonie. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, je vous veux donner, pendant qu'il m'en souvient, quelque connoissance de la forme de l'armée, & des ordres de la milice de Perse, qui ne sera pas assurément inutile, pour entendre mieux ce
qui

92 VOYAGES DE
qui suit, & ce que j'ai à dire. Car quoique
je vous en aie écrit autre fois, ce me sem-
ble, certaines choses en général; je ne pus
pas néanmoins vous en rapporter alors beau-
coup d'autres fort particulières, & très-
nécessaires, dont je m'aquiterai fort bien à
présent, depuis les lumières qui m'en ont
été communiquées.

De la
milice
de Perse.

Il y a quatre ordres de milice dans la Per-
se: le premier, pour commencer par les
moindres, est des fuziliers: milice moder-
ne dans le país, & que ce Roi a introduite
depuis peu d'années, à la persuasion de
Dom Antoine Scherlei Anglois, qui la lui
vanta extraordinairement. Tous ces fuzi-
liers sont hommes naturels, anciens du
país, & habitans des villes, bourgs & vil-
lages, presque comme ceux que nous apel-
lons en nôtre país, soldats de milice. Ce-
pendant ceux de Perse sont à la solde du
Roi, qu'on leur paie par quartiers: & pour
cela, ils sont obligez de prendre les armes,
& de se rendre où ils sont apellez, autant
de fois que les affaires du Roi l'exigent, &
que l'ordre leur en est signifié. Les Gentils-
hommes, je veux dire ceux qu'ils apellent
Chizilbasçi, & qui sont soldats originaire-
ment, ne s'enrôlent pas parmi eux; mais
seulement ceux qu'ils apellent *Reaiei*;
c'est-à-dire vassaux, ou *Tat*; qui sont pres-
que, comme parmi nous, de la lie du peu-
ple; il est bien vrai que le nom de *Tat* passe
pour roturier dans la Perse, parce qu'il ne
convient qu'à ceux qui ne font pas profes-
sion de porter les armes, ni de servir le Roi
en personne; néanmoins, si nous l'examinons
de près, nous trouverons qu'il est plus no-
ble.

Explica-
tion du
nom de
Tat.

ble que celui de *Chizilbasci*. Parce qu'en éfet *Chizilbasci*, est le nom d'une certaine race de gens qui se sont introduits, & qui se sont rendus puissants depuis peu par la force, & qui commencèrent à paroître, comme je vous en ai écrit autrefois avec le Roi *Ismael Sofi*. Mais *Tar*, est le nom de ceux qui descendent en droite ligne, de la véritable & ancienne race des Persans. De sorte qu'il ne convient pas seulement au menu peuple, & à ceux qui sont de la plus basse condition; mais encor aux riches, & aux plus puissants, jusqu'à de certains *Mirza*, & des Princes de la maison Royale; & enfin à tous ceux, qui par crainte, ou des raisons d'Etat, ou pour quelque autre sujet, sont privez des emplois de l'armée, du gouvernement, & qui vivent éloignez de la Cour.

Les fuziliers donc sont de ces gens-là, & viennent ordinairement des bourgs & des villages, plutôt que des grandes villes. Dans le commencement ils combattoient à pié, & se servoient seulement de certains gros rouffins, pour se faciliter les chemins qu'ils avoient à faire. Parce que dans la Perse les soldats sont obligez de voïager à cheval, à cause de la distance des lieux où ils se rendent: & de la marche précipitée de l'armée, qu'un piéton ne peut pas suivre absolument, & beaucoup moins encor étant armé. A present néanmoins, le Roi les a fort bien montez, & combattent à cheval, avec des arquebuses à méches, plus grandes que celles dont nous nous servons ordinairement; mais plus petites que des mousquets, & qui ont chacune une petite

Montes
quelques
res à
cheval
dans
l'armée
de Perse

four-

fourchette atachée au haut du fût, & qu'un cordon unit à la couche de la même arquebuse. Parce qu'encor qu'ils tirent à cheval, ils manient facilement leurs arquebuses, quoique cette fourchette y soit atachée, laquelle en éfet n'apporte aucune incommodité. Si quelquefois ils sont obligez de mettre pié à terre, délians seulement le pié de la fourchette, & métans un genouil en terre, ils peuvent facilement coucher leurs arquebuses en jouë, qui se trouvent en même tems apuïées sur la fourchette. De cette façon, ils ne portent que des coups dangereux, & auxquels on ne peut parer. Par l'expérience qu'on en a, ce sont des gens qui se font craindre de tous côtez. En éfet, c'est une milice aujourd'hui fort utile, & que le Roi estime beaucoup. Ils sont enrôlez sous de diférens Capitaines, selon les bourgs & les villages d'où ils sont.

Les Capitaines portent le nom de Juz-basçi.

Les Capitaines, tant de ces compagnies que des autres, s'appellent de ce mot Turc *Juz-basçi*; c'est-à-dire, chef de cent, quoique très-souvent ils aient plus de cent hommes, & quelquefois moins aussi sous leur conduite : ceux d'une même Province, ou des contrées séparées, s'unissent ensemble, & viennent à l'armée, ou avec les *Chans* de leurs Provinces, ou d'eux-mêmes, principalement ceux des Provinces qui n'ont point de *Chans*. Le Roi, ou le Généralissime, leur donne de l'emploi; & leurs départemens, comment, & où il lui plaît, sans qu'ils reconnoissent aucun Général parmi eux.

Entre tous les fuziliers, ceux de Mazanderan

deran sont aujourd'hui les plus considérables, après les preuves qu'ils ont données de leur courage, depuis deux ans qu'ils défendirent généreusement, & contre l'opinion du Roi même, la forteresse d'*Erouan* en Arménie, contre *Muhammed Bascia*, qui étoit alors *Serdar* des Turcs, qui s'y rendit en personne, & qui la batit plusieurs jours inutilement, avec toute son armée, qui étoit composée de deux ou trois cens milles Turcs. Le Roi leve de toutes les Provinces de son Roïaume vingt milles fuziliers, & davantage, qu'il entretient toujours à l'armée, lesquels, comme *Tat* qu'ils sont, ne portent point le *Tag*; mais toujours le turban ordinaire.

La seconde milice, plus noble que celle des fuziliers, est la milice des esclaves, ou cerfs du Roi, lesquels sont tous Chrétiens originaires, & presque tous enfans, ou achetez, ou donnez de diverses nations, comme Circassiens, Géorgiens, Arméniens, & autres semblables. Mais aujourd'hui, la plus grande partie des Géorgiens, qui se sont tous faits Mahométans; soit qu'on les ait élevez tous petits de la sorte, ou que, comme ils sont presque tous de la Géorgie, ils aient été assez aveuglez, étans parvenus à l'âge de discrétion, sous prétexte de quelque malheureux intérêt, vrai ou faux, à renier leur foi, & des'être volontairement donnez au Roi, qui les admet & les engage ordinairement en cette milice sous des gages très-honnêtes; mais ils sont obligez, comme esclaves, à une servitude perpétuelle, sans pouvoir espérer de s'en racheter jamais. Ceux-ci, comme les autres,

Seconde
sorte de
milice.

com-

combatent tous à cheval, & se servent, en leurs combats, de plusieurs armes différentes; savoir, de lances, de flèches, d'arquebuzes, de la même forme de celles que je vous ai spécifiées ci-dessus, de bâtons ferrez: outre les épées courbes & les poignards à leur mode, dont ils sont toujours armez, il n'y en a point qui ne porte à sa ceinture une hache - d'armes bien légère, mais forte, dont le fer, d'un côté, est arrondi & tranchant comme celui d'une aiscette; & de l'autre, est pointu & un peu courbe, presque de la même façon d'un pic; & ces sortes d'armes me paroissent très-utiles, outre que l'on s'en peut servir très-facilement. En cela ils ne s'écartent point de la coutume des anciens Persans, après

*De Cyr.
mon. exp.
lib. 4.*

le témoignage de Quinte-curse, qui dit, que les Barcans soldats à cheval de Darius, étoient armez de haches: & de celui de Xénophon, qui assure que long-tems après, les Persans ne se servoient ordinairement que de flèches, d'arcs & de haches-d'armes.

Le Roi d'aujourd'hui néanmoins, extermine autant qu'il peut, l'arc & les flèches, comme choses inutiles & d'un trop grand embarras, pour introduire peu-à-peu les armes à feu, tant parmi ceux-ci, que parmi tous les autres soldats, parce qu'il connoît en effet que tout le reste n'est que bagatelle & un amusement. Ces esclaves du Roi peuvent porter le *Tag*, & s'en servent en de certaines solemnitez. Ils ont un Général particulier, outre quelques autres Capitaines particuliers: & le Général qui les commande aujourd'hui, est le même *Caycica*

cita Beig, & le Généralissime sur tous les autres.

Le nombre de ces esclaves, qui sont enrôlez dans la milice, & qui vont à la guerre, je veux dire de ceux qui appartiennent au Roi, & qui sont à sa solde; sans les autres, qui sont à la solde des Chans & des Grands du Roïaume, monte jusqu'à quinze milles; je dis de ceux qui sont enrôlez dans la milice; parce que le Roi en a en tout plus de trente milles; mais qui ne sont pas tous soldats. Les uns sont employez au service de la maison Roïale, les autres à faire divers ouvrages, ausquels ils ont été élevez, chacun selon son talent, & les dispositions naturelles qu'ils avoient. Les autres, qui sont les plus jeunes, sont instruits en diverses maisons, où l'on en a soin, comme dans des Séminaires, & d'où ils sortent ensuite, pour être ocupez à diverses choses, selon la volonté du Roi, & leur disposition.

Séminaires, où l'on élève de jeunes esclaves pour le service du Roi.

Cette milice des esclaves, de même que l'autre, est moderne, & doit sa naissance au Roi *Abbas* d'aujourd'hui, à l'exemple, peut-être, ou des Turcs, ou d'Alexandre le Grand, lequel, au raport de Diodore, afin de réprimer la trop grande témérité de ses Macédoniens, fit élever, & instruire en l'exercice des armes, trente milles jeunes Persans, qui furent choisis entre tous les autres, qu'il admit après dans son armée, pour y faire les fonctions de soldats.

La troisième milice, plus noble que celle des esclaves, est la milice des *Chizilbas-ci*: elle est composée de trente-deux Tribus différentes, qui sont distinguées de la

forte, parce que peut-être dans le commencement, ce furent des gens de trente nations différentes, avec lesquels le Roi *Ismael Soffi* se rendit maître de l'Empire. Seize de ces Tribus, parce que je n'ai point d'expression plus propre que celle-là, s'appelle droites, & les seize autres gauches. Je croi qu'elles ne portent ce nom-là, que parce que les unes occupent toujours le côté droit, & les autres, le côté gauche du Roi, tant dans les batailles, que dans les logemens, dans la marche, dans le Divan, ou le Conseil, à la porte du Roi, lorsqu'ils sont de garde; enfin dans toutes les assemblées, & dans toutes les actions publiques. Ils sont répandus aujourd'hui par tout le Roiaume de Perse, où ils demeurent, comme naturels du pais, & se considèrent au-dessus des autres pour la noblesse. Quoique, comme je l'ai remarqué ci-dessus, ils soient tous gens de fortune, Turcs originaires, & desquels la noblesse n'est pas plus ancienne dans le pais, que du tems du Roi *Ismael I.* qui les rassembla, les institua, les anoblit, & leur donna le *Tag*, qu'ils portoient sur la tête, pour marque de noblesse, & de la Religion qu'ils professoient, d'où ils furent apellez *Chizilbaschi*, ou têtes rouges, comme je vous en ai écrit autrefois.

Dom Jean de Perse, l'un de ceux, qui, après leur arrivée dans la Chrétienté, avec le premier Ambassadeur, que ce Roi envoya à tous les Princes Chrétiens, firent abjuration de leur Religion en nos quartiers, pour embrasser la nôtre, & qui demeurèrent, les uns en Italie, & les autres

en Espagne, dans son livre, qu'il a fait im-
 primer depuis quelques années en langue
 Espagnole, sur ces matières, comme les
 trente-deux tribus des *Chizilbasci*, com-
 me autant de familles, ou de maisons no-
 bles, de l'une desquelles il prétend décen-
 dre, & compare les *Chizilbasci* aux Ducs,
 aux Princes, aux Marquis, aux Comtes,
 quoiqu'il n'en soit rien absolument, pour
 se conformer peut-être aux façons de par-
 ler d'Espagne, où il demeura, fut parfaite-
 ment bien reçu, & où je croi qu'il vit en-
 cor. Nonobstant tout cela, je dis, & avec
 vérité, qu'absolument parlant, ce ne sont
 point des familles, mais véritablement des
 Tribus, justement comme celles d'Israël,
 qui ne procèdent pas néanmoins de tant de
 frères d'une même race, mais de divers
 principes, comme leurs noms le témoi-
 gnent suffisamment; lesquels signifient en par-
 tie les noms des pais, comme, par exem-
 ple, celui de *Turcman*; en partie aussi, les
 noms d'honneur, ou de quelqu'autre cho-
 se, qu'ils ont choisis eux-mêmes, ou qui
 leur ont été imposez dans le commence-
 ment, par le Roi *Ismael*, pour leur faire
 honneur, après avoir donné des marques
 de leur valeur en quelques occasions, com-
 me tribu des *Cepni*, qui fut honorée par le
 Roi de ce nom, qui signifie courageux &
 fidèle; parce que dans une occasion ils en
 usèrent parfaitement bien; je ne sai si ce fut
 en quelque combat, ou bien à la défense
 de quelque place, où leur fidélité fut in-
 vincible.

On peut facilement juger des raisons sui-
 vantes, que ces colonies sont des tribus,

Trente-
 deux co-
 lonies,
 ou tri-
 bus de
 Chizil-
 basci
 dans la
 Perse.

& non pas des familles. Premièrement, si on en considère le nombre qui les compose ; parce que dans tous les pays de la dépendance du Persan, il y a plus de soixante-dix milles *Chizilbasci* de toutes les tribus, desquels plus de cinquante milles ont accoutumé de vivre, comme soldats, aux gages, ou du Roi, ou des *Chans*, ou des autres grands du Roïaume ; & plus de vingt milles autres, qui font le compte de soixante- & dix, qui vivent sans toucher d'appointemens de personne, dans le repos, ou dans le négoce, ou quelque autre chose semblable, mais en qualité de roturiers. Secondement, ce ne sont point des familles ; parce que ceux d'une même tribu n'admettent point entr'eux aucun degré de parenté, & n'ont rien autre chose de commun, que le seul nom. La troisième raison naît de la grande différence des conditions des personnes, qui se trouvent en une même tribu : vû que quelques-uns d'eux y paroissent en qualité d'indépendans, comme *Chans*, *Sultans* & *Beis* de condition, que l'on peut, sans offenser personne, mettre en parallèle avec nos Souverains. Mais il y en a aussi plusieurs, & en grande quantité, que nous ne pouvons pas comparer à de pauvres Gentilshommes, très-simples. Et il s'en trouve quelques-uns de si misérables, qu'ils n'ont presque pas de pain à manger ; quelquefois même ils sont contraints d'étriller les chevaux, de servir de palfreniers ; & néanmoins ils portent le même nom, que l'on donne à un *Sultan*, ou à un *Chan*, qui seroit de leur tribu.

Les *Chizilbasci* combattent à cheval ; parce

PIETRO DELLA VALLE. 101

ce que les Persans ne se servent pas d'in-
 fanterie. Ils portent les armes, qui leur
 plaisent davantage; & ces années passées,
 ils se servoient pour l'ordinaire d'arcs seu-
 lement, de flèches, de rondaches & de lan-
 ces, méprisans les arquebuses, comme cho-
 ses indignes des Gentilshommes. Mais à
 present, ils commencent tous d'en porter,
 sans quitter pour cela leurs autres armes an-
 ciennes, qu'ils conservent encor, à l'ex-
 ception des personnes les plus qualifiées,
 lesquelles, pour se soustraire à l'embaras,
 & à la charge d'une arquebuse, se con-
 tentent de porter seulement leurs premie-
 res armes, comme plus conformes à un ca-
 valier.

Comme
 ment les
 Chizil-
 basci
 vont à la
 guerre.

Les *Chizilbasci* sont libres, indépendans,
 & servent tant que leurs montres leur sont
 payées; &, quand il leur plaît, il les peu-
 vent refuser, pour s'exemter de servir. Ils
 peuvent même changer de maître, lorf-
 qu'ils y croient trouver quelqu'avantage,
 & quitter, par exemple, le service du Roi,
 pour s'engager à celui d'un *Chan* ou d'un
Sultan; ou quitter un *Chan*, pour en repren-
 dre un autre, quand bon leur semble. Ils
 obéissent à la guerre, à ceux de qui ils re-
 çoivent leur solde: & parce que dans tou-
 tes ces parties d'Orient, la terre, pour l'or-
 dinaire, re'ève presque toujours du Roi;
 & par conséquent, celui qui n'est ni mar-
 chand, ni artisan, ni laboureur; ou il ne
 peut pas subsister, ou bien il mene une vie
 languissante & misérable, s'il n'est aux ga-
 ges du Roi, ou de quelques grands du
 Roïaume. Voilà pourquoi presque tous
 les *Chizilbasci* sont soldats, & qu'il y en a

E 3 fort

fort peu parmi eux qui puissent vivre sans être à la solde de quelque Prince.

D'ailleurs, les trente-deux tribus ne sont pas égales; mais l'une est plus nombreuse que l'autre: il y en a telle qui est composée de dix ou douze mille hommes: il y en a aussi où il ne s'en trouve pas cinq cens. Il y en a où ceux qui la composent, sont tous soldats; & d'autres où il y en a peu, ce qui procède de leur application, & d'avoir eu plus ou moins de faveur.

Sciach Sofi, parent de Mahomet, auteur de la secte des Persans.

Le Roi n'est pas de la race des *Chizilbas-ci*, ni des *Tar*; mais d'une lignée, qu'ils appellent des *Sceichavend*; c'est-à-dire, des parens de *Sceich*, ou du Religieux, sous-entendant de leur vénérable *Sciach Sofi*, les ancêtres duquel, quoique Persans, durant un long espace de tems, étoient néanmoins Arabes d'origine, de la race d'*Ali*, gendre de *Mahomet*. Il s'en trouve plusieurs, parmi toutes les nations, de la Religion de Mahomet, qui se vantent d'être de sa famille, que l'on reconnoît pour tels, & que l'on révere sous de différens noms de dignité & de prééminence. En effet, les Turcs les appellent *Emirs*, les Arabes *Scerifs*; & les Persans, de même que les Indiens, *Serdi*; c'est-à-dire, Seigneurs. Dans la Perse néanmoins, ils distinguent les descendants, & les parens de *Sciach Sofi*, qui tenoit rang parmi les *Serdi*, pour avoir été le principal instrument, & promoteur de la secte des Persans, d'avec tous les autres parens de Mahomet, & le révéroient, comme je vous ai dit, sous le nom particulier de *Sceichavend*. Ces *Sceichavend*, sont peut-être bien à présent deux milles. Je croi qu'il s'en trouveroit plus

PIETRO DELLA VALLE. 103
plus dans *Ardebil*, qu'en quelqu'autre endroit que ce soit; parce que cette Ville fut autrefois la patrie & la demeure de *Sciach Sofi*.

Les *Chizilbaschi* néanmoins, comme ceux qui élevèrent *Sciach Ismael* à l'Empire, le retirant d'entre les mains des Turcomans, & qui suprimèrent & anéantirent la race de *Uzun Cassan*, & qui étoit de cette nation, ont toujours eu depuis le gouvernement du Roïaume. Ils en ont ocupé les premières charges, comme celles de *Sultans*, de *Chans*, & autres semblables. Enfin toutes les affaires de l'Empire passioient par leurs mains; & l'on n'en concluoit aucune, que, de leur avis & de leur consentement, réduisans les pauvres *Tat* naturels, anciens du país, dans une sujétion & une captivité insupportable. Mais à présent le Roi *Abbas* conserve une haine secrète envers les *Chizilbaschi*, pour deux raisons. La première, parce que dans le commencement de son règne, lorsqu'il étoit encor jeune, ils lui firent la guerre, & se révoltèrent. La seconde, parce qu'ils furent convaincus d'avoir massacré, non-seulement son frere aîné *Hamza Mirza*, Prince extrêmement généreux, & qui promettoit beaucoup en présence du Pere. Mais, ce qui est de plus déplorable, ils n'épargnèrent pas sa propre mere, qui étoit native de *Mazanderan*, Roïaume alors séparé & indépendant de la Couronne de Perse, & l'assassinèrent avec beaucoup d'inhumanité. Ils l'arachèrent par force d'entre les bras du même Roi *Choda Bendé* son pere, taxans même sa réputation, la fai-

Haine
du Roi
Abbas
envers
les Chi-
zilbaschi.

fans passer pour une infâme, une prostituée & infidèle à son mari; & Abbas, son propre fils, pour un bâtard, comme en effet, ils le croient encor aujourd'hui; & comme les médifans, & les factieux le publient secretement, & particulièrement les *Sceichavend d'Ardebil*, qui ne lui veulent pas beaucoup de bien.

Le Roi, qui, en vûë de toutes ces perfidies, & de tous ces desordres passez, ne peut dissimuler l'aversion qu'il a conçüe; non-seulement contre les *Sceichavend*, mais encor contre tous les *Chizilbasci*, leur a retranché, autant qu'il a pû, tout le crédit & le pouvoir qu'ils avoient. Il en a fait mourir, en plusieurs occasions, quantité des plus puissans & des plus considérables, humiliant le reste, & les tenant le plus bas qu'il peut, & sur-tout sans finances, afin qu'il ne puisse pas se révolter, & entreprendre quoique ce soit contre lui. Il s'assure, sur ces nouvelles milices; savoir, sur celle des fuziliers *Tat*, & beaucoup plus encor sur celle des esclaves étrangers, élevant ceux-ci autant qu'il peut, au moins en biens & en richesses. Il ne le fait pas cependant, dans les honneurs, & dans ces vaines prérogatives; parce que peut-être il n'ose pas exterminer les anciennes coûtumes, qui sont universellement reçûës; il humilie tous les jours les *Chizilbasci*, par ce moïen-là, & les captive de telle façon, après l'expérience que j'en ai, qu'ils le craignent beaucoup plus qu'ils ne l'aiment: de manière que l'on peut dire que la crainte aujourd'hui, plûtôt que l'amour, les engage à son service.

Il prend ordinairement d'entre les *Tat*, tous les *Vifirs*, tout les *Secretaires*, & les autres *Oficiers*, pour distribuer, & exécuter ses ordres par écrit. Et ce Prince a presque donné tout le commandement de l'armée aux esclaves, ou à leurs déçendants; parce qu'à present ils sont *Chans*, & les plus considérables *Sultans*: comme *Imamculi Chan de Sciraz*, qui est originaire d'Arménie, du païs des Géorgiens: *Isuf Chan de Scervan*, fils d'un Arménien: *Feridun Chan d'Estherabad Circaffien*: *Carcica Beig Généralissime*, fils d'un Arménien Chrétien; & ainsi une infinité d'autres, que je supprime, de peur de vous ennuyer, & dont les Etats étoient auparavant ocupez par autant de *Chizilbasçi*, & par des familles que ce Roi à exterminées peu-à-peu. Les *Chizilbasçi*, conservent encor leur rang, se nomment, s'estiment, & passent encor dans le sentiment des autres, pour les plus nobles dans la Perse. Noblesse néanmoins que la belle naissance, ni les richesses ne constituent pas nécessairement telle, de même qu'en nos quartiers; mais une noblesse grossière, & souvent fort vile, comme je vous en ai écrit autrefois.

Les trente-deux races, que j'appelle tribu des *Chizilbasçi*, se nomment dans la Perse, *Omac*, lequel nom ne signifie pas famille, ni maison; mais une race, ou lignée de gens, qui comprend quantité de familles, de divers degrez. Non-seulement les trente-deux races nobles s'appellent de ce nom-là, mais encor tous les autres; parce qu'il y en a beaucoup de roturières; tout le peuple même de ces quar-

Les Chizilbasçi s'estiment les plus nobles de la Perse.

106 VOYAGES DE
tiers est divisé en semblables races, ou
Omac.

J'ai donné ordre à un Mulla de m'écrire
correctement les noms des trente-deux ra-
ces nobles des *Chizilbasci*; & s'il me les
apporte, dans le tems qu'il me les a fait es-
pérer, parce qu'il les faut copier sur les li-
vres du Roi, je vous les enverrai séparé-
ment, avec cette lettre.

Les Cor-
ci sont
les Gar-
des du
Roi.

Mais, sans m'écarter davantage, je dis
que la quatrième milice des Persans, & la
plus noble de tous les autres, est celle des
Corci, que l'on appelle de la sorte, de la pa-
role *Cormac*, qui signifie en Turc, garder,
presque comme des Gardes-du-corps. Par-
ce que leur emploi est de garder le Roi, &
son Palais, ou son pavillon. Tous ces *Chi-
zilbasci*, qui servent, non pas les *Chans*,
ou les *Sultans*, ou d'autres gens; mais le
Roi même, & qui sont à ses gages, par
une grace particulière, se nomment *Corci*;
& pour conclure en un mot, ils sont com-
me les Prétoriens de nos anciens Empe-
reurs. Les *Corci* peuvent être douze mille.
Ils se servent des mêmes armes que les au-
tres *Chizilbasci*, & combattent aussi à che-
val. Ils portent le *Tag* fort souvent, com-
me ceux qui demeurent plus que les autres,
auprès de la personne du Roi. Ils ont aussi
un Général particulier, qui veille sur eux,
& qui en a soin. C'est aujourd'hui *Isa Chan
Beig*, gendre du Roi, dont je vous ai parlé
autrefois, qui exerce cette charge. Il est
natif d'*Ardebil*, de la race des *Sceicha-
vend*; & en cette qualité, on l'appelle *Corci
Basci*; c'est-à-dire, Capitaine des *Corci*.
Ces quatre ordres de milice, que je vous ai
spé-

spécifiez, font tout le corps des armées du Roi de Perse. Parce qu'il y en a fort peu d'autres, comme sont les *Jasacci*, dont je vous ai entretenu autrefois, qui ont soin de la marche, & de se tenir sur les routes, de peur que personne ne marche à contre-tems, & qu'en voïageant on ne s'approche trop près des femmes du Roi. Ils portent, pour marque de leur emploi, une flèche qui traverse le turban, & qui est toute d'or, sur la tête de leur Capitaine. Il y en a encor d'autres, comme ceux qui s'appellent *Jasaul*, qui sont commis particulièrement pour exécuter les ordonnances du Prince. Les Portiers du Roi, qui font presque l'office de soldats de la garde, quoiqu'ils soient sans hallebarde, avec une épée seulement, & un bâton à la main, pour faire retirer le monde, de même que les Suisses de Rome, qu'on y appelle *Barbetti*; & quelques autres semblables, que je ne compte pas, tant à cause qu'ils sont peu, en comparaison d'une armée, quoique leur nombre soit considérable, que parce qu'ils sont plutôt Officiers du Palais, & de la Cour du Roi, que soldats.

Pour cé qui est du nombre des soldats, quoi qu'ordinairement il soit tel que je vous l'ai marqué ci-dessus; de tems en tems néanmoins il diminue, & il augmente. Et on croit aujourd'hui, même il semble qu'on en soit assuré, que les armées de Perse soient plutôt diminuées qu'augmentées. La raison que l'on en donne, est parce que ce Roi, outre qu'il paie fort mal les troupes extraordinaires & superflues, il en a encor perdu beaucoup d'autres, dans ces

guerres passées contre les Géorgiens, & les autres; & des gens qui valent beaucoup, que l'on ne peut pas recouvrer en si peu de tems. De manière, qu'à cause de ces grandes pertes qu'il a faites & des autres, qui ont quitte faute de paiement, son armée, laquelle selon la supputation que j'ai faite ci-dessus de tous les ordres des milices, devroit toujours monter jusqu'au nombre de soixante & dix, ou quatre-vingt mille combatans, sera assez considérable, si on y en peut compter quarante ou cinquante milles en campagne. Je dis en campagne; parce qu'on fait état que le Roi entretient continuellement cent milles cavaliers dans toute l'étendue de son Empire. Il y en a environ trente milles, qui demeurent sur les frontières, pour la sûreté des places, qui ne s'en écartent jamais, & qui ne font point la guerre ailleurs; si ce n'est que de tems en tems, on trouve bon de leur faire changer de quartier, les uns après les autres.

Les armées du Roi de Perse, ne sont guères que de quatre-vingt mille combattans.

Les autres, qui vont à la guerre, quand ils sont tous assemblez, devroient être soixante milles, ou environ. Mais il s'en faut beaucoup aujourd'hui, pour les raisons que je vous ai rapportées ci-dessus; & aussi, parce qu'il en demeure toujours beaucoup à la maison, qui ne veulent point marcher, quoi qu'on leur en ait fait commandement, sous des peines très-ri-goureuses, & que l'on apporte tous les soins imaginables pour les faire tous sortir, & les faire marcher vers le rendez-vous.

Vous ne devez pas vous étonner néanmoins d'un nombre si médiocre, quoi-
que

que d'autres ne vous aient entretenu que de cent milles hommes. Puisque ceux que je compte, sont seulement les véritables soldats enrôlez, & qui sont gagez pour aller à la guerre. Mais si outre ceux-là, nous voulions comprendre des gens de bonne mine, qui ont de l'expérience, qui sont de la suite & de la famille, pour ainsi dire des personnes de condition, qui ont de grosses pensions, qui portent tous les armes, & qui passent tous pour les gens de guerre. En éfet, il se trouve tel de ces personnes de qualité, qui aura à sa solde cinquante ou cent de ces gens-là; quoiqu'il ne soit compté que pour un seul sur les rôles du Roi. Si outre ceux-là, nous comptons les vivandiers, les marchands, les artisans, les serviteurs inutiles; le nombre infini des conducteurs de chameaux, & de ceux qui escortent le bagage, qui marchent aussi tous sous les armes; les femmes, dont la quantité n'est souvent guères moins considérable que celle des hommes, & autres semblables compagnies, conformément à la coûtume ancienne des peuples de l'Asie, qui conduisoient toute leur famille à la guerre, selon le témoignage de Xénophon. Sans doute on trouvera encore aujourd'hui, dans les armées du Roi de Perse, ces nombres de deux ou trois cens milles personnes, & plus, dont quelques uns font mention. Et cela est si vrai, que les troupes aïans été divisées dans *Sultanie*, comme je l'ai remarqué ci-dessus; & la plus grande partie aïant eu ordre de marcher vers *Tebriz*, où sous la conduite du Généralissime, l'armée fut considérable:

l'Or-

On y
com-
prend
pas beate
coup
d'autres
gens,
que l'au-
teur s'éc-
cise en
côt en
droit.

l'Ordre du Roi, qui fut la moindre partie, & du plus petit nombre de gens de guerre, auxquels nous nous joignîmes pour accompagner le Roi en *Ardebil*, étoit tel néanmoins, que quand nous marchions sur les grandes routes, nôtre camp étoit deux jours entiers à passer, quelquefois davantage, & sans aucune interruption.

Mais, selon moi, la modestie des gens de guerre, quand ils marchent, étoit remarquable, comme peut-être je vous en ai écrit autrefois. Elle ne fait presque point de bruit; parce qu'on n'y entend ni tambours, ni trompettes, ni d'autres sons; non pas même celui des voix confuses, les unes parmi les autres, qu'il se feroit en nos quartiers, parmi la moitié moins de gens. Desorte que cette armée, en comparaison des nôtres, semble être plutôt une compagnie de Religieux, que des régimens de soldats, par le bon ordre, & la belle discipline qui s'y observe. Car non-seulement, ils n'incommodent pas les bourgs & les villages, par où ils passent, comme font les nôtres, qui les ruinent & qui les pillent, quoiqu'ils apartiennent à des gens du même parti, de la dépendance du même Prince, & qui en écartent les habitans, avec des violences, dont la description ne peut inspirer que de la compassion; mais même ils se comportent avec tant de civilité & de fidélité envers ceux qui y demeurent, paient si exactement, & avec tant de générosité, les choses dont ils ont besoin, que le passage de l'armée est pour les peuples d'une utilité, & d'un avantage extraordinaire & très-considérable.

ble. De manière que les marchands, les vivandiers, & les artisans; sans parler de ceux qui suivent incessamment l'armée; mais de ceux qui demeurent dans les villages, par où les gens de guerre passent, non-seulement n'en sont pas épouventez, & ne fuient pas, mais encor acourent de loin, apportant des provisions dans les endroits où ils savent que l'armée doit passer. Non-seulement ils se rendent, avec leurs provisions, dans les lieux qui sont habitez; mais même en pleine campagne, sur toutes les avenues, avec toutes les dépendances de leurs boutiques. Les voïageurs, & ceux qui courent le país, en tirent de grandes douceurs & de grandes commoditez, par les soins de ces marchands, qui transportent en plusieurs endroits, sur des montagnes, dans des valées, non-seulement des provisions nécessaires pour des hommes, & pour les bêtes; mais encor mille galanteries, pour se refaire & se rafraîchir sur le chemin, comme des fruits. On y porte jusqu'à de la neige en été, des confectons; & autres choses semblables, lesquelles étant prises & mangées de la sorte, en allant à cheval, & tempérées ensuite dans l'estomac avec de l'eau fraîche, que l'on puise à la première fontaine qui se trouve sur la route, contribuënt, principalement en été, à faire goûter des délices, que personne que moi ne peut s'imaginer, s'il ne les a éprouvées.

Le peuple en tire une si grande utilité, que les habitans de ces país, s'ils ne sont pas éloignez des grandes routes, conservent toute l'année, la plus grande partie de leur

Les paï-
sans y ti-
rent de
grands
avanta-
ges du
passage
des gens
de guer-
re.

ré-

récolte, pour la vendre quand l'armée passera, sachans fort bien qu'ils ne se peuvent jamais défaire plus avantageusement de leurs denrées qu'en ces occasions-là. Mais néanmoins les gens de guerre achètent toujours les provisions à bon marché. Ainsi les uns & les autres jouissent du fruit de ce bon ordre, qui consiste à faire observer aux soldats, avec rigueur, une modestie convenable, & à les contenir en leur devoir, afin qu'ils ne maltraitent pas les paisans, & qu'ils ne se comportent pas envers eux avec insolence. Quant aux apointemens des soldats, chaque homme de cheval ne reçoit pas moins de cinq *Tomani* tous les ans, qui valent cinquante sequins, dont un cavalier se peut entretenir en ces quartiers, avec honneur, & très-commodément. Les apointez, qui sont en grand nombre, reçoivent davantage: les gages des Officiers, & de tous ceux qui ont quelque commandement sur les autres, augmentent aussi, à proportion de leur qualité & du rang qu'ils tiennent à l'armée. Mais les apointemens de certaines personnes de grande condition, surpassent infiniment ceux des autres. Car il y en a qui touchent de l'épargne jusqu'à cent, deux cens & trois cens *Tomani* tous les ans. Et ceux-là sont des personnes de condition, qui se rendent à l'armée, avec des troupes qui subsistent à leurs dépens, comme je vous l'ai marqué ci-dessus; quoique chacun de ces Seigneurs ne paroisse sur les Registres du Roi, que pour une tête seulement. Mais retournons à présent à nôtre histoire, puisque la digression que j'ai crû

Les soldats y ont de grands apointemens.

absolument nécessaire, pour vous informer de la milice de Perse, est achevée.

Je vous ai déjà dit que le premier jour d'Août, le Roi fit filer la plus grande partie de son armée vers *Tebriz*, avec ordre de se joindre aux autres troupes que commandoit le Généralissime, & de faire un corps d'armée, pour s'oposer au *Serdar* du Turc, qui venoit par cette route. Il avoit retenu le reste; c'est-à-dire, une autre armée, moins nombreuse, pour lui servir d'escorte, & l'accompagner jusqu'à *Ardebil*, pour la défendre contre les ennemis, où l'on croïoit qu'une grande partie devoit fondre peu de tems après; & que quand même personne ne paroïtroit sur cette route, qui a communication à plusieurs autres, il pourroit au moins, dans l'ocasion, & fort promptement, envoyer du secours en divers endroits qui en auroient le plus de besoin; & de s'unir aussi, en cas de nécessité, à l'armée de son Généralissime; & d'autant plus facilement, que d'*Ardebil* à *Tebriz*, il n'y a pas plus de cinq petites journées.

Ils marchèrent donc du côté de *Tebriz*; & nous autres demeurâmes, avec le Roi, dans *Sultanie*; où l'on reçût des nouvelles assurées le troisième d'Août, que *Teimuraz Chan* ne s'étoit pas encor séparé du *Serdar*, comme on disoit que cela se devoit faire; mais qu'ils venoient de compagnie, & qu'ils marchoient ensemble à la tête de leurs troupes. De certains espions flâteurs ajoutèrent encor, que *Teimuraz Chan*, & le *Serdar*, étoient morts, & que l'on croïoit qu'ils avoient été empoisonnez; mais

mais pour cela, le Roi dit lui-même qu'il n'en vouloit rien croire, jusqu'à ce qu'il en eût reçu des nouvelles plus certaines; en effet, ce fut une raillerie, & cet avis se trouva faux. On debita aussi, dans *Sultanie*, les circonstances d'une course, que les Tartares avoient fait sur de certaines terres d'*Arménie*; qu'ils avoient pillé quelques villages, & qu'ils avoient enlevé quantité de gens & de butin; mais on n'aprit tout cela que confusément; & il fut impossible de savoir au vrai comment le tout s'étoit passé. Quelques-uns néanmoins nous en informèrent bien mieux dans *Ardebil*, comme je vous le dirai plus bas.

On donne divers avis au Roi de Perse.

Il part pour *Ardebil*.

Enfin, après plusieurs nouvelles, tantôt bonnes & tantôt mauvaises, comme il arrive ordinairement en tems de guerre; & en de semblables changemens; le Roi fit baisser les tentes; le Dimanche cinquième d'Août, à la pointe du jour, & après avoir chargé le bagage, il partit de *Sultanie*, & s'en alla vers *Ardebil*. Et parce que pour la marche, le Roi n'a point d'autre son, que la trompette & le tambour, qui signifie le boute-selle, & qui avertit les gens de guerre de se mettre en chemin; nous l'imitâmes incontinent, & le suivîmes, chacun à sa commodité, comme on en use ordinairement sur les routes qu'il prend.

Le *Mehimandar*, chez qui le Pere Vicaire étoit logé, avoit déjà pris le devant, par un ordre exprès qu'il avoit reçu du Roi, d'accompagner sur le même chemin d'*Ardebil*, de certains Seigneurs Tartares, *Lezghi* & *Nocai*, que le Roi renvoioit en leur

p. 15

païs, après les avoir chargez d'honneur & de presens. Cela fit que le P. Vicaire, faite de meilleure compagnie, n'ayant pas encor obtenu son congé du Roi, se joignit avec moi sur cette route. Nous partîmes donc ensemble trois heures après le lever du soleil. Il nous fut impossible de marcher plutôt, à cause du tems que l'on emploie nécessairement à défaire les tentes & à charger les hommes. Après avoir marché un peu plus de trois lieues, nous nous aperçûmes que le Roi s'étoit campé au milieu d'une prairie, auprès d'un petit ruisseau qui y couloit. Cela nous obligea de faire aussi dresser nos tentes, parmi les autres, où nous nous reposâmes toute la nuit suivante.

La Province d'*Arac* se termine à *Sultanie*, où aux environs; & là même commence celle d'*Adherbaigian*, nom qui comprend aujourd'hui une grande partie de la Médie. Je ne peux pas néanmoins vous dire à présent les frontières de l'un & de l'autre Province; parce qu'on ne peut rien apprendre au vrai des gens ignorans & grossiers que l'on rencontre sur le chemin. Mais, par une curiosité qui m'est naturelle, j'ai déjà donné commission de me chercher un livre qui se trouve parmi eux, d'une petite Géographie de tout le Roïaume de Perse; avec les noms des montagnes, des fleuves, des Provinces & des villes, dont ils se servent aujourd'hui. Et si je peux recouvrer ce livre, comme je l'espère, & que l'auteur me paroisse recevable & fidèle dans son expression, & son idiôme Persan, j'ai pris résolution de le traduire en nôtre langue; par-

Séparation de la Province d'Arac, d'avec celle d'Adherbaigian.

ce

ce que je me persuade que cét ouvrage ne sera pas inutile.

Nôtre armée décampa, à la pointe du jour, le lundi sixième d'Août; & après avoir fait environ deux lieuës de chemin, nous trouvâmes une ville, que le peuple nomme ordinairement *Zengan*; mais que les savants écrivent & prononcent correctement *Zengian*, comme qui diroit *Zengaignian*, qui signifie pleurs & gémissemens de l'ame. Cette ville, qui s'apelloit autrement dans son commencement, prit ce nom, après qu'un Roi Tartare, de la race des *Uzbeghi*, l'eut prise & saccagée, & qu'il en eut immolé tous les habitans, à sa rage, & à sa passion. *Zengian*, ou *Zengan*, est aujourd'hui une petite ville, qui n'est point fermée de murailles, comme presque toutes les autres, & dont les bâtimens ne sont aucunement considérables. Elle est située sur un coteau, entièrement découvert: mais il se pourroit bien faire qu'elle seroit ancienne, & qu'autrefois elle étoit fort spacieuse.

L'armée ne s'y arrêta pas; mais elle passa par devant: nous y primes le frais seulement quelque peu de tems; & moi, avec ma compagnie, j'entrai dans une maison de la ville pour y dîner, & m'y reposai environ deux heures, après avoir commandé que le bagage & les valets avançassent tousjours.

Le Roi de Perse est fort superstitieux, & consulte une Sorcière.

Le Roi fut qu'il y avoit dans *Zengan*, une Magicienne, ou, si vous voulez, une Enchanteresse fort habile & fort adroite: & comme il s'aplique fort à de semblables superstitions, qu'il croit volontiers, il l'envoia quérir, & la mena avec lui, dans

le deſſein de ſ'en ſervir en cette guerre contre les Turcs. Mais vous ne devez pas vous en étonner : parce que même en *Sultanie*, pendant que nous y demeurions, ces Tartares *Leghi* & *Nacai*, qui ſe trouvoient au banquet, comme je vous ai dit, s'étoient offerts au Roi pour ruiner les deſſeins des Turcs, par le moïen de quelques ſorcelleries, dont ils ſe ſervent très-ſouvent à la guerre & dans les combats qu'ils livrent à leurs ennemis. Ce fut donc pour cét eſet, que le Roi emmena la Magicienne de *Zengan*. Etans fortis de cette ville, nous trouvâmes d'abord deux chemins, qui conduiſoient tous deux vers le Nord, que nous avions toujours en face, depuis notre départ de *Sultanie*. Mais il y en avoit un à main gauche, qui tiroit davantage vers l'Occident, & qui conduit à *Tebriz*; & l'autre, à main droite, plus Oriental, qui va du côté d'*Ardebil*, où nous nous rendîmes par cette route-là. Après avoir marché environ trois lieuës, nous campâmes, & nous nous repoſâmes toute la nuit auprès d'un petit fleuve, ou plutôt d'un petit ruiſſeau, qu'ils appellent *Sarmusacciai*; c'eſt-à-dire, rivière de l'ail.

Le mardi fixième d'Août, l'armée décampa un peu devant la pointe du jour; & après quatre lieuës de chemin, ou environ, nous nous allâmes reposer de fort bonne heure ſous nos tentes, que nous fîmes dresser auprès d'un ruiſſeau qui ſe rencontra ſur la route. Mais parce que cette eau n'étoit pas ſuſſante pour rafraîchir & deſaltérer tant de monde, l'armée ſe campa fort au large, & les tentes furent élevées à quelque diſtance

On
change
l'ordre
de la
marche,
à cause
de la
chaleur.

tance les unes des autres; de telle façon, qu'elles ocupoient l'espace d'une demie journée de longueur. Et parce que le long du jour la chaleur étoit extrême, l'ordre de la marche fut changé; de manière que dès le soir, après que les domestiques eurent soupé, que l'on eut donné l'avoine aux montures, & que l'on se fut un peu reposé, après trois heures de nuit, & davantage, nous chargeâmes le bagage encor une fois, & continuâmes nôtre chemin toute la nuit.

Le mercredi au matin, nous suivîmes nôtre route, traversans diverses collines, des valées fort belles, & chargées de verdure; quoique dépourvûës entièrement d'arbres, comme est la campagne de tout le país de la Médie, laquelle est toute monrueuse en cét endroit que nous passâmes, & la plus grande partie du voïage ne se fait que par le haut des montagnes, à la fraîcheur. Les montagnes néamoins sont fort agréables; parce qu'il semble que l'on voïage toujours par un país plat. Un peu avant midi, aiant fait plus de si lieuës, de l'endroit d'où nous étions partis la nuit précédente, nous allâmes nous reposer auprès d'un village, qui s'appelle *Jenghigé*; c'est-à-dire, nouveau. Mais parce qu'il étoit trop petit, & trop serré pour tant de gens, & qu'il s'y trouvoit fort peu d'eau, nous y passâmes fort mal notre tems.

Mais nous ne fîmes pas long séjour en cét endroit; parce que la nuit étant survenuë, nous continuâmes notre chemin. Après avoir marché environ deux lieuës, nous arrivâmes à une valée très-profonde, qu'il

nous

nous falut traverser, quoique le trajet en fût très-ennuieux & incommode. Car il falloit descendre, premièrement de la montagne, qui est fort escarpée en cet endroit, par un chemin embarassé, qui serpente, & si étroit, que l'on ne peut pas même y aller à cheval, ni y marcher que l'un après l'autre. Ensuite, il falloit remonter une fois aussi haut, avec autant & peut-être davantage d'incommodité. Un fleuve coule au fonds de la vallée; & quoiqu'il ne soit ni fort gros, ni fort large; il est tel néanmoins, qu'en cet endroit on ne le peut pas guérer. Pour en faciliter le trajet, on y a bâti un pont de pierre, qu'ils appellent le pont de *Perdelisé*. L'armée fatigue beaucoup à ce passage là; parce que la route y étant si étroite & si incommode, la foule s'y augmente infiniment. Un chacun veut passer le premier. Les conducteurs de chameaux s'y font faire place, à grands coups de bâton. Les sommes se heurtent & se brisent. Plusieurs tombent sur ces chemins raboteux, roulent dans le précipice, & entraînent en même-tems les animaux; parce que la montagne est très-haute, & très-rapide, avec des précipices, qui n'inspirent que de la fraieur à ceux qui les regardent, & d'où on ne revient jamais, si par malheur on roule jusqu'au bas. Presque tous les gens de cheval y mettent pié à terre. Les femmes sortent toutes de leurs brancards, & vont, ou à cheval, si elles ont assez de courage, & si elles ont quelqu'un qui les assure sur les étriers; ou bien elles se mettent à pié, & s'engagent quelquefois entre les jambes des chameaux, & des

Descrip
tion d'un
passage
fort diffi-
cile &
fort dan-
gereux.

au-

120 VOYAGES DE
autres animaux. Enfin c'est le plus grand
embarras, & le plus grand tintamarre que
l'on puisse s'imaginer, & que j'aie jamais
vû en ma vie.

Le Pere Vicaire, & moi, qui en avions
été avertis, pour ne nous pas engager par-
mi cette grande confusion de gens, pouf-
fâmes si bien nos chevaux, que nous pri-
mes le devant à la tête de l'armée. De ma-
nière que quand nous arrivâmes au com-
mencement de la descente, nous aperçû-
me de l'autre côté, qui lui étoit opposé, la
la fille du Roi, femme de Corcibaschi, qui
n'étoit pas encor passée, & qui étoit la
dernière de l'*Haram* du Roi. Néanmoins
nous fatigâmes beaucoup, à cause qu'il
nous falut traverser ce mauvais chemin
dans l'obscurité de la nuit, que l'absence
de la lune, ou la hauteur des montagnes,
& le petit espace de la vallée, qui nous en
cachoient la lumière, augmentoient infi-
niment. Nous descendîmes cependant jus-
qu'en bas, le mieux qu'il nous fut possible,
avec plusieurs autres : les uns sur leurs che-
vaux; mais la plus grande partie à pié.

Le fleur
della
Vallé
trouve
un abri
fort a-
gréable
où il a-
vend sa
chère
Maani;

Après que nous eûmes traversé le pont,
au fonds de la vallée, nous négligeâmes
de continuer nôtre chemin en montant.
Mais aiant avec nous nos Seizchané; c'est-
à-dire, nos chevaux chargez légèrement
des choses qui nous étoient nécessaires,
nous nous reposâmes quelque peu de tems
dans un petit endroit détourné parmi des
rochers, à quelque distance du chemin,
& environné de cédres, de l'espèce de ceux
du Mont Liban; mais fort petits, & sem-
blables à nos genévriers, dont tous les cô-
teaux

teaux de ces montagnes sont agréablement couverts. Nous y demeurâmes donc quelque-tems, autant pour nous reposer, que pour attendre nos gens, & savoir ce qui seroit arrivé de notre bagage, & surtout de notre litière. Je vous avouë que je ne pûs jamais me persuader qu'elle passeroit cette nuit-là par cette route. Je croïois infailliblement qu'elle demeureroit, ou sur la cime de la montagne, au commencement de la descente, par la négligence des valets; & s'ils manquoient de courage; ou, au-plus, vers le milieu de la montagne, sur ces petites routes, parmi des rochers, supposé que ceux qui la conduisoient eussent été assez généreux pour s'exposer au danger qu'il y avoit. Desorte que, pour en voir la fin, & pour y envoyer du secours en cas de nécessité, nous demeurâmes-là à dormir à l'ombre, & à l'odeur de ces beaux arbrisseaux. Pendant ce tems-là, un homme veilloit sur le haut de la montagne, pour découvrir nos gens, lorsqu'ils commenceroient à paroître. Parce que s'ils eussent entrepris de faire ce trajet dans la nuit, sans fanaux & sans flambeaux, selon la coûtume des grands, jamais ils n'auroient pû nous joindre, & se feroient infailliblement perdus.

Nous dormîmes donc fort en repos toute la nuit, jusqu'au jour, sans avoir vû aucun, des nôtres; quoique cette route fût incessamment couverte de toute sorte de gens qui avançoient toujourns chemin. Enfin Madame Maani, qui étoit à cheval, avec ses suivantes, arriva le jeudi au matin, deux heures après le lever du soleil, au mê-

Madame
Maani
arrive à
cheval
en parfaite
santé

me endroit où je l'atendois. Peu de tems après, les conducteurs des chameaux arrivèrent aussi en parfaite santé, & le plus heureusement du monde. En même-tems nous aperçûmes de loin la litière, qui étoit vide, que l'on conduisoit aussi fort doucement, & à petit pas, du haut de la montagne en bas. De manière qu'après avoir reconnu que toutes les choses étoient dans l'ordre, & que rien n'y manquoit, nous laissâmes les chameaux derrière, afin qu'ils vinsent à leur commodité; & nous autres, primes le devant, sur nos chameaux, que nous poussâmes d'importance, pour sortir plutôt de tous ces embarras.

Nous commençâmes donc à monter la côte de la vallée, dont la route nous fut beaucoup plus incommode & ennuyeuse, que celle que nous avions tenuë en descendant, à cause des précipices dangereux de tant de sentiers étroits sur la pointe des rochers, & de tant de passages que l'on ne pouvoit franchir, sans hasarder sa propre vie; que je me persuadai, quand j'aperçûs ma litière en état de nous rendre encor du service, après un trajet si fâcheux, d'avoir fait quelque chose de plus beau, & de plus considérable en la faisant aller, que ne firent jamais les Argonautes, lorsque par les cimes des montagnes, ils portèrent depuis le Danube jusqu'au Pô, leur vaisseau sur les épaules, pour voguer sur la mer Adriatique. Ou bien, comme d'autres écrivent mieux, dans le sentiment de Diodore, auquel celui d'Orphée, le plus ancien de tous, a beaucoup de raport, depuis les sources de Tanaïs, jusqu'à celles de l'autre fleuve,

*Lib. 4.
Argo-
nauts.*

ve, par où ils décendirent en l'Océan, à moins qu'ils n'eussent passé par les sables de l'Afrique, selon Apollonius Rhodien, depuis les écueils, jusqu'au lac Tritonien.

Le trajet de la vallée, & de ces deux montagnes, que nous avions parcouruës en descendant, & en montant, contient plus de deux grandes lieuës de chemin; quoique la vallée soit si étroite, & les deux montagnes si rapides, que je croi assurément que d'un sommet à l'autre, on entendroit facilement la voix d'un homme. Après avoir surmonté toutes ces dificultez, & que nous fûmes parvenus sur le haut de cette montagne, nous fûmes encor plus d'une lieuë par un país plat, pour joindre un petit village, qui étoit si peu considérable, que je n'en fai pas même le nom. Nous demeurâmes à quelque distance de ce village, & un peu éloigné du chemin, pour prendre du repos, & attendre nos gens, avec beaucoup d'incommodité, quoique nous fussions sur le bord d'un ruisseau qui couloit. Parce que n'âians pas nos pavillons, ni aucune tente avec nous, & cét endroit étant sans arbres, nous ne pûmes nous défendre des raïons du soleil, & fûmes contraints d'y rester, exposez tout le long du jour, avec tout le déplaisir que vous pouvez vous imaginer.

L'armée ne campa point en cét endroit; mais elle avança une autre lieuë au-delà, & se rendit en un lieu, où il se trouve beaucoup d'eau & de pâturages. Mon conducteur de chameaux, par la négligence d'un serviteur que je laissai sur la route pour l'avertir; mais il est vrai qu'il ne le vit pas,

Le sieur della Vallé est infatigable.

lorsqu'il passa, suivit l'armée, & fit fort bien, ne sachant pas où j'étois. Cette petite disgrâce néanmoins me déplût fort; parce que je me trouvai privé de toutes mes commoditez. Ceux qui conduisoient la litière, s'étans arrêtez derrière quelque espace de tems, sur le sommet des montagnes, pour y faire paître les chameaux, & m'aïans aperçû où j'étois, ne s'y purent rendre avec leurs chameaux, qui étoient extrêmement fatiguez, que sur le soir bien tard. Je me résolus néanmoins de continuer mon chemin, pour ne pas perdre l'armée ni mes chameaux; parce qu'autrement il m'auroit été impossible de les joindre jamais. Tellement qu'après avoir dormi au serain la plus grande partie de la nuit, je me remis sur la route deux heures devant le jour.

J'arrivai au lieu où l'armée s'étoit campée; & je trouvai alors qu'il n'y avoit pas long-tems qu'elle en étoit partie; à l'exception de quelque peu de gens qui étoient restez derrière; & entre les autres, *Imam-culi Chan*, qui marche ordinairement à son aise, & toujours fort éloigné du Roi, pour se soustraire à beaucoup d'embarras & d'incommoditez. Je ne voulus pas néanmoins avancer davantage, à cause que les chameaux de la litière ne se pouvoient plus soutenir. Mais je demeurai dans un village, qui s'appelle *Cabagh*; c'est-à-dire, citrouille, ou couvercle; & priai le Pere Vicair, qui continua toujours son chemin, que s'il rencontroit mon muletier, il me le renvoïât. Depuis le village de *Jenhigé*, duquel je vous ai fait mention ci-dessus, jus-

qu'à

PIETRO DELLA VALLE. 125
qu'à celui-ci de *Cabagh*, où je me reposai
quelque-tems, il y a plus de six ou sept
lieuës ; savoir, depuis *Jenhigé*, jusqu'au
commencement de la valée, deux lieuës :
plus de deux lieuës de trajet, par la valée
entre les deux montagnes : plus d'une lieuë,
depuis la valée jusqu'au village, où nous
nous reposâmes tout le long du jour : &
plus d'une autre encor, depuis ce village-
là, jusqu'à celui de *Cabagh*.

Le vendredi au matin, sur le haut du
jour, le Pere Vicaire aiant rencontré mes
gens, qui se reposoient avec quelqu'autres
personnes de l'armée, à une lieuë & demie
du lieu où j'étois, m'en donna avis, &
m'envoia aussi mon muletier avec deux
chameaux frais, & mit pié à terre en cet
endroit, pour m'y atendre avec mes gens.
Après avoir fait collation, je partis de *Ca-
bagh*, & me rendis, après cette lieuë & de-
mie de chemin, au lieu où mes gens m'a-
tendoient, sous mes tentes, qu'ils avoient
dressées au milieu d'une belle valée, toute
couverte d'herbe, émaillée de mille peti-
tes fleurs, le long de laquelle un petit fleu-
ve serpenoit, & qui étoit de la dépen-
dance d'un village voisin, que l'on nomme
Ghivi.

Une partie de l'armée s'étoit campée en
cét endroit, sous des pavillons que l'on y
avoit dressés, assez éloignez les uns des au-
tres. Mais le Roi, & la plus grande partie
de son *Ordu*, avoit fait élever ses tentes, à
quelque distance du chemin, en un lieu fort,
entre des montagnes, qui s'appelle *Chal-
chal*. Il avoit dessein, non seulement d'y de-
meurer quelques jours, pour aller à la chaf-

Le fleur
della
Vallé
joine
l'armée
du Roi.

se ; mais encor d'y laisser le camp ; c'est-à-dire , les pavillons , le bagage , & les autres choses qui embarrassent , pendant tout le séjour qu'il feroit dans *Ardebil*. Parce que , comme cette ville est ouverte de tous côtez , sans murailles , comme le sont presque toutes les villes de la Perse , & par conséquent de très-difficile garde , & dans laquelle il est très-difficile de se fortifier , & de se défendre : il se persuadoit que son camp , supposé que les affaires changeassent de face , & que les ennemis eussent quelque avantage , seroit en plus grande sûreté en cet endroit , qu'aux environs d'*Ardebil*. Et quoique le Roi , la plus grande partie des principaux de son Roïaume , & tous les autres se rendissent en *Ardebil* : il vouloit néanmoins qu'un chacun y allât à la guerre , sans équipage : & que le camp ; c'est-à-dire , le bagage , que les Latins appellent *Impedimenta* ; en un mot , que le lieu de retraite , en cas de nécessité , & pour y tenir bon , & combattre généralement , fut en *Calchal*.

Dans le quartier , où nous étions campés de la sorte , auprès de *Ghivi* , je vis un effet rigoureux & extraordinaire de la justice du Roi , dont je veux vous faire part , afin que vous jugiez mieux de la façon dont le Roi en use envers les soldats , & avec combien de sévérité il les retient en leur devoir , & dans les termes de la modestie. Quelques-uns avoient dressé leurs tentes , un peu inconsidérément , à la vérité , dans les prez , où ils faisoient paître leurs chevaux & leurs chameaux , au préjudice des propriétaires , & de ceux à qui le fonds appartenoit , pour épargner deux ou trois
sols

Le Roi de Perse
punit exemplairement
une personne de
condition.

fols qu'ils auroient été contraints de débourser, pour acheter de l'avoine. Les habitans du lieu en firent leurs plaintes au Roi, qui les écouta favorablement, & leur donna quelques-uns de ses Officiers, qui se rendirent de compagnie sur les lieux, où de leurs cimenterres, ils taillèrent en pièces tous ces pavillons, sans épargner même celui des Musiciens du Roi. Sans autre forme de procès, ils saisirent tous les chevaux & les chameaux, & les menèrent en prison; ce qui fut de plus facheux pour un Vizir de *Feridun Chan*, qui étoit une personne d'autorité & de considération; car *Vizir*, est comme Lieutenant ou Auditeur parmi nous; & celui-là étoit *Vizir* d'un *Chan*, qui est grand Seigneur, Vice-Roi, & Capitaine Général, ou Gouverneur d'une Province; & parce qu'il avoit fait dans ce pré, plus de destruction & de dégât que les autres, & qu'il avoit pris aussi je ne sai quels fruits dans un jardin sans les païer; non-seulement ils le menèrent lié & garoté en prison, mais encor ils lui percèrent le nez d'une flèche; & en ce funeste état, ils lui firent faire quelques tours au milieu de l'armée. J'en eus certainement compassion, le voïant passer dans mon pavillon, lié sur un cheval, avec une flèche qui lui traversoit le nez, d'où le sang couloit en abondance. Châtiment, à la vérité, très-sévère, & très-rigoureux, pour si peu de chose, envers une personne si considérable.

Je partis donc de *Ghiwi*, le samedi onzième d'Août sur le soir, & m'en allai du côté d'*Ardebil*, où je voulois atendre le Roi, qui s'y devoit rendre peu de tems

Le fleur
de la
Vallé
marche
toujours
avec
grand
Hatt.

après, & y demeurer toujours auprès de lui, à tout hazard, & sans craindre aucun événement. Non-seulement j'y allai à la légère, comme plusieurs autres; mais avec tous mes chariots & mon bagage, parce que Me. *Maani* aiant appris que les femmes du Roi ne manqueroient pas de se rendre en *Ardebil*, elle ne voulut pas rester au camp à *Chalchal*, avec les autres femmes du commun, & de moindre condition; mais je croi qu'en cette occasion, ce ne fut que par un principe de crainte & de timidité qu'elle entreprit ce voiage.

Après avoir marché toute la nuit, & avoir fait environ cinq lieuës, le Dimanche au matin, à deux ou trois heures du jour, nous nous reposâmes sur une petite éminence, que plusieurs arbres, unis ensemble, ornoient le plus agréablement qu'il se puisse dire, auprès d'un moulin, & d'un canal d'eau vive qui couloit incessamment, au-dessous d'un petit village, qui se trouve sur la route, & qui se nomme *Tagi buiuc*, qui signifie grande Couronne. Ce village appartient à *Sciach Sofi*; je veux dire que le revenu que l'on en tire anuellement, est destiné au service de la Mosquée de *Sciach Sofi*, comme celui de plusieurs autres villages du territoire d'*Ardebil*. Nous y demeurâmes tout le Dimanche, & la plus grande partie de la nuit suivante. Mais au lever de la lune, qui diféra long-tems, nous continuâmes nôtre voiage; & après avoir marché quatre autres lieuës seulement, qui nous restoient à faire, nous arrivâmes à *Ardebil*, le Jundi au matin treizième jour d'Août. Mais parce que la
mai-

maison que le *Calanter* nous assigna dans la ville, à l'instance du *Mehimandar*, qui y étoit alors, & qui la fit préparer, n'étoit pas encor dans cette propreté où on la defiroit; nous fîmes dresser nos tentes en pleine campagne, à quelque distance de la ville, en attendant qu'elle fût accommodée. Mais le lendemain au matin, après qu'on l'eut mise en état, nous y entrâmes pour l'habiter.

Cette maison, qu'ils nous donnèrent, est fort belle, & fort spacieuse. Elle est bâtie au milieu d'un grand jardin, qui est arrosé d'un gros ruisseau, qui y coule au milieu, beaucoup plus large, & plus profond que n'est la Marane de Rome. Cette maison appartient à une parente du Roi, & de *Corcibasci*, qui s'appelle *Becsi Chanum*; mais parce que son mari a quitte le Roïaume de Perse pour éviter la colere du Roi, en la disgrâce duquel il est encor, cette maison n'est pas confisquée; mais peu s'en faut. C'est-à-dire, qu'il est défendu aux propriétaires d'y demeurer, & qu'elle est destinée pour y loger tous les hôtes du Roi qui arivent en *Ardebil*. Et comme tels, on nous y reçût: & même quelque-tems auparavant ces tartares, *Lefghi* & *Nocai*, qui s'en étoient retournez en leur pais, comme je vous l'ai fait remarquer ci-dessus, & que le *Mehimandar* avoit acompagnez jusqu'en *Ardebil*, y avoient logé, au nombre de deux cens, ou environ.

Les Concierges de cette maison, qui y demeurent, qui en ont soin, & qui sont domestiques de ceux à qui elle appartient, nous racontèrent des choses étranges de ces

Tartares, & de leur manière de vivre incivile & grossière. Entr'autres choses, ils nous assurèrent qu'ils mangent ordinairement à terre de la chair presque crüe, sans pain, sans napes, faisans par tout des montagnes d'ordure, sans balier jamais, & autres choses semblables, que je ne pourrois pas vous particulariser, sans vous être ennuyeux, & sans abuser peut-être de votre patience. Les Persans, qui les avoient vûs, & qui se piquent de vivre proprement, dans la politesse, en furent d'autant plus scandalisez, que nôtre propreté extraordinaire, la délicatesse de nos viandes, nôtre façon de manger, non-seulement avec la cuilliere, mais encor avec la fourchette; & autres semblables gentilleses & mignardises qui les ravissoient en admiration, les édifièrent extraordinairement.

Le fleur
della
Vallé
fait dire
la Messe
en Arde-
bil.

Le même jour, le *Mehimandar* nous vint rendre visite dans nôtre appartement. Le lendemain, qui étoit le jour de l'Assomption de la Vierge, le Pere Vicaire, qui demuroit avec nous en la même maison, mais dans un quartier séparé, nous fit la grace de célébrer la Messe sur les huit ou neuf heures du matin pour la premiere fois, dans une fort belle chambre, dont les murailles, étoient revêtuës, comme par toutes les autres chambres, de faïences fines, de diverses couleurs, enrichies, & relevées d'or.

Nous acommodâmes & ornâmes cette chambre, qui étoit séparée en un endroit fort propre, & fort commode, en forme de Chapelle, le mieux qu'il nous fut possible, pour des gens de guerre, & qui sui-
voient

voient l'armée. Il ne se passa point de fête, tant que nous demeurâmes en *Ardebil*, que le suidit Pere n'y célébrât la Messe, en presence de toute nôtre famille. Le lendemain, après avoir diné, le Pere & moi, allâmes de compagnie rendre visite au *Mehimandar*, qui demeuroit auprès de nous; & même presque avec nous: parce que tous ses chevaux & ses chameaux étoient dans les écuries de nôtre logis, dont le sien manquoit. Le *Mehimandar* nous assura, que les courses que les Tartares avoient faites dans les bourgs & villages de l'Arménie, & dont on nous avoit parlé en Sultanie, étoient véritables; mais qu'ensuite le *Serdar* des Turcs avoit fait excuser *Carcica Beig*, par une lettre qu'il lui écrivit. Il lui protestoit que ce desordre s'étoit passé sans l'avoir commandé, & sans même en avoir eu aucune connoissance. Qu'il le prioit cependant de faire en sorte que cela ne fût point cause d'une plus grande guerre. Mais qu'au contraire, il s'éforçât de travailler tout de bon à quelque acommodement, de faire une bonne paix, & que s'il s'y emploïoit, il y contribueroit de son côté tout ce qu'il lui seroit possible.

Mais *Mehimandar* ajoûta, que tous ces compliments n'étoient que des discours, Ordre du Divan de Constantinople, au général des Turcs. pour amuser & tromper les Persans, & que le Roi n'étoit pas un Prince pour s'y fier beaucoup, & y donner créance. Puis qu'il savoit déjà, de bonne part, que le *Serdar* avoit ordre du Divan de Constantinople, de ne pas s'obstiner, ni de s'arrêter jamais devant quelque forteresse, ni quelque ville que ce fût, comme avoit inu-

lement fait le *Serdar* qui l'avoit précédé; mais d'avancer le plus qu'il pouvoit dans le païs, de pousser jusques dans *Ardebil*, d'y ruiner entièrement, & de réduire en cendre la sépulture de *Sciah Sofi*, que les Turcs, de la secte contraire, ne considèrent que comme nous faisons un Luther, quoique les Persans en fassent grand état, & qu'ils le révèrent comme un grand Saint. Il lui étoit enjoint, cela étant fait, sans retourner à Constantinople, de se retirer & d'aller hiverner dans le païs des Géorgiens, où toutes les choses nécessaires à la vie sont en abondance. De faire en sorte de se rendre maître de *Teflis*, & de faire d'autres progrès qui lui seroient très-faciles, avec le secours & l'assistance de *Teimuraz Chan*; & de-là de se tenir prêt pour faire irruption l'année suivante, jusques dans le milieu de la Perse, & se défaire entièrement de ce compétiteur, si fâcheux & si incommode.

Les habitans d'*Ardebil* en furent intimidés.

Ces nouvelles, qui avoient été publiées dans *Ardebil*, en avoient extrêmement intimidé tous les habitans. Le Roi même les croïoit; & voilà pourquoi il avoit choisi ce petit corps d'armée pour secourir ce païs. Pendant, que de l'autre côté, ses autres troupes, qui formoient le grand corps d'armée, défendoient le chemin, qui va droit de *Tebriz* à *Cazuin*, & qui conduit dans les autres villes, les plus avancées dans la Perse. Mais parce qu'*Ardebil*, comme je vous l'ai déjà dit, n'étoit pas une ville pour s'y défendre, ni pour y soutenir un siège, le Roi ne prétendoit pas aussi de rien hasarder en bataille rangée, avec des forces beau-

beaucoup inférieures. C'est pourquoi il étoit dans la résolution de transporter d'*Ardebil* tous les ossemens de ses Ancêtres, en un lieu plus reculé, & où il y auroit moins à craindre, pour ne pas laisser aux Turcs le plaisir de les posséder, & de les réduire en cendre. Cette résolution néanmoins fut réservée pour l'extrémité, afin de ne pas épouventer les peuples. Mais le Roi envoya du côté de *Cazum* une quantité de soie, & beaucoup d'autres choses qu'il avoit dans *Ardebil*. De manière qu'à son exemple, tous les habitans & les marchands de cette ville, commencèrent tout de bon à envoyer leurs meubles & leurs marchandises en d'autres endroits plus assurés. Les hommes & les femmes d'*Ardebil*, accompagnés des plus puissans Satrapes de leur secte, sortirent de la ville, le jeudi treizième d'Août à la pointe du jour, & se rendirent dans la campagne à quelque distance de la ville, en un lieu, où le jour du petit *Bairam*, ils ont accoutumé de faire le sacrifice du chameau, dont je vous ai entretenu autrefois : & vous remarquerez, s'il vous plaît, que toutes les villes ont une place qu'elles destinent à cette cérémonie, & qui s'appelle en Arabe *Mussale*, qui signifie lieu d'oraison. Ce fut donc en cet endroit que tous ceux de la ville se rendirent, afin de faire des prières publiques pour le Roi, & sur le sujet de cette présente guerre. J'y fus après-dîné, par divertissement, & en me promenant; & de cette façon je vis toute la ville, dont je vous ferai une description, auparavant de m'engager à vous parler d'autre chose.

Ou-



Situa-
tion de
la ville
d'Arde-
bil.

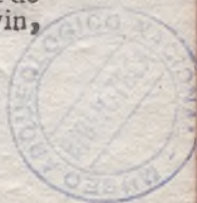
Outre que le país d'*Ardebil* est au Sep-
trion de la Perse, il est encor rempli de
montagnes, comme toute la Médie; & par
cette raison, le froid y est grand. La ville
est située dans une grande plaine, environ-
née de montagnes. Celle, qui est la plus
proche de la ville, est fort haute, & des
plus remarquables, que j'aie vûes dans la
Médie. Ils disent qu'elle est très-fertile en
toutes ses parties, & très-peuplée. Ils l'a-
pellent *Lepalan*, ou *Sepalan*, prononçant
aussi quelquefois *Sevalan*, qui est la mè-
me chose; parce que les Persans confon-
dent souvent en la prononciation, non-
seulement la lettre P, avec le B; mais en-
cor, à la façon des Espagnols, l'V conso-
ne, avec le B; & de-là vient, que quand
ils écrivent correctement *Cazuin*, nous
lisons Casbin: & au contraire, lorsqu'ils
écrivent correctement *Tebriz* ou *Tabriz*,
nous disons *Tauris*; & ainsi nous nous trom-
pons dans la prononciation des Persans mè-
mes, laquelle se confond en ces deux let-
tres, & ne regarde pas souvent l'ortographe
de l'écriture. C'est aussi par cette même rai-
son, que le nom d'*Ardebil*, qui s'écrit ainsi
correctement, se prononce néanmoins par la
plus grande partie de nos Ecrivains & de nos
Geographes, comme s'il y avoit *Ardevil*.

Sans être aidé de quelques livres, qui
me seroient absolument nécessaires; je ne
vous puis pas dire comment s'apelloit an-
ciennement la montagne *Sepalan*: il se
pourroit faire néanmoins qu'elle seroit une
branche de la montagne *Zagros*, de laquel-
le Ptolomée & Plin font mention, s'il est
vrai que cette montagne fut tellement vers
le

le Nord-Est. Quoiqu'il en soit, je la trouvai chargée de nèges au mois d'Août. *Ardebil* est une ville médiocre dans la Perse; elle n'est ni des plus grandes, ni des plus petites. Les ruës sont sales, inégales, ni droites, ni longues pour l'ordinaire; mais confuses, tortuës, & mal ordonnées. Les bâtimens n'y sont pas fort excellents. Mais pour ce qu'elle contient, elle est peuplée, & l'on y trouve des marchandises de routes fortes en abondance. En éfet, cette ville est de grand trafic, à cause qu'elle est située au milieu de diverses frontières, pour aller en *Arménie*, dans le *Curdistan*, en *Georgie*, en *Albanie*, vers *Vaheuh* & *Demircapi*; & même à cause du voisinage de la Province de *Ghilan*, & de la rivière de la mer Caspienne, d'où plusieurs marchandises se transportent en divers païs.

Il ne se fait point de vin dans tout le territoire d'*Ardebil*, tant à cause que le païs est froid, que parce que les *Sceichavend*, n'y veulent pas cultiver de vigne, dans la pensée qu'ils ont qu'ils commétoient un grand péché d'en avoir en leur canton, & dans un lieu si saint, tel qu'est celui où *Sciah Sofi* est enterré; lequel, après la Méque, & le sépulcre d'*Ali*, & de *Heusseïn*, passe, parmi les Persans, pour le plus digne de leurs respects, & de leurs adorations. De manière, qu'on ne trouve que rarement du vin dans *Ardebil*; ou s'il y en a, c'est en très-petite quantité, encor est-il caché parmi les moins scrupuleux. Dans le tems que nous y étions, plusieurs jours se sont écoulés, sans en avoir pû recouvrer seulement une goutte; & souvent, faute de
vin,

Le vin y
est in-
terdit.



vin, nous avons passé beaucoup de fêtes sans entendre la Metle. Plusieurs de nos gens portoient, avec beaucoup d'impatience, ce défaut de vin. Pour moi je ne m'en mettois pas en peine; & je croi même que vous ne vous en seriez pas non plus soucié. Mais je me persuade que si nôtre Horatio Pagnani s'y fut trouvé, il auroit été de ceux qui supportoient cette petite disgrâce avec bien de la peine, & qui en perdoient patience, nonobstant la sainteté impertinente & imaginaire de *Sciah Sofi*.

Descrip-
tion de
la Ville
d'Arde-
bil.

Plusieurs gros ruisseaux coulent incessamment, presque par toutes les ruës d'*Ardebil*, & je croi qu'ils naissent d'un petit fleuve qui vient de la montagne; & de cette façon, ils la font presque paroître une autre ville de Venise. Ces ruisseaux sont remplis du meilleur poisson que j'aie jamais mangé dans la Perse, & depuis que je suis parti d'Alexandrie en Egypte. Ils portent particulièrement une grande quantité de bonnes truites. Certains cavaliers Géorgiens de mes amis, que je trouvai un jour dans le jardin de mon logis, comme ils pêchoient dans le gros ruisseau qui y passe par le milieu, m'en aiant donné avis; & moi-même, à leur imitation, aiant tâché d'en prendre, j'en ai mangé plusieurs fois avec grand apétit, principalement lorsque Madame Maani le faisoit cuire, & qu'elle les assaisounoit d'une certaine façon, avec de la canelle, & d'autres épices, qui leur donnoient un goût extraordinaire, & qui en augmentoient la bonté à un point, qu'elles me sembloient beaucoup meilleures que celles que nous avons
acoû.

PIETRO DELLA VALLE. 137
acoûtumé d'aprêter d'une autre manière
en Italie.

Pendant l'été, on passe facilement à gué
les ruisseaux qui coulent par la ville; mais
ils s'enflent l'hyver tellement, que pour
la commodité des gens de pié, on a bâti
par toutes les ruës en divers endroits, une
infinité de petits ponts de briques: & sur
les bords de l'eau, de côté & d'autre, par-
ce que le terrain y est sec, pour y pouvoir
marcher, on a planté plusieurs arbres, qui
rendent les ruës presque par tout, à demi
côvertes d'une verdure très-agréable.

La grande place, est de la forme ordina-
re plus longue que large; mais les bâti-
mens qui l'entourent y sont fort mau-
vais. A proportion de la ville, elle est plus
petite que celle de *Cazuin*. *Ardebil* étoit
autrefois la demeure & le siège d'un *Chan*,
& capitale de la Province. Mais depuis
que le Roi a fait mourir *Zulfcâr Chan*,
qui fut le dernier de la race des *Sceicha-
vend*, qui y commanda, il n'a pas voulu
permettre qu'aucun *Chan*, n'y d'autres per-
sonnages de si grande autorité, y fissent
leur résidence. Desorte qu'aujourd'hui el-
le est gouvernée par des gens & des officiers
qui n'ont pas tant de crédit, & qui sont
davantage de sa dépendance. La maison,
qui appartenoit à ce *Zulfcâr Chan*, est au-
jourd'hui le Palais Royal; parce qu'il n'y
en a point de plus considérable. Mais je la
trouve fort belle pour la ville; & la place
qui est au-devant assez spatieuse, de même
que les jardins publics & particuliers, l'a-
partement de l'*Haram*, & toutes les autres
choses qui sont nécessaires pour la perfec-
tion.

En quel-
que fa-
çon elle
a du ra-
port à
celle de
Venise.

138 VOYAGES DE
tion, & l'accomplissement d'une maison
Roïale.

Au reste, je ne sai rien de remarquable dans *Ardebil*, que la Mosquée de *Sciah Sofi*, dans laquelle il est enterré, & à son imitation, tous les Rois, & toutes les personnes les plus qualifiées de sa famille de la maison Roïale, qui règne heureusement aujourd'hui. A quelque distance de la grande place, la première & la plus grande porte de la susdite Mosquée, est située dans une rue fort étroite, comme toutes les autres, que ces petits ruisseaux, dont je vous ai parlé, ne mouillent point, vis-à-vis une petite ruelle, que l'on a disposée exprès à côté de ce même chemin. Plusieurs chaînes de fer croisent cette porte; les unes, de droit à gauche, & les autres du haut en bas, depuis la première jusqu'à terre, de la même façon que les maquignons & les voituriers de nos quartiers, en usent dans les écuries. Quelque criminel que ce soit, qui peut toucher ces chaînes, ou se retirer dans le lieu qui en est fermé, ne doit rien craindre de la part de ceux qui le poursuivent, & tant qu'il y demeure, la justice n'a aucun pouvoir sur lui pour le pousser à bout, non pas même le Roi, pour grand que seroit le crime, dont on l'accuseroit. Voilà pourquoi, il s'y fait un concours de tous les endroits de la Perse, & que plusieurs s'y retirent & y demeurent pour la sûreté de leur vie: comme des gens qui se seroient volontairement releguez dans une douce & supportable prison.

Au-dedans de cette première porte, il y a une grande cour, autour de laquelle on a bâti

La ville
d'Arde-
bil est
un azile
pour les
crimi-
nels.

bâti une infinité de boutiques, qui sont remplies de toutes sortes de marchandises, tant de celles qui sont bonnes à manger, que pour se vêtir. Et comme ce lieu est de grand abord, où, de tous les côtez de la Perse, le peuple forme des vœux, & se rend par dévotion, les boutiques fournissent les choses nécessaires, non-seulement à ces pauvres prisonniers volontaires, qui n'osent sortir, mais encor à tous ces superstitieux pelerins, & autres personnes qui en veulent acheter. Après avoir traversé cette grande cour, on trouve une seconde porte, qui est fermée, comme la première, avec des chaînes, & sur laquelle on a bâti quelques apartemens, & des balcons ouverts, dont les uns sont destinez en partie pour les prisonniers, & les autres pour quelques Officiers de ce lieu. Au-dedans de la seconde porte, il y a une autre cour plus longue que large, dont la forme n'est pas fort agréable : & qu'alors on pavoit de pierres, par ordre un exprès du Roi. Sur les côtez de cette cour, on fait un canal pour se baigner, & d'autres commoditez, dont ils ont acôûtumé de se servir.

Au bout de cette seconde cour, à main gauche, vers une autre petite porte, qui a son issué dans un autre ruë, il y a un endroit, où, vis-à-vis la cuisine, on donne tous les jours à manger, par charité, & pour l'amour de Dieu, à une infinité de pauvres; en un mot, à tous ceux qui en desirent. L'aumône que l'on y distribuë, n'est que *Pilao*, dont je vous ai entretenu autrefois, mais aprêté fort délicatement. Le nombre des pauvres, & des autres qui

On y
donne à
manger
à beau-
coup de
pauvres.

en viennent prendre par dévotion, est si grand, parce qu'on en donne même, non-seulement à ceux qui en mangent sur le lieu; mais encor à qui que ce soit qui s'y rend dehors, ou qui en envoie quérir; que le matin, & le soir, il y a toujours dans la cuisine trente-cinq grandes chaudières, que l'on remplit, & que l'on vide incessamment. Dans le commencement on distribuoit, le matin seulement, du *Pilao*; mais le Roi *Abbas*, qui régné aujourd'hui, a fait un fond pour celui que l'on donne le soir, & à présent on en distribuë le matin & le soir. Cette fondation suffira toute seule, pour immortaliser le nom du Roi *Abbas* dans la Perse, & le faire passer parmi eux pour saint. Parce qu'il y a plusieurs de ces *Sofis*, & quantité d'autres coquins, qui, par un éfet de leur lâcheté & de leur fainéantise, ne voulans point faire d'autre métier, sous prétexte de dévotion, de vâquer à la prière, & à la contemplation, se contentent seulement du *Pilao* de *Sciah Sofi*, & de quelques autres petites aumônes qu'ils demandent humblement, & qu'on ne leur refuse pas, pour se vêtir. De manière, qu'il ne faut pas douter que la générosité du Roi *Abbas*, dont ils jouissent aujourd'hui, & que ce surcroît de charité, qu'il exerce envers eux tous les soirs, ne leur inspire après sa mort des sentimens extraordinaires de reconnoissance à son égard, pour publier par tout ses vertus, & faire croire au peuple qu'il n'est point de saint qui lui soit comparable.

Au de-là de cet endroit, où l'on distribuë le *Pilao*, on trouve d'abord un petit Corridor,

dor qui a deux portes; l'une au commen-
 cement, & l'autre au bout. Elles ne sont
 pas fort grandes à la vérité, mais toutes
 couvertes, quoique grossièrement, de bel-
 les lames d'argent. Entre ces deux portes
 du Coridor, on trouve la Mosquée, où
 l'on fait la prière, & dans laquelle on entre
 par l'un des côtez de sa longueur. Cette
 Mosquée est d'une grandeur fort raisonnable,
 toute découverte, sans voute, & sans
 aucun toit, excepté qu'au bout, & à l'en-
 trée, on y a élevé deux tribunes, qui sont
 voutées. Vous remarquez ici que cette fa-
 çon de Mosquée découverte est très-com-
 mune & ordinaire dans la Perse. Celle-là
 même que le Roi fait bâtir à present dans
Hispahan, au bout de la grande place,
 comme je vous en ai écrit autrefois, n'est
 pas autrement, quoiqu'elle soit fort spa-
 cieuse & fort grande. *Thucidide* remar-
 que aussi qu'anciennement, & même du
 tems des Grecs, on faisoit des Temples
 découverts & sans toit. Et pour se con-
 former à ce que cét auteur en a avancé,
 il semble que le Temple de *Minerve*,
 dans lequel *Pausanias*, qui fut convaincu
 de trahison par les *Lacédémoniens*, se reti-
 ra inutilement, comme dans un azile, étoit
 sans toit, & qu'il n'y avoit rien autre cho-
 se de couvert que cette petite Chapelle qui
 y étoit comprise, d'où ce pauvre miséra-
 ble, qui agonisoit déjà, fut tiré par force.
 Traversant la Mosquée, découverte sur
 la largeur, on va droit à la porte d'une au-
 tre Mosquée, qui est couverte & petite,
 sous le dôme de laquelle, qui paroît par-
 dehors un ouvrage assez médiocre, & re-
 vétu

Les Mos-
 quées
 dans la
 Perse, ne
 sont pas
 couver-
 tes.

Sépulture
des
Rois de
Perse.

vêtu de faïence verte, & tout garni d'argent par-dedans, sur le rapport de ceux qui l'ont vû; *Sciah Sofi* est enséveli dans un grand tombeau éminent, & richement couvert de précieux draps de soïe, en un lieu séparé, & fermé d'une cloison tout à l'entour, qui contient aparemment ce qu'ils estiment davantage, & ce qu'ils ont de plus riche & de plus précieux. Un peu plus bas, dans le reste du corps de la Mosquée, les Rois, & les autres personnes de la maison Roïale, sont ensévelis tout à l'entour, dans des sépulcres qui sont faits comme de grands cerceüils, tous couverts de riches étofes de soïe & d'or.

Je n'ai jamais voulu entrer en cette Mosquée; parce que ceux qui s'y rendent, sont obligez d'y faire plusieurs révérences, des genufléxions, des actes d'adorations, & d'autres semblables cérémonies, auxquelles je ne pûs pas me résoudre; & ne les faisant pas, j'aurois été remarqué, & peut-être même que j'en aurois reçu quelque déplaisir; parce qu'il n'est pas permis d'y entrer, ni aux Chrétiens, ni à quelqu'autre que ce soit qui ne professe pas le Mahométisme. Mais Madame Maani y entra un jour inconnüe, avec quelques autres femmes. En éfet, elle le pouvoit très-facilement, parce qu'elle marche toujourns avec le voile baissé; & elle s'y rendit dans un tems que la foule y étoit grande, & que l'on ne pouvoit pas s'apercevoir, si elle s'aquitoit ou non de toutes ces cérémonies, ou de ce qu'il s'y faisoit. En un mot, elle me raconta que la Mosquée couverte, est divisée, en dedans, en plusieurs cellules l'une dans l'autre,

tre, dont les deux premières sont vides, & où l'on ne voit rien autre chose qu'une grande quantité de lampes d'argent, qui sont suspenduës en l'air, avec plusieurs œufs d'Autruches, selon la coûtume de tous les Mahométans, & dont les planchers sont couverts de tapis de pié, avec de certains grands chandeliers, qui portent des chandelles de cire, d'une hauteur extraordinaire, qui néanmoins ne brûlent jamais, mais que l'on conserve seulement par galanterie & pour l'ornement. Et dans ces chambres, dont les portes sont toutes couvertes d'argent, l'on voit toujours plusieurs *Mulla*, qui lisent incessamment leurs prières en de certains grands livres, qui demeurent à cet éfet sur des pulpitres.

Les Mulla prient incessamment sur la sépulture de *Sciach Sofi*.

Après avoir traversé ces deux chambres, on entre dans une troisième, où sont les sépultures, & qui est au-dessous du dôme. Celle-là est aussi toute remplie de lampes; & de plus, on a suspendu au-dessus de la sépulture de *Sciach Sofi*, huit grands grenats d'argent qui servent d'ornement: & sur le devant de l'enceinte de la sépulture, il y a une petite fenêtré, par laquelle un homme ne peut y entrer que couché. Personne ne passe jamais par cette ouverture, que le Roi seulement, lorsqu'il veut y aller faire ses prières, & penser sérieusement à l'état de sa conscience: & les petites fenêtrés, qui sont le plus riche, & le plus précieux morceau de la Mosquée, sont d'or massif, & enrichie de diverses pierres précieuses.

Lorsque Madame *Maani* entra en cette Mosquée, il y avoit quantité de gens. Et elle me dit que tous, particulièrement les fem-

femmes, ne s'y occupoient qu'à prier avec beaucoup de ferveur, pour les heureux succès de la guerre, dont ils appréhendoient quelque funeste événement : qu'elles demandoient peut être que l'armée des Turcs s'anéantit, qu'elle ne vint pas en *Ardebil*, que le *Serdar* mourût, que *Sciah Sofi* les exterminât tous, & choses semblables, auxquelles les *Mulla* répondoient tous ensemble, comme un second chœur, & à haute voix, *Amin*; c'est-à-dire, *Amen*; ainsi soit-il. Mais Madame *Maani*, pour se conformer aux autres, ne pas demeurer toute seule dans le silence, & pour se moquer d'eux & de toutes leurs cérémonies, dit en langue Arabe, afin qu'on ne l'entendît pas, *Charafic*, parole usitée parmi les Arabes, qui signifie une raillerie, que j'ai voulu supprimer en nôtre langue, pour ne pas choquer les oreilles délicates, l'entendant de *Sciah Sofi*, *Aissò dicenno*. Mais les pauvres *Mulla*, & les femmes, qui croioient qu'elle avoit dit quelque chose de bon & d'avantageux, répondirent tous ensemble, & de toutes leurs forces, *Amin*, *Amin*.

Madame
Maani
entre
dans la
Mosquée
de Sciah
Sofi &
s'en mo
que.

Au reste, il n'y a rien de remarquable dans *Ardebil*; seulement, comme je me promenois, un jour par la ville, j'observai que les paisans de ces quartiers, ne se servent ni de chevaux ni de mulets pour charrier leur bagage, mais seulement de bœufs & de vaches, qui sont presque toutes noires, ou tachetées de diverses couleurs, & plus petites que les nôtres: ce qui est de curieux, c'est qu'ils ne les ajustent pas avec des bâts, mais avec de certaines housses, comme
des

des survestes, qui leur couvrent presque tout le corps, & qui sont de grosse toile, dont on se sert pour faire des sacs, & piquée avec de la laine, ou chose semblable : & de cette façon, ces sortes de houffes sont fort commodes; ainsi ils s'en servent au lieu de bas, & quelquefois même de selle sur leurs chevaux, principalement lorsqu'ils ont quelque voiage à faire. Voilà ce que j'avois à vous dire du país & de la ville d'*Ardebil*, pour vous en donner quelque légère connoissance.

Cependant on ne passoit le tems dans *Ardebil*, qu'à attendre & à chercher à tous momens des nouvelles différentes; ce qui tient ordinairement le peuple dans une consternation, & dans une extrême inquiétude, sur-tout en une semblable conjoncture. J'appris, l'un de ces jours, de fort bonne part, que *Carcica Beig*, Lieutenant Général pour le Roi, étoit en campagne, avec son armée, au-delà de *Tébriz*; & qu'ayant envoié un courier au Roi, pour le prier d'agréer qu'il donnât bataille aux Turcs, dont l'armée n'étoit éloignée tout au plus que de trois journées de la sienne: le Roi lui avoit fait réponse, que s'il l'entreprendoit de cette façon, il le déclaroit son ennemi: que le pain & le sel du Roi, qu'il avoit mangé, qui est une façon de parler parmi les Orientaux, lui fût un poison, & lui fit perdre la vie, s'il combattoit contre les Turcs, ou s'ils s'en aprochoit, en quelqu'endroit qu'ils fussent.

Impré-
cation
du Roi
de Perse,
sur son
Lieute-
nant Gé-
néral.

Le Roi se comporta de la sorte envers son Lieutenant Général; parce qu'il vouloit attendre le fort de l'hiver; & en même-tems,

quand les Turcs auroient consommé les munitions qu'ils portoient, & qu'ils seroient persécutés de la faim & de la rigueur de la saison, fondre sur eux, & les surprendre au milieu de son pays, d'où ils ne pourroient pas facilement se sauver, lorsqu'ils se seroient rendus en ces quartiers, destituez de gens, & des choses nécessaires à la vie. Le Roi s'étoit particulièrement occupé de cette ruse, par les ordres qu'il avoit donnez à ses Officiers, de contraindre le peuple d'abandonner les lieux par où les Turcs devoient passer, & d'emporter ce qu'ils y possédoient, sans y laisser aucune provision. Il contoit, aidé de la rigueur du tems, de tant d'incommoditez & de misères que les Turcs souffriroient, & qui en extermineroient davantage que les cimenterres, les joindre avec tout l'avantage possible, & les tailler en pièces, sans perdre, ni même hasarder ses troupes.

Le Roi étoit dans ces sentiments, & ne s'est jamais comporté autrement, dans toutes les guerres, & dans toutes les entreprises qu'il a faites. Ce fut aussi par ce moyen-là, qu'il remporta les années passées, cette victoire si signalée sur *Bachia Cicalla*, qui fut un des plus grands progrès qu'il ait jamais fait. C'est de cette façon-là qu'il a combattu tous les autres Généraux des Turcs, qu'il les a repouffez, tout au moins, s'il ne les a pas vaincus, & qu'il a rendus inutiles ces grands desseins, qu'ils avoient formez contre lui. Et, si je ne me trompe, je croi que de tout tems les Médes, les Persans, & les Parthes, en ont usé de la sorte contre tous les Occidentaux; & anciennement

nement même contre nous autres, du tems des Crassus, des Pompées, des Mithridates, & de tant d'autres fameux Capitaines. De manière que nous pouvons dire, que les noms & les tems se changent; mais que les pais & les affaires sont toujours les mêmes.

Le mardi d'après, qui étoit le vingt-unième, le Roi vint, & entra dans *Ardebil* sur le soir; parce que jusqu'alors il étoit demeuré où je l'avois laissé. Il entra seul, avec les femmes, sans avoir voulu permettre qu'on fût au-devant de lui, ni qu'on lui fît la réception & les compliments, auxquels ceux de la ville s'étoient disposez, peut-être à cause quel'état présent des affaires, & les pensées funestes & fâcheuses de la guerre qui l'ocupoient, ne permétoient pas qu'on s'appliquât à de semblables divertissemens. Il laissa son camp; c'est-à-dire, les tentes, & le bagage à l'endroit que je vous ai spécifié ci-dessus, & défendit qu'on les transportât ailleurs. Il permit néanmoins à tous ceux de l'armée d'aller en *Ardebil*; mais armez à la légère; & en éfet, ils s'y rendirent presque tous.

Le lendemain *Casum Beig*, surnommé *Burum Casmu*; c'est-à-dire, *Casum* au nez, parce qu'il l'avoit extrêmement grand, arriva de l'armée des Turcs dans *Ardebil*; & celui-là même que le Roi avoit envoyé Ambassadeur à Constantinople, pour y négocier la paix dans le tems que j'y étois; mais que *Sultan Ahmed*, qui régnoit alors, ne voulut jamais recevoir, ni lui donner audience. De manière, que sans se mettre en peine s'il violoit le droit des gens en sa personne; tant qu'il vécut, il le retint toujours

Le
Grand
Seigneur
fait em-
prison-
ner
l'Ambas-
sadeur
Persan

en qualité de prisonnier ; au commencement , en sa maison particulière ; mais depuis encor , sur les assurances qu'on m'en a données , dans les sept tours , qui est une prison manifeste & évidente , quoique délicateuse & agréable , à cause des beaux jardins , & de toute sorte de commoditez , & le lieu où l'on renferme les prisonniers de condition. Après avoir languï plus de trois ans en cette captivité , *Sultan Ahmed* étant mort ; *Sultan Mustapha* son frère , qui lui succéda à l'Empire , le reçût : & après lui avoir donné audience , avec beaucoup de témoignages d'amitié , il le congédia incontinent , & l'envoia à *Halil Bacha Serdar* , ou Généralissime des Turcs , qui étoit alors en Asie , vers la Mésopotamie , avec ordre de traiter de la paix avec lui. Le Grand Seigneur , comme nouveau dans le gouvernement , & très-peu informé des affaires de son Roïaume , s'en remétoit de la sorte à son Lieutenant Général , qui conduisoit toutes ces négociations depuis plusieurs mois. Ce même *Halil Bacha* le renvoïoit donc au Roi , & en même-tems il députa avec lui un autre Ambassadeur Turc , plus considérable que celui qui parut à *Cazuin* , avec de nouvelles propositions & traitez de paix ; pour répondre peut-être à cette autre Ambassade de *Cazuin* , qui eut si peu de succès.

Les Turcs sollicitent le Roi de Perse de faire la paix.

Je trouvai étrange , que les Turcs , dont ses troupes étoient sans comparaison plus nombreuses que celles du Roi de Perse , se missent tant en peine de faire la paix , & qu'ils en sollicitassent , pour ainsi dire , le Roi de Perse par ces Ambassades réitérées.

D'où

D'où je tirai cette conséquence, que ces empressements ne pouvoient naître sans doute que de l'une de ces deux raisons; ou parce que s'ils desiroient tout de bon de faire la paix, il falloit de nécessité qu'il y eût quelque autre chose, qui leur fut plus sensible, & dont ils jugeoient les suites beaucoup plus dangereuses, puisqu'ils sembloient vouloir quitter la partie, & cesser de faire la guerre dans la Perse; à quoi peut-être leurs divisions particulières les pouvoient engager. En effet, ce n'étoit pas une chose extraordinaire qu'ils fussent desunis, en vûe de l'élevation de *Sultan Mustapha* à l'Empire, au préjudice des enfans de *Sultan Ahmed*, qui étoient vivants, & qui y avoient de légitimes prétentions; & de la déposition qui se fit depuis, de *Sultan Mustapha*, en faveur de *Sultan Othoman* son neveu; *Sultan Mustapha* vivant encor, mais dans les fers & dans la captivité; ou pour quelque autre guerre étrangère, qui leur seroit de la dernière importance, & qu'on leur auroit déclarée, ou en Hongrie, ou en quelque autre endroit de l'Europe. Ou bien il se peut faire qu'ils ne desiroient pas la paix; mais qu'ils feignoient de la solliciter; & que sous prétexte de négociations, ils envoioient de tems en tems tous ces Ambassadeurs, comme autant d'espions, pour s'informer de leurs deportemens, & juger des forces du Persan.

Les nouvelles que le Roi reçût le samedi vingt-cinquième d'Août, nous confirmèrent tous en cette seconde opinion; savoir, que l'armée des Turcs, au nombre de



Un courrier a-
porte des nou-
velles au
Roi de
la mar-
che des
Tures,
dont il
est épou-
venté,

trois cens milles hommes, selon le bruit commun, qui enchérit toujours sur de semblables nouvelles, & qui épouvente les moins courageux, nonobstant l'Ambassade que le *Serdar* avoit envoyée avec *Casum-Beig*, avançoit incessamment, & qu'elle n'étoit éloignée de *Tébriz*, que de quatre petites poses de caravane, dans la résolution de pousser jusqu'à *Ardebil*. Cette nouvelle surprit, & étonna tellement le Roi, que sur le midi, lorsque personne ne va par la ville, & qu'un chacun est chez soi, il alla seul; chose que je sai, par le moien des femmes & de l'*Haram*, dans la Mosquée de *Sciah Sofi*, où aiant fait fermer les portes sur lui, & étant seul avec le *Mutueli*, qui est un des principaux Officiers, auquel la garde de ce lieu, & des choses qu'ils estiment les plus saintes & les plus sacrées, est confiée; après avoir fait une longue & dévote prière à son sould & faux-*Prophète*, s'étant prosterné sur la sépulture, il commença à répandre des larmes en abondance, & demeura long-tems en cette posture: & dans le Palais même, il demeura tout le long du jour très-mélanholique, fondant presque toujours en larmes.

Je vous avouë que j'en avois beaucoup de compassion. Parce qu'en éfet, il étoit impossible que le pauvre Roi ne fut dans une extrême affliction, de se voir en danger de brûler lui-même les sépultures de tous ses ancêtres, & de ceux qu'il a en vénération, & qu'il estime saints, ou de les laisser brûler aux ennemis. Cette disgrâce, principalement en une personne de cette condition, mérite assurément que
tout

PIETRO DELLA VALLE. IST
tout le peuple y compatisse. Quelques-uns veulent conclure, des larmes que le Roi *Abbas* verse facilement, qui lui sont très-familières, de ce qu'il n'a jamais voulu choquer les Turcs, depuis les dernières conquêtes qu'il fit sur eux dans le commencement, plutôt par un éfet de sa bonne fortune, comme disent les jaloux de sa gloire, que de sa belle conduite, de son courage invincible, & de ce qu'il a négligé d'en faire jamais de nouvelles, quoiqu'il en ait souvent eu des occasions favorables; qu'il est extrêmement mol, & qu'il n'est pas véritablement généreux, comme tout le monde le publie, & que lui-même affecte, autant qu'il peut, d'en donner des preuves. Je suspends néanmoins mon jugement sur toutes ces considérations. Parce que toutes ces choses peuvent être en lui des éfets, non pas de foiblesses d'esprit; mais en partie de prudence, & en partie d'un bon naturel, & d'une compléxion tendre, qui le porte facilement à pleurer de la sorte, & à toutes ces façons de faire, sans que le courage soit altéré, & qu'il perde de sa vigueur.

Quoiqu'il en soit, il est sans doute, que ce samedi, il souffrit intérieurement des combats étranges, & des peines inconcevables. Il étoit de si mauvaise humeur, qu'un païsan, lui étant allé présenter le même jour une requête, un peu à contretems, pour un sujet peut-être qui ne le méritoit pas, il se mit en une si furieuse colère, qu'il commanda à l'heure même, sans autre forme de procès, qu'on le pendît par les piés à un arbre au milieu de la place.

Le Roi
Abbas,
est un
Prince
d'un bon
naturel.

Je me rencontrai, comme on le conduisoit au suplice; & parce que ce châtement de pendre par les piés, dont on se sert fort souvent dans la Perse, est une chose aussi extraordinaire que curieuse, je vous en entretiendrai succinctement. Ils percent les jambes du criminel, où elles se joignent au pié, entre l'os, & ce gros nerf qui y est; de la même façon que les cuisiniers de nos quartiers en usent envers les chèvres, lorsqu'ils les veulent écorcher. Ils passent une corde par ces trous, & attachent par-là le criminel à un arbre de telle hauteur, que la tête & le commencement des épaules, touchent à terre. Si le criminel doit mourir, ils le laissent suspendu de la sorte, l'espace d'un jour ou deux; & à la fin il meurt de misères: ou bien, s'il ne meurt pas, ils avancent ses jours, en lui ouvrant le ventre d'un grand coup de cimeterre qu'ils lui donnent: & de cette façon, la mort est cruelle & très-sensible; parce que d'abord qu'on a donné le coup d'estramacon, les intestins sortent incontinent, & se répandent sur le visage du patient; mais pour cela, il ne meurt pas d'abord; au contraire, il s'éforce, autant qu'il peut, de les mettre dedans: à la fin néanmoins il expire, dans des tourmens inconcevables. Mais si le criminel, qui est pendu par les piés, ne doit pas mourir, comme fut celui d'*Ardebil*, dont nous parlons, ils le tiennent suspendu une heure ou deux, puis ils le délient; de cette façon il ne meurt pas, & n'a point de mal; il a seulement besoin, selon moi, de beaucoup de patience, pendant qu'il regarde le Ciel à l'envers.

Le

Le vingt-huitième d'Août, le Roi reçut ^{Les Per-} des lettres de la part de son Lieutenant ^{sans sa-} Général *Carcica Beig*, par lesquelles il ^{vent fai-} lui donnoit avis, qu'il avoit si bien inon- ^{re la} dé le territoire de *Tebriz*, par le moien d'un ^{guerre,} fleuve qui couloit là auprès, & qu'il avoit desséché, que les chevaux ne pouvoient plus y passer, sans en avoir jusqu'aux sangles, partant que le Roi ne devoit rien craindre; & que les affaires étoient en tel état, qu'il assuroit que pas un Turc ne retourneroit en son país pour y porter des nouvelles de ses compagnons. Il lui mandoit aussi, que la disenterie incommodoit fort l'armée des Turcs; que leur plus cruel ennemi étoit la famine, & que les vivres commençoient à y manquer.

Le Roi fut fort réjoui de toutes ces bonnes nouvelles. Mais parce qu'il savoit que ^{Les ha-} le peuple d'*Ardebil* étoit dans la dernière ^{bitans} consternation; que la crainte avoit fait d'é- ^{d'Arde-} tranges impressions sur leurs esprits, jus- ^{bil sont} qu'à vouloir se retirer au plutôt en des lieux ^{dans une} plus assurés; il fit incontinent publier, ^{grande} pour les encourager un peu, que person- ^{conster-} ne n'eût à sortir d'*Ardebil*, au moins les ^{nationa} habitans de la ville; laissant néanmoins la liberté aux marchands, tant du país, qu'étrangers, d'en partir, & d'aller avec leurs marchandises en quelque endroit de ses Etats qu'ils desireroient, sans leur permettre néanmoins de passer par la Turquie.

Le Roi fit réponse à *Carcica Beig*, qu'il laissât aux Turcs la liberté d'avancer dans le país, autant qu'ils voudroient; qu'alors il demeureroit derrière, avec son armée de

Persans, pour leur fermer le passage, lorsqu'ils croiroient s'en retourner; qu'il divisât ses troupes en deux petits corps d'armées; qu'il en retint un auprès de lui; que l'autre batit la campagne: & que s'écartant quelque peu par un autre chemin, il suivit l'armée du Turc par derrière, sous la conduite de ce bon vieux Capitaine *Imir-Guneh Cham d'Erouan*, lequel, après avoir laissé une bonne garnison dans *Erouan*, s'étoit retiré, avec le reste de ses troupes, & uni à *Carcica Beig*. Et que quand la saison seroit plus fâcheuse, & l'armée des Turcs dans de plus grandes incommoditez, alors ils s'uniroient ensemble, pour l'investir de trois côtez; savoir, le Roi à la tête, avec notre armée qui l'accompagnoit; *Carcica Beig*, d'un côté; & *Emir-Gunch Chan*, de l'autre: de manière qu'ils l'extermineroient. Voilà à peu près ce que le Roi lui manda, & ce qu'il étoit résolu de faire.

Je vous débite exactement le succès de toutes ces conférences, avec tous les avis & toutes les nouvelles, tant bonnes que mauvaises, que l'on reçût à toute heure; afin que vous soiez parfaitement informé, non-seulement de ce qui s'est passé; mais encor de toutes les raisons, & du fondement de tous ces démêlez: en un mot, de l'intrigue, du fin, & du secret le plus caché des affaires, qui n'étoient communiquées qu'à très-peu de personnes. De cette diversité de nouvelles & d'ordres, que l'on donnoit les uns sur les autres, vous jugerez facilement de l'inquiétude des habitans d'*Ardebil*, pendant tous ces tintamares; de l'affliction des pauvres vassaux, & de ceux qui
y pos-

PIETRO DELLA VALLE. 155
y possédoient du bien , parce qu'ils étoient
menacez à toute heure , & qu'ils flotoient
incessamment entre l'espérance & la crainte.

Le matin du trentième d'Août , je me rendis , selon la coutume , au Palais du Roi , où je trouvai le *Mehimandar* , qui m'assura que le Roi avoit fait commandement à tout le peuple de *Tébriz* ; je veux dire aux païsans , & aux habitans de la ville , d'en sortir , & de se retirer en des lieux de sûreté , avec tous leurs meubles , & leurs provisions , abandonnans entièrement la ville , aux environs de laquelle *Carcica Beig* voltigeoit incessamment avec son armée , en attendant les ennemis , contre lesquels il s'étoit fortifié , par le moïen de ces mares ou écluses , qu'il avoit faites pour inonder le païs.

On lui
apporte
des nou-
velles de
la ville
de Te-
briz.

Le même jour , après dîner , l'Ambassadeur Turc , duquel je vous ai entretenu ci-dessus , que l'on atendoit depuis quelque tems , & qui fut envoyé de la part du *Serdar* , avec *Burûn Casûm* , fit son entrée dans *Ardebil*. Il arriva ainsi tard ; mais je ne sai si c'étoit pour inspirer quelque estime de sa personne , qu'il alloit à si petites journées , ou à cause de la diligence que faisoit *Burûn Casûm* , qui vouloit paroître à la Cour devant lui , afin de donner quelque avis nécessaire au Roi avant qu'il fut arrivé.

Le lendemain , qui étoit le dernier jour d'Août , le Roi donna audience sur le soir au susdit Ambassadeur. Il le reçut sans cérémonie , sans lui faire aucun honneur , sans le régaler publiquement , selon sa coutume ordinaire ; sans y appeler les hôtes , ni qui que ce soit ; & sur les assurances que l'on

m'en donna, sans même l'avoir fait asséoir. Il lui parla toujours en particulier; & cette conférence se passa de telle sorte, que les plus familiers, & les plus intimes du Roi ne s'y trouvèrent pas: de manière qu'il fut impossible de savoir le sujet de leur entretien. On entendit seulement, lorsque l'Ambassadeur arriva, & qu'il presenta la lettre, que le Roi lui dit hautement, que quand il auroit pris *Baghdad* & *Alep* sur le Turc, alors il feroit très-volontiers la paix. Mais je me raillai de cette façon de parler; parce que je sai que ce fut une des rodomontades du Roi Abbas, dont les François se servent ordinairement. Les gens de l'Ambassadeur Turc ne furent pas même admis avec lui à l'audience; mais ils demeurèrent tous à la porte, un peu méprisez, sans avoir été invitez de s'asséoir, & sans avoir reçu aucune caresse, ni civilité de personne.

De plus, le Roi avoit fait aussi publier le même jour, par toute la ville, avant que l'Ambassadeur fût admis à l'audience, que qui que ce soit, de quelque qualité qu'il fût, sur peine de la vie, ne fût si hardi que de conférer avec l'Ambassadeur Turc, non pas même avec aucun de ses gens, ni de traiter avec eux en aucune façon, ni de leur vendre quoi que ce soit, ni pour se vêtir, ni pour manger; parce qu'ils étoient nourris abondamment aux dépens du Roi, & qu'il n'étoit pas nécessaire qu'ils achetaissent aucune chose. Et il fut conclu, qu'on tiendroit la main à l'exécution de cet Arrêt, avec tant de rigueur & de sévérité, que peu de tems après la publication des ordres du Roi,

Observe une grande rigueur envers

lui.

Roi, un pauvre artisan, qui n'en savoit rien, aiant été convaincu d'avoir vendu je ne sai quoi à un Turc, fut pris incontinent, & conduit en même-tems dans la place, pour y être pendu, sans autre forme de procès; mais son innocence aiant été reconnue, & qu'il n'avoit péché contre les ordres du Roi, que par ignorance, il fut délivré & renvoié absous.

Le Roi ne se comporta de la sorte envers l'Ambassadeur Turc, que pour se vanger des injures qu'ils avoient faites dans Constantinople à son Ambassadeur *Burùn Cassim*; ou bien, peut-être, pour lui ôter par ce moien-là, la connoissance de ses desseins, & lui cacher entièrement ses affaires. Incontinent après l'audience, on fût les conditions de paix que les Turcs proposoient; tant à cause, peut-être, que l'Ambassadeur Turc avoit ordre de les publier, que parce qu'on ne garde guères de secret à la Cour de Perse; & que les affaires, les plus cachées, s'y révelent à la fin.

Les conditions étoient, que tous les ans le Roi donneroit aux Turcs un tribut de soie: je ne sai si c'est de deux ou de trois cens charges, selon l'ancienne coutume, que les Turcs néanmoins auroient bien volontiers changé, de la même façon qu'ils en usoient autrefois, en un autre present, d'une bien plus petite conséquence, & de moindre valeur, de certaines étofes d'écarlates, & d'autres communes & grossières, pour faire des couvertures aux chevaux qui sont dans l'écurie, & de je ne sai quelles autres bagatelles. Que le Roi restitueroit toutes les terres qu'il a prises sur les Turcs;

la.

Les Perses
sans se
font pas
secrets.

Condi-
tions,
de la
part des
Turcs,
au Roi
de Perse.

458 VOYAGES DE
savoit, *Tébriz*, & son territoire; *Sciuma-
chi*, avec tout le *Scervan*; d'autres lieux de
la Médie; *Demir-Capi* encor, comme je
croi; & *Nachivan*, avec toutes les autres
places de l'Arménie. Qu'il restitueroit tout
les païs, desquels il s'étoit emparé sur
les Géorgiens, & qu'il donneroit aux Turcs
un de ses enfans en ôtage.

Voilà en substance ce que le Grand Turc
demandoit. Mais le *Serdar* ajoûtoit, pour
son intérêt particulier; qu'il avoit infini-
ment fatigué en cette guerre; qu'il ne pré-
tendoit pas avoir travaillé inutilement: &
partant, que s'il se devoit retirer, il vou-
loit qu'on lui fit un présent qui en valut la
peine.

Les
Orien-
taux ne
gardent
pas vo-
lontiers
leur pa-
role,

Le Roi auroit volontiers consenti de
donner de la soïe; au moins pour une fois
seulement, en forme de présent, & peut-
être de lui en promettre tous les ans, avec
la liberté d'en user ensuite comme il lui
plairoit, & qu'il le jugeroit à propos; par-
ce que dans l'Orient, ils ne font pas grand
scrupule de manquer à la parole qu'ils ont
donnée. De restituer du païs conquis, il
n'en vouloit point entendre parler. Pour
la condition de l'ôtage, il la condannoit
d'impertinence; parce qu'il voïoit bien,
que les Turcs vouloient, par cette adresse,
lui déclarer avec le tems une autre guerre
plus sanglante, en lui renvoïant son fils,
en qualité de son plus grand ennemi, après
l'avoir élevé à leur mode, dans des préten-
tion de succéder à l'Empire, avec le secours
qu'ils lui feroient espérer, & qu'en cette
ocasion, ils lui fourniroient des troupes
suffisantes, pour y parvenir facilement.

Si

Si bien que le Roi faisant de sérieuses réflexions sur cette proposition, ne vouloit point absolument donner d'otage. Mais son peuple, qui soupiroit après la paix, & particulièrement les Satrapes, & les principaux de la secte, qui le taxoient d'injustice, & qui lui disoient qu'il étoit coupable devant Dieu de faire la guerre aux Mahométans, quoi qu'infidèles & hérétiques; lui persuadèrent si bien, & l'importunèrent tant, de donner cet otage, pour terminer le différend, & mettre ses sujets en possession d'une profonde paix; que le Roi, adroitement néanmoins, comme je croi, & comme la fin le fit assez connoître, témoigna qu'il consentoit à cet otage, non pas pourtant d'un de ses enfans, dont il donna l'exclusion à son Conseil. Mais comme *Sarù Chogia*, l'un des plus puissans *Vizirs*, & *Corci-baschi*, gendre du Roi, étoient les principaux agens; & que tous deux ensemble panchoient fort à la paix, peut-être pour leur intérêt particulier; ce Prince feignit de se résoudre, à leur considération, d'en donner un autre au Grand Seigneur, sous le nom de son fils, quoique véritablement il ne le fut pas.

Mais que croïez-vous que le Roi, qui est extrêmement adroit & rusé, fit en cette occasion, pour se défaire de tous ces importuns, qui le vouloient engager à faire une paix, qui ne lui étoit ni avantageuse ni honorable? Il proposa incontinent, & publia qu'il vouloit donner aux Turcs pour otage, sous le nom de son fils, un jeune enfant de ce *Zulfcar Chan*, duquel je vous ai fait mention une fois ci-dessus; lequel jeu-

ne

ne homme, du côté des femmes & de sa mere, est neveu, ou fort proche parent du Roi. Et il le proposa, comme une personne, dont la naissance devoit être suspecte, avec raison à *Sarù Chogia*, qui desiroit la paix, de même qu'à *Carcica Beig*, Généralissime, à cause que *Zulfcar Chan*, pere de ce jeune Prince, avoit été massacré par *Carcica Beig*; & que le Roi fit aussi mourir un autre frère de son pere, à la sollicitation de *Sarù Chogia Chan*, duquel il étoit alors Vizir, ou Secrétaire, & qui révéla au Roi, je ne sai quels secrets, qui lui causèrent la mort. De manière qu'en vûe de ces meurtres, ils étoient devenus tous deux ennemis de ce jeune Seigneur; & que si le Roi l'eût envoyé en Turquie, en qualité de son fils, & qu'avec le tems il eût fait quelque progrès dans la Perse; il ne faut pas douter, qu'avec le pouvoir & le crédit qu'il avoit aquis, il ne ruinât entièrement, & qu'il n'anéantit tous les ennemis de sa maison.

Il s'en Le Roi se servit encor d'une autre ruse, pour fermer la bouche à *Sarù Chogia*, & à *Corci-basci*, lesquels, sur tous les autres, l'incommodoient davantage, & lui rompoient la tête. Il les obligea de faire, à leurs dépens, le present que le Serdar desiroit, & dans les circonstances qu'il le prescrivait, disant qu'il n'avoit point d'argent pour lui en donner; qu'il lui falloit plusieurs milliers d'écus; même quelque centaine de milliers; & partant, que s'ils desiroient jouir du bénéfice de la paix, ils devoient, sans diférer davantage, chercher de l'argent dans leur bourse, pour remplir celle du *Serdar*, & lui faire un pont d'or.

Cette

Il s'en
fert fort
à pro-
pos, con-
tre ceux
qui l'im-
portu-
noient
de faire
la paix.

Cette proposition fut un coup de massue, que le Roi déchargea sur ces deux entre-méteurs de la paix ; & il est à croire qu'ils se repentirent à loisir d'en avoir parlé avec tant de chaleur & de zèle. Et j'appris, par le moïen des femmes de la maison de *Corci-baschi*, qui fréquentoient dans la mienne, que le même *Corci-baschi* retourna le soir en son logis en fort mauvaise humeur, à cause du commandement que le Roi lui avoit fait de contribuer à ce present : parce qu'il lui étoit impossible de trouver une si grande somme d'argent en si peu de tems ; & que la saison n'étoit pas encor de pouvoir vendre si promptement ses grains, ses froments, & autres, qu'il conservoit dans *Ardebil*, & qui faisoient le plus solide de ses revenus. En éfet, ils ne savoient de quel côté donner de la tête pour en trouver.

Sa femme, qui étoit fille du Roi, lui voulut donner une quantité de pièces d'étofes de soïe, & de brocard qu'elle avoit, pour le lui envoïer, avec autres choses ; mais il lui répondit, que le *Serdar* des Turcs étoit un cornard. En éfet, il disoit la vérité, & qu'il ne vouloit que de l'argent comptant ; que toutes ces étofes de soïe seroient inutiles. Enfin ils étoient fort embarrasséz : & ces deux ruses, dont se servit le Roi, eurent tant d'éfet, que de depuis ce tems-là, il n'y eut personne qui osât lui parler jamais de paix. Desorte qu'ayant surmonté toutes ses importunités, il se mit en état de répondre aux Turcs, selon son humeur, & de la façon que je vous raconterai plus bas. Néanmoins,
dès.

Le Roi
fait quel-
ques
présens à
cét Am-
bassa-
deur,

dès le même soir de cette première audience, pour captiver peut-être l'esprit & la bienveillance de l'Ambassadeur Turc, ou pour se comporter envers lui, avec autant de civilité, qu'il lui avoit témoigné de fierté & d'indifférence, il lui fit quelque régal après l'audience, & lui envoya cent Tomani en argent, qui valent mille sequins, avec je ne sai combien de chevaux, & autres galanteries.

Les
Turcs
lui de-
mandent
un de ses
enfants
en ôta-
ge.

Le troisième de Septembre, il lui donna encor une nouvelle audience, qui fut aussi particulière, & où il fut plus favorablement traité, en présence de plusieurs de la Cour. Après que l'Ambassadeur lui eut proposé les conditions, que les Turcs demandoient; savoir, la restitution des terres, l'ôtage de l'un de ses enfans, & le tribut annuel de la soie, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu du *Serdar*. Il dit à la fin, qu'à l'égard des terres, il prévoioit bien que Sa Majesté ne les restitueroit jamais; mais qu'au moins il ne refuseroit pas de donner la soie qu'on lui demandoit, & son fils, & que de cette façon on concludroit la paix. Et parce qu'il voioit bien encor que le Roi y résistoit, & qu'il ne seroit pas content; il ajouta, que si par hazard Sa Majesté ne vouloit pas donner un de ses enfans; peut-être qu'il avoit pénétré dans ses sentimens, par les discours que le Roi & les autres lui avoient faits, au moins il en suposât quelqu'autre qu'il voudroit, que pour faire la paix & terminer une fois tant de différends; le *Serdar* le meneroit à Constantinople; qu'il le feroit passer pour le fils du Roi; que les Turcs le respecteroient
comme

comme tel, & qu'ils en seroient contents. Et il disoit vrai : parce que pour leurs intérêts, il leur étoit fort indifférent que ce fût un fils véritable; & que même, un fils supposé leur étoit plus avantageux; parce qu'un supposé, seroit plus susceptible de leurs impressions, & qu'en lui mettant mille chimères dans l'esprit, ils le feroient résoudre à tenter fortune, & à risquer toutes choses, jusqu'à sa propre vie, pour s'élever à la dignité de Souverain & d'Empereur.

Le Roi, qui pénétoit toute cette intrigue, faisoit une de ses démarches ordinaires, mit la main à l'épée, & en la montrant toute nuë à l'Ambassadeur, il dit que cette épée étoit son fils, & qu'il n'en avoit point d'autre à lui donner; partant que les Turcs n'avoient qu'à venir, & qu'il les atendoit de pié ferme. L'Ambassadeur répondit, que plusieurs pauvres misérables périroient en cette guerre, & que le Roi en porteroit le péché, exagérant avec beaucoup de zèle cet épanchement de sang, entr'eux & les *Musulmans*; c'est-à-dire, prédéstinés; car c'est ainsi qu'ils nomment sotement les Mahométans parmi eux. Le Roi repliqua, que les Turcs en seroient coupables, & non pas lui: parce qu'il demuroit en son pais sans offenser personne; mais qu'il croïoit être obligé de se défendre contre ceux qui l'ataquoient, & qui troubloient son repos: & que les Turcs ne manquoient pas tous les ans de le venir insulter, jusques dans sa maison. Qu'au reste, il ne savoit pas ce qu'ils prétendoient de lui, ni ce qu'ils lui vouloient; qu'ils n'avoient pas raison de lui faire tant de peine,

ne, & de le traverser de la sorte. Il ajouta à tout cela, qu'*Ardebil* étoit le véritable lieu, où *Sciah Sofi*, avec tous ces Ancêtres, étoit enseveli : mais qu'il en avoit déjà enlevé tous les ossemens, & qu'il les avoit envoiez ailleurs; chose pourtant, dont on ne savoit pas la vérité, quoi qu'elle pût être telle qu'il la disoit; qu'il ne feroit point difficulté de mettre le feu aux quatre coins de la ville, de ruiner entièrement la campagne, & qu'ensuite les Turcs n'avoient qu'à venir pour enlever ce qu'ils trouveroient. Que pour lui, il n'étoit pas alors dans la résolution d'en venir aux mains avec eux. Je croi qu'il ne lui disoit cela, que parce qu'il savoit fort bien que les Turcs, dont les troupes étoient beaucoup plus nombreuses que les siennes, ne desiroient rien avec plus de passion, que de paroître en bataille rangée. Il ajouta, qu'il y laisseroit le cimenterre de *Siah Sofi*, qui les détruiroit & exterminerait entièrement. Qu'ils n'avoient cependant qu'à faire les premières démarches, & à venir devant la ville; parce qu'en même-tems qu'ils avanceroient, il batroit toujours d'autant en retraite, ruinant entièrement le païs; mais que quand ils auroient fait beaucoup de progrès, il se serviroit alors de l'ocasion, & qu'il les traiteroit de telle sorte, qu'ils éprouveroient tous la pesanteur de son cimenterre, & que pas un d'eux ne retourneroit en Turquie. Et en prononçant ces paroles, il se mit en colère, ou feignant d'en être transporté; il appella le *Câlanter*, de la ville, & lui commanda expressément, en présence de l'Ambassadeur, qu'à

Il menace les Turcs.

Rodo-
montade
du Roi
de Perse.

qu'à même-tems il fit vider toute la ville ; & qu'il en fit sortir tous les habitans , avec tous leurs meubles , & qu'ils se retirassent en d'autres lieux de sûreté au-dedans de ses Etats, lui recommandant particulièrement de faire promptement exécuter ses ordres , & de les faire tous déloger , sinon qu'il les extermineroit tous , & qu'il ne donneroit de quartier à aucun.

Le *Calanter*, sans diférer davantage, se mit en devoir de faire exécuter le commandement qu'il avoit reçu du Roi ; & la nouvelle s'en étant incontinent répandue dans la ville ; en un moment, tout le peuple d'*Ardebil*, qui atendoit cet ordre avec impatience, & qui s'étoit déjà peut-être préparé à se reriter ailleurs, y travailla tout de bon, un chacun commençant à déménager, à charger, à vendre à très-vil prix plusieurs meubles, & d'autres nipes superflües, qui les embarassoient, à acheter des chevaux, & d'autres animaux de somme ; & enfin à penser sérieusement à la retraite, & à sortir de la ville. Mais depuis, le Roi manda secretement au *Calanter*, & lui fit dire qu'il ne contraignit personne de sortir de la ville, que ceux-là seulement qui demeuroient dans le voisinage de l'Ambassadeur Turc, les faisant passer devant son logis ; afin que les Turcs les vissent, & que les nouvelles de ce délogement de la ville d'*Ardebil*, se répandissent par tout ; mais que les autres demeurassent : & que ceux qui sortoient, il vouloit qu'après une demie lieuë de chemin, hors de la ville, dans la campagne, ils retournassent par une autre route, & qu'ils rentraissent secretement dans la ville,

par

par une porte, sans que l'on en fût rien, & qu'ils y demeurassent en repos.

Cet artifice, dont se servit le Roi pour tromper l'Ambassadeur Turc, & lui témoigner son courage & sa résolution, fut, selon moi, niais & impertinent, & un jeu d'enfant; principalement à l'égard des Turcs, qui sont gens résolus, & qui ne s'attachent qu'au solide; parce que l'ordre du Roi fut ponctuellement exécuté. Mais peu de tems après, tous les habitans furent que le commandement qu'on leur avoit fait de déloger, n'étoit qu'une ruse du Roi, & un effet de son adresse qui ne fut pas sans doute inconnuë à l'Ambassadeur, avec lequel le Roi ne conclut aucune chose. Il dit seulement, qu'il le vouloit congédier au premier jour. Il le régala derechef de 30. autres *Tomani* en argent, & de je ne sai quel autre present: disant aussi, en sa présence, auparavant qu'il se fût retiré, ces mêmes paroles, qui suivent. Ce sont mes *Mulla*, qui se piquent de Religion, & de doctrine, & qu'ils me disent incessamment, sous prétexte de piété, que c'est une chose honteuse, de faire la guerre entre nous autres *Musulmans*. Mais je proteste que s'ils me rompent davantage la tête sur ce sujet, je leur donnerai cent coups après leur mort. Et il est évident qu'il n'avança cette galanterie, non pas tant pour faire un peu du brave en présence de l'Ambassadeur, que pour témoigner encor à ses courtisans, qu'il ne souhaitoit qu'ils l'importunassent davantage de faire la paix, à des conditions si honteuses & si peu honorables, comme ils avoient fait auparavant: & en effet, depuis

ce tems - là ils ne lui en parlèrent plus.

L'Ambassadeur donc , sans autre conclusion , aiant pris congé du Roi , partit d'*Ardebil* ; mais je ne sai si ce fut la nuit , ou le lendemain , & alla joindre le *Serdar*. La même nuit , qui suivit le troisiéme jour de Septembre , quelques Couriers , de la part de *Corcica Beig* , arrivèrent à la Cour (dont le *Mehimandar* m'assura , dès le matin , que je me rendis au Palais) pour donner nouvelles au Roi , que l'armée des Turcs étoit déjà arrivée à *Tébriz* , & que *Carcica Beig* , conformément à l'ordre qu'il avoit reçu de Sa Majesté , de ne pas donner bataille avant que les Turcs fussent arrivez , il avoit démôli la forteresse de *Tébriz* , & qu'il s'étoit retiré , avec son armée , à une lieuë de-là , abandonnant aux Turcs la ville , d'où tous les habitans s'étoient sauvez , & d'où ils avoient emporté tous leurs meubles , de même que de tout le païs circonvoisin , qui étoit dans une extrême désolation ; & que les Turcs , nonobstant qu'ils manquaient de provisions de bouche ; mais on fût depuis , que cette prétenduë disette de vivres étoit fausse & imaginaire ; qu'au contraire , ils ne manquoient de rien , & qu'ils avoient tout en abondance , étoient néanmoins résolus d'avancer toujous dans le païs. D'où le *Mehimandar* concluoit , qu'il n'y avoit aucune espérance de paix ; parce qu'à la fin le Roi s'étant aperçû que les Turcs en usoient mal envers lui , & qu'ils ne veulent point faire de paix à des conditions raisonnables ; il s'étoit aussi résolu de les traiter comme ils méritoient , & de se comporter envers eux du pis qu'il pourroit. Et que

L'Ambassadeur des Turcs prend congé du Roi de Perse.

Le Roi reçoit des nouvelles de l'armée des Turcs.

que si cette campagne lui réussissoit, & qu'il pût avoir sur eux quelque avantage; il étoit certain que le Roi le disoit, qu'il ne vouloit plus avoir de respect ni de considération pour eux, comme il en avoit autrefois donné des preuves; mais qu'il vouloit entrer en leur païs, s'emparer des Provinces de *Babilône* & de l'*Affyrie*; & plusieurs autres semblables bravoures, au debit desquelles je prenois un extrême plaisir. Parce qu'effectivement ceux qui les publioient, étoient des gens, sur l'esprit desquels la crainte faisoit en même tems d'étranges désordres.

Le Mehimandar me dit encor, que le Roi, & je n'en doute pas, parce que je connois son humeur, s'assuroit fort sur le secret que les Tartares lui avoient enseigné, de faire tomber de la pluie & de la neige, comme je vous l'ai spécifié ci-dessus, & qu'il l'avoit éprouvé dans *Ardebil*: & en effet, que dès le même soir qu'il en fit l'expérience, il plut & negea abondamment: mais néanmoins je me raillai encor de cela, me souvenant de ces deux beaux vers du *Tasse*, en la personne de *Clorinde*, sur un semblable sujet.

*Tass.
Gier.
Cant.*

*Nous autres Cavaliers, nous manions
les armes,
Cét art est nôtre espoir, nous y trouvons
des charmes.*

Ceux-là mêmes que *Carcica Beig* avoit envoiez, racontèrent qu'on avoit appris, par le moïen de certains espions, que le bruit couroit dans l'armée du Turc, que

le dernier Grand-Seigneur, *Sultan Othoman*, fils de *Sultan Ahmed*, âgé de onze ou douze ans, qui avoit succédé le dernier à l'Empire de *Sultan Mustapha* son oncle, étoit mort à Constantinople, pour être tombé de cheval dans un jardin, où il en vouloit exercer quelques-uns qu'on lui avoit envoiez du Caire.

Belles nouvelles de la mort de *Sultan Othoman*, neveu de *Mustapha*.

Vous savez que ce *Sultan Mustapha*, oncle de notre *Sultan Othoman*, après avoir régné environ trois mois, fut, non pas tué, comme on le disoit, dans le commencement, ni mort de maladie dans son lit; mais déposé par les Grands du Roïaume; que les intérêts particuliers avoient entièrement divisez, principalement par *Chizlar-Agasi*, chef de cette faction, & renfermé une autrefois dans une chambre comme prisonnier, & qu'ils élevèrent sur le trône à sa place, le susdit *Sultan Othoman*, fils aîné du *Sultan Ahmed*; mais non pas de la *Sultane Chiosemé*, qui vit encor aujourd'hui.

On nous assura depuis, qu'il n'étoit point vrai que *Sultan Othoman* fut mort; mais qu'un cheval l'avoit porté par terre; qu'il s'étoit blessé, & qu'il y avoit pensé perdre la vie. Ce qui fut cause de quelques nouveaux remuemens, & de quelques guerres civiles entre les Turcs de *Constantinople*. Ceux de la faction de *Sultan Mustapha*, qui avoit perdu sa couronne, prenans de-là occasion de le rétablir sur son trône; desorte que dans cette division, *Constantinople* panchoit à sa ruïne, & se voioit à deux doigts de sa perte.

Le Roi de Perse cependant, que la nouvelle

velle de l'arrivée des Turcs dans *Tebriz*, embarassoit & affigeoit extrêmement, fit publier le même jour qu'il en reçût l'avis, qui fut le quatrième de Septembre, que tous les habitans d'*Ardebil*, eussent à vider incontinent, & à se retirer avec tout ce qui leur appartenoit, en des lieux plus affurez.

Les nouvelles de l'approche des Turcs, mettent la ville d'*Ardebil* dans la confusion.

Cette fois-là le cri fut véritable; mais certainement ce fut une chose digne de compassion, que de voir la confusion de ce peuple ému. Un embarras, une foule par la ville, qui empêchoit qu'on allât où l'on avoit affaire. Les hommes qui marchaient, avec les femmes & les enfans, mêlez ensemble; les pleurs, le tintamarre d'une infinité de gens; mais principalement des femmes, qui donnoient des malédictions au Roi, à cause qu'il n'avoit pas voulu faire la paix. Elles s'emportoient même jusqu'aux injures. Ce bâtard, ce perfide, cet infâme, qui se mouroit d'affliction à la vûe de ses maisons qu'il abandonnoit, & qui devoient être ruinées; qui se desespéroit de ne pouvoir enlever ce qui lui appartenoit; qui vendoit ses meubles presque pour rien; qui l'enterroit en de certains endroits de son jardin: en un mot, je conclus que pendant deux ou trois jours, ce fut un objet aussi déplorable, qu'extraordinaire & curieux à ceux qui n'y avoient point d'intérêt.

Le lendemain au matin, un certain *Bahadu Chan*, dont le gouvernement est entre *Ardebil* & la mer Caspienne, arriva du camp de *Carcica Beig*, d'où le Roi l'avoit mandé. Ce *Chan* là n'a pas de villes principales; mais de certaines forteresses,
&

& des ports sur la Mer. Il est fort noble, de la famille des derniers Cosroé, & des autres Rois Gentils de la Perse, avant le Mahométisme. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il se presenta à l'audience du Roi, dans le même état qu'il étoit venu, avec les bores, l'arc, & le carquois à la ceinture. Alors le Roi lui fit commandement d'avoir soin de tout le peuple qui sortoit d'*Ardebil*, & qu'il ne l'avoit fait venir que pour ce sujet-là; c'est-à-dire, qu'il desiroit qu'il s'occupât tout de bon à faciliter le chemin à tous ces habitans; qu'il fit en sorte que personne ne les pillât, ne les incommodât sur la route; & même que par tout le país, dans les bourgs & villages, où ils se devoient retirer, on les reçût avec des témoignages d'amitié & de bienveillance, & qu'on leur donnât logement. Et que si on refusoit de les recevoir en quelque endroit que ce fût, ou qu'on les maltraitât, il vouloit qu'on ruinât entièrement le lieu, & qu'il punît exemplairement, & avec sévérité, ceux qui s'oposeroient à ses ordres, ou qui seroient convaincus d'en avoir mal usé envers ce peuple qu'il lui recommandoit.

Le Roi ordonna aussi que ceux qui pour- Ordre
roient porter les armes, demeureroient aux ha-
avec lui dans *Ardebil*, s'ils vouloient; mais bitans de
que les personnes inutiles, comme fem- la ville
mes, vieillards, & enfans, sortiroient tous d'Arde-
& se retireroient ailleurs. Ce commande- bi d'en
ment fut d'abord exécuté très-punctuelle- sortir.
ment; & en moins de deux jours, la ville
se trouva tellement déserte & dépeuplée,
que nous autres, qui restâmes, fûmes as-
sez empêchez de trouver des gens pour cui-

ré nôtre pain; & si nous n'eussions eu à la maison des provisions de toute sorte, nous étions en danger d'y passer fort mal notre tems; parce qu'il n'y avoit plus de marchands que très-peu, & les plus nécessaires, comme Boulangers, & autres semblables, qui restèrent pour le service de l'armée; mais je me trompe; car ils étoient vivandiers de l'armée; ainsi ces gens-là n'étoient pas de la ville.

J'ai sçu que ces jours passez on s'entre-tint fort diversement de l'état present des affaires, & qu'il y eût beaucoup de contestation en mon logis sur ce qu'un bon vieillard Chrétien Arménien, de nos domestiques, personne assurément de quelque considération, qui avoit succédé à notre défunt *Baba Ganni*, pour nous servir pendant notre voïage en qualité de gouverneur des femmes; mais un peu timide & craintif, autant pour un défaut de la nature, que par un effet de la vieillesse, persuadoit à Madame *Maani* de se retirer, avant que les ennemis s'avancassent davantage; il épouventoit extraordinairement toutes les femmes, leur disant que les Turcs venoient infailliblement, qu'ils se saisiroient de nos personnes, qu'ils feroient, qu'ils diroient; & cent autres choses, qu'il leur debitoit de cette façon. Le sieur *Abdullah* mon beau-frère, qui ne s'étoit jamais trouvé en de semblables démêlez, entendant discourir ce vieillard de la sorte, fit beaucoup d'instance pour obliger sa sœur de se retirer le plutôt qu'il lui seroit possible. D'autres disoient, qu'il n'y avoit encor rien à craindre pour elle, & qu'il n'étoit point nécessaire,

re qu'elle s'en allât si-tôt; puisque les femmes du Roi ne pensoient pas encor à leur retraite, & qu'elle pouvoit courir avec elle une même fortune.

On répondoit à cela, que véritablement les femmes du Roi ne s'éloignoient pas de sa personne; mais que les eunuques avoient ordre, en cas d'une déroute, de leur couper la tête à routes, selon la coûtume; afin qu'elles ne tombassent pas vivantes entre les mains des ennemis, & qu'il ne falloit pas qu'elle s'exposât à un sort si malheureux, le pouvant éviter, & se précautionner contre tous ces accidens, par une retraite honorable en quelque lieu de sûreté.

Je laissai Madame *Maani* dans la liberté de faire ce qu'il lui plairoit; à cette condition néanmoins, que si elle étoit dans la résolution de s'en aller, elle partiroit sans moi, avec son frère; parce que je voulois absolument rester avec le Roi, pour voir la fin de tous ces desordres. En effet, il y eut beaucoup de choses à dire, pour & contre; & les sentimens des uns & des autres furent fort examinez. A la fin cependant Madame *Maani* conclut, pour me laisser des preuves invincibles de l'amitié qu'elle confervoit pour moi, qu'elle ne partiroit point, & qu'elle ne m'abandonneroit jamais. Elle fonda la résolution sur le dernier commandement, qu'on avoit publié de la part du Roi, que les personnes inutiles eussent à se retirer; mais que celles qui seroient capables de porter les armes pouvoient rester dans la ville, si elles vouloient; d'où elle concluoit généreusement, qu'elle ne desiroit pas être comprise au nombre des per-

Générosité de Madame *Maani*, qui doit servir d'exemple à celles de son sexe.

sonnes inutiles, mais bien parmi celles qui étoient en état de rendre de bons services à l'état, & qui savoient manier les armes, vû même qu'il y avoit déjà long-tems qu'elle portoit l'épée & le poignard à la ceinture. Et elle se persuadoit d'être d'autant plus obligée de se comporter de la sorte, que cette condition & cette circonstance de l'ordre du Roi, *demeureroient s'ils vouloient*, taxoit de lâcheté & de poltronnerie ceux qui ne vouloient pas demeurer, & qui se retiroient : & qu'en cas d'un désordre, il lui seroit toujourns très-facile d'abandonner sa litière, de prendre un habit d'homme, avec le turban en tête, & de se travestir de la sorte pour me suivre à cheval, par tout où la fortune, & le sort des armes nous porteroit.

Virgil.
Ænéid.
2.

*Sans craindre les dangers, les flèches,
ni les piques.*

Le Roi qui veilloit cependant sur les moïens de perdre, & d'exterminer les ennemis, commanda que tous les bandits qui se trouveroient en son Roïaume, se joignissent tous ensemble pour aller piller de nuit dans l'armée des Turcs, & la traverser autant qu'ils pourroient. Le Roi connoît fort bien les bandits de ses Etats, & n'ignore pas le nom de ceux qui en sont les capitaines. Quelquefois même, il s'en fert en de semblables occasions, leur remétant volontiers tous leurs crimes passez, quand ils s'y comportent généreusement, & qu'ils y donnent des preuves de leur adresse & de leur valeur. Et afin de ne vous rien cacher,

je

PIETRO BELLA VALLE. 175
je vous dirai la raison pourquoi il fit ce commandement-là, & pourquoi encor il se sert fort souvent de ce moïen extraordinaire d'incommoder les ennemis par des voleurs, & des gens qui ne vivent que de rapines & de brigandages.

L'armée des Turcs, non-seulement ne s'étoit pas retranchée, à cause qu'elle avancoit toujours, & qu'elle flotoit incessamment dans un mouvement perpétuel; mais même pendant la nuit, elle néglige toutes ces précautions, dont nous nous servons nous autres Chrétiens, par quantité de sentinelles, que nous posons en divers endroits, pour éviter les surprises qui se pourroient faire. Outre cela, ils observent une coûtume parmi eux, que quelque desordre qu'il arrive dans l'armée, & quelqu'alarme qu'on donne pendant la nuit, comme de vouloir enlever quelque quartier, ou de piller quelque pavillon, les autres absolument ne doivent jamais quitter leur poste, à moins que le Généralissime de l'armée ne leur en fasse un exprès commandement.

Ils vivent de la sorte à l'armée; parce que comme ils sont plusieurs, & d'une infinité de nations différentes, ils ne veulent pas que pendant la nuit, pour quelque petit bruit, se métans sous les armes, on porte l'épouvente parmi toutes les troupes. De peur que cette confusion ne donnât lieu à de plus grands desordres, qui s'augmenteroient infiniment, par des coups qu'ils se donneroient réciproquement, faute de se reconnoître les uns les autres. Tellement qu'à cause de cette façon de camper, & du

Les
Turcs ne
se retran-
chent ja-
mais.

peu de soin qu'ils ont de poser des sentinelles pendant la nuit, ceux qui prennent leurs logemens dans les lieux les plus éloignez du gros de l'armée, sont fort exposez aux insultes des ennemis. Et lorsqu'il leur survient quelque accident & qu'ils sont attaquez, s'ils ne se défendent d'eux-mêmes, il faut qu'ils succombent, & on les taille en pièces; parce qu'ils ne peuvent espérer aucun secours des autres; & lorsque l'on pille un pavillon, & que l'on égorge ceux qui s'y rencontrent; quoique ceux qui sont dans les autres pavillons, voient l'état déplorable où se trouvent réduits leurs voisins, & que leurs cris viennent jusqu'à leurs oreilles, ils ne s'en étonnent pas davantage, & n'en voudroient pas faire une démarche pour les secourir; se contentans seulement de veiller chacun sur le sien, & de se conserver soi-même.

Le Roi se sert des bandits pour moder les ennemis, L'armée étant donc campée de la sorte, les bandits s'y rendoient adroitement, par ordre du Roi de Perse. Mais la convention, & la coutume est telle, que ce qu'ils pillent leur appartient, & les têtes des ennemis qu'ils tuent, à Sa Majesté. Celui qui lui en porte davantage, est estimé le plus galant homme, & le plus généreux; ou au moins, on écrit son nom dans un livre, que l'on conserve à cet effet, afin de s'en souvenir, pour le récompenser dans le tems, & selon les occasions.

Par le moïen de ces brigandages, qui se font de nuit, on incommode tellement les ennemis, & on rend tant de services au Roi & à l'Etat; que ces voleurs n'y vont pas seulement, quand on leur commande; mais

mais encor lorsque les armées ne sont pas éloignées, une infinité de bons soldats s'y rendent sans être commandez : & même les personnes de condition y envoient souvent leurs serviteurs. Ainsi un chacun s'efforce d'avoir beaucoup de ces gens-là ; & des gens de main seulement pour ce sujet ; & ce qu'ils dérobent est pour les serviteurs. S'il se trouve quelque chose de curieux, soit d'armes, ou d'autres choses, ils en font présent à leur maître qui les a envoiez. Et les têtes qu'ils portent, sont destinées pour les présenter au Roi, au nom du maître ; néanmoins il en donne tant de chacune. Mais je vous avouë que c'est une misère pour les serviteurs, que l'on occupe dans ces misérables & détestables emplois ; & le Roi fait grand état de ceux qui lui font présent de quantité de têtes.

Cette malheureuse coûtume, cause bien souvent de grands desordres ; parce que les soldats, pour une prétenduë récompense, aillent quelquefois sur la vie de leurs compatriotes mêmes, & coupent la tête à de pauvres innocens, quoiqu'ils ne soient pas ennemis ; comme, par exemple, à des gens sans aveu, qu'ils rencontrent par la campagne, & à d'autres semblables : & l'on m'a assuré qu'un certain *Chan*, perfide & méchant, pour envoier beaucoup de têtes au Roi, en fit couper une fois à quantité de pauvres Arméniens Chrétiens ses vassaux, qui pouvoient passer pour des têtes des ennemis, à cause qu'ils portoient la barbe longue, à la façon des Turcs. Enfin il est évident que dans de semblables conjonctures, il est très-dangereux à toute sorte de

personnes, à moins d'être parfaitement connus, de s'écarter de l'armée, & de marcher de nuit, à cause des bandits, qui courent incessamment les têtes, sans toutes les cérémonies que l'on observe aux carou-zels. Mais l'on s'expose à de bien plus grands dangers, lorsque l'on affecte d'entretenir les moustaches, ou la barbe, de la même façon que les ennemis la portent ordinairement.

Les Turcs s'étans donc rendus dans *Tébriz*; aians pris logement en cette ville, qui est grande à la vérité, mais ouverte de tous côtez, sans murailles, comme le sont toutes les autres villes de la Perse, d'où alors tout le peuple s'étoit aussi retiré; & sur ce qu'on publioit par tout, qu'ils étoient résolus de venir saccager *Ardebil*, & d'avancer davantage dans le païs pour mettre tout à feu & à sang; le lundi dixième de Septembre, un espion Tartare, chargé de poussière, & tout hors d'haleine, se rendit auprès du Roi en *Ardebil*, afin de lui dire qu'il s'étoit échapé de l'armée des Turcs, pour lui donner avis qu'un escadron de quarante milles hommes d'élite, s'étoit détaché du corps de l'armée. D'autres soutenoient, que le Tartare n'avoit fait mention que de douze milles seulement. Mais il n'est pas vrai-semblable, selon ce que le Roi fit depuis, qu'ils étoient déjà partis, sans savoir quel chemin ils tenoient, & qu'ils portoient des provisions pour six jours; mais qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'ils venoient à l'improviste pour donner bataille au Roi, & ruiner entièrement *Ardebil*. Le Tartare ajoutoit, que *Teimuraz*

Un es-
pion Tar-
tare a-
porté des
nouvel-
les au Roi
de la
marche
des
Turcs.

PIETRO DELLA VALLE. 179
muraz Chan, Prince Géorgien, marchoit à la tête de ces troupes. Mais cette circonstance ne se trouva pas véritable; puisqu'en ce tems-là *Teimuraz Chan* étoit indisposé. Tellement qu'à cause de son incommodité, ou parce que le *Serdar* ne voulut pas hazarder sa personne, il n'y parut pas absolument, ne se trouva pas en cette occasion, & ne demeura pas dans Tébriç, avec le *Serdar*.

Cette nouvelle émût & intimida extraordinairement tout le peuple d'*Ardebil*; parce que l'on avoit fait courir le bruit, long-tems auparavant, que *Teimuraz Chan* avoit plusieurs fois menacé de mettre le feu dans *Ardebil*, & de réduire cette ville en cendre, avec *Soiach Sofi*, pour venger ses Eglises de la Géorgie, que le Roi de Perse avoit violées, & ruinées autrefois. Le Roi, sur l'esprit duquel cette nouvelle fit d'étranges impressions, ordonna incontinent, & en même-tems toutes les choses suivantes; que l'on mit le feu à une ville, qui est au milieu du chemin, entre *Ardebil* & *Tébriç*, d'où le peuple s'étoit déjà sauvé avec ses meubles, & ce qu'il avoit pû emporter, du nom de laquelle je me souviens plus; & à tous les villages d'alentour, qui sont en grand nombre, & de sa dépendance. Qu'ils fissent sortir tous les habitans, & ce qui leur appartenoit, non-seulement d'*Ardebil*, s'il en étoit encor resté quelques-uns; mais encor de tous les bourgs & villages circonvoisins; & que si d'amitié ils ne vouloient pas marcher, ils les contraignissent par force, de prendre le chemin de *Mazanderan*, ou de quelque'autres en-

Le Roi
com-
man le à
tout le
peuple
d'Arde-
bil d'en
sortir.

H 6 droits



180 VOYAGES DE
droits plus reculez , dans la *Médie* , ou dans
la Province d'*Arac* ; ou qu'ils les taillaient
tous en pièces , sans donner de quartier à
personne. Qu'ils fissent aussi leur diligen-
ce , envers les habitans de *Cazuin* , pour les
obliger d'en sortir , si la nécessité l'exigeoit,
& qu'ils le jugeassent à propos. Et cepen-
dant qu'ils eussent soin de faire transpor-
ter , avec le plus de sûreté qu'ils pour-
roient , ou à *Ferhabad* , ou à *Hispahan* ,
tous les meubles , & toutes les marchand-
ises du Roi , qui étoient en cette ville de
Cazuin. Et sur-tout que nous nous tinssions
prêts ; c'est-à-dire , tout son camp , pour
sortir le lendemain d'*Ardebil* ; parce que
nous devions nous rendre dans un cer-
tain endroit beaucoup plus fort , où le Roi
avoit laissé les pavillons & le bagage de
l'armée , pour y attendre les ennemis. En
sortant , nous devions mettre le feu aux
quatre coins de la ville , & réduire en cen-
dres tous les bourgs & villages qui l'envi-
ronnent , pour ne pas laisser aux ennemis
le plaisir & la satisfaction de le faire , puis-
que nous ne pouvions pas le conserver , à
cause que toutes ces places sont sans défen-
se , & que notre armée n'étoit composée
que de très-peu de gens.

Le fleur
della
Vallé pa-
roit ici
fort reli-
gieux.

Jugez , je vous prie , mon cher Mario ,
de l'embaras , où ces nouvelles ; & ces or-
dres du Roi , engagèrent ce peuple , qui
étoit déjà épouventé ; de l'affliction qu'en
reçurent ceux qui y avoient beaucoup à
perdre ; de nos ocupations , pour nous pré-
parer tous à cette marche ; de la façon que
le reste du jour se passa , & toute la nuit
suiivante. D'un côté , je vous avoué ingé-
nué-

PIETRO DELLA VALLE. 181
nuëment que j'avois grande compassion du Roi, & de ses sépultures. Mais d'ailleurs, le souvenir que j'avois des Eglises de la Géorgie, me persuadoit invinciblement que Dieu se vangeoit; que tous ces désordres n'étoient qu'un pur effet de sa colère, de son indignation; & que j'aurois pû, en conscience, sans préjudicier à la reconnoissance, & aux obligations que je conserve envers ce Roi, porter gaïement mon tison à *Sotiah Sofi*, & contribuer de la sorte à son anéantissement. Ce fut avec cette pensée, & dans une infinité d'autres sentimens de cette nature, que j'avois pour un chacun d'eux, que je m'allai coucher ce soir-la fort paisiblement, à mon ordinaire; & sans doute beaucoup plus en repos que tous ceux qui logeoient au-dedans des murailles de cette ville. Mais pour les pauvres Persans; principalement ceux qui y avoient intérêt, qui possédoient du bien dans *Ardebil*, voïans que toutes choses panchoient à leur ruine; & non-seulement les prophanes; mais encor les sacrées, & celles qu'ils révéroient pour les plus saintes, Dieu fait comme ils la passèrent.

Pendant que les affaires d'*Ardebil* étoient dans ce déplorable état, que je vous ai spécifié, & nous autres tous sur le point de mettre le feu dans la ville & de monter à cheval, le Roi reçût une nouvelle de grand matin, environ le onzième de Septembre, qui dissipa incontinent la crainte, dont le peuple étoit persécuté, pour y rétablir la liberté, dont il jouïssoit auparavant; de manière que cette nouvelle fit succéder le repos, aux fatigues qu'il faut essuier à l'armée,

mée, qui en sont inséparables; & la joie à la tristesse, qui occupoit universellement toute la Cour, qui la faisoit languir sous la tiranie; tant il est vrai que les choses du monde peuvent changer de face, par un effet de l'inconstance de la fortune.

Carcica Beig envoïe au Roi de Perse les nouvelles d'une victoire remportée sur les Turcs. Carcica Beig fit part de cette nouvelle au Roi, par un courier qu'il lui envoïa exprès, & qui étoit chargé de quelques lettres de sa part, où il lui debitoit les circonstances d'une victoire qu'il avoit remportée sur les Turcs, sans y penser, lorsqu'il le vouloit le moins, & lui mandoit que le tout s'étoit passé de cette façon. Que les Turcs étans arrivés à *Tebriz*, *Carcica Beig*, conformément à l'ordre qu'il avoit reçu du Roi, de ne pas donner bataille, & de s'écarter après avoir ruiné & démôli la citadelle, s'étoit retiré en arrière avec son armée, à une journée delà, en un endroit qui s'appelle *Ugian*; non pas sur le chemin d'*Ardebil*, mais sur celui qui va droit à *Cazuin*; ce qu'il fit, ou afin de garder lui-même le chemin de *Cazuin*, qui conduit dans le fonds de la Perse; puisque le Roi, avec son armée, étoit sur les avenues d'*Ardebil*; & de cette façon défendre tout le pais, de plusieurs côtes; ou bien, parce que laissant aux Turcs la liberté du chemin d'*Ardebil*; ils ne manqueroient pas de s'y rendre; & d'autant plus volontiers, qu'ils le desiroient de la sorte: tellement, que gagnans toujours le devant; & lui demeurant derrière, avec toutes ces troupes, il les engageroit insensiblement & facilement dans le pais, pour fondre sur eux dans l'ocasion, selon l'inten-

tion que le Roi lui en avoit communiqué.

Mais les Turcs, qui se persuadèrent que la retraite de *Carcica Beig* n'étoit qu'une preuve évidente de sa foiblesse & de sa crainte; & dont l'ardeur & le courage s'augmentoient, sur ce que leur Ambassadeur, qui avoit paru le dernier en *Ardebil*, leur disoit, que le Roi même étoit dans la consternation, & qu'il craignoit extrêmement: qu'il avoit peu de monde avec lui, & qu'infailiblement il étoit déjà retiré d'*Ardebil*, qu'il avoit si souvent témoigné qu'il ne vouloit point combattre, & plusieurs autres choses de cette façon, se résolurent, afin de porter les choses à l'extrémité au premier jour, & de passer tout au fil de l'épée, de ne pas avancer davantage du côté d'*Ardebil*; mais de demeurer dans *Tebriz*, & de joindre premièrement *Carcica Beig*, de lui livrer la bataille; & de tâcher de le mettre en déroute, afin de lui ôter la pensée de leur être jamais incommode. Et qu'après qu'ils l'auroient réduit en cet état, ils pourroient alors se rendre très-facilement les maîtres de la ville d'*Ardebil*, vû principalement qu'ils auroient des troupes de reste pour l'exécution de ces entreprises.

Mais parce qu'ils savoient, qu'il leur seroit impossible d'engager *Carcica Beig* à une bataille rangée, à cause des ordres qu'il avoit reçûs du Roi, de ne rien hasarder, & de n'en pas venir aux mains avec les Turcs; ils se résolurent de l'attaquer à l'improviste, & de le porter par force, & par adresse à ce qu'ils desiroient de lui. Pour

en

en venir à bout, ils firent choix des meilleurs soldats de toute leur armée, tant Turcs que Tartares, au nombre de quarante ou cinquante mille, conformément à l'avis que *Carcica Beig* en avoit donné. Et quoique pour ce qui est du nombre, on en ait parlé fort diversement, selon le rapport que plusieurs personnes en ont fait; celui néanmoins que *Carcica Beig* spécifia au Roi, est, selon moi, le plus véritable de tous, & le plus conforme à la raison.

Les
Turcs
detra-
chent de
leur ar-
mée
leurs
meil-
leurs sol-
dats,

Ils envoièrent donc secretement ces soldats, qui devoient suffire dans leur sentiment, pour cette entreprise; & sans doute, à moins qu'ils ne fussent lâches & poltrons, ils faisoient un corps d'armée assez considérable, quand même ils auroient voulu déclarer ouvertement la guerre. Ils marchèrent donc sous la conduite de quelques Bachas, & d'autres principaux Chefs; mais à la légère, & bien plus promptement, que toute l'armée ensemble n'auroit pu faire; avec ordre, que durant la nuit, s'il étoit possible, ou au moins à la pointe du jour, ils chargeassent à l'improviste *Carcica Beig*, qu'ils auroient réduit assurément en cette conjoncture, dans un état, d'où il n'auroit pu se relever sans beaucoup de peine; & peut-être même qu'ils auroient entièrement ruiné ses affaires.

Ces troupes étoient celles-là mêmes, qui avoient été commandées, qu'on avoit détachées de l'armée des Turcs, dont l'espion Tartare nous avoit entretenu, & qui devoient venir fondre droit sur *Ardébil*, dans le sentiment du Roi, & de tout le peuple. Mais l'espion ne peut pas pénétrer l'ordre
qui

qui fut donné secrètement, de joindre *Carcica Beig*, & non pas de se rendre en *Ardebil*. Et quoique le Roi ne fut pas assuré de leur marche vers *Ardebil*, néanmoins il pensa sérieusement à se tenir sur ses gardes, afin de n'être pas surpris. L'espion se trompa encor, quand il dit, que ces troupes marcheroient sous la conduite de *Teimuraz Chan*: parce qu'il n'y étoit pas, comme je vous l'ai dit ci dessus. Pendant que toutes ces troupes se dispoioient sur le soir, pour aller surprendre *Carcica Beig* dans son camp; par malheur pour les Turcs, il se trouva en leur armée un certain *Ali Beig* Persan de nation, mais qui aiant été fait esclave dès son enfance, avoit passé toute sa vie parmi les Turcs. Celui-ci aiant été informé de l'entreprise qu'on devoit faire, fut touché de compassion au même moment, par un instinct naturel d'amour de la patrie; tellement qu'il se résolut de ne point souffrir que les Persans fussent si maltraitez, & de leur en aller porter les nouvelles, afin qu'ils y aporassent toutes les précautions qu'ils jugeroient nécessaires. Étant donc monté à cheval, de même que tous les autres, qu'on avoit destinez à cette entreprise, & qui étoient sur le point de partir, son cheval se sentant pressé d'un coup d'éperon, porta incontinent son maître à la tête de ces escadrons: & à la faveur de l'obscurité de la nuit, qui le cachoit aux autres, il poussa son cheval avec tant de vitesse, qu'en peu de tems il joignit le camp de *Carcica Beig*.

Ce cavalier y arriva long-tems devant le jour. Mais il trouva l'armée dans un si grand

Un espion le rend au camp de *Carcica Beig*, qui lui donne avis du dessein des Turcs.

Comment il y parvint.

grand assoupissement, dans un si profond sommeil, & si inconsidérément, sans sentinelles, sans vedettes, & sans espions, qui la traversa jusqu'au pavillon du Général, sans trouver personne qui lui dit, qui va là? Il se vit même fort empêché à cette heure induë, pour être admis à l'audience du Général. En éfet, il s'écria, & apella plusieurs fois à perte d'haleine, avant que personne parût pour lui rendre ce service, & en donner avis au Général. A la fin néanmoins, il fit tant de bruit, que quelques-uns s'éveillèrent, & qu'il fut introduit, par son importunité, dans l'appartement de *Carcica Beig*, auquel il raconta succinctement le sujet & le motif de sa négociation; le sollicita de monter incontinent à cheval, de se mettre sous les armes, s'il ne vouloit être massacré, & tomber indispensablement entre les mains des ennemis. *Carcica Beig* commanda incontinent, à la pointe du jour, sans faire beaucoup de bruit, pour ne pas métre peut-être l'épouvente au camp, & ne pas engager les soldats dans le desordre, qu'on chargeât le bagage, & qu'on sellât les chevaux: desorte qu'à l'aube du jour, cette prodigieuse quantité de chevaux étoit en état de marcher, avec leur charge sur le dos; & tous les soldats, sous les armes à cheval, & divisez en quatre gros escadrons, à quelque distance du bagage, de quelques tentes du *Bazar*, ou de marchands, & de vivandiers, qui étoient encor dressées, devant lesquelles il laissa un petit camp volant de mille, ou quinze cens chevaux, avec ordre, que si les ennemis paroïssent, d'aller au-devant d'eux, &

Il parle
au Général
après
avoir
long-
tems a-
tendu.

& de les joindre : & après avoir fait quelque légère escarmouche, de se battre incontinent en retraite, parmi le bagage & les tentes, qui étoient dressées; afin que les ennemis qui les poursuivroient se rendissent au même endroit.

Tous les soldats, généralement parlant, ne savoient s'ils en viendroient aux mains avec les Turcs : au contraire, ils se persuadoient qu'on n'avoit sonné le boute-selle, que pour quitter ce poste, & s'en éloigner davantage, selon leur coûtume, & conformément aux ordres du Roi, sur les assurances qu'on leur avoit données de la marche des ennemis. *Carcica Beig* l'exposoit de la sorte; savoir, qu'il ne pensoit seulement qu'à la retraite, selon l'ordre, & non pas à combattre. Mais que depuis, il fut contraint d'en venir aux mains, & de donner bataille, sans pouvoir s'en dispenser, à moins d'abandonner, en fuyant honteusement, le bagage & les tentes aux ennemis, lesquels il n'auroit jamais eu le loisir de sauver, en se retirant en desordre, & avec précipitation. Il fut impossible de savoir au vrai la vérité de tout ceci, & on l'ignore encor à présent, à son exclusion pourtant; savoir, *Carcica Beig* s'étoit préparé à fuir ou à combattre. Pour moi, je croi certainement qu'il a supposé le premier, pour donner au Roi des preuves évidentes de ses obéissances à ses ordres. Parce qu'absolument tous ses Ministres l'appréhendent beaucoup; mais qu'en particulier, le second étoit véritable, comme les ordres qu'il donna le confirment suffisamment.

Quoiqu'il en soit, les ennemis arrivèrent

Sanglan-
te batail-
le, entre
les Tar-
tars &
les Per-
fans.

rent à jour donné, lorsque tout le camp étoit à cheval, sous les armes, de la façon que je vous l'ai spécifié; & alors les Tartares, qui menaient l'avant-garde, sous la conduite de leur *Chan de Casa*, donnèrent généreusement sur les troupes de *Sciraz d'Imamculi Chan*, qui se trouvèrent les plus avancées, desquelles ils furent reçûs avec tout le courage que l'on en pouvoit espérer; tellement que le combat fut rude, & la mêlée sanglante. *Carcica Beig*, qui étoit un peu plus éloigné, commença tout de bon, ou par adresse à crier, que le Roi ne vouloit pas absolument qu'on donnât bataille, qu'il leur commandoit de se retirer tous. Que si *Imamculi Chan*, lequel étoit arrivé d'*Ardebil*, un jour ou deux auparavant avec ses troupes, & que le Roi avoit envoié je ne sai pourquoi, ne s'en pouvoit dispenser, qu'il s'allât retrancher, avec ses gens, sur la montagne voisine; & choses semblables. *Imamculi Chan* lui fit réponse, qu'il étoit déjà engagé; qu'il ne pouvoit pas fuir avec honneur; & partant qu'il falloit sérieusement penser à se bien défendre, & à ne pas quitter le champ de bataille.

Et parce que la victoire sembloit pencher du côté des Tartares, & que les ennemis avoient quelque avantage, les troupes seules d'*Imamculi Chan*, ne pouvans pas résister à tant de gens, quoi qu'elles fissent des merveilles, & qu'elles s'y comportassent avec beaucoup de générosité. Il fit dire à *Carcica Beig*, que s'il ne vouloit pas combattre, qu'au moins il s'aprouchât un peu de lui, pour lui donner courage, & épouventer les ennemis. Dans le même-tems,

les

les quinze cens chevaux du camp-volant, qui avoient fait leur devoir, conformément à l'ordre qui leur avoit été donné, feignirent de lâcher le pié; & de fuir, tellement qu'ils s'étoient déjà retranchés parmi les tentes, où les ennemis, les aians poursuivis, s'occupèrent ensuite plutôt à piller, & tuer ceux du Bazar, & les gens de service, qu'à combattre & pousser leur victoire. *Carcica Beig*, voiant alors les choses dans l'état qu'il les desiroit; & se persuadant qu'il étoit suffisamment justifié auprès du Roi, dans le sentiment d'*Imam-culi Chan*, & de tous les autres grands, qui disoient qu'il ne devoit pas demeurer inutile, & qu'il étoit obligé de s'intéresser tout de bon en cette querelle; il se joignit aux troupes de *Scinaz*, & se jetta de furie sur les ennemis, avec ses quatre escadrons. Les Tartares se défendirent courageusement, en gens de cœur, & firent tout ce qui se pouvoit. Mais enfin se voians accablés d'un si grand nombre de Persans, & abandonnez des Turcs, de qui ils espéroient d'être soutenus, s'ils eussent eu un peu de courage; plusieurs desquels n'étoient pas encor arrivez, & ne venoient même qu'à petites journées. Je ne sai si un mauvais passage, qui se rencontra sur la route, ne fut point cause de leur retardement, où, comme il est croïable, & comme disoient les Tartares, leur bassesse plutôt & leur lâcheté, lesquels, sans risquer, vouloient être spectateurs des deportements & des actions des autres. En un mot, se voians presque seuls en cette mêlée, à essuier les coups que les Persans
leur

leur portoient, ils lâchèrent le pié, se retirèrent en desordre; & le *Chan de Cafa*, après avoir païé de sa personne, & rendu de grands témoignages de sa générosité, quita le champ de bataille, à la sollicitation des siens, chargé comme je croi de plusieurs coups d'honneur, qu'il avoit reçus en ce combat.

Les Persans gagnent la bataille, & mettent les Tartares en deroute.

Les Persans voïans les Tartares en deroute, s'acharnèrent davantage, & commencèrent à les poursuivre, l'espace de plusieurs milles de païs, qu'il parcoururent, obligeans non-seulement les Tartares, qui avoient l'avant-garde, de fuir à perte d'haleine; mais les Turcs même qui se rencontrèrent sur la route, & qui se présentèrent devant eux, passant au fil de l'épée tous ceux qui ne pouvoient courir, & dont les jambes ne pouvoient sauver leurs maîtres, sans donner de quartier à perionne. On fit quelques prisonniers; mais peu; & entre les personnes de condition, il n'y eut que le *Bacha de Van*, fort âgé, qui avoit la barbe blanche; un Capitaine de Tartares; & un Géorgien, qui s'étoit fait Turc dès son enfance, qui passoit en son païs pour une personne de qualité, & qui étoit aussi en grande réputation parmi les Turcs; & je croi même qu'il étoit Capitaine des Janissaires. Entre les morts, dont le nombre fut fort incertain, comme je dirai plus bas, quelques-uns assüroient qu'il y avoit sept ou huit Bachas, & que l'on nommoit: mais je n'en ai pû savoir la vérité, tant à cause que je suis persuadé que naturellement les Persans vantent beaucoup, & exagèrent extraordinairement

rement ce qu'ils font, & ce qui se passe chez eux; que parce que, si sept ou huit Bachas étoient demeurez sur la place, quelques autres sans doute, & peut être en plus grand nombre, auroient évité ce malheureux sort: & d'ailleurs tant de Bachas, en cette armée, auroient été inutiles, & superflus. On ne fit point de mention qu'il y eut de Persans de tuez en ce combat; il est certain néanmoins qu'ils ne se rendirent pas victorieux des Turcs en cette journée, sans avoir répandu du sang. Cependant cette circonstance étoit véritable en quelque façon; parce que, comme on ne comptoit parmi les morts aucun Persan de considération, ils pouvoient bien dire que les pertes qu'ils avoient faites n'étoient pas de grande conséquence.

On ne reçût toutes ces nouvelles, dans *Aidebil*, que fort confusément, le onzième de Septembre au matin, comme je vous ai dit, parce que *Carcica Beig* expédia le courier, dans le tems que l'on poursuivoit encor les ennemis; desorte qu'on n'en savoit pas encor le succès; néanmoins on ne doutoit pas de la victoire. Et *Carcica Beig* écrivoit au Roi, que véritablement il n'avoit pas suivi les ordres qu'il avoit prescrit; mais qu'il n'avoit pû s'en dispenser. Et partant que si Sa Majesté le vouloit faire mourir, il se soumétoit entièrement à ce qu'il lui plairoit d'en ordonner, & qu'il lui enverroit au premier jour les prisonniers qu'il tenoit dans les fers, avec les têtes de ceux qui étoient demeurez sur la place, s'il lui faisoit l'honneur de lui marquer sa volonté sur ce sujet. Le Roi agréa-

agréa fort tout ce procédé, & manda à *Carcica Beig*, qu'il avoit parfaitement bien fait, & qu'il aprouvoit sa conduite. Mais, sur-tout, qu'il ne lui envoiât point les têtes des morts, à cause que le nombre en étoit trop grand, mais bien les prisonniers qu'il tenoit en vie.

On publie les nouvelles de cette victoire dans *Ardebil*.

En même-tems, on nous fit part de cette bonne nouvelle, & ensuite le Roi la fit publier par toute la ville, avec beaucoup de joie, avec ordre de cesser de déloger, tant d'*Ardebil*, que des bourgs & villages circonvoisins. Tout le long du jour, on n'entendit que timbales, & autres instrumens, à la porte de *Sciah Sofi*. En un mot, toute la ville, & tout le peuple, le passa en festins & divertissemens, & une infinité de gens se rendit à la Mosquée de *Sciah Sofi*, pour y rendre action-de-graces d'une si célèbre victoire. Et parce que les prisonniers devoient arriver le lendemain, nous demeurâmes tous, avec grand concours de peuple, pour en être spectateurs, à la porte du Palais Royal, où par honneur aussi, quelques compagnies de fuziliers à cheval se rendirent en haïe tout à l'entour, par un ordre exprès du Roi, qui leur fut signifié. Mais les prisonniers arrivèrent fort tard à la ville. De manière qu'à cause de l'obscurité de la nuit, le Roi ne voulut pas qu'on les fit paroître alors devant lui. Après nous avoir congédiés, il remit la partie au lendemain, & commanda à *Bahadur Chan*, d'avoir soin des prisonniers, lesquels il fit conduire en sa maison.

Cét *Ali Beig Persan*, qui porta les nouvelles à *Carcica Beig*, du dessein & de la mar-

marche des Turcs, accompagna aussi ces prisonniers, comblé d'honneur & de présents, dont *Carcica Beig*, & tous les grands de l'armée l'avoient régale, comme de vestes de brocard, de quelques sommes d'argent, & de plusieurs autres choses. Le Roi lui fit aussi de fort beaux présents; & par son ordre, il eut son appartement dans *Ardebil*, chez *Bahadur Chan*, où j'envoiai quelques-uns de mes gens des plus adroits, pour s'informer particulièrement de la façon que le tout s'étoit passé, afin de me rendre certain de la vérité du fait. Parce que je doutois toujours de ce qu'*Agamir*, Secrétaire d'Etat, le *Mehimandar*, & d'autres Officiers du Roi, m'en avoient dit; je soupçonnois qu'ils m'avoient peut-être dissimulé la vérité, autant par intérêt, que pour se conformer aux coutumes du pais, suivant lesquelles ils élevent & vantent fort ce qu'ils font, de la même façon justement que l'on en use à Naples. Je voulus donc que plusieurs m'en débitassent leurs sentimens; savoir, *Ali beig*, qui en porta la nouvelle; plusieurs Tartares prisonniers, sans même en excepter les Turcs.

Ali Beig
récom-
pensé,
pour
avoir
servi les
Persans.

Je les trouvai tous conformes, touchant les circonstances de cette entreprise, au moins selon que chacun en pouvoit savoir, de la même façon que je vous les ai débitées ci-dessus, & que *Carcica Beig* en donna avis au Roi, par cet exprès qu'il envoya en *Ardebil*; avec d'autres particularitez que j'appris depuis, des gens d'*Imamculi Chan*. Mais ils n'es'accordèrent pas touchant le nombre des morts, & celui des assiégeans, tant des Turcs, que des Tartares. Parce que les

Officiers du Roi m'avoient assuré que les assiégeans étoient au nombre de cinquante milles, & qu'il en demeura sur la place quarante milles, ou trente milles, tout au moins. A. i Beig soutenoit qu'ils parurent au nombre de quarante milles, & que douze milles seulement y laissèrent la vie. Géorgien prisonnier, homme fantasque, & de mauvaise humeur, comme je vous ai dit plus bas, assuroit que leur armée n'étoit composée que de douze milles hommes, tout au plus, que sept milles avoient été tuez sur la place, avec une perte notable du côté des Persans. Mais en effet, je ne voulus rien croire de ce qu'il me rapporta. Parce que même le vrai semblable n'y étoit pas, à cause de quelquel'autres circonstances qui accompagnent tout ceci, & principalement à cause que les prisonniers Tartares, de sa même faction, avoient ingénument que toutes leurs troupes avoient été de trente milles hommes, & que sept ou huit milles y avoient été taillez en pièces. Pour moi, je suspends mon jugement, & je ne veux assurer ni l'un ni l'autre. Mais je sai, de bonne part, que ni les uns ni les autres ne sont aucunement informez de la verité; parce qu'absolument parlant, qui est-ce qui se voudroit donner la peine de compter les soldats d'une armée? & de plus, qui sont ceux qui en peuvent savoir le nombre, si leurs Capitaines mêmes l'ignorent, & n'en peuvent pas être exactement informez, quelque soin & quelque diligence qu'ils y apportent dans les revûes qu'ils en font très-souvent, à cause des fourberies qu'on leur fait, de tant de passe-volans, & de

Il est très difficile de savoir le vrai nombre des soldats d'une armée.

PIETRO DELLA VALLE. 195
de semblables gens que l'on suppose? outre
qu'il ne se trouve personne qui se veuille
charger du soin de prendre le nombre des
morts; quoique l'on en ait porté au Roi
une liste, autorisée de plusieurs signatures.
En un mot, je suspends ici mon sentiment,
comme je vous ai déjà dit, & je vous rap-
porte seulement la vérité de ce que j'ai
pû apprendre. Pour ce qui est de ce que
l'on doit croire du reste, je m'en rap-
porte à la discrétion & à la prudence du
lecteur.

Nous nous rendîmes tous au Palais
Roiial, dès le lendemain quatorzième de Sep-
tembre, pour être spectateurs de la marche
de ces prisonniers que l'on menoit en triom-
phe, avec un grand concours de peuples
qui les environnoit incessamment. Ils vin-
rent à cheval, jusques dans la place, où
ils mirent pié à terre, pour se rendre où
étoit le Roi, qui ne parut point à la porte
pour les voir, comme on se l'étoit persuu-
dé. Mais il les fit entrer dans un petit jar-
din secret, en presence seulement de ses
plus confidens, & de quelque peu d'au-
tres personnes. Il y invita ceux de ses hô-
tes, qui lui agréèrent davantage; mais peu,
comme de certains *Arabes & Curdes*, qui
avoient peut-être quelqu'intérêt en cet-
te guerre. On n'y manda aucun des autres;
tellement que n'y aiant pas été apellé, je
ne puis savoir le détail de ce qui s'y passa, ni
de ce que le Roi fit avec eux, non plus que
de ce qu'il dit. J'y vis seulement entrer les
prisonniers, au nombre de vingt, tout au
plus, auxquels on avoit lié les mains par
derrière, à l'exception du Bacha, qui mar-
choit

Les pri-
sonniers
parois-
sent de-
vant le
Roi.

496. VOYAGES DE
choit en liberté, & qui étoit fort petit &
mal fait, avec la barbe blanche, comme je
vous ai dit. Excepté le Géorgien, & un
Capitaine de Tartares, tous les autres por-
toient la mine de pendants, & de voleurs
de grands chemins, ou de gens qui devoient
être tels, & dont la physionomie ne les dé-
mentoient point, puisqu'ils s'étoient laissez
prendre pleins de vie, & les armes à la
main, sans porter aucune marque qu'ils
se fussent seulement défendus; parce qu'on
n'y voioit que le Capitaine des Tartares
qui avoit reçu quelque légère blessure à
la tête, qu'on lui avoit bandée pour ce
sujet.

Il s'a-
voient
les mains
liées.

Ils parurent tous sous les mêmes armes,
& les mêmes ajustemens, qu'ils avoient
quand ils furent pris. Ils furent conduits
devant le Roi, armez de cottes de maille,
de morions, de brassarts, de cimenterres,
de lances, d'arcs & de flèches; & avec tous
leurs ornemens, à la mode des Turcs. Il y
avoit aussi un tambour parmi ces prison-
niers, qui marchoit en batant la caisse,
auquel, par une grace particulière, & afin
de lui en faciliter les moïens, on avoit
acordé qu'il n'auroit point les mains liées.
Le Roi ne voulut voir de tous leurs chevaux,
qui étoient ajustez & armez à leur mode,
que celui du Bacha, que l'on fit entrer
dedans. Je remarquai, entr'autres cho-
ses, qu'ils marchaient tous joyeusement,
d'un air éfronté & hardi, & que leur
procédé en cette occasion étoit une preu-
ve invincible de leur lâcheré, puisqu'ils
paroissoient insensibles à cette confusion,
dont on les combloit en ce triomphe.

Aussi-

Aussi-tôt après qu'ils furent entrez, nous nous retirâmes tous. Mais j'appris depuis, que le Roi aiant vû ces malheureuses victimes, & témoigné quelque bonne volonté au Bacha, il les congédia tous, & les renvoia en la maison de *Bahatur Chan*. L'on m'en assura aussi; en éfet, la nouvelle en étoit véritable; & peut-être même que ce fut la raison pourquoi le Roi ne voulut pas paroître en public pour voir les prisonniers, & que la réjouissance ne fut pas si grande que l'on se l'étoit persuadée. Que le *Serdar* des Turcs, avec toute son armée, nonobstant cette déroute, qui n'étoit pas fort considérable, vû les troupes nombreuses qu'il conduisoit, avoit marché en deça, l'espace d'une journée par la route d'*Ardebil*, où le bruit couroit qu'il vouloit absolument venir. Et que *Carcica Beig*, conformément aux ordres du Roi, s'étoit retiré à une journée de-là; & en même-tems le Roi fit publier, que le peuple eût à sortir d'*Ardebil* & à déloger; c'est-à-dire, les personnes inutiles; & que ceux qui seroient capables de porter les armes demeureroient.

Le prisonnier Géorgien fit présenter au Roi, dès le lendemain au matin qui étoit un samedi, une requête si extraordinaire; que comme j'ai crû qu'elle méritoit votre curiosité, je vous en veux faire part, & vous la rapporter dans toutes ses circonstances. Il disoit donc, que par la grâce de l'*Unchiar*; c'est-à-dire, un grand Turc, que ses sujets apellent souvent de ce nom-là, il étoit ce qu'il y exposoit, & qu'il s'étoit trouvé en plusieurs occasions,

& qu'encor que celle-ci lui eût été funeste, il avoit néanmoins tué cinq ennemis de sa propre main; que si son cheval ne se fut pas abatu sous lui, & qu'il ne lui eût pas manqué, il en auroit encor tué cinq autres, & qu'il ne se seroit jamais laissé prendre en vie. Toutefois que comme à present il étoit prisonnier, il lui importoit très-peu que Sa Majesté lui donnât la mort ou la vie; qu'il en feroit ce qu'il lui plairoit, & que l'une ou l'autre lui étoit très-indifférente. Qu'en le faisant mourir, le Roi n'en tiroit pas grand avantage; parce qu'il n'étoit qu'un pauvre soldat de fortune, après la mort duquel il n'y avoit rien à espérer, ni de place d'importance, ni de grands domaines. Qu'il le supplioit seulement d'une chose; que s'il étoit résolu de le faire mourir, il commanda qu'on l'expédiât en quelque lieu séparé, & non pas en la présence de ce Bacha, qui étoit prisonnier de guerre comme lui; parce qu'il le considéroit comme son ennemi, & qu'ainsi il desiroit fort qu'il n'eût pas la satisfaction de le voir mourir.

Je ne fai ce que le Roi répondit à cet exposé si hardi, & si généreux; mais il est certain, que sur le soir il commanda qu'on lui amenât derechef tous les prisonniers; & qu'entrant seul avec eux dans une chambre, sans s'en défier aucunement, il leur parla quelque-tems, & s'informa fort particulièrement des affaires de la guerre, sans avoir aucun de ses Officiers auprès de lui, ni qui que ce soit, qui sût, ni qui entendit le sujet de leur conférence. Il y en a qui disent, qu'il les conjura affectueusement

ment de lui dire la vérité, avec promesse & assurance de sa part, de leur sauver la vie. Je ne sai pas bien si cela est vrai; mais il n'est rien de plus assuré, qu'après en avoir tiré tout ce qui lui fut possible, il fit mourir, selon sa coûtume, tous les prisonniers Turcs, à l'exception de trois; savoir, du Bacha, du Géorgien, & d'un autre, lesquels il renvoia derechef, avec tous les prisonniers Tartares, à qui il donna la vie, sous la conduite de *Babadur Chan*.

Les Turcs que l'on fit mourir, furent Inhu-
massacrez par troupes en diverses ruës de manité
la ville, afin, comme je croi, qu'ils servis-
sent davantage de spectacle, & que ces parmi
corps morts demeurassent toujourns sans les Per-
sans.
sépulture sur ces avenues, avec une cruauté, & une inhumanité barbare & injurieuse à la nature. Quelques espions des Turcs, que l'on avoit surpris de tems en tems, & dont on s'étoit saisi, n'eurent pas un sort moins rigoureux. En éfet, après avoir été bien examinéz, & avoir été interrogez par le Roi en particulier, il les faisoit mourir au milieu de la place. Le genre de mort qu'on leur faisoit souffrir étoit tel. On leur coupoit les jambes, à la jointure du genouil; ou bien on leur coupoit les piés, où ils se joignent aux jambes: & celui-là étoit le plus sensible & le plus cruel; parce qu'ils languissoient plus long-tems, & quelquefois même un jour tout entier, à cause que le sang ne s'épuisoit pas si-tôt de toutes les veines.

Les hommes, & les bêtes, fouloient aussi aux piés les corps de ces pauvres misérables, qui demeuroient exposez comme

les autres, sans être enſévelis. Agathias remarque en ſes écrits, que les Grecs, du tems de l'Empereur Juſtinien, coupoient ordinairement les piés à leurs criminels; & que long-tems auparavant on faiſoit ſubir aux Martirs ce genre de ſuplice; comme le Martirologe en fait mention en pluſieurs endroits.

Le Dimanche ſeizième de Septembre, *Emir-gunech Chan* d'*Erouan*, que le Roi avoit mandé, pour conférer avec lui de quelques affaires qui concernoient la guerre, arriva en *Ardebil*. Le lundi, ce même Ambaſſadeur Turc, qui avoit paru en *Ardebil* quelques jours auparavant, y retourna une ſeconde fois pour traiter de la paix. Le mardi *Emir-gunech Chan*, partit d'*Ardebil*, pour joindre l'armée de *Carcica Beig*, après avoir perſuadé au Roi de ne pas faire la paix. Ce Prince lui promit qu'il ne concluroit rien, ſans être premièrement informé de l'état, de la diſpoſition de l'armée, & de ce que l'on y faiſoit.

L'Ambaſſadeur Turc, qui étoit nouvellement arrivé, propoſa au Roi que les Turcs conſentoient à la paix, aux conditions que Sa Majeſté deſiroit; ſans reſtituer de terres, ni donner d'ôtages; mais ſeulement qu'ils s'aquiteroit envers le Grand Seigneur du tribut ordinaire, ou preſent de la ſoïe; que les Turcs échangeeroient, ſelon leur coûtume, pour des pièces d'écarlates, des couvertures de chevaux, & d'autres choſes, dont ils avoient beſoin, & qui étoient de bien moindre valeur; & qu'à cette condition, ils retourneroient ſur leurs pas; non pas par le chemin qu'ils avoient

avoient tenu en venant ; parce qu'en passant , ils avoient entièrement ruiné ce païs , & épuisé de toutes les provisions nécessaires à la vie : mais qu'ils retourneroient par la route de *Maraga* , ou du *Curdistan* , où ils trouveroient de quoi subsister , & par où ils se pouvoient rendre chez eux , bien plus commodément que par l'autre chemin. Mais qu'il falloit qu'on leur donnât en partant grande provision d'avoine , de paille , de fers de chevaux , & d'autres choses semblables , dont ils avoient besoin.

Le Roi répondit , que si les Turcs s'en retournoient par le même chemin qu'ils étoient venus , il feroit la paix aux conditions susdites , & qu'il leur fourniroit toutes les provisions , qui leur seroient nécessaires pour s'en retourner. Mais qu'il ne vouloit pas absolument qu'ils prissent le chemin de *Maraga* , ou du *Curdistan* ; parce qu'il ne souhaitoit pas qu'ils ruinaissent ces Provinces , comme les autres par où ils avoient passé auparavant ; & que si les Turcs étoient résolus d'y aller , il ne falloit point parler de conclure la paix en aucune façon.

Le Roi fit un coup d'état en cette occasion , & ne rencontra pas mal ; parce que dans le passage de l'armée des Turcs par *Maraga* , ou par le *Curdistan* , outre la ruine du païs , il y avoit encor à craindre quelque stratagème de leur part ; puisque *Maraga* , n'est pas éloigné de Sultanie , n'y de plusieurs autres Provinces de son Roïaume : de manière que si les Turcs eussent pris leur route de ce côté-là , ils auroient pu très-facile-

Le Roi
la refuse,
aux con-
ditions
que les
Turcs la
demandent.

Politi-
que du
Roi de
Perse,

ment faire quelques courses jusqu'en *Sul-
tanie*, & dans tous ces païs plus avancez
de la Perse, jusqu'à *Cazuin*, & les ruiner
entiérement. Et non-seulement les piller;
mais peut-être même s'en rendre maîtres,
à cause du voisinage du Curdistan, où leur
retraite seroit assurée, comme en païs ami,
ou neutre, tout au moins, & où toutes
sortes de provisions sont en abondance.
D'ailleurs ils ne seroient pas éloignez des
frontières de leur propre païs de *Babilône*,
& de l'*Assirie*, où ils pourroient très-faci-
lement & très-commodément hiverner.
Ainsi jouïssans de cet avantage, ils seroient
toujours en état, la campagne suivante,
de se rendre où ils desiroient aller. Telle-
ment que pour toutes ces raisons, le Roi
fit à l'Ambassadeur Turc la réponse que
je vous ai rapportée, & fit faire incontinent
commandement à *Carcica Beig* & *Emirgu-
neh Chan*, de se tenir sous les armes; & que
si les Turcs prenoient la route de *Maraga*,
comme on disoit, parce qu'ils étoient par-
tis: (mais cette nouvelle se trouva fautive,)
ils fissent du pis qu'ils pourroient, &
qu'en cette occasion il leur permettoit de
faire tout ce qu'ils jugeroient à propos
pour le bien de l'Etat. Ce fut avec cette
condition, & la réponse mentionnée ci-
dessus, que le Roi congédia l'Ambassadeur
Turc, le vingtième de Septembre, & qu'il
le renvoïa au *Serdar*. Mais pour témoi-
gner qu'il avoit de la disposition à faire
la paix; ou plutôt, comme je croi, afin
d'observer mieux les démarches de l'armée
du Turc, il envoïa au *Serdar*, avec l'Am-
bassadeur, *Burum Casum Beig*, qui étoit
reve-

revenu de l'Ambassade de Constantinople, comme je vous ai dit, en qualité de son Ambassadeur, & avec pouvoir d'avancer l'exécution de ce dont ils étoient convenus.

Le vingtième de Septembre au matin, le Roi se trouvant peut-être de meilleure humeur que ces jours passez; pendant lesquels il n'étoit presque jamais sorti, & ne s'étoit rendu visible que très-rarement, alla se divertir aux environs de la ville, avec de certains oiseaux, où, par honneur, nous l'accompagnâmes tous. Et afin que vous soiez informé de quelques circonstances des divertissemens, & des façons de faire de ce Prince fantasque & bizarre; je vous dirai, que sans craindre les effets des rayons du soleil, il s'assit simplement sur la terre, sans autre précaution, au milieu d'une grande campagne, & qu'il demeura long-tems en cet endroit, à voir voler quelques nouveaux oiseaux, qu'il prenoit plaisir d'exercer. Mais il n'y avoit pas oublié la bouteille, selon sa coutume, & il en eut toujours une auprès de lui, avec la tasse d'or. Je croi même, si je ne me trompe, qu'il y mangea aussi, sans nappe & sans serviette, ni autre chose que ce soit, quelque morceau d'une volaille rôtie qu'on y avoit portée. A son exemple, nous descendîmes aussi de nos chevaux, & demeurâmes assis à terre autour de lui, en forme de cercle, à quelque distance néanmoins, où nous fûmes spectateurs de toutes ses actions. Et derrière nous, une compagnie de fuziliers à cheval, qui avoient accompagné le Roi, comme alors c'étoit la coutume; savoir, de ceux de sa Cour,

& comme nous dirions de la garde, paroif-
foit sous les armes, mais fort éloignée du
lieu où nous étions.

Après avoir demeuré quelque-tems de la
forte, il se lava les mains, & étant remon-
té à cheval, comme nous fîmes tous, il
s'en alla dans un jardin, où plusieurs de
nous autres, qui l'avions déjà vu & sauvé,
le laissâmes, pour aller dîner chacun chez
soi. Le même jour, après dîné, le Me-
himandar, qui a le soin de nous autres
hôtes, nous dit, que le Turc étoit déjà
arrivé à *Serah*, qui est une ville, ou un
gros bourg sur le chemin de *Tebriz*, du
côté d'*Ardebil*, & qu'il avançoit toujours
vers *Ardebil*, en même-tems que *Carcica*
Beig, se retiroit avec son armée, selon les
ordres qu'il en avoit reçu du Roi. Qu'il se-
roit très-à-propos que nous envoiâssions au
camp du Roi; c'est-à-dire, en cet endroit
où étoient les pavillons & le bagage, tout
nos chameaux; les choses pesantes, qui nous
pouvoient embarrasser; de nous contenter
de nos chevaux seulement à la légère, &
avec quelque cheval ou mulet de bagage,
qu'ils appellent *Seizchané*, avec l'équipage
de nuit, afin de nous trouver plutôt en état
de suivre promptement le Roi, en quel-
qu'endroit que ce fût où il voudroit aller.

On re-
voit nou-
velles à
la Cour
de Perse
de la
marche
de l'ar-
mée des
Turcs
vers Ar-
debil.

Nous disposâmes donc nôtre bagage,
pour le faire partir la même nuit: mais de-
puis, on nous assura que l'armée du Turc
s'étoit campée en un endroit qui borroit
deux avenues; l'une desquelles venoit en
Ardebil; & l'autre conduisoit à *Carabagh*,
& du côté de la *Georgie*; sans savoir lequel
des deux chemins elle prendroit; ce qui

nous

nous porta à diférer le transport du bagage, & à ne faire aucune démarche, sans être assuré auparavant de la route que l'armée des Turcs tiendroit, & de ce que *Burum Casum* auroit négocié.

Le Roi
solemni-
se la fête
du liai-
ran.

Le samedi vingt-deuxième de Septembre, qui étoit le premier jour du *Bairan*, ou la grande Pâques des Mahométans, le Roi se rendit par dévotion, & en vûe de cette solennité, en la Mosquée de *Schiah Sofi*; soit que les offemens eussent été transportez ou non, on y avoit déjà remis tous les ornemens, & les ajustemens comme auparavant. Parce que, dans cette confusion & cette résolution de mettre le feu aux quatre coins & au milieu d'*Ardebil*, on en avoit tiré tout le plus précieux. Après que le Roi eut fait ses dévotes prières, ils s'en alla à la cuisine, & s'étant fait donner une serviette, qu'il mit devant lui, il voulut servir lui-même, tout le *Pilao*, que l'on distribua aux pauvres.

Le Dimanche suivant, quelques Chrétiens Arméniens qui venoient de Turquie, par la route d'*Erzurum*, qui étoient venus de Constantinople avec une caravane, & qui avoient traversé l'armée des Turcs, arrivèrent en *Ardebil*. Ils donnèrent avis au Roi, que des *Capigi*; c'est-à-dire, des portiers du Grand Seigneur, avoient été envoyez de Constantinople en diligence vers le *Serdar* des Turcs, pour lui dire qu'on le désirait à la Cour du Grand Seigneur, avec des ordres entièrement contraires à ceux qu'il avoit reçus auparavant. Les premiers ordres portoient, qu'il eût à se rendre maître d'*Ardebil* à quelque prix que ce fût, & puis

puis de rétablir *Teimuraz Chan*, & *Dellu Melic*. Ce second est un *Melic*, ou Seigneur Arménien, qui étoit autrefois Chrétien ; mais qui a renié à présent, & qui étoit vassal du Roi de Perse. Mais s'étant révolté, parce que le Roi lui fit commandement de mener tous les Arméniens Chrétiens à *Ferhabad* ; au lieu de les y conduire, il les fit passer dans la Géorgie, où s'étant uni à *Teimura Chan*, sous la protection des Turcs, il a toujours été depuis ennemi irréconciliable du Roi de Perse, & lui a incessamment fait la guerre ; de sorte qu'il se trouva en cette bataille, dont je vous ai parlé ci-dessus. On disoit même dans *Ardebil*, qu'il y avoit été tué, & que l'on devoit apporter sa tête au Roi. Cette nouvelle néanmoins se trouva fautive. Il est certain qu'il se retira plein de vie, & en parfaite santé, quoique quelques-uns soutenoient qu'il avoit été blessé.

Ils le nomment *Dellu Melic* ; c'est-à-dire, l'extravagant *Melic* ; parce qu'il est fort capricieux & fantasque, & qu'il s'est moqué du Roi de Perse en plusieurs occasions. Vous savez que *Melic*, est une parole Arabe, qui signifie proprement Gouverneur. Mais elle s'entend d'un Seigneur, Chef des Arméniens, qui commande en plusieurs endroits, & qui est gouverneur de plusieurs bourgs & villages. Vous remarquerez ici, qu'il y a beaucoup de ces Seigneurs & Chrétiens, qui sont de la dépendance du Persan.

Le *Serdar* donc devoit rétablir *Dellu Melic*, & *Teimuraz Chan*, dans leurs Etats ; & passant l'hiver dans *Carabagh*, qui est
un

Explication de cette parole.

un lieu fort commode, & fort fertile, recouvrir la Province de *Servan*, qui est la basse *Médie*, ou qui en fait une partie; fortifier, & occuper *Sumachie*, qui en est la ville principale. Ce sont-là les premiers ordres qu'il reçût. Mais ceux que les *Capigis*, lui portèrent depuis, étoient tous contraires; savoir, qu'il concluroit absolument la paix avec le Persan, le plus avantageusement qu'il lui seroit possible, & qu'il s'en retourneroit incontinent à *Constantinople*; parce que les Européens avoient déclaré la guerre en d'autres endroits, & faisoient tant de desordres, qu'il falloit nécessairement, nonobstant les raisons qu'il pourroit alléguer pour s'en excuser, qu'il s'y rendit avec son armée pour donner secours. Les mêmes Arméniens ajoutèrent, que tous les habitans de *Trebisonde* avoient abandonné la ville, & qu'ils s'étoient retirez en *Erzurum*, pour éviter la fureur des Cosaques, qui faisoient des ravages étranges sur toutes les rivières de la Mer noire.

J'avois bien voulu savoir de quel côté les Européens avoient déclaré la guerre aux Turcs; je m'en informai même en plusieurs endroits; mais je ne trouvai personne qui m'en pût dire des nouvelles assurées. Et je ne pouvois pas en parler pertinemment, à cause de l'indifférence, ou plutôt de la négligence de Messieurs mes correspondans d'Italie, qui me jugent indigne de recevoir aucun avis de leur part; non pas même de leurs lettres qu'une fois l'année, & qui sont quelquefois fort stériles, & destituées des nouvelles que je desirois. Le plus de lumière que j'en tirai, fut des

Le Gé:
néral de
l'armée
des
Turcs
reçoit
ordre de
faire la
paix
avec le
Persan.

des prisonniers Tartares que le Roi avoit déjà mis en liberté, & régalez selon sa coutume, comme personnes qu'il veut captiver, de qui il se veut faire aimer, & qu'il donna pour hôtes à *Effendiar Beig*, jusqu'à ce qu'il les confiât, ou qu'il les envoiât au frère du *Chan de Casa*, leur Seigneur naturel; lequel, comme j'ai dit ailleurs, avoit pris le parti du Roi de Perse, & qui étoit alors avec *Carcica Beig*.

Ces gens-ci, comme Européens & voisins du Turc, & des Chrétiens, du côté de la Pologne, en pouvoient savoir quelque chose, & de ce qui se passoit de plus nouveau; parce qu'il n'y avoit pas longtemps qu'ils en étoient sortis. Ils me dirent que le Roi de Pologne, auquel les Hongrois s'étoient unis, avoit déclaré la guerre aux Turcs; & que tous deux ensemble faisoient de grands progrès par terre, sur la route qui conduit à *Constantinople*: d'où je me persuadai que c'étoit en *Bogdanie*, pour lequel país je savois déjà d'ailleurs qu'il y avoit contestation, entre les Polonois & les Turcs.

Les
Turcs
con-
cluent
la paix,
aux con-
ditions
que le
Roi de
Perse
présente.

Ces nouvelles se trouvèrent tellement véritables, que *Casum Beig* retourna de son Ambassade en *Ardebil*, le vingt-troisième de Septembre, avec le traité de paix, si avantageux, & si conforme à la volonté du Roi, que pour le combler, & rendre cette paix inébranlable, le *Serdar* envoia avec lui, non-seulement l'Ambassadeur ordinaire, qui avoit été député les deux autres fois précédentes pour cette négociation & la porter à sa perfection; mais encor le *Gebegi Basci*; c'est-à-dire, celui

celui qui commande la Gendarmerie, ou Colonel Général de la Gendarmerie, personne de très-grande autorité, & principal Officier de l'armée, qui est Surintendant de toute la Gendarmerie, & de l'artillerie même, & qui exerce la charge de Connétable. Celui-ci, avec un autre, qui n'étoit pas de moindre considération parmi les Turcs, fut destiné pour ratifier le traité dont on étoit convenu. Et le Dimanche au soir trentième de Septembre, ces Ambassadeurs, après s'être acquitez de leurs commissions, & avoir pris congé du Roi, partirent d'*Ardebil*, & s'en retournèrent vers le *Serdar*, avec la convention suivante.

Que si les Turcs s'en retournoient dans leur país par le même chemin qu'ils avoient tenu en venant, sans incommoder les terres de la dépendance des Persans, le Roi les laisseroit aller paisiblement; & que d'*Hispahan*, où il se devoit rendre incontinent, il enverroit un Ambassadeur de sa part, avec la soie, & d'autres presents, afin de conclure la paix avec le grand Turc dans Constantinople. Parce qu'il n'étoit pas raisonnable que le Roi se contentât de la seule parole du *Serdar*, aussi il n'en vouloit pas demeurer là. Mais que si les Turcs alloient à *Carabagh*, ou du côté *Scervan*, ou dans la *Géorgie*, ou en d'autres Provinces, de la dépendance des Persans, & par un autre chemin, ruinans & pillans son país, qu'il les perdrait; qu'il feroit mainbasse sur eux, & qu'il deviendroit leur ennemi plus que jamais. Pour une plus grande assurance, le Roi envoia son *Burum*
Ca-

Casum Beig, avec les Ambassadeurs Turcs, afin qu'il fut témoin oculaire de la conduite des Turcs, & de ce qu'ils faisoient, & qu'au bout de je ne sai combien de jours, il en informât le Roi; lequel, soit que *Casum Beig* ne retournât pas, ou qu'il retournât mécontent, les pousseroit à l'extrémité, selon les promesses qu'il en avoit faites, & leur feroit du pis qu'il pourroit.

Le Roi de Perse donne quelques ordres à son Général d'armée.

Il envoya aussi un ordre exprès à *Carcica Beig*, de suivre toujours les Turcs de près avec son armée. Que s'ils contrevenoient au traité qu'ils avoient ratifié, & qu'ils fissent quelques desordres, il s'y oposât généreusement, en se jétant sur eux avec ses troupes, sans donner de quartier à personne; parce qu'en cette occasion il lui permettoit d'en venir aux mains, & d'en user envers eux, comme il le jugeroit à propos. Mais que si les Turcs s'en retournoient en véritables bons amis, dans les circonstances de leur convention, il les laissât passer, sans souffrir que personne leur fut incommode. Tout le monde scut que les Turcs n'avoient sollicité cette paix avec les Persans, & qu'ils n'y avoient consenti, qu'en vüë de la guerre que les Francs leur avoient déclarée. Desorte que tous les habitans d'*Ardebil* combloient publiquement les Européens de bénédictions, & n'en parloient que comme de gens auxquels ils étoient redevables de la délivrance de leur ville, de leur *Sciah Sofi*, & du peuple Persan. Leur joie fut si grande en cette conjoncture, que comme j'étois fort connu parmi eux pour Franc, ou bien Européen, les hommes & les femmes, qui me rencon-

troient

troient par la ville, ne pouvoient s'empêcher de me faire careffes, & de faire des vœux pour ma prospérité.

Le quatrième d'Octobre, jour de S. François, *Siahinghiré Chan*, frère du *Chan Tartare de Cafsa*, que le Roi avoit fait venir de l'armée de *Carcica Beig* où il étoit, arriva en *Ardebil*. Le Roi le manda, pour l'envoier à *Cafsa* sa patrie, par le *Daghistan*, qui est le Mont Caucase, si je ne me trompe; & de-là par la *Circassie*; afin qu'il râchât de se mettre en possession de cet Etat, par le moïen de ces amis; alors que le Chan son frère, avec la plus grande partie de ses troupes, qui l'accompagnoit, en étoit éloigné. En éfet, le bruit couroit que le *Chan de Cafsa* vouloit aller à *Constantinople*, avec le *Serdar*, pour se trouver là, à tout hazard dans le tems que la maison Othomane flotoit dans les divisons, & que les Princes, qui la devoient soutenir, étoient desunis entr'eux; sans même être informé de leurs prétentions, ni de ceux qui vivoient, ou qui ne vivoient pas, au défaut desquels il devoit succéder à l'Empire, selon les loix établies parmi eux. Desorte que le *Serdar* lui persuadoit fort d'entreprendre ce voïage, & l'assuroit en même tems que dans l'ocasion il l'apuieroit de ses amis, & de toute la faveur qui lui seroit nécessaire. Tellement que le Roi en étant parfaitement informé, pour donner le change aux Turcs, il envoia à *Cafsa* cet autre frère, qui est à sa dévotion, afin de tenter, si d'un autre côté, il pouvoit faire cet autre coup d'état. Et d'autant plus volontiers, qu'il ne risquoit rien, quand bien

Pa..

l'affaire ne réussiroit pas; & qu'au contraire, il en tiroit avantage; parce qu'au moins, il éloignoit d'auprès de lui & d'une belle manière, ce Prince Tartare, pour l'entretien duquel il faisoit tous les ans beaucoup de dépense, sans en tirer aucun profit. En éfet, il paroissoit à la Cour de Perse avec honneur.

Le matin du cinquième d'Octobre, le Roi reçût nouvelle, que les Turcs aiant appris que le nombre des soldats s'étoit beaucoup augmenté dans l'armée de Perse, par l'arrivée de leur *Hussein Chan* avec toutes ses troupes, jusqu'à neuf milles hommes & davantage, & de quelques autres *Chans & Sultans*; & que ne voians point revenir, ni *Casum Beig*, ni leurs Ambassadeurs, qui avoient resté quelque peu de tems au Camp de *Circacia Beig*, avec la ratification de la paix; & craignans que les Persans ne leur voulussent jouer quelque mauvais tour, & les surprendre de tous côtez, pour les tailler en pièces, ils prirent tellement l'épouvente, que sans avoir égard aux commandemens du *Serdar*, ni aux instantes prières qu'il leur faisoit, ils désertèrent l'armée, & l'abandonnèrent honteusement. Et quoique les Persans les assurassent que leur armée ne les suivoit point, ils furent si fort abatus de cette nouvelle, qu'ils ne reçurent que comme une ruse, & une fourberie de la part des Persans, qu'il fut impossible de les arrêter, & de les empêcher de fuir à perte d'haleine.

Le Roi sur cét avis commanda incontinent à tous les Capitaines de ses troupes, puis-

Terreur
panique
dans
l'armée
des
Turcs.

puis que les Turcs étoient tellement intimidés, & qu'ils fuïoient de la sorte, sans attendre la ratification de la paix, de les poursuivre vivement, & de faire main-basse sur eux, sans donner de quartier à personne, tuant & pillant tout ce qu'ils pourroient; & sur-tout qu'ils enlevassent le bagage & les chariots, que la crainte de périr leur avoit fait abandonner; & principalement les pièces d'artillerie, supposé qu'ils les eussent laissées, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il fit aussi publier par toute la ville, que les habitans d'*Ardebil*, qui l'avoit abandonnée, pouvoient retourner en leurs maisons quand ils voudroient, chose qu'on ne leur avoit pas accordée auparavant. Il donna ordre à *Carcica Beig*, de retenir & de ne pas laisser aller plus loin les Ambassadeurs Turcs, & *Casum Beig*, & de retenir aussi le Bacha de Van, que l'on avoit mené prisonnier en *Ardebil*, lequel il avoit renvoyé au *Serdar* avec ces Ambassadeurs, après lui avoir donné la liberté, & l'avoir comblé de faveurs & de presens. En un mot, cette nouvelle inspira tant de joie, & tant de courage au Roi, qu'il dit publiquement, & en présence de plusieurs, qu'il vouloit aller à *Baghdad*, à quoi tous ceux qui étoient présens donnèrent les mains, en criant plusieurs fois de toutes leurs forces, *Allach, Allach*. Mais, à dire le vrai, ce procédé me sembla une rodomontade de souris, quand la chate ni est plus.

Le même jour, après-dîné, pendant que le Roi buvoit joyeusement en compagnie, (je vous dis toutes ces choses, afin que vous

vous

On per-
met aux
habitans
d'Arde-
bil d'y re-
tourner.

vous raillez, & que vous vous divertifiez, comme je faisois des différentes comédies de la fortune) un cavalier qui avoit pris la poste, apporta une nouvelle qui détruisoit la première. Il disoit que les Turcs, soit qu'ils eussent voulu feindre une retraite, comme cela pouvoit être pour tromper les Persans; ou soit, si elle étoit véritable, qu'ils se fussent afranchis de la crainte, s'étoient campez en un endroit, où la route étoit fort commode pour se rendre à *Carabagh*. Et que l'on doutoit fort s'ils iroient de ce côté-là, dont le Roi, qui abandonna incontinent, & les carafes & la conversation, s'affligea fort de cette nouvelle; parce qu'en été, c'étoit la chose du monde qui lui déplaisoit davantage, sans y pouvoir apporter de remede. Ce cavalier ajouta, & j'en doutai moins que de toute autre chose, que les Turcs ne s'étoient pas autrement retirez en fuyant; mais bien en contraignant le Général de partir avec eux. Parce qu'il y a un certain tems, à je ne sai combien de la lune de Septembre, auquel, selon leurs anciennes maximes, ils ne sont plus obligez de servir à la guerre, ni de demeurer à la campagne; mais ils veulent tous s'en retourner en leurs maisons, & y passer l'hiver.

Il arrive de ce réglemeut, que je sai qui s'observe inviolablement tous les ans, que les Turcs, quoique leurs forces soient très-considérables & leurs armées très-nombreuses, ne font pas, & ne pourront faire de grands progrès dans les pais éloignez, comme est la Perse, dans la Chrétienté; parce qu'une saison se passe seulement

ment à assembler l'armée, & à joindre le rendez-vous : & même c'est beaucoup faire, si on en vient jusques-là. Mais aussitôt qu'ils y sont arrivez, le jour de la lune de Septembre étant échû, ils abandonnent le Capitaine & la guerre, & veulent tous absolument retourner chez eux, pour y passer l'hiver, quoique leur maison soit au Caire, ou ailleurs, en des pais fort éloignez; desorte qu'au Printems ils se trouvent toujours sur leurs piés. Enfin ils ne peuvent jamais faire de grands progrès, lorsque les lieux que l'on veut assiéger sont écartez; à moins qu'ils ne s'en rendent les maîtres, & qu'ils ne terminent leurs différends pendant l'été. Voilà donc le sujet de la déroute & de la fuite prétenduë de l'armée des Turcs. Le *Serdar* même en fit ses excuses à *Carcica Beig*, protestant qu'il ne s'en retournoit sans conclure la paix, que contre sa volonté, & pour se soustraire à de plus grandes violences de la part des siens, qui lui avoient déjà coupé les cordes de son pavillon, jusqu'à le vouloir lapider. A la fin, le Roi aiant été parfaitement informé, comme je croi, de tout ceci; je veux dire des circonstances de la marche des Turcs, & que le *Serdar* étoit toujours dans les sentimens de faire la paix, il licentia dès le lendemain une partie de ses troupes, & permit à ceux de *Mazanderan* seulement, & aux *Turcomans*, de s'en retourner chez eux, quand ils voudroient. Mais vous ne devez pas vous étonner de tous ces changemens; parce que pendant tous ses tintamares, & ces bruits de guerre, le Roi recevoit tous les jours

Le Roi
de Perse
licentie
ses trou-
pes.

mille

mille nouvelles incertaines, selon lesquelles néanmoins, avec toute cette incertitude, il falloit, pour se tenir sur ses gardes, donner incessamment, & révoquer de nouveaux ordres.

Le P.
Vicaire
des Car-
mes-Dé-
chauffez
retourne
à H. f. a-
han.

Mon compagnon, & ami le P. J. Thadée, Vicaire des Carmes - Déchauffez, ayant obtenu du Roi son audience de congé, partit d'*Ardebil* le dixième d'Octobre, pour aller incessamment du côté d'*Hispanan*. Le quinzième, le fils de *Carcica Beig*, que son pere avoit dépêché en Cour, arriva sur le soir dans *Ardebil*, pour porter au Roi les assurances de la marche des Turcs vers *Constantinople*, après lesquelles on aspirait depuis si long-tems, & qu'ils s'en retournoient fort paisiblement par le droit chemin, & de la façon que le Roi desiroit. En confirmation de quoi un autre Ambassadeur Turc, qui étoit *Beig*, d'une ville qui se nomme *Tocat*, vint en *Ardebil*, le vingtième du même mois, où il assura le Roi que les Turcs avoient ratifié les articles de paix, de la même façon que l'on en étoit convenu; qu'ils étoient déjà partis par le chemin le plus court; qu'ils devoient être au-delà de *Van*; & que pour affermir plus promptement la paix dans *Constantinople*, le *Serdar* menoit avec lui *Barum Casum Beig*, Ambassadeur de Sa Majesté; en la place duquel il l'avoit député en *Ardebil*, afin que le Roi lui confiât le present de soie qu'il avoit promis. Néanmoins cette détention, & cet échange d'Ambassadeurs, fut un artifice des Turcs: parce qu'en éfet ils se défioient du Roi, & avec beaucoup de raison.

Les
Turcs
se défi-
rent du
Roi de
Perse.

Je reconnois à present que je me suis un peu

peu trop étendu sur le recit que je vous ai fait de tous les incidens de la guerre, & qu'il vous a peut-être été ennuyeux; mais j'ai voulu vous raconter toutes ces particularitez, parce que j'ai que des personnes comme vous, qui s'entendent, & qui se plaignent aux affaires d'Etat & politiques, seront bien aises d'en être informées, vû principalement qu'elles sont très-véritables dans toutes leurs circonstances, & que ces relations, ou nouvelles, partent du meilleur endroit qu'on les puisse desirer; puisque j'ai été témoin oculaire, & auriculaire, de la plus grande partie des choses, dont je vous ai fait part; & que ce que je n'ai pas vû moi-même, je l'ai appris de ceux qui le pouvoient bien savoir, & qui me disoient la vérité; & c'est dont j'ai voulu seulement vous informer, comme de choses constantes. Mais pour ce qui est de mille autres petits avis, que l'on me communiquoit tous les jours, ou douteux, ou de quelques endroits qui m'étoient suspects, je ne les ai jamais rapportez que comme incertains; ou le plus souvent je les ai passéz sous silence. Vous agréerez, s'il vous plaît, ma bonne volonté, & me ferez la grace de m'excuser si je vous ennuie d'une si longue lecture.

A peine le dernier Ambassadeur étoit arrivé, lorsque le Roi voiant les choses dans l'état qu'il les desiroit, publia la résolution qu'il avoit prise de partir au premier jour d'*Ardebil* pour *Cazuin*. Desorte que nous nous disposâmes tous à ce voiage: & plusieurs mêmes, pour gagner du tems, & en avoir de reste, se mirent en chemin. Je fus des premiers à me persuader que je serois

fort bien de m'en aller toujours devant, sans attendre l'embarras & la foule de l'*Ordu*, à cause que mes mulets de bagage étoient extrêmement chargez, & de l'avis qu'on me donna, que les chemins étoient fort boueux & mauvais. Tellement que le jour d'après l'arrivée de l'Ambassadeur; savoir, le vingt-deuxième d'Octobre, je partis d'*Ardebil*, sur le soir, seulement afin de charger, de sortir de la ville, & de reconnoître la route. En éfet, après avoir fait une demie lieuë de chemin seulement, je terminai nôtre marche, & allai passer la nuit dans un village, lequel, pour être habité par des tailleurs de pierres, se nomme, selon l'idiôme Turc, *Tasc-Chiefen*; c'est-à-dire, pierres taillantes.

Il conti-
nuë son
voiage.

Le lundi vingt-deuxième, après avoir avancé trois lieuës & demie, ou environ, je fus passer la nuit au - dessous du village *Tagi buiur*, où j'avois logé la première fois en venant. Je rencontrai le long du jour plusieurs Pages du Roi, d'autres gens, avec tous les chariots, & les mulets de bagage, qui étoient où le Roi avoit laissé ses tentes; parce qu'alors on les avoit transportées en *Ardebil* par son ordre, pour s'en servir pendant son voiage. Le mardi au soir, après cinq lieuës de chemin, nous fûmes loger dans le village de *Ghini*; non pas dans la campagne comme l'autrefois, mais fort commodément, dans la maison d'une Dame fort civile, & de la plus agréable conversation qu'il se puisse dire, avec laquelle, & plusieurs de ses voisines, qu'elle invita chez elle à nôtre considération, nous passâmes la soirée d'une façon fort divertissante.

te. Cette même nuit là, *Cic Ali Beig, Daroga*, ou gouverneur de *Cazuin*, passa par ce village; il y alloit en poste par ordre du Roi, pour donner les ordres nécessaires aux feux de joie, aux allégresses & préparatifs dont on vouloit honorer l'arrivée du Roi. Le courier d'une fille du Roi, qui s'en retournoit en *Hispahan* vers sa maîtresse, passa aussi presque en même-tems. Il se chargea de mes lettres, & m'assura que depuis mon départ d'*Ardebil*, un Ambassadeur Moscovite, que l'on atendoit, y étoit arrivé, & qu'il étoit logé dans la même maison que j'avois occupée; mais que le Roi ne l'avoit pas encor vû, parce que l'Ambassadeur étoit un peu indisposé: qu'il l'obligeoit néanmoins de se rendre à *Cazuin*, où il le recevroit en cérémonie, de même que l'Ambassadeur de l'Inde, de la part de *Sciah Selim*.

Au-dessous du village *Ghivi*, le chemin qui conduit à *Cazuin* se divise en deux; dont l'un est celui que j'avois fait en venant de cette vallée fâcheuse & incommode de *Perdeliso*; & l'autre est un peu plus à l'Orient, que je n'avois pas encor parcouru; mais qui devoit être meilleur, selon moi; parce je savois que le Roi le préféroit à l'autre, & qu'il le prendroit comme le plus commode peut-être, principalement en tems d'hiver, que les routes sont rompues & que les borbiers sont grands. Desorte que le mercredi, je pris le chemin que je n'avois pas encor parcouru; & après avoir seulement fait trois lieues, j'allai passer la nuit dans un bourg, qui s'appelle *Hoin*. Le lundi nous marchâmes par une

Arrivée
de deux
Ambas-
sadeurs
dans Ar-
debil.

valée, qui est habitée en toutes ses parties. Après cinq lieuës de chemin, nous arrivâmes la nuit dans une petite ville, où nous logeâmes, & qui se nomme *Scial*. Elle est bâtie sur un penchant de montagnes, au lieu le plus ferré de la valée, sur une petite rivière, qui coule au fonds de la même valée; mais la ville est si peu considérable, qu'elle ne me paroît pas mériter d'en porter le nom.

La litière
se renversa
en un mau-
vais en-
droit.

Le vendredi, nous n'eûmes pas fait trois lieuës, par cette valée, qui va toujours en s'étrécissant, & de telle façon, que quelquefois nous avions de la peine à passer, que nous joignîmes un peu plus avant un *Carvanserai*; parce que la nuit étant survenue, après avoir marché quelque-tems par une route, que de grands boutbiers rendoient très-facheuse & glissante, à la fin la litière se renversa en un endroit fort mauvais, que l'obscurité de la nuit nous cachoit entièrement, & tomba malheureusement, sans dessus dessous, d'un lieu peu élevé, avec grand danger pour ceux qui étoient dedans d'y perdre la vie. Mais, par la grace de Dieu, personne n'eut de mal; non pas même les chameaux qui la portoient, ce que j'attribuai certainement à un miracle.

La litière étant tombée; tant pour ne rien risquer davantage, & ne nous pas exposer une seconde fois à un plus grand danger sous cette obscurité, que pour chercher *Zambor*; c'est-à-dire un gros matou châtré, de bonne garde, & de belle aparence, qui tient fidèle compagnie à Madame *Maani*, & qu'elle aime réciproque-

quement, lequel fut tellement surpris, & épouventé de la chute de la litière, qu'il se retira incontinent sur le haut de la montagne; de manière que nous ne savions ce qu'il étoit devenu. Nous élevâmes en cet endroit là même un de nos petits pavillons, pour y passer la nuit, avant que d'avoir trouvé nôtre fameux & illustre *Zambor*, lequel, après s'être fait chercher long-tems par toute cette montagne, me fit enfin l'honneur de se découvrir à moi, en poussans dedans l'air quelques miaulemens tristes & languissans, qui vinrent jusqu'à mes oreilles, & qui me marquèrent de loin le lieu de sa retraite. Le samedi, nous continuâmes notre chemin, par une route fort incommode & fort mauvaise; non pas à cause des bouës; mais bien à cause des montagnes, des sentiers étroits, & de leur rapidité en montant & en descendant; c'est pourquoi nous n'avancâmes que très-peu; & nous n'avions pas fait encor trois lieuës, lorsque nous joignîmes un village, qui se rencontre tout le premier au-delà des montagnes. Mais comme nos chameaux se trouvèrent extrêmement fatiguez, nous campâmes, quoiqu'il fût encor jour, en un endroit entre ces montagnes, auprès d'un petit ruisseau qui couloit, où nous rencontrâmes plusieurs *Turcomans* avec leurs troupeaux, qui s'y étoient aussi campés, que les bruits de la guerre avoient intimidé, & engagé à fuir de la sorte, & qui se retiroient, avec leurs familles, par ordre du Roi, qui veilloit à leur sûreté dans la Province de *Chilan*, sur la Mer *Caspienne*, pour y demeurer.

Le Dimanche vingt-huitième d'Octobre, nous achevâmes ce peu qui restoit des trois lieuës que nous avions commencé le jour précédent : & pour donner du repos à nos animaux qui étoient encor fatiguez, nous allâmes loger au premier village que nous rencontrâmes, qui se nomme *Derram*, du pais de *Taron*. Le lundi suivant, comme nous étions encor dans une maison du village, le Roi arriva au même endroit, avec tout l'*Ordu*. Une grande partie de l'armée passa outre; mais le Roi, avec ses femmes, se campa au-dessous de ce village, & passa la nuit sous ses tentes, qu'il y fit dresser. Mais les pauvres Dames, qui n'avoient pû aller dans les brancards sur les chameaux, s'y rendirent toutes à cheval fort fatiguées, & avec bien de la peine. Le lendemain on sonna le boute selle un peu tard; & en quelqu'endroit que le Roi se trouve, il n'est permis à qui que ce soit de partir avant lui, de peur de se rencontrer avec les femmes de son *Haram*.

Le Roi de Perse arrive au lieu où le sieur de la Vallée s'étoit campé.

Nous leur laissâmes prendre le devant : & suivant l'*Ordu*, de loin, pour nôtre commodité, après avoir fait environ trois lieuës, & toujours par un pais tout chargé de coton; parce que depuis le village *Derram* jusqu'à *Cazuin*, on n'y cultive rien autre chose, nous campâmes sur le soir auprès d'un grand chemin, & dressâmes nos tentes sur le bord d'une petite rivière, sur la chaussée de laquelle, à main gauche, nous avions marché tout le long du jour, avec une partie du précédent, en suivant le cours de l'eau. Nous fîmes environ cinq lieuës, le mercredi dernier jour d'Octobre,

&

& nous allâmes passer la nuit dans un petit village, qui se trouve sur le chemin, & que l'on nomme *Ibrahim Oba*; c'est-à-dire, cabane d'Abraham; pour conserver peut-être la mémoire de quelqu'homme de ce nom-là, qu'étoit en réputation parmi eux, & qui l'avoit fait bâtir.

Le long du jour, comme j'avançois toujours chemin séparément, avec *Tochta Beig*, dont je vous ai parlé autrefois, *Immanculi Mirza*, le jeune fils du Roi, qui m'avoit témoigné beaucoup d'amitié, comme je croi vous l'avoit mandé, se rendit à mes chariots, où après avoir demandé à qui appartenoit la litière, & tous mes domestiques, & sachant qu'elle étoit à moi, s'entretint quelque-tems, avec quelques-uns de mes gens. Il s'étoit assis à terre, avec un oiseau sur le poing; parce que son *Seizchané*; c'est-à-dire, son cheval de bagage étoit demeuré malade. Desorte qu'il avoit été contraints de descendre de cheval, & de faire charger sa valise sur celui qu'il montoit, en attendant qu'un valet, qui le suivoit de loin, lui eût amené un autre cheval pour continuer son voiage. Parce que, selon la

coûtume de tous les cavaliers, il avoit un cheval de main qui le suivoit, pour s'en servir dans le besoin qui se rencontreroit. Je vous détaille toutes ces petites particularitez, afin que vous sachiez comment on en use, tout simplement, & à la bonne foi, en ces quartiers. Discourant donc de cette façon avec deux de mes serviteurs, qui s'étoient arrêtez pour l'entretenir, & contenter sa curiosité, il vit passer une petite chienne, qu'on avoit arachée sur nos

Les Cas
valiers
voia-
gent
toûjours
dans la
Perse,
avec un
cheval
de main
qui les
suit.

sommes, laquelle à peine seroit propre en Italie pour aboier dans une sale; mais qui peut passer chez les Persans pour une petite chienne de chambre, à laquelle je donnai le nom de *Lionne*; parce que, comme les lions, elle a le poil fort long sur le col, à la queuë, & beaucoup plus que sur le reste du corps. Ce nom est un peu corrompu par ceux du país, que le rapport, & la conformité des paroles dont ils ont accoutumé de se servir, leur fait appeller *Laon*, qui signifie couleur en langue Arabe.

Cette petite chienne parut si belle à *Imamculi Mizar*, que pour témoigner le desir qu'il avoit de la posséder, il commença à la louer extraordinairement. Mes gens, quoi qu'ils le connussent bien, & qu'ils fussent qu'il étoit fils du Roi, furent si grossiers, & si incivils en cette occasion, qu'ils ne lui offrirent pas, comme la bienfiance les y obligeoit: de manière que ce Prince voyant que mes gens avançoient toujours chemin & qu'ils amenoient la petite chienne, il ne put pas s'empêcher plus long-tems de les prier de lui en faire present; mais en des termes très-civils, & très-respectueux. Alors ils la lui donnèrent incontinent, & de fort bonne grace. Le cheval qu'il atendoit étant arrivé, ne sachant comment se conserver cette nouvelle conquête, & conduire cette petite chienne avec plus de sûreté, jusqu'à ce qu'il eut atteint ses mulets de bagage, il délia ses deux jaretières, & après les avoir unies ensemble par les extrémités, il atacha cette petite *Laon* par le col, à l'un des bouts, & tenoit l'autre à la main, la menant en lesse

Les domestiques du sieur de la Vallé firent present d'une petite chienne au fils de Roi de l'ese.

de la sorte avec beaucoup de soin, & ne dédaignoit pas de marcher en cét équipage à la vuë de tout le monde, trop content d'un present si rare & si considérable, mais fort embarrassé de ses deux mains; parce que de l'une il tenoit la chienne, & l'oiseau de l'autre, avec ses chausses pendantes. Il eut sur le chemin d'autres entretiens plus sérieux avec mes gens. Il leur dit que son pere étoit véritablement un bon Roi, & que Dieu préservât ceux qui ne diront pas beaucoup de bien de lui; mais qu'il avoit un grand défaut: que l'avarice étoit son foible, & qu'il n'étoit pas libéral, principalement envers ses hôtes, auxquels il devoit donner en particulier des marques de sa générosité jusqu'à la profusion: comme s'il eut voulu dire, que si quelque jour il pouvoit lui succéder, il se comporteroit bien d'une autre façon, pour captiver l'amitié & la bienveillance de semblables personnes.

Cette façon de parler avoit, selon moi, beaucoup de rapport à celle d'Absalom, lorsqu'il vouloit usurper la qualité de Roi, & monter sur le Trône de son pere. Discours néanmoins fort dangereux pour ce jeune Prince; parce qu'il a un pere qui fit mourir son autre fils aîné par de semblables jalousies, & qui n'étoient peut-être pas mieux fondées.

Le jeudi, premier jour de Novembre, après une lieüe de chemin, nous arrivâmes en un endroit, où, parce que le pont qui y étoit autrefois, est à present ruiné, faloit guëier la rivière, que j'avois vüe les jours précédens, & dont je vous ai déjà fait mention. C'est la même que nous passâ-

mes en allant en *Ardebil*, sur le pont qui est au fond de cette vallée si fâcheuse de *Perdelisc*, & qui s'appelle *Chizil Uzen*; c'est-à-dire, qui marque rouge, parce qu'elle mouille des sables rouges; ainsi ses eaux sont quelquefois rougeâtres. Ce fleuve, que plusieurs petits ruisseaux qu'il reçoit, enflent extraordinairement, se décharge dans la Mer Caspienne. Je ne puis pas vous dire à présent comment les anciens le nomment; mais les livres, qui ne vous manquent point, vous en informeront parfaitement.

Passage
très di-
ficile, où
le sieur
della
Vallé
s'enga-
gea avec
Madame
Maani.

Je trouvai cette rivière si enflée & si grosse, à l'endroit par où nous la devions guéier, qu'encor qu'il n'y eût pas de danger, & que tout l'*Ordu* y passât, je ne voulus pas néanmoins la passer à gué, de peur de me mouiller. Outre que je ne me plais nullement à traverser des rivières de la sorte, lorsqu'on les peut passer sur des ponts; je ne voulus pas non plus que Madame *Maani* la passât dans sa litière. Mais l'ayant montée sur un cheval, de même que Mademoiselle *Laali* sa jeune sœur, qui étoit avec nous, & abandonnant les chameaux avec nos domestiques, qui devoient guéier le fleuve en cet endroit, nous allâmes de compagnie à quelque distance de-là; savoir, ma femme, ma belle-sœur, leur frère, & moi, avec deux ou trois hommes à cheval, tournant par derrière, par un autre chemin plus court, au-dessus du bord de la rivière, parmi les rochers des montagnes, où nous trouvâmes un pont à demi ruiné, qui est au-dessous du village, où nous avons passé la nuit précédente.

En

En éfet, les fomme ne pouvoient pas y paſſer en aucune façon; mais bien les hommes de pié. Les chevaux mêmes, quoiqu'ils fuſſent déchargés, ne pouvoient pas franchir ce paſſage, qu'avec bien de la peine, & ſans leur faire faire ſouvent quelques ſauts périlleux.

Nous donnâmes ordre à nos gens, après qu'ils auroient traversé cette rivière, de nous attendre dans un village qui n'en eſt pas éloigné, où nous avions auſſi réſolu de nous rendre pour y paſſer la nuit. Mais il nous étoit impoſſible d'y arriver que fort tard; à cauſe des détours par ces montagnes, dont nous ne pûmes nous diſpenſer, & que de cette façon nous alongions le chemin de pluſieurs milles. Ce retardement néanmoins ne nous fut pas deſavantageux; parce que, comme nous nous rencontrâmes alors parmi les premières troupes de l'armée, qui devoit employer deux jours, tout au moins, à paſſer par cet endroit, où la rivière étoit guéable; nous nous fuſſions rencontrés le lendemain ſeulement au-delà du fleuve, pour continuer, de compagnie, le voiage avec les autres.

Pendant que nous courions ces païs perdus, en cherchant le pont, nous trouvâmes, ſur le chemin, parmi les rochers de ces montagnes, un château ruiné, avec les ſépultures de certains parents de *Sciach Soſi*, qui ſont révérez dans le païs, & en réputation imaginaire de ſainteté, deſquels je ne me mis pas fort en peine, non pas même de m'informer comment ils ſ'appelloient. Aiant paſſé le pont à pié, du mieux qu'il nous fut poſſible; mais au moins ſans

nous mouïller , & sans danger de nous perdre, un païsan, qui nous servoit de guide, ne nous conduisit pas par le chemin le plus long & le moins montueux , par où vont les bêtes ; mais croïant nous obliger beaucoup, & nous rendre un bon service, il nous mena par celui des gens de pié, qui est le plus court à la vérité; mais extrêmement difficile, & tellement escarpé, vers la cime des montagnes, que je croi que le diable même ne voudroit pas s'y rendre pour une ame, comme on dit en Italie, en commun proverbe. Mais comme nous nous y étions déjà engagez, pour ne pas retourner sur nos pas, nous surmontâmes généreusement toutes les difficultez qui s'y rencontrèrent; mais la plus grande partie à pié, parce qu'il étoit impossible d'y aller autrement; desorte que nous menions nos chevaux par la bride avec beaucoup de peine.

Nous joignîmes enfin sur le soir le village que nous nous étions proposé, & qui s'appelle *Kielle*; c'est-à-dire, tête, & qui est à demi lieuë, ou environ, au-delà du fleuve, où on le passe à gué, un peu à côté du grand chemin. Nous trouvâmes nos gens, qui y avoient tendu nos pavillons, sous lesquels nous passâmes la nuit: le chemin que nous fîmes ce jour-là, qui n'étoit que d'une demi lieuë depuis le fleuve, où on le pouvoit guéier, se trouva de plus de quatre grandes lieuës, que nous parcourûmes par des montagnes & des précipices, comme de pauvres misérables, tantôt à pié, & tantôt à cheval, avec tant d'incommoditez, qu'aussi-tôt que je fus arrivé à ma tente,

com-

comme je me trouvois extrêmement fatigué & fort échauffé, je me couchai dans mon lit, que l'on m'avoit déjà préparé avec des draps, où après avoir dormi l'espace d'une bonne heure, m'étant éveillé, avant que de manger quoique ce soit, je bûs au lit, dans l'état où j'étois, une grande tasse d'eau fraîche. J'eus lieu de m'en repentir; parce que je croi que cette potion, jointe aux fatigues que j'avois esluées le long du jour, avec quelqu'autre petit excès du soir, me causa une fâcheuse maladie, dont j'ai presque été acablé depuis, comme je vous dirai plus bas: mais à présent, Dieu merci, je ne suis aucunement incommodé, & me porte parfaitement bien.

Le fleur della Vallé est incommodé, & devient malade

Le vendredi, second jour de Décembre, nous fîmes quatre lieuës, & allâmes loger le soir au - dessous d'un petit village, qui n'est que de quatre ou cinq feux tout au plus, qui se nomme *Cara Tichian Corci Basci*; c'est-à-dire, épine noire: *Corci Basci*; parce qu'il se peut faire que quelque *Corci Basci* lui ait donné ce nom là. Avant que de joindre le village, nous laissâmes à main gauche, le fleuve *Sciahrud*, qui se joint un peu plus bas, à *Chizil Uzen*, qui s'embouche conjointement dans la Mer Caspienne, par les rivières de la Province de *Ghilan*, de laquelle nous côtoïions toujours de près les montagnes à main droite, qui sont peut-être des rameaux du *Mont Taurus*.

Le Mont Taurus se répand jusques dans la Province de *Ghilan* &

Le samedi, nous fîmes six lieuës, toujours par une petite vallée fort étroite & ennuieuse, tant à cause de ses défilez étroits

& obliques, par lesquels on avoit beaucoup de peine à faire passer la litière, quoique vide, que parce qu'il faut guëier une infinité de fois, un petit fleuve qui coule au fonds de cette vallée, & qui est souvent très-importune, à cause de son lit, & du chemin qu'il se fait, par le milieu des pierres & des rochers rompus & détachés. Nous ne fîmes alte ce jour-là que fort tard, & pensâmes sérieusement à la retraite; non pas dans un lieu habité, mais sous nos tentes, où nous passâmes la nuit, auprès de certaines cabanes de pasteurs, chez qui nous trouvâmes de quoi manger, pour nous & pour nos montures.

Le Dimanche, étant sortis heureusement des défilez de la vallée, dans un país élevé & uni, après trois lieuës de chemin, nous campâmes au-dessous d'un village, qu'ils nomment *Ramuscian*, & qui n'est qu'à trois petites lieuës de *Cazuin*. Ce fut en cet endroit que je commençai à me trouver incommodé: je veux dire que dès le soir je sentis une lassitude avec une débilité extraordinaire; & par un surcroît de malheurs, il plût si fort toute la nuit, que la pluie perça le pavillon, & inonda nôtre quartier, traversant, & lits, matelats, & tout ce qui y étoit; & de cette façon vous devez croire, que cette humidité ne me devoit pas faire beaucoup de bien.

Le lundi, à moitié chemin, ou environ, je me trouvai si las & si fatigué sur mon cheval, & le corps tellement brisé, qu'après avoir un peu mangé, je fus contraint de faire alte quelque-tems, & me couchai à quelque distance du grand chemin, où je
dor.

dormis un peu. Je me reposai de cette façon là plus d'une heure : mais au lieu de me délasser, & de me rétablir; je croi plutôt que mon mal s'augmenta davantage; parce que je dormis simplement sur la terre, & exposé au soleil, faute d'un meilleur abri, ou l'impression de ses rayons produisit de fort mauvais effets sur moi : desorte que le repos que j'y pris, ne servit qu'à contribuer davantage à ma douleur de tête, & à augmenter mon indisposition.

Nous arrivâmes de bonne heure dans *Cazuin*, où, dedans & dehors, nous trouvâmes toutes les ruës si sales & si boueuses, & tellement inondées, à cause de la pluie qui étoit tombée la nuit précédente, que les chevaux en avoient jusqu'aux fangles. Nonobstant tout cela, l'armée s'étoit campée hors de la ville, au milieu de ces bourbiers, avec la plus grande incommodité qu'il se puisse dire. Le Roi, qui étoit arrivé trois jours devant nous, n'ayant pas voulu obliger les habitans de la ville de sortir de leurs maisons, dans un tems si rude & si facheux, pour y loger les Officiers de l'armée, & les principaux de sa Cour. De manière que tel qui n'y avoit point d'amis, ou quelqu'un qui le reçût volontiers en sa maison, se voïoit réduit à demeurer dans la campagne, exposé aux injures du Ciel. Nous trouvâmes une maison, non pas celle que nous ocupions autrefois, parce que d'autres s'en étoient mis en possession; mais une autre, auprès de la grande place, dont quelques-uns de nos amis nous donnèrent avis. Néanmoins nous étions fort incommodez des grandes pluës, auxquelles

Il trou-
ve loge-
ment
dans Ca-
zuin.

les

les la ville de *Cazuin* est fort sujete ; parce qu'elles y sont si ordinaires & si abondantes , que la mauvaise structure des maisons n'étoit pas suffisante pour s'en garantir.

Le Roi avoit fait fermer la grande place , de barières de bois tout à l'entour , afin que personne n'allant s'y promener , elle se fêchât , qu'elle fût en état d'y recevoir les Ambassadeurs , & d'y représenter d'autres spectacles. Desorte qu'il n'y avoit de libre , pour les passans , que des routes qu'on avoit laissè tout à l'entour hors des barières. Le jour d'après que nous fumes arrivez , le Roi , pour décharger la ville de tant de peuple , & afranchir les soldats d'une si grande incommodité , fit publier , que quiconque voudroit s'en retourner chez soi , le pouvoit absolument , & qu'il en donnoit la permission à tous ceux qui y avoient intérêt. Le lendemain , qui fut le mercredi fixième de Novembre , il fit publier detechef ; mais précisément , & avec plus de rigueur que tous les soldats ; c'est-à-dire , tout le peuple de l'armée , non pas ceux de la Cour , eussent à partir dans trois jours , sur peine de la vie , à ceux que l'on y rencontroit après ce tems limité.

Le neuvième de Novembre , un certain Chrétien Arménien me vint rendre visite dans *Cazuin* , quoique je ne l'eusse jamais vû : il s'apelle *Jacob* , & en son surnom , espion ; parce que le Roi de Perse s'en sert ordinairement pour l'envoier de côté & d'autre , en des pais éloignez hors de son Roïaume , lorsque ses affaires l'y obligent ; & comme tel , il a ses gages , & est couché

PIETRO DELLA VALLE. 五三

sur l'Etat. Il me dit, entr'autres choses, qu'il revenoit tout nouvellement de la Chrétienté, par la route de *Venise & de Constantinople*, ou d' *Alep*; en un mot qu'il avoit passé par la Turquie, & qu'il avoit apporté au Roi de Perse des lettres du Roi de Pologne, vers lequel il l'avoit envoié d'autres fois; & même à l'Archiduc Ferdinand, & à d'autres Princes. Que le Roi de Pologne étoit à la Diette, à laquelle assistoient le Général des Cosaques, un Ambassadeur de France, & des Peres du Pape, desquels il ne me put rien dire de plus précis, sinon qu'ils étoient vêtus de noir, qu'ils avoient tous écrit à ce Roi; & que les Peres noirs du Pape avoient aussi écrit au P. Jean Thadée, Vicaire des Carmes-Déchauffez de la Perse. Mais que le Roi les avoit toutes prises avec les autres: & parce qu'elles étoient écrites en nôtre langue, il ne les avoit ni lliés, ni ouvertes; mais qu'il les avoit confiées, cachetées comme elles étoient, à *Agamir* Secrétaire d'Etat: après s'être informé de lui, selon sa coûtume, de ce qu'il desiroit savoir, sans voir d'autres lettres.

Le sieur della Vallé reçoit des nouvelles des Européens.

De l'Allemagne, il m'assûra que l'Archiduc Ferdinand faisoit la guerre aux Turcs avec beaucoup de succès, par le moïen des *Allemands*, & des *Polaques*, & que même plusieurs troupes de la France s'étoient jointes à lui. Que le Prince de *Bogdanie* s'étoit jetté du côté des Chrétiens; mais que celui de *Valachie*, conservant toujours sa fidélité envers les Turcs, après avoir perdu son Etat, s'étoit retiré dans *Constantinople*. Que les Chrétiens avoient avancé jusqu'à une ville qui se nomme *Bodum*; qu'ils
la

la tenoient assiégée étroitement, & que les Turcs, qui y étoient en garnison, expédioient incessamment des couriers à Constantinople, pour avoir du secours; mais que l'on croïoit qu'ils y arriveroient trop tard, & que les Chrétiens y entreroient, & s'en rendroient les maîtres auparavant. Que dans Constantinople, *Sultan Mustapha* n'avoit pas été assassiné; mais déposé, & remis en prison, sous prétexte qu'il avoit perdu l'esprit, par l'intrigue de quelques Ministres d'Etat, & principalement de *Chizlar Aga*; parce que je sai, de bonne part, qu'il étoit fort dans les intérêts de la *Sultane Chiosmé*, dernière femme de défunt *Sultan Amed*. Que *Sultan Othoman*, fils aîné d'*Amed*, & d'une autre femme, avoit succédé à *Mustapha*; mais qu'exerçant de certains chevaux dans un jardin, comme je vous en ai entretenu ci-dessus, un cheval l'avoit jetté par terre, & qu'il s'étoit rompu un bras, dont on disoit qu'il qu'il étoit mort. Je dis que le bruit en courroit, parce qu'on ne fait jamais la vérité de ce qui se passe dans le Sérail; desorte qu'ils s'en faut tenir à ce que l'on en dit, & aux nouvelles que l'on communique dedans ces lieux secrets. Qu'après l'accident d'*Othoman*, que personne ne fait si on ne lui avoit pas procuré adroitement, la nouvelle s'étoit répandue du même endroit, que *Sultan Mahmud*, fils puîné d'*Ahmed*; mais l'aîné de la *Sultane Chiosmé*, régnoit sur les Turcs; & que sa mere étant sortie d'une noble prison, où on l'avoit contrainte d'aller quelque-tems auparavant, reprenoit le gouvernement de l'Empire.

Je

Je fus très-aise d'apprendre toutes ces nouvelles : & sur tout celles de *Constantinople* me semblèrent fort conformes aux ruses, & aux stratagèmes que j'avois prévûs depuis long-tems. Mais si ces nouvelles sont véritables, ou non ; vous autres Messieurs d'Italie, qui en êtes moins éloignez que moi, le pourrez savoir plus facilement que nous. Le lendemain dixième de novembre, Le Roi de Perse commande des feux de joie dans Caspé-
zuin. le Roi fit éclairer la grande place sur le soir, dans laquelle il se promena à cheval une grande partie de la nuit, avec d'autres grands de sa Cour. Les marchands, & les autres bourgeois de la ville, sont obligez de faire ces feux, lorsque le Roi les commande en signe de réjouissance, & la ville même donne ordinairement une somme d'argent fort considérable à celui qui en porte l'ordre de la part du Roi. Ils placèrent sur les murailles, les toits, & les balcons qui environnent la place, de certaines petites lampes de terre, qu'ils remplirent de graisse, & qu'ils allument de la sorte, sans autre précaution contre le vent, ni de papier peint tout à l'entour, ni d'autre chose semblable, comme on en use à Rome : elles y sont mêmes appliquées sans ordre, & sans cette diversité de figures & de compartimens que nous leur donnons. En un mot, tout cela est dans la confusion, & sans dessein, comme toutes les autres choses qu'ils entreprennent. Mais néanmoins il n'est rien de plus beau à voir, parce que les places sont grandes, & les lumières infinies ; puisque les murailles, qui les environnent, en sont chargées depuis le haut jusqu'en bas ; de manière que cette

gran-

grande place est éclairée tout le long de la nuit, de même que si le soleil y paroïssoit en son Midi.

Je me rendis à ce divertissement, seulement lorsque le Roi entra dans la lice, où je le laissai, pour m'en retourner en mon logis; parce que mon indisposition, & particulièrement une grande fluxion, dont j'étois déjà ataqué, & qui me tomboit sur la poitrine, joint à quelque émotion & à quelque aparence de fièvre, ne me permétoit pas de demeurer plus long-tems au serain.

Le Dimanche au soir du onzième de Novembre, toutes ces lampes étant derechef allumées, le Roi fit environner toute la place de grandes pièces de bois, & voulut que tout le monde entrât à pié, comme en éfet un chacun s'y rendit de la sorte; & lui même y demeura presque toute la nuit à se divertir, & à boire à la lumière de toutes ces lampes. Le même soir, l'Ambassadeur de l'Inde, que l'on atendoit, & que l'on desiroit depuis si long-tems, fit son entrée dans *Cazuin*. Parce que, comme je vous ai déjà dit, il s'étoit rendu l'autre fois à contre-tems en cette ville, le Roi lui donna ordre de se retirer dans une ville voisine, qui se nomme *Com*, & qui portoit anciennement, selon l'Épître Géographique, le nom Latin de *Choana* de *Médie*, où il passa tout l'été. Il y avoit donc demeuré plusieurs mois en l'atendant; & alors, par un ordre exprès du Roi, il se rendit dans *Cazuin*. Le soir qu'il fit son entrée, il ne parut point à tous ces feux, & ne fut pas saluer le Roi, comme plusieurs se persuadoient qu'il n'y manqueroit pas. Mais il

Ind. nom.
vulg. ind.
ib. c.

alla

alla droite au jardin *Gennet Baghi*, duquel je vous ai entretenu autrefois, où le Roi lui avoit fait préparer un logement. Le soir d'après, le Roi le reçût, à la faveur de toutes ces lumières, que l'on renouvela à sa considération, & lui donna audience pour la première fois, demeurant à boire avec lui toute la nuit, sur le balcon d'une maison des plus considérables de la place; savoir, dans celle qu'ils appellent d'*Ali Bassia*. Parce que comme il avoit autrefois été *Bacha de Tauris* de la part du Turc, & qu'il s'étoit mis sous la protection du Persan, lorsque cette ville se rendit, ce Roi Abbas la lui avoit donnée, ou comme un présent qu'il lui en faisoit, ou pour s'y divertir quelquefois.

Tous les autres grands de la Cour, comme Chans Sultans, hôtes, & d'autres semblables, ne pouvant pas tous avoir place sur ce petit balcon, non plus que dans la sale de la maison, que les Indiens occupoient entièrement, & auxquels, comme à de nouveaux étrangers, qui étoient le sujet de la fête, on faisoit mille caresses, paroissoient sur les avenues autour du *Neidan*; les uns mangeans & bûvans, les autres se reposans sur la terre, sans toute la commodité qui seroit à souhaiter; & ainsi chacun selon son humeur. Pour moi, qui ne me mis pas fort en peine de cette incommodité & qui n'y fit pas même de réflexion, j'abandonnai incontinent cette fête, & m'allai premièrement baigner avec toute ma famille, & de là me coucher entre deux draps pour tâcher d'y dormir la nuit.

Le mardi treizième de Novembre, l'Am-
bassa

bassadeur, ou pour mieux dire les Ambassadeurs de Moscovie arrivèrent à *Cazuin*, lesquels n'eurent point d'audience du Roi dans *Ardebil*, comme je vous l'ai déjà dit. Ils ne le virent pas même, & ne le saluèrent pas, à cause que le plus considérable des deux étoit indisposé. La nuit suivante, on renouvela encor tous ces feux: mais les Moscovites n'y parurent pas. Le mercredi, sur le soir, le Roi reçût la première fois les Ambassadeurs Moscovites, avec leur présent, dans l'obscurité, au milieu de la place. En même-tems il reçût aussi, & se fit apporter le présent de l'Ambassadeur de l'Inde, duquel on n'avoit point fait de mention, lorsque cet Ambassadeur fut admis la première fois à l'audience; tant à cause qu'il n'étoit pas encor arrivé dans *Cazuin*, que parce que le Roi desiroit fort qu'on en fit parade quelque autre jour, en présence des Moscovites. Et afin que vous en soiez parfaitement informé, je vous en ferai une description le plus succinctement qu'il me sera possible.

Au jour marqué, immédiatement après dîné, on porta le présent de l'Ambassadeur Indien dans la place, qui étoit fermée de pièces de bois tout à l'entour, & dans laquelle personne ne pouvoit espérer d'entrer à cheval, non pas même à pié, à moins qu'elle ne fût de considération. Ce fut là qu'ils le disposèrent par ordre à un côté de la place. Les Ambassadeurs Moscovites accompagnèrent leur présent, escortés de tous leurs domestiques, jusqu'au nombre de cent cinquante. Les Ambassadeurs étoient deux; parce que les Moscovites en usent

Les Ambassadeurs de Moscovie arrivent à *Cazuin*.

usent toujours de la sorte. L'un s'appelle le grand, d'un certain ordre de noblesse, qu'ils considèrent davantage parmi eux, & auxquels ils donnent le nom de *Kinas*. Sur quelques assurances que des personnes les mieux informées de ce pays m'en ont données, on peut comparer les *Kinas* à des Gentilshommes les plus qualifiez, ou à des personnes de maisons anciennes & illustres, quoiqu'ils ne possèdent rien, & qu'ils n'aient aucun domaine, comme les frères, & les cadets des Gentilshommes de Naples ou d'Espagne.

L'autre Ambassadeur, qu'ils nomment le petit, est aussi Gentilhomme; mais d'un ordre inférieur; comme dans Naples, les simples cavaliers. Outre les Ambassadeurs, il y avoit encor un Secrétaire, non pas des Ambassadeurs, mais de la part de leur Roi; comme dans Rome, celui de l'Ambassadeur d'Espagne, ou de la République de Venise. De sorte que ce Secrétaire, comme personne aussi de condition, & de grande autorité, étoit vêtu de la même façon, & aloit presque de pair avec les Ambassadeurs. Mais pendant qu'il m'en sou-

Le nom
des Am-
bassa-
deurs de
Moscou
vie.

vient, le premier Ambassadeur, qu'ils nomment le grand, s'appelloit *Kinas Juan Vorin Ki*; & l'autre, *Juan Juanouch*; s'il est vrai que ceux qui m'ont donné leurs noms par écrit, n'aient pas manqué à l'orthographe; pour ce qui est du Secrétaire, je n'en fai pas le nom, quelque diligence que j'y aie apportée.

L'habit de ses Moscovites me semble grossier, & de fort mauvaise grace. Il est long

long jusqu'aux piés, & également large par tout, faisant plusieurs plis sans ordre, & dans la confusion. Ils portent aussi une ceinture, qui rend encor cette veste plus ridicule; avec un grand chaperon, qui pend par derrière jufqu'à la moitié du dos, & beaucoup plus ample que celui que portent aujourd'hui les Conservateurs de Rome. Ils ont les cheveux longs comme nous; & portent un bonnet pointu, fourré de peaux. Les Ambassadeurs, & le Secrétaire, privativement à tous les autres, portoient ces bonnets fort hauts, & fourez de martes zibelines. La fourrure, qui paroiffoit par-deffus, étoit si haute, que la pointe extérieure du bonnet ne se voïoit point. Enfin il n'y avoit de visible que le rempli de la fourrure tout à l'entour, qui étoit rond comme le bonnet, & qui surpassoit d'un demi pié toute la tête; desorte que je n'ai jamais rien vû de plus étrange ni de plus extraordinaire. Les Ambassadeurs, & le Secrétaire, étoient vêtus de même façon, d'une étoffe de soie rouge, avec quantité de perles sur leurs bonnets, selon leur coûtume. Les autres étoient presque tous vêtus de drap violet; les moindres Officiers de blanc; & très-peu d'autres, d'autres couleurs. Ils sont tous d'un teint fort blanc, & rouge de visage; parce qu'ils boivent beaucoup, avec les cheveux blonds, de même que la barbe, qu'ils portent fort longue. Ils ne vivent pas proprement; & selon la description que quelques-uns m'en ont faite, ils ne font point scrupule, lorsqu'ils ont les mains grasses, de les essuier sur les côtez de leur veste, encor qu'elle soit de brocard. Ils font

sont naturellement fiers & barbares, infidèles, trompeurs; & sur-tout, ennemis irréconciliables, plus que quelque autre nation que ce soit, de la communion de l'Eglise Romaine. De manière qu'étant persuadé de toutes ces vérités, par les propres paroles de ces mêmes Ambassadeurs, dont on m'avoit entretenu, je n'ai jamais voulu leur rendre visite, ni avoir de communication avec eux, comme j'avois fait avec tout autre Ambassadeur Chrétien, quoiqu'hérétique, qui eût été d'une nation plus civile, & plus bienfaisante. Si vous n'étiez d'ailleurs informez des mœurs de ces peuples, je vous en raconterois beaucoup d'autres petites circonstances; mais celles que je vous ai marquées doivent suffire en cette occasion.

Il s'portent les cheveux longs, de même que la barbe.

Les Moscovites donc étans arrivez aux barières de la place, descendirent tous de cheval, à l'exception du grand Ambassadeur, qu'ils introduisirent à cheval, quatre pas seulement au-dedans des barières, où il mit pié à terre comme les autres, & se rendit à pié sur l'un des côtez du *Meidan*, vers le milieu auprès de son present, où le *Mehimandar* lui fit prendre place, & le fit demeurer jusqu'à ce que le Roi y parut. Peu de tems après, le Roi vint avec l'Ambassadeur Indien, qui aloit à ses côtez; & derrière le Roi, un grand nombre de Seigneurs, des plus considérables de la Cour, tous vêtus de soie & de brocard, avec des pierreries sur les turbans, selon leur coutume, en de semblables cérémonies. Mais le Roi étoit tout simplement vêtu de toile, à son ordinaire. Ce Prince entra seul à che-

val dans la place, avec l'Ambassadeur de l'Inde. On les conduisit de la sorte à cheval, jusqu'au milieu de la place, où le Roi se promene ordinairement, vis-à-vis la porte de la maison d'*Ali Bacha*; & là ils mirent pié à terre. Les autres entrèrent tous à pié, & se rangèrent dans la place, chacun selon sa commodité. Pour moi, à cause de mon indisposition, je fus toujours à cheval hors des barrières, pour voir seulement passer les presents, & m'en retourner aussi-tôt après en mon logis, comme je fis, pour me mettre au lit.

Le Roi reçoit les Ambassadeurs Moscovites dans le Meidan de Caspin.

Le Roi étant arrivé, & descendu de cheval, le Meimandar se rendit aussi-tôt de l'autre côté de la place, où étoient les Ambassadeurs Moscovites, & les conduisit devant Sa Majesté, à laquelle le premier Ambassadeur presenta la lettre de créance de la part de son Prince. Dès que le Roi l'eut reçue, & qu'il eut acueilli les Ambassadeurs, avec ses civilitez ordinaires, à ce que je croi; parce que je n'en ai été témoin que de loin; il entra avec eux trois; savoir, avec les deux Ambassadeurs, le Secrétaire, & l'Ambassadeur Indien, dans la maison d'*Ali Bacha*. Il s'assit avec eux, dans le balcon de la même maison qui avance en dehors, d'où on découvre toute la place, dans lequel il passa le reste du jour, & presque toute la nuit suivante, à boire de compagnie, pendant que tous les autres se promenoient dans la place. Immédiatement après que le Roi fut sorti du balcon, la marche des presents commença. On les fit passer d'abord devant le Roi; & après leur avoir fait faire le tour de la place, ils dis-

disparurent. Le present de l'Indien précéda celui des Moscovites. Il consistoit en vingt-neuf chameaux chargez de sacs, qui étoient je croi remplis d'étoffes, ou de toiles fines, qui se travaillent dans l'Inde. On vit aussi un grand pavillon, & parfaitement beau, qui étoit divisé en plusieurs parties, que plusieurs personnes portoient séparément, avec ses bois tous dorez; je ne sai combien d'épées, & d'autres armes, enrichies de pierres précieuses. Plus de deux cens plats, comme des bassins, remplis de turbans, de ceux dont on a acoutumé de se servir dans la Perse. Parce que c'est dans l'Inde qu'ils se font ordinairement; & dans chaque batin il y en avoit cinq ou six. Mais il ne faut pas que vous vous persuadiez que ces bassins, dont je vous parle, fussent faits d'aucun métal. C'étoient de certaines choses larges, & de forme ronde, de même que nos bassins, faites de bois peint, & enluminé, dont on se sert dans la Perse, pour envoyer des presents à toutes sortes de personnes, de quelque condition qu'elles soient. Une dent d'animal, qui étoit fort grande, que deux hommes portoient, & qui étoit sans doute, ou d'éléphant, ou de poisson, dont on fait grand état en ce pais-ci, pour en faire des manches de couteaux, & d'autres armes. Il y avoit encor plusieurs autres bagatelles, que je ne vis pas si bien. Mais cinq carosses Indiens, qui faisoient partie du present, terminoient cette marche. Ils n'avoient chacun que deux rouës, au milieu desquelles le corps du carosse qui est de forme quarée, est situé en l'air; mais

Descrip
tion du
present
de l'Am
bassa
deur.

fort petit, sans sièges, avec le platfond tout égal, pour s'y asseoir comme sur la terre. Néanmoins ceux qui y sont assis, se peuvent apuier sur de certains coussins, qui sont fort gros & tout ronds, que l'on met pour cét effet au-devant & au derrière de ces petits carosses, lorsqu'on en a besoin. Selon nous, à peine deux personnes y pourroient tenir sans être incommodées. Mais de la façon qu'ils en usent, quatre y trouvent place très-commodément.

Tous ces carosses étoient couverts de soie & d'or; & à chaque timon, qui est fait de la même façon qu'un joug, on avoit atelé deux bœufs blancs, fort propres, & fort pólis, enharnachez d'étoffe de même couleur, qui tirent un carosse. Mais ces bœufs sont différents des nôtres, en ce que ceux-ci ont un os élevé, ou une petite bosse sur les épaules, vers le col, à peu près de même que les chameaux. De plus, ils courent & galopent comme nos chevaux. Les carosses, dont on se sert ordinairement dans l'*Inde*, au païs uni & pleinier de *Sciah Selim*, sont si légers, & si commodes, que quand il se rencontre quelque mauvais passage, on dételle les bœufs, on démonte le corps du carosse de dessus ses rouës, & deux hommes le portent facilement en deux pièces sur leurs épaules, jusques sur la cime d'une montagne, s'il est nécessaire: & après avoir traversé ce mauvais passage, les choses se rétablissent comme auparavant, & on continuë le voiage, toujours en courant.

Il faut remarquer que quoique les rouës de ces carosses soient égales, elles ne sont pas

pas néanmoins montées toutes deux sur un seul effieu, comme les nôtres; mais chaque rouë a le sien particulier, qui est attaché à deux petites pièces de bois qui pendent d'enhaut, & des autres morceaux de bois, qui soutiennent le platfonds des carosses sur les rouës. Toutefois le bois du carosse n'est pas embarrassant: outre que toutes les pièces en sont très-déliées, & très-legères, avec des séparations entr'elles, où la nécessité l'exige, qui sont plutôt faites de brins de cannes d'Inde, comme les clôtures de roseaux, que de bois.

Les carosses furent suivis d'une quantité d'animaux étranges & extraordinaires; savoir de deux, qu'on apelle *Chieughieu-den*. Mais je croi que ce sont deux rinoce-
 On fait
 present
 au Roi
 de Perse
 de quel-
 ques ri-
 noce-
 rois.

rots. Ils ont la tête comme celle d'un bœuf; mais plus longue & plus grosse, & sont de couleur cendrée.

Il y avoit un autre animal, comme un buffe, & qu'ils nomment de la forte, avec des cornes fort longues & fort extraordinaires. Mais je croi assurément que c'étoit un animal de quelque autre espèce différente & curieuse, dont les ignorans de ces quartiers ne savent pas le nom. On y voioit

des daims , & des cerfs extraordinaires , de plusieurs sortes : des ânes sauvages , de couleur blonde ; une chévre sauvage , qui avoit trois jambes , dont deux étoient sur le devant à leur place ordinaire ; une seule , sur le derrière , au- dessous du fondement , qui étoit unie aux deux cuiffes. Pour conclusion de cette belle marche , huit ou dix éléphants suivoient , beaucoup plus hauts , & plus beaux que celui que j'ai vû dans *Hispahan* , & dont je croi vous avoir entreteñu ; mais du reste fort semblable ; c'est-à-dire , de la même couleur & de la même forme.

Deux ou 3. des plus beaux de ces éléphants avoient une tour sur le dos , avec des hommes au- dedans. Cette tour néanmoins n'est pas véritablement une tour , comme nous la dépeignons ; mais plutôt un bois de nos grands lits à pentes , qui est couvert de drap de soie & d'or. Cette machine ocupe de sa longueur , la largeur de cet animal , depuis un côté jusqu'à l'autre ; & elle est si spacieuse , qu'un homme couché s'y peut étendre très-facilement. Mais la largeur , depuis les épaules jusqu'à la croupe , est bien moindre. Elle est telle néanmoins , que deux personnes , un peu pressées , y pourroient dormir.

Les personnes de condition , qui peuvent avoir des éléphants , se servent de ces sortes de tours , pour voïager plus commodément , & même pour faire la guerre ; parce qu'ils y font entrer des fuziliers ou des Archers ; & il n'est point de ces machines , qui ne puisse contenir sept ou huit personnes assises sur leurs jambes , selon la coutume

tume

tume des Levantins. Celui qui conduit l'éléphant, se met à cheval sur le col. Il ne le conduit pas avec une bride, ou un frein, & ne le pique pas avec aucune sorte de pieux; mais avec une grosse verge de fer, fort pointuë par le bout, dont il se sert au lieu d'éperons, qui est crochuë d'un côté, & dont le crochet est extrêmement fort & pointu, qui sert aussi de bride, en le piquant aux oreilles, au muséau, & où ils fâvent qu'il est plus sensible. Ce fer, qui tueroit tout autre animal, fait à peine impression sur la peau de l'éléphant; & souvent même, lorsqu'il est en furie, il ne suffit pas pour le retenir en son devoir.

Le présent de l'Indien étant passé, celui du Moscovite suivit immédiatement. Quatre paquets de peaux de zibelines parurent d'abord, qui devoient être assurément quatre pellices entières. Une quantité de dents; je ne sai si elles étoient d'animaux ou de poissons; mais fort médiocres, dont ils se servent pour faire des manches de couteaux, & d'autres choses semblables. Je ne sai combien de fanaux, ou de grosses lanternes, garnies de talc, au lieu de verre. Une quantité de petites caves, remplies de bouteilles d'eau-de-vie de Moscovie, qui est en grande réputation dans la Perse, & que les Persans estiment beaucoup: mais celle-là particulièrement étoit excellentissime. Et tout cela fut suivi de je ne sai combien de chameaux, chargés de barils pleins d'eau-de-vie, qui devoit être moins bonne, selon qu'on la transportoit dans les barils, avec lesquels la marche des présents se termina un peu

Présent
des Mos-
covites
au Roi de
Perse.

tard sous l'obscurité, dans la place, qui fut éclairée immédiatement après de tous ces feux, & de toutes ces lumières ordinaires.

Le samedi dix-septième de Novembre, le Roi aiant déjà licentié auparavant toute l'armée, sans s'être réservé que très-peu de gens, qui l'accompagnent toujours, il partit de *Cazuin*, & s'en alla du côté de *Ferhabab*, pour y passer l'hiver, selon sa coutume. Il mena avec lui l'Ambassadeur de l'*Inde*; non pas avec tous ces gens, dont le nombre étoit de mille, ou quinze cens; mais seulement avec très-peu de ses Officiers, les plus nécessaires. Les Moscovites, qui n'eurent pas leur audience de congé, passèrent l'hiver dans *Cazuin*, par ordre du Roi, avec lesquels le *Mehimandar* demeura pour en avoir soin, & leur faire compagnie. Les grands de la Cour se retirèrent; les uns d'un côté, & les autres d'un autre, chacun à sa discrétion, à l'exception de quelques-uns, que le Roi voulut avoir auprès de lui, & qu'il nomma expressément. Pour moi, qui ne me souciois pas d'aller à *Ferhabad*, & qui avois besoin des commoditez d'*Hispahan* pour ma maladie, qui s'étoit augmentée, avec fièvre, & fluxion qui me tomboit sur la poitrine, & qui m'avoit déjà réduit en tel état, que je ne pouvois presque plus me soutenir; je pris congé du Roi, pour me rendre en *Hispahan*, comme je fis depuis, afin d'y passer l'hiver.

Le fleur
delta
Vallé
prend
congé
du Roi
de Perse
pour s'en
aller à
Hispahan.

Avant que le Roi partit de *Cazuin*, on lui fit présent, dès le matin, à la porte de son Palais, de plusieurs têtes de Turcs, que

que l'on avoit aportées des confins de *Baghdad*; nonobstant les traitez de paix. Il y avoit entr'autres, un prisonnier qui étoit encor en vie; mais parce que le Roi méprisa l'un & l'autre, qu'il ne fit aucune réponse, & qu'il n'en ordonna rien; on prostitua toutes ces têtes dans la bouë, qui demeurèrent dans la ruë, vis-à-vis la petite porte du Palais, où le Roi les avoit vûes; mais parce qu'ils ne savoient que faire du prisonnier qu'ils avoient amené; pour s'en dégager, ils lui coupèrent la tête, qu'ils laissèrent sur le lieu même, avec son corps, parmi les autres. Après cela, mon cher *Mario*, voiez, je vous prie, en quoi consiste la vie & la mort d'un pauvre misérable.

Le Roi fit encor une plaisante affaire avant de partir, à l'égard des Moscovites. Il trouva mauvais, à ce que je croi, qu'ils ne l'avoient considéré qu'en qualité d'ivrogne, ou au moins de grand bûveur, par le present dont ils prétendoient l'avoir régala de cette quantité d'eau-de-vie; parce que naturellement il est peu de gens qui souffrent volontiers qu'on leur reproche leurs véritables défauts. C'est pourquoi, dès le même jour qu'il partit de *Ferhabad*, il renvoia toute l'eau-de-vie aux Ambassadeurs Moscovites, avec ce compliment, qu'il en avoit pris quelque peu pour sa provision: & que de grand cœur il leur faisoit present du reste; parce qu'il savoit, de bonne part, qu'ils faisoient coutume de boire incessamment. C'est pourquoi il la leur donnoit, de peur qu'ils n'en manquaissent, les taxant d'ivrognerie, de la même

Le Roi
de Perse
impro-
ve le
present
que les
Mosco-
vites lui
fèrent

façon, & leur témoignant en même-tems qu'il les vouloit obliger.

Ma maladie cependant m'avoit tellement abatu, & je me trouvois si mal, qu'une occasion s'étant présentée d'écrire en *Hispahan* au P. Vicaire, je le priai de m'y préparer une sépulture, parce qu'absolument j'étois résolu d'y finir mes jours, si Dieu me faisoit la grace d'y pouvoir aller en vie. En effet, dès le Dimanche au matin, nonobstant la violence de mon mal, je témoignai que je voulois partir; parce que je disois, que si je devois mourir, il m'étoit indifférent que ce fût plutôt dans *Cazuin* que sur le chemin: & que si je pouvois me rendre en vie à *Hispahan*, j'y serois incomparablement mieux; puisqu'au moins j'y vivrois parmi des personnes qui me seroient très-afectionnées, & qui font profession de la Religion Catholique. Je verrois mes amis; & ce qui est de plus important, j'y recevrais les Sacramens de l'Eglise, & les remedes spirituels, vû que je ne voulois point entendre parler des corporels, ni ici, ni ailleurs. En effet, je n'ai jamais voulu me commettre aux Médecins du pais, qui sont, selon moi, très-ignorans, m'étant toujours contenté du régime de vivre, que je me suis imposé moi-même; de petits soulagemens que je me procurois, & que je pouvois bien plus facilement espérer dans *Hispahan* qu'ailleurs; tant à cause de l'air, que parce qu'il y avoit plusieurs personnes de notre pais, & particulièrement des Religieux, parmi lesquels il s'en trouve toujours quelqu'un qui s'entendoit un peu à solliciter & à soulager

lager les malades , par les remedes dont nous avons acoûtumé de nous servir. Et enfin pour mille autres commoditez , qui me manquoient entièrement dans *Cazuin*.

Il me fut impossible néanmoins de partir le Dimanche, parce que la nuit précédente un certain coquin de mes *Mether* ; c'est-à-dire, Un de
les valets
d'écurie
s'en va
avec le
meilleur
de ses
che-
vaux. des Palfreniers, qui étoit Mahométan, & qui s'apeloit *Ali*, sachant que je devois partir le lendemain dès le matin, pendant que les autres domestiques dormoient un peu trop inconsidérément ; & voïant qu'il ne pouvoit espérer de sortir par la porte, à cause qu'elle étoit fermée, & qu'un de mes gens en avoit la clef : il rompit un mur de la cour, qui n'étoit que de terre, & par conséquent très-fragile, & très-foible, comme le sont de certaines grandes murailles, qui ferment les jardins de Rome ; & s'enfuit, avec un des meilleurs chevaux que j'eusse en mon écurie, beaucoup d'autres choses de l'écurie, & de la cuisine qu'il emporta. Desorte que je restai un peu plus long-tems dans *Cazuin*, pour le faire chercher de tous côtez, & tâcher de le trouver. Mais tous mes soins furent inutiles ; parce qu'il eut trop de tems pour se sauver, & que nous nous aperçûmes trop tard de sa retraite & de son infidélité.

Si le vol m'eût été fait par un homme que je n'aurois pas connu, le Gouverneur de la ville auroit été contraint de me le paier. Mais parce qu'un de mes domestiques, dont je devois, ou me défier, ou m'assurer, en étoit convaincu, il n'y étoit aucunement obligé. De manière que voïant que toutes mes poursuites étoient inutiles, ne

me souvenant pas du nom de celui qui étoit sa caution, & qui m'en avoit répondu. Si alors je m'en fusse souvenu, j'aurois pû recouvrer, tout au moins, la valeur de ce qu'il m'avoit dérobé ; & ne considérant plus cette perte, que comme une chose dont je ne pouvois plus rien espérer, je partis de *Cazuin*, le mardi vingtième de Novembre, pour *Hispahan*, par le droit chemin, que je n'avois pas encor parcouru ; & m'engageai à ce voiage, non pas à cheval ; parcequ'il m'étoit impossible ; mais dans ma litière, sans laquelle je croi que je n'aurois jamais pû me rendre à *Hispahan*, à cause de mon indisposition.

Le premier soir, après avoir fait trois lieuës, ou trois lieuës & demie de chemin, nous campâmes auprès d'un village ruiné, qui est sur la route. On n'y trouve rien à manger, ni personne à qui parler ; mais nous en envoiâmes quérir par nos gens, qui montèrent à cheval, & qui en trouvèrent en d'autres villages, plus éloignez du grand chemin. Le mercredi au matin, un peu devant le jour, pendant que nous chargeions, pour continuer nôtre voiage ; je vis dans l'air, pour la première fois, cette grande Comète, qui étoit faite en forme de cimeterre ; c'est-à-dire, la plus grande & la plus considérable des deux qui se sont vûës ces mois passez ; sur le sujet desquelles je me persuade qu'on a tenu plusieurs conférences en Italie. Véritablement elles ont été toutes deux fort remarquables ; mais je n'en parle pas, parce que je ne doute aucunement que vous ne les aïez beaucoup mieux observées & considérées que moi. On ne

Une
grande
Comète
paroit en
l'air, en
forme de
cimeterre.

man

manqua pas aussi en ce païs, de même que dans l'Inde, & par tout, d'en discourir beaucoup & d'en parler diversement. Mais tous conclurent que c'étoit un pronostic de guerre & de grandes révolutions dans le monde; comme selon moi, les nuées toutes rouges, & le Ciel de couleur de sang, que j'aperçûs au lever de l'aurore, le témoignèrent aussi. Mais quelques-uns de mes domestiques m'assurèrent que l'on avoit vû la Comète plusieurs jours auparavant, dès le commencement de la lune.

Après une lieüe de chemin, nous rencontrâmes, sur la route le P. Melchior des Anges, avec lequel j'avois fait amitié depuis long-tems, qui est Prieur du Convent des Augustins d'*Hispan*, & Résident dans la Perse, pour le Roi d'Espagne. Comme il parloit parfaitement bien la Langue Turque, ma femme l'avoit pris pour son Confesseur depuis un an, avant qu'elle eût appris à parler Persan. Ce Pere venoit d'*Hispan*, pour aller traiter de quelque affaire avec le Roi, à cause de quelques nouveautés que ses Gouverneurs des Provinces limitrophes d'*Ormus* avoient faites. Et il aloit, par ordre non-seulement de l'Ambassadeur d'Espagne, qui demouroit comme désorienté dans *Hispan*, & éloigné de la Cour, mais encor du Vice-Roi de l'Inde, & du Gouverneur d'*Ormus*, qui lui avoient particulièrement recommandé cette affaire; vû principalement qu'un courrier, que l'Ambassadeur d'Espagne avoit expédié d'*Hispan* vers le Roi, long-tems auparavant, pour le même sujet, avec des lettres de créance, n'étoit jamais retourné.

tourné avec aucune réponse de sa part ; quoique dès le même jour qu'il arriva à *Cazuin*, je l'eusse fait introduire auprès du Roi pour lui présenter ses lettres, chose pourtant qui n'est pas toujours si facile. Nonobstant cette bonne fortune, je l'avois encor laissè chez le *Mehimandar*, dans les sollicitations de quelque réponse favorable. Mais parce que ce *Mehimandar* faisoit incessamment débauche de l'eau-de-vie des Moscovites, & qu'il en étoit continuellement acablé, il étoit impossible d'en espérer les réponses que j'avois obtenues du Roi, avant que le Roi partît de *Cazuin*. J'informai le P. Melchior de tout cela, & du départ du Roi vers *Ferhabad*. Desorte qu'il se résolut de continuer son voyage jusqu'à *Cazuin*; & que si le courier n'avoit pas de réponses favorables, d'aller delà à *Ferhabad*, pour joindre le Roi.

Ils se
séparent
nous
deux sur
cette
route.

Après nous être séparés, il continua son chemin, & moi le mien. De manière qu'après avoir fait 7. lieuës, je me rendis de fort bonne heure à un village, qui se nomme *Arasengh*, où nous passâmes la nuit. Mais peu de tems après nous, ledit P. Melchior arriva au même lieu, que la rencontre qu'il avoit faite sur la route, du courier qui venoit après moi, avec la réponse, avoit obligé de retourner sur ses pas. Cette réponse étoit conforme à celle que le Pere sollicitoit, & qu'il prétendoit ; savoir, que les Officiers du Roi n'innovassent rien, jusqu'à ce que le Roi fût arrivé à *Hispahan*, où il avoit dessein de se rendre dans peu, avec l'Ambassadeur d'Espagne. Desorte que le Pere s'imagina, qu'il étoit inutile d'avan-

d'avancer davantage pour joindre le Roi, parce qu'il souhaitoit fort de retourner avec nous à *Hispahan*. Néanmoins dès la même nuit, il fit partir incessamment le même courier, avec la réponse pour *Cazuin*; disant qu'il retournoit sur ses pas, & pourquoi: mais que néanmoins, si l'Ambassadeur jugeoit à propos, qu'il se rendit auprès du Roi, il le suplioit de lui en donner avis par le même courier; qu'il le trouveroit sur la route d'*Hispahan*, & toujours en état de pouvoir aller du côté de *Ferhabad*.

Je pris tant de plaisir en la compagnie de ce bon Pere, que mes forces s'étant un peu augmentées, je commençai à monter à cheval. Desorte que je puis dire, que l'entretien que j'eus avec lui sur le chemin, avec un autre Pere son compagnon, qui s'apelloit F. Manuël, de la Mere de Dieu, avec un soldat, homme d'honneur & de considération, Chrétien secret & couvert, que je connoissois depuis quelque-tems, qui s'apelle *Nazur Beig*, & avec quelques autres de fort bonne conversation, qui l'accompagnoient, adoucit merveilleusement, & dissipa l'ennui dont j'aurois été acablé tout seul sur cette route.

Le jeudi nous fîmes six lieues, & passâmes la nuit dans un grand *Carvanserai*, ou maison commune & publique, dans laquelle on peut loger, qui se trouve en un lieu desert, qui n'est pas habité, & qui se nomme le *Carvanserai* de la *Begum*: parce que *Zeineb Begum*, fille du Roi *Tahamasp*, tante, & premiere femme du Roi *Abbas*, qui régne aujourd'hui, le fit bâtir, &

Maisons
publi-
ques,
bâties
dans la
Perse,
pour la
commo-
dité des
voia-
geurs.

& eut soin que les choses nécessaires à la vie n'y manquaissent point. En éfet, en ce tems-là, elle gouvernoit tout le Roïaume: mais à present qu'elle est vicille, dans la disgrâce, à cause de quelques querelles, & quelques démêlez qui se passèrent entr'eux, elle vit fort éloignée des pensées & des soins du Roïaume, & comme reléguée dans *Cazuin*, où elle mène une vie privée & particulière. Il est bien vrai que dans ces derniers voïages, que le Roi a faits, ils se sont réconciliez: & je croi même qu'à present il l'a fait venir à *Hispahan*; mais néanmoins elle est déchuë du crédit & du pouvoir qu'elle avoit auparavant. Et en passant, vous remarquerez, s'il vous plaît, que le nom propre de *Zeineb*, comme ils disent ici, que porte cette Princesse, n'est autre, selon nôtre façon de parler, que celui de *Zenobia*, cette fameuse Impératrice d'Orient, dont les vertus & le mérite ont rendu son nom si célèbre en ces quartiers, qu'il s'y est conservé jusqu'à present, & qu'il y est comme héréditaire.

Après huit lieuës de chemin, que nous fimes, le vendredi vingt-troisième de Novembre, nous nous rendîmes sur le soir dans une petite ville, qui se nomme *Sava*, où nous passâmes la nuit. Le lendemain, parce que le pont étoit rompu, nous passâmes à gué un certain fleuve, qui n'a point d'autre nom, que je sache, que celui du fleuve de *Sava*. Après avoir fait cinq lieuës, nous allâmes loger dans un *Caravanferai*, qui se trouve aussi en un endroit desert, qui n'est pas habité, & qui s'appelle *Geuher-abad*; c'est-à-dire, colonie de
Gai;

Gaia ; parce que *Geuter*, signifie proprement *Gioia* ; c'est-à-dire, précieuse : mais je vous avoué que ce nom ne convient guères au *Carvanferai*.

Le Dimanche nous fîmes encor cinq lieuës, & peut-être moins ; & le soir nous logeâmes dans un *Carvanferai*, qui est dedans de la ville de *Com*, que l'Auteur de l'Épîtôme Géographique, comme je l'ai marqué ci-dessus, soutient ; mais seulement dans la table commune & vulgaire ; parce qu'il se peut faire, que par un défaut de mémoire il n'en ait pas fait mention dans l'Alphabet des noms Latins, qu'elle s'apelloit anciennement *Choana*, & qu'elle étoit une ville de la *Médie*. Je suis aussi de cette opinion ; mais je croi que la *Médie* s'étend plus loin, & qu'elle comprend même *Cascian*, qui tire davantage au Midi, & qui se rend jusqu'à de certaines montagnes, qui semblent être des limites & des bornes de Province, quoique ceux du país les renferment toutes dans l'*Arac* ancien.

Com est une ville médiocre dans la Per-
se, inférieure à *Cascian*, pour ce qui est
du nombre des habitans & des maisons ;
mais beaucoup plus considérable en beauté,
& peut-être encor quant à la situation.
En entrant dans la ville, par où nous nous
y rendîmes, on trouve un beau pont de
pierres, sur un fleuve, qui est ordinairement
petit ; mais qui s'enfle, & qui devient
fort large, par l'abondance de l'eau des pluïes,
qui s'y rendent avec précipitation de toutes
les montagnes circonvosines. On voit
auprès du pont une belle Mosquée, dans
la

Descrip-
tion de
la ville
de Com

laquelle on me dit qu'une sœur d'*Iman Riza*, qu'ils ont en vénération, & qui fut un des successeurs des plus estimez de Mahomet, est enterrée. Ils la considèrent aussi pour une sainte, à leur mode; tellement qu'ils ont tous beaucoup de respect & de vénération pour le lieu de sa sépulture. Les rues, & les marchez de la ville, sont bons, & fort propres: la place est grande & fort spacieuse, quoiqu'elle ne soit pas de forme égale & proportionnée. En un mot, toute la ville me semble commode, jolie & fort agréable.

Nous demeurâmes en cet endroit tout le lundi, pour faire reposer les animaux. Me sentant beaucoup mieux, & plus fort, je commençai à manger des melons & des concombres, que nous y trouvâmes très-excellents, & à faire d'autres petits excès, dont je me trouvai depuis fort incommodé. Le mardi nous fîmes seulement quatre lieues, & passâmes la nuit dans un mauvais *Carvanserai*, qui étoit à demi ruiné, de la dépendance d'un village, qui s'appelle *Sisin*. Le lundi, devant le jour, comme nous allions de compagnie à cheval, le Père & moi, nous aperçûmes, la première fois, la seconde Comète; plus petite, à la vérité, mais plus brillante que la première. Elles ont été toutes deux visibles l'espace de plusieurs jours. Nous eûmes toujours un grand vent, avec un froid extrême, qui m'incommoda fort, quoique je me fusse assez précautionné contre leur violence, par de bons habits fourrez, dont j'étois revêtu. Le soir, après avoir fait six lieues, selon quelques-uns; ou bien sept,

Seconde
Comète,
qui se vit
dans la
Perse.

selon d'autres, nous nous rendîmes à la ville de *Cascian*, & logeâmes dans le *Carvanferai* du Roi, que l'on a bâti aux faubourg de la même ville, & dans les mêmes chambres, que j'avois ocupées une autrefois en allant à *Ferhabad*.

Dans *Cascian*, je demeurai toujours au lit; parce qu'au lieu de guérir, mon mal s'étoit augmenté, avec un redoublement de fièvre extraordinaire. Le Pere me servit beaucoup en cette occasion, & contribua de tout son possible à mon rétablissement; mais en éfet, tous tant qu'ils étoient, n'avoient aucune connoissance de la médecine. Cependant j'avois grand besoin de quelqu'un qui s'y fut entendu; & je croïois fortement que ma santé en dépendoit absolument. Néanmoins comme il veilloit incessamment sur mon régime de vivre, il avoit soin particulièrement qu'on ne m'apprèsât que des choses utiles, & conformes à l'état où je me voïois réduit, & qu'il faisoit assaisonner lui-même à nôtre mode. Par ce moïen, il fit au moins que mes forces ne diminuèrent point, & que je ne me débilitai pas davantage comme auparavant dans *Cazuin*, faute de bonne nourriture, & qui fut aprêtée de telle façon, selon nôtre coûtume, qu'elle me piquât un peu le goût.

Le lendemain de notre arrivée, qui fut le dernier jour de Novembre, un autre courier arriva au P. Melchior, qui lui rendit quelques lettres, de la part de son Ambassadeur, qui lui faisoit connoître le besoin qu'il avoit de ses négociations auprès du Roi, pour d'autres affaires qu'il lui

spécifioit ; que par cette raison il ne manquât pas de s'y rendre le plutôt qu'il pourroit ; parce que les Ministres de leur maître commun, le Roi Catholique, qui sont Résidents dans l'*Inde*, avoient reçu nouvelles de tout ce que *Dom Robert Sherlei* Anglois, Ambassadeur du Roi de Perse en *Espagne*, avoit négocié en cette Cour. Entr'autres choses, il mandoit que le Roi d'*Espagne* envoïoit une armée navale, composée de galions, à l'embouchure de la mer rouge, & qu'à la confusion des Turcs, il leur fermeroit le passage de l'*Inde*, à la *Méque* & au *Caire* ; qu'en échange, le Roi de *Perse* rendroit quelque autre service aux Portugais, dans *Hormus* & dans l'*Inde* ; & que peut-être ils restitueroient la forteresse de *Bender*, qu'ils avoient déjà perduë.

Propo-
sitions
du Roi
d'Espa-
gne à
l'Amba-
sassadeur de
Perse.

Le Roi d'*Espagne* demandoit aussi la restitution de l'île de *Baherin* : mais *Dom Robert* dit, que le Roi de *Perse* ne lui avoit pas donné commission d'en traiter. Et parce que le Roi d'*Espagne* ne s'assuroit pas entièrement sur la parole de *Dom Robert*, qui lui étoit suspect, en qualité d'Anglois, quoique Catholique ; il vouloit que le Pere *Melchior* s'informât plus particulièrement de l'intention du Roi de *Perse*, qu'il en tirât quelque assurance, & qu'il en envoïât des nouvelles certaines en *Espagne*, avant que de rien conclure avec *Dom Robert* ; auquel le Roi d'*Espagne* faisoit espérer d'envoïer une armée navale sur la mer rouge, & qu'il y engageoit sa parole, si au moins on lui restituoit la forteresse de *Bender*.

Il y avoit déjà quelque - tems que j'étois informé de toutes ces particulaitez. Parce qu'auparavant que les Ministres Portugais, qui sont dans l'Inde, en eussent reçu les nouvelles, un courier, que Dom Robert avoit expédié au Roi de Perse, avec plusieurs lettres, par la route d'*Alep*, arriva dans la Perse. Mais à cause que ces lettres étoient écrites en caractères Européens, & que Dom Robert recomman- doit particulièrement que personne ne les lût, & ne les interprétât au Roi, que le P. Jean Thadée, Vicaire des Carmes - Déchauffez; ledit Pere, qui sur le point de se retirer de la Cour, qui étoit alors en *Ardebil*, rencontra le courier dans *Cazuin*, le retint auprès de lui, & le mena en *Hispahan*. Et jugeant bien de la conséquence de cette affaire, par la lecture qu'il fit de ses lettres, & d'une autre en Persan, qui s'adressoit au *Mehimandar*, & qu'il n'étoit pas à propos de retourner sur ses pas pour joindre le Roi, vû principalement qu'il avoit pris congé de lui, depuis très-peu de tems, & que le bruit couroit que le Roi se rendroit dans peu à *Hispahan*, il arrêta le courier & les lettres, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des gens intéressés, qui en feroient de fort mauvais usages, dont il y a grand danger dans la Perse. Et il me manda, parce que j'étois encor dans *Ardebil* avec le Roi, que je fisse savoir au Roi l'arrivée du courier de Dom Robert, & de la façon qu'il vouloit que les lettres fussent lûes, & que je reçusse les ordres de Sa Majesté.

J'étois déjà sorti d'*Ardebil*, lorsque je
reçus

Le fleur recûs la lettre du Pere Vicair. Desorte
 della que ne voulant pas retourner sur mes pas,
 Valléin- je diférai cette négociation, & je réfolus
 tervient de n'en parler au Roi que quand je ferois
 en cette arrivé à *Cazuin*. Le Roi, comme person-
 négocia- ne, à qui fix mois plus ou moins font indi-
 non, férents dans ses affaires, & qui ne se sou-
 cioit peut-être pas fort de celle-ci, fit dire
 au P. Vicair, qu'il ne s'incomodât pas
 de venir une seconde fois à la Cour, par un
 si mauvais tems; mais qu'il conservât les
 lettres, dont il étoit question, jusqu'en
Hispahan; & que quand le Roi y feroit
 arrivé, alors ils les liroient ensemble.

Ce fut donc pour ces mêmes affaires - là
 que l'on envoia dans *Cascian* un courier
 au P. Melchior. Celui-ci se disposa d'aller
 à *Ferhabad*; quoiqu'il fût fort bien, com-
 me il le disoit, qu'il n'avanceroit pas beau-
 coup les affaires en ce quartier - là, où le
 Roi ne veut pas en avoir la tête rompuë, &
 s'écarte de ceux qui lui en veulent parler; &
 où même il n'est pas visible, ne s'apliquant
 simplement qu'à jouir paisiblement des
 plaisirs de la vie, & à se refaire des fati-
 gues de l'été précédent. Desorte que le
 Dimanche, second jour de Décembre,
 nous partîmes tous de *Cascian*; le Pere,
 vers *Ferhabad*, & moi, du côté d'*Hispa-*
ham: & parce que je voulois faire ce voia-
 ge - là de nuit, je le commençai le soir fort
 tard; & après avoir fait six lieues, à une
 ou deux heures devant le jour, je me repo-
 sai dans un *Carvanferai*, qui porte le nom
 de celui qui l'a fait construire, *Chogia*
Casum Natanzi.

Sous l'obscurité de la nuit du lundi, je
 fis

fis huit lieuës; & au lever du soleil, le
 mardi au matin, je m'allai reposer dans un
Carvanferai, qui est auprès, & qui joint
 presque ce jardin du Roi, qu'on appelle *Te-
 giabad*, dont je vous ai fait mention, lors-
 que je passai d'*Hispahan* à *Ferhabad*.
 Après huit autres lieuës que je fis, la nuit
 du mardi, je me rendis le matin suivant,
 dans le *Carvanferai* de *Lala Beig*, qu'ils
 nomment de la sorte; parce que *Lala Beig*,
 qui est un Officier du Roi, en qualité de
 Trésorier du Roi en *Hispahan*, l'a peut-
 être fait bâtir. Nous fîmes environ huit
 lieuës, pendant la nuit du mercredi, pour
 nous aller reposer le matin, dans un Châ-
 teau d'un Bourg, qui se nomme *Berian*,
 & qui n'est éloigné d'*Hispahan* que d'une
 lieuë. Je restai quelque-tems en cet en-
 droit, & en même-tems je fis savoir mon
 arrivée à quelques-uns de mes amis d'*His-
 pahan*, en attendant que les Officiers du
 Roi me fissent donner & préparer un logis;
 parce que celui où j'avois demeuré l'au-
 trefois, étoit occupé par l'Ambassadeur
 d'Espagne.

Pendant le séjour que je fis dans *Bertan*, Les Reli-
 gieux,
 où mes indispositions me retenoient au lit, & plu-
 sieurs de
 mes amis
 d'*Hispahan*, le
 vont visi-
 ter à
 une lieuë
 de la
 même
 ville.
 je fus visité de tous les Religieux d'*Hispa-
 han*, tant des Carmes - Déchauffez, que
 des Augustins; & de beaucoup d'autres de
 mes amis, qui se rendirent jusques-là pour
 me voir, & pour me donner des marques
 de leur souvenir & de leur bienveillance.
 Plusieurs Dames aussi firent l'honneur à de la
 Madame *Maani*, d'y venir pour l'assurer
 de leurs services, & lui témoigner la joie
 qu'elles avoient de son heureux retour.

La

La maison, que nous devions occuper, étant préparée, dont je me contentai, & que je préférâi à deux ou trois qu'on me presenta, à cause qu'elle étoit dans le voisinage des Peres Carmes. Déchauffez, quoiqu'elle fût moins spacieuse que l'autre, j'entrai le samedi au soir, huitième de Décembre, dans *Hispahan*, & un peu devant la nuit, je m'allai mettre au lit pour me reposer; mais nous n'y fûmes pas plutôt arrivez, que plusieurs personnes, qui nous faisoient l'honneur de nous aimer, nous vinrent aussi-tôt rendre visite. Tous ceux qui avoient été de nos domestiques auparavant, pendant le long séjour que nous fîmes en cette ville, & que nous y laissâmes, pour ne nous pas embarasser de tant de gens à l'armée, se rendirent au logis pour nous servir. Nous y vîmes entr'autres une femme de chambre, & confidente de Madame *Maani*, qui est une personne bien faite & de belle taille de son païs, Sirienne, de la ville de *Mardin*, de bonne naissance, & qui se nomme *Gianagia*: mais que Madame *Maani*, à cause de l'amitié qu'elle lui porte, & de l'estime qu'elle en fait, traite avec honneur, & qu'elle nomme toujours *Maimi*, c'est-à-dire, grand-mere, de même que tous nos domestiques, à son imitation.

Le fleur
della
Vallé, &
Madame
Maani,
pren-
nent le
soin de
l'éduca,

Cette bonne *Maimi*, par l'ordre & le conseil de nos Religieux, qui en avoient eu soin en notre absence, ramena incontinent aussi en notre logis la Damoiselle *Maruccia*, petite fille Géorgienne, pour y être élevée & entretenue comme auparavant. C'est ainsi que ma femme l'appelle, d'un
nom

nom qu'elle chérit davantage, & qui lui est familier : mais proprement, elle se nomme en sa langue, *Tinatin de ziba* ; que ces Messieurs de Géorgie, nos amis, à l'un desquels je suis compère, & qui lui sont tous alliez, amenèrent en notre logis. Il nous prièrent de la prendre sous notre protection, dès le mois de Juin de l'année mil six cens dix-sept, que nous étions déjà ici, pour l'assurer contre les insultes, dont elle auroit été menacée avec le tems, vû principalement qu'elle étoit déjà demeurée orpheline de pere & de mere, par la perte qu'elle fit de son pere, qui mourut à la guerre, que le Roi d'aujourd'hui fit en leur país, qu'il ruina entièrement ; & de sa mere aussi un peu après la transmigration de ceux de sa nation dans la Perse.

Ces Messieurs craignoient, & avec raison, que cette pauvre petite Demoiselle *Maruccia*, étant ainsi demeurée orpheline, & aiant des parents fort proches, le Roi n'en voulut prendre le soin, comme il a accoutumé de se comporter ordinairement envers de semblables sujets : & que la faisant élever dans son Palais, ou la confiant à quelqu'un de ses grands Mahométans ; cette petite fille, qui ne pouvoit avoir alors que sept ans, tout au plus, ne se perdit entièrement, faute d'éducation dans notre Religion. Quoique selon sa condition, elle eût suffisamment du bien pour vivre honorablement ; & qu'étant nourrie parmi des Infidèles, dans un âge si tendre, & si peu avancé, elle ne manquât à la Foi Catholique, des principes de laquelle elle

avoit été informée en son païs, comme personne de l'une des plus nobles, & des plus illustres familles qui y fût. Tellement que comme notre logis étoit privilégié en cette Cour, & respecté, en qualité de maison des hôtes du Roi, & non pas de vassaux, ni de sujets, il n'y avoit rien à craindre, de la part du Roi, non plus que de celle de ses Officiers de Justice, pour qui que ce fût qui y demeurât. Ces Messieurs, que nous considérons comme nos amis, il y avoit déjà long-tems, nous prièrent donc de la garder chez nous, & d'avoir soin de son éducation.

Le fleur
della
Vallé &
Madame
Maani la
reçoi-
vent
avec
bien de
la joie.

Madame *Maani*, & moi, la reçûmes avec bien de la joie, & acceptâmes d'abord la proposition qu'on nous en fit; non-seulement à la considération de ces Messieurs, auxquels nous desirions de rendre quelque service qui leur fût agréable; mais encor, parce qu'en cette occasion il s'agissoit du service de Dieu, & de l'avantage de notre commune Religion Chrétienne; & à cause que nous n'avions pas encor d'enfans, nous nous résolûmes d'élever *Maruccia*; comme en éfet, nous commençâmes dès-lors, de même que si elle eût été notre fille, & de la considérer toujours en cette qualité, d'autant plus volontiers, qu'elle étoit fort jolie, & qu'elle contribuoit beaucoup à notre divertissement. Mais lorsque depuis nous allâmes joindre le Roi, dans le dessein de le suivre à l'armée, & de combattre sous ses enseignes, nous trouvâmes à propos, à cause qu'elle étoit encor trop petite, & trop jeune, & pour plusieurs autres considérations, de ne la pas mener avec nous.

nous. Elle resta donc ici en *Hispahan*, par notre ordre, sous la protection de nos Religieux; parce qu'ils sont aussi hôtes du Roi, considérez & respectez comme tels, & l'abandonnâmes à la conduite de la bonne Dame *Meimi*, & lui recommandâmes particulièrement le soin de son éducation.

Les Peres Portugais de S. Augustin, la recommandèrent encor, par honneur, à une autre personne de leur connoissance, qui étoit femme de ce *Nazar-Beig*, Chrétien secret & couvert, leur confident & intime ami, duquel je vous ai fait mention ci-dessus, laquelle faisoit aussi profession de la Religion Catholique, qui étoit une femme fort civile, fort courtoise, & qui avoit autrefois demeuré chez la Comtesse *Sherlei*, Dame Circassienne, de grande condition, & de fort bel esprit, qui est à présent en Europe, en qualité d'Ambassadrice du Roi de Perse, vers les Princes Chrétiens, avec son mari *Dom Robert Sherlei Anglois*. Desorte qu'on peut dire, à sa louange, qu'en ce voyage, & en beaucoup d'autres qu'elle a faits, tant en Europe, qu'en Asie, elle a parcouru plusieurs fois, un peu moins, que la conférence de tout le globe de la terre.

Ce fut donc la Damoiselle *Leili*, femme de *Nazar-beig*, & la bonne Dame *Meimi*, qui prirent le soin de l'éducation de la petite *Maruccia*, durant tout le long de notre absence d'*Hispahan*, & les mêmes aussi qui se rendirent avec elle en notre logis, pour y demeurer, aussi-tôt après que nous fumes arrivés. A la recommandation aussi des Peres Augustins, nous reçûmes en no-

La ma

sou du

fleur
della
Vallè
étoit l'a-
file des
Catholi-
ques.

tre maison, avec la Demoiselle *Leili*, non-seulement sa petite fille, âgée de trois ans, ou environ, qui se nomme aussi *Marian*; mais encor une autre jeune servante qui lui appartient, qui s'est renduë Catholique, & qui est assez bien faite, quoique more-noire, qui porte le nom de *Miski*, comme qui diroit de musc, auquel la couleur de son teint a beaucoup de raport.

Dans ce commencement, ma maladie, dont je vous ai spécifié les symptômes, me retint au lit l'espace de plusieurs jours, jusqu'au Dimanche seizième de Décembre que je me levai, & que je fus entendre la Messe, dans l'Eglise, pour la premiere fois. A la fin cependant je repris un peu mes forces, & mon indisposition se dissipa en quelque façon; desorte que je commençai à me promener, & à visiter mes amis; mais néanmoins il me resta une toux très-facheuse & très-incommode, qui me causoit une douleur au-dessous des côtes du côté gauche, vers la poitrine, accompagnée d'une petite fièvre lente, qui me débilitoit extraordinairement. Tous ces mauvais indices me font croire assurément que je deviens phthisique tabide; & en un mot, que je ne puis pas espérer de revoir jamais mes amis du Ponant. Néanmoins, pour ne me pas négliger entièrement, & tâcher de vaincre le mal, dont je me sentoïis menacé, puisque je ne pouvois espérer ni Médecins, ni de remedes comme j'en desirois, faisant de nécessité vertu, je commençai à me médicamenter moi-même, de l'avis néanmoins d'un autre Pere Augustin de mes amis, qui a été plusieurs fois In-

fir.

firmier dans son Convent de l'Inde, & que j'aſtoûjours conſulté.

Les remedes dont je me ſervis, furent premièrement un régime de vivre, me privant entièrement de fruits, de ragoûts piquans, & de toute autre ſorte de galanterie; ne mangeant que des poulets, affaiſonnez ſeulement avec le raiſin de Cabas, qui faiſoient mes délices, & d'autres choſes ſemblables, fort nouriffantes, & capables de me rétablir en peu de tems. De plus, je prenois tous les matins, incontinent après que j'étois éveillé, une certaine quantité de lait de chèvre, que l'on tiroit en ma preſence, & que j'avalois tout chaud; & le jour & la nuit, quelques gorgées d'eau-rose, dans laquelle on métoit du ſandal rouge en poudre, qui eſt un certain bois d'Inde, dont on ſe ſert fort en ſes quartiers pour de ſemblables maladies, comme d'une drogue fort rafraîchiſſante & nouriffante tout enſemble. Je me trouvai ſi bien de ces ſeuils petits remedes, qu'après avoir paſſé les fêtes de Noël, & terminé l'année mil ſix cens dix-huit, avec beaucoup de peine, je commençai enfin la nouvelle année mil ſix cens dix-neuf, avec plus de ſanté & de courage; je me trouvai auſſi en partie afranchi de la toux, qui m'inportunoit; au moins je n'en ſuis preſque plus incommodé.

En ce même-tems, les Arméniens Chrétiens de *Cioſa*; c'eſt-à-dire, une grande partie, & les plus conſidérables d'entr'eux, furent trouver le Roi à *Ferhabad*, & lui portèrent un preſent; parce

Les Arméniens d'Hiſpan, y vont trouver le Roi, avec des preſens.

M ;

qu'ils

qu'ils avoient appris de bonne part, qu'il se pleignoit de leur indifférence à son égard, & de ce qu'ils ne l'avoient pas visité depuis long-tems. Il avoit aussi témoigné quelque ressentiment contre les Persans d'*Hispahan* sur le même sujet. Desorte que d'appréhension qu'ils eurent d'être punis avec plus de sévérité; le *Calanier* de la ville, avec les principaux Citoyens, se disposèrent, quoi qu'intimidez & épouventez extraordinairement, d'aller voir le Roi à *Ferhabad*, avec un présent de conséquence; mais le Roi leur fit dire, qu'ils demeurassent, & les fit retourner sur leurs pas, parce qu'il étoit sur le point de partir pour *Hispahan*, & que dans peu il s'y rendroit; qu'il ne leur vouloit point de mal, & qu'il ne conservoit aucun ressentiment contr'eux.

Les Arméniens s'y rendent, & le Roi reçût favorablement leur présent, dont ce peuple tire grand avantage, & qu'il considère comme une faveur, & une grace particulière; le Roi les régale aussi, selon sa coutume, de vestes de brocard. Mais néanmoins il ne prit du présent qu'ils avoient porté, que de certaines choses qu'il estima les meilleures, & les plus curieuses des païs étrangers; & leur renvoïa les autres, que la Perse avoit fournies, leur demandant en échange, trois cens *Tomans* en argent, qui valent environ trois milles sequins, à quoi ces choses étoient appréciées, dont les Arméniens convinrent très-volontiers, & dont ils s'aquitèrent aussi-tôt, & fort ponctuellement.

Avant que le Roi les eût admis à l'audience, il voulut savoir s'ils s'étoient rendus

Le
Roi en
échange
une par-
tie en
argent.

dus à *Ferhabad*, pour lui demander la permission d'envoier de la soie en Turquie, & d'en trafiquer avec les Turcs : & sur les protestations qu'ils firent qu'ils n'en avoient pas la pensée, ils furent admis à l'audience, avec ordre, de la part des Officiers du Roi, de ne lui point faire de semblable proposition ; parce qu'absolument il ne vouloit pas en entendre parler ; & que la paix avec les Turcs étoit feinte, & naturellement véritable ; que la guerre recommenceroit, & qu'elle seroit plus grande que jamais, & choses semblables.

Un Arménien, qui étoit arrivé de *Ferhabad*, & qui me fit part de toutes ces nouvelles, le 13. de Février, m'assura, comme je l'avois entendu dire autrefois de quelques particuliers, & que l'on comptoit dans *Ferhabad* quarante milles maisons d'Arméniens, douze milles de Géorgiens, & sept milles de Juifs ; sans les Mahométans de la Province de *Scervan*, auxquels on attribuoit vingt-cinq milles maisons ; & ceux de *Ghilan*, & des autres contrées ; & sans les étrangers, & les gens qui suivent la Cour, lorsque le Roi y est. J'ai bien voulu vous informer de ces particularitez, afin que vous jugiez mieux du beau commencement de cette ville, qui a été faite par force, & de combien elle augmentera avec le tems, si, comme c'est une chose violente, elle subsiste après la mort du Roi Abbas.

Pour ce qui concerne la négociation des Arméniens, qui retournèrent quelque-tems après à *Hispahan*, chargez de presents & d'honneurs, que le Roi leur avoit fait, comme je vous ai dit, j'ai appris qu'un

d'entr'eux, qui n'avoit pas grand intérêt dans le trafic de la soïe, parce qu'il n'en possédoit que dix ou douze charges, dont il vouloit faire present au Roi, comme je croi, pour le pouvoir aprocher plus facilement, & avoir accès auprès de lui, proposa au Roi, sans en avoir donné avis aux autres, & au desavantage de tous tant qu'ils étoient, que les *Ciolfalins*; c'est-à-dire, ceux de *Ciolfà*, donneroient à Sa Majesté cinq *Tomans*, qui valent cinquante sequins, pour chaque somme de soïe, s'il vouloit permettre qu'on en trafiquât en Turquie, que la sûreté fût sur les chemins, & que le commerce, d'où la vie d'une infinité de gens dépendoit, en fût libre: tellement que l'on dit à present; que le Roi, qui est furieusement intéressé, depuis qu'il a entendu parler cét homme, avec des propositions si belles & avantageuses, veut absolument que la soïe passe en Turquie, & que le commerce s'en fasse, encor que les propriétaires ne se métent pas en peine d'en trafiquer en ces quartiers-là; parce qu'il veut tirer cinq *Tomans* de chaque somme, dont les plus riches, qui en ont jusqu'à deux & trois cens sommes chacun, se desespèrent, de se voir réduits à cette extrémité; parce qu'en éfet, un impôt de cette conséquence est capable de les ruiner; au moins de les empêcher de faire de grands progrès en leur négoce.

Puisque nous sommes sur le sujet des Arméniens, vous saurez qu'enfin après beaucoup de conférences, l'espace de plusieurs mois, & avec de différentes personnes qui m'en sollicitoient, je conclus ces derniers
jours

jours du carnaval passé, le mariage d'une sœur de Madame *Maani*, qui est la troisième des filles, que Madame *Maani* tenoit auprès d'elle dans la Perse depuis si longtemps, par compagnie, & pour ne pas manquer de conversation. Cette belle-sœur s'appelle Mademoiselle *Laali*; & son nom propre, supposé qu'il eût une terminaison féminine, & convenable à une personne de son sexe, qui signifie proprement *Rubis Balais*, pierres précieuses. Nous l'avons mariée à un de ces Seigneurs Chrétiens Arméniens de *Ciolfa*, qui se nomme en leur idiôme, si je le puis bien dire, parce que je n'entends pas encor parfaitement la force & la beauté de cette langue, *Chogia Astuar-atur*, qui signifie *Dieu donné*; mais par contraction, & pour abréger davantage, ils se contentent de l'appeller seulement *Chogia Zatur*; c'est-à-dire, *le sieur donné*.

Le sieur della Vallé traite du mariage de la sœur de Madame *Maani* avec un Arménien de *Ciolfa*.

Je préférerois ce jeune homme, de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, à plusieurs autres qui la demandoient, & qui m'en faisoient beaucoup d'instance; parce qu'il est des plus nobles, fort bien né, & de très-bonnes mœurs, quoiqu'il ne soit pas des plus riches. Mais sur-tout, parce qu'ayant perdu son pere & sa mere dès son bas âge, il a été élevé dans la maison d'un certain *Chogia Abedik* son cousin, fort considérable & fort estimé parmi eux; & lequel non-seulement est très-bon Catholique, & fort ami, comme il en a toujours donné des preuves de la nation des *François*; mais encor si religieux, si pieux & si dévot, qu'il peut passer pour le miroir de la Religion,

Il en préfère un, à beaucoup d'autres, qui l'avoient demandé.

& l'exemple de tout ce qu'il y a de Chrétiens dans l'Orient. Et pour vous le prouver, je vous dirai seulement en passant, que quoi qu'il ait des enfans, il dépense tout son bien à bâtir des Eglises, plutôt qu'à faire sa maison particulière, & à élever sa famille; à les orner de parements, de croix d'argent, de calices, & des autres choses nécessaires: & dans cette nouvelle *Ciolsa d'Hispaham*, où ils furent transférez, après que le Roi eut ruiné l'ancienne *Ciolsa d'Arménie*, qui étoit aux confins de la Turquie sur le fleuve *Arasse*; des dix Eglises qui y sont, bien faites & bien bâties, *Chogia Abedik* en a fait construire une toute entière, & qu'il entretient à ses dépens; & une autre, à laquelle il a contribué de plus de la moitié, quoiqu'elle ne porte pas son nom. Dans les bourgs même, & les villages circonvoisins, il contribué tous les jours pour la structure & l'entretien d'une infinité d'autres.

Mais je ne puis passer sous silence une autre preuve invincible de sa bonté & de son zèle, que je ne sai combien de milliers de Chrétiens qu'on mit en déroute, & que l'on fit esclaves dans les guerres passées d'*Arménie* & de *Géorgie*, reçurent en leurs besoins extrêmes; lorsqu'en vûë de Dieu, & du salut du prochain, il racheta, à ses dépens, & donna la liberté à plus de quatre milles personnes: réunissant avec un soin extraordinaire, quoique de pais très-éloignez, les enfans avec les peres, les femmes avec leurs maris, & les parens avec les parens, afin qu'ils n'alassent point disperiez par le monde comme des vagabonds. Et comme pour per-

perfectionner cette action, qu'il avoit si généreusement & si Chrétieusement entreprise, il se trouva alors sans argent, & sans espérance de pouvoir vendre tout-d'un-coup les soies qu'il possédoit; il en prit à intérêt du *Chan de Scervan*, qui est fils aussi d'un Arménien Chrétien, & lui mit entre les mains la soie qu'il avoit, & tout ce qu'il possédoit, pour assurance de ses deniers, charité certainement qui surpasse celle dont j'aie jamais entendu parler.

Je préférerois donc, à plusieurs autres personnes d'honneur, le cousin de cet homme de bien; & ce qui est de plus considérable, son fils adoptif, & qui avoit toujours été élevé chez lui, pour être mari de cette Demoiselle ma belle-sœur; non-seulement du consentement du frère & la sœur, qui étoient présens: mais encor de celui du père & de la mère, qui m'en écrivirent expressément, & qui s'en remétoient à ma discrétion. Tellement que le quatorzième de Février, à cause que le mariage ne fut pas conclu auparavant, une sœur du futur époux se rendit chez nous, pour faire un présent, de sa part, à la fiancée, qu'ils appellent une marque nuptiale, laquelle, parce que c'est toujours quelque galanterie à l'usage des femmes, comme pendants-d'oreilles, boucles, bagues, brasselets, ou choses semblables, elle lui ajusta de ses propres mains: & par-là on prétend que l'alliance soit conclüe; comme s'ils disoient, que la fiancée, qui est marquée de la sorte, appartient au mari qui la demande.

Selon nous, le carême étoit déjà com-

Céré-
monie
qui s'ob-
serve en
ces quar-
tiers, sur
la con-
clusion
d'un
mariage.

mencé : mais les Arméniens , qui suivent le Calendrier ancien , étoient dans la semaine du carnaval ; desorte que si nous eussions diféré les nôces après Pâque , il nous auroit falu laisser écouler plusieurs mois : parce qu'il n'est pas permis aux Arméniens de les célébrer qu'après l'octave de la Trinité ; & alors Dieu fait ce que nous serions devenus : & si nous eussions pû nous trouver encor à *Hispahan*. De manière , que comme l'Eglise permet aux Arméniens , & à toutes les sortes de Chrétiens d'en user de la sorte , pourvû qu'ils soient Catholiques , nous crûmes qu'il étoit plus à propos de les terminer cette semaine , quoi qu'avec beaucoup de précipitation , & que nous autres fussions dans les jeûnes : & pour ce qui est des bancs , dont la publication se fait ordinairement , qui n'étoit pas nécessaire pour quelqu'autre , à cause des raisons que je vous ai avancées , le P. Vicaire , auquel le Saint Pere a donné tout pouvoir , en dispensa. Desorte que le vendredi , quinzième de Février , notre maison fut toujourns remplie de Dames Arméniennes , Géorgiennes , Siriennes , & Persanes , nos amies , qui s'y rendirent de plusieurs endroits de la ville , pour célébrer les nôces.

Descri- La nuit suivante , parce qu'il ne restoit
 ption cu- presque plus de tems , immédiatement
 rieuse après minuit , le fiancé se rendit chez nous ,
 des nô- en la compagnie de ses parents , avec des
 ces de la cimbales , des tambours ; grande musi-
 seur de que , & un concert de divers autres instru-
 Madame mens , dont ils se servent ordinairement ,
 Maani. selon la coûtume du país. Il demeura avec
 nous

nous jusqu'au jour, sans jamais voir la nouvelle mariée, parce qu'on en use de la sorte. Cependant tous ces concerts d'instrumens continuèrent toujours, & ne cessèrent jamais de donner. La nouvelle mariée demeura avec les Dames dans d'autres chambres séparées, où elles passèrent aussi toute la nuit sans dormir, & fut toujours assise, avec beaucoup de gravité & de modestie, & sans changer de situation : chargée de mille ornemens différens, selon la coutume du pais, & particulièrement avec les mains teintes d'*Alcanna*, & le visage tout doré, en forme de petits feuillages de cet or, dont nous nous servons pour dorer nos macarons, qui est, selon moi, la plus ridicule chose du monde. Mais elle fut toujours environnée de quantité de lumières, & voilée d'un crêpe de soie de couleur incarnate, sur lequel on avoit peint, ou fait à l'éguille, un soleil d'or.

Les femmes passèrent toute la nuit à jouer, chanter & danser; quelquefois en présence de la mariée, & quelquefois aussi devant nous autres, pour nous obliger davantage; parce qu'ordinairement les femmes ne paroissent pas découvertes en présence des hommes. Les Arméniens mêmes, qui se conforment aux coutumes du pais où ils vivent, n'en usent pas autrement; mais on n'en fait pas difficulté en notre logis; parce que nous sommes *Européens*, & que nous vivons entre nous à la façon des *Frans*, nos femmes ne faisant pas scrupule de paroître dévoilées, & de se laisser voir leurs visages; non plus que les *Géorgiennes*, qui se sont aussi acoûtumées

à nos

à nos façons de faire. De manière, que quand nous sommes entre nous autres Chrétiens, nous agissons à nôtre mode; & lorsque nous nous trouvons avec les *Mahométans*, nous tâchons de nous y conformer, seulement en ce qui concerne cette coûtume de se faire voir, & quelque peu d'autres très-indifférentes.

Leur
façon de
dancer.

Leur manière de danser n'est pas désagréable; parce qu'elles chantent toujours, & dansent en même-tems; outre que ce sont les Dames qui mènent les danses, que les Latins appellent proprement *Chorea*, à *Chofri*; & nous autres, des danses aux chansons, qu'elles pratiquent en rond de la même façon, à la cadence de certaines chansons très-agréables. Leurs airs sont ordinairement de petites chansons faites exprès; dont celle qui mène la danse, chante seule un couplet de tems en tems, & dont les autres répètent toutes ensemble les vers intercalaires. Il y avoit une Sirienne, entre les autres, qui est fort amie de Madame *Maani*, qui se nomme *Beighichan*, qui n'est pas belle à la vérité; mais dont la conversation est fort divertissante, & la taille extraordinaire & presque d'un géant, qui fait plusieurs de ces chansons-là à danser, des plus belles, & laquelle, à cause de cela, ménoit la danse très-souvent. J'y prens un singulier plaisir; & je ne manque jamais de ces divertissemens, dont nôtre logis se trouve incessamment rempli, sans que pour cela on prenne occasion d'y venir à la nôce; parce qu'en ces quartiers, les femmes n'ont d'autre passe-tems, que celui des visites, qu'elles rendent

dent dans les maisons particulières, & dont nous recevons tous les jours quantité. Mais il faut remarquer que ces visites se passent ordinairement, ou en mangeant & buvant, ou en chantant & dansant. Il est vrai que nôtre manière de converser avec nos amis, qui ne consiste le plus souvent qu'à s'entretenir de cent choses différentes, leur est inconnuë, & ils ne savent ce que c'est en ces quartiers.

Sans les visites que nous rendent les Dames étrangères, nous pouvons encor nous divertir, & danser entre nous quand nous voulons; parce que Madame *Maani* est toujours à la maison; sa sœur, qui est mariée; la jeune *Mariuccia*, quoi qu'elle soit encor fort petite; la femme de *Nazarbeig*, Persan & Chrétien couvert, laquelle est aussi des nôtres, & demeure actuellement en notre logis; & deux ou trois Demoiselles bien faites de Madame *Maani*; savoir, Mariana Géorgienne, qui commande aux autres, & qui a le soin particulièrement de la petite *Mariuccia*, comme sa gouvernante; *Tebriz* Sirienne, fille de la bonne Dame *Meimi*; & *Dorra*, qui est aussi Sirienne. Parce que, comme personnes d'honneur qu'elles sont, fort bien nées, & de très-bonne mine, je les comprends dans nôtre petite société, & au nombre des douze qui la composent; trois ou quatre Dames Géorgiennes, nos amies & comères, que nous avons à toute heure, & que nous possédons quand nous voulons; savoir, les Dames *Nestanderigian*, *Tinatin*, & *Mariam*, toutes trois sœurs, & la Demoiselle *Gulchan*, qui est la bru de la première;

Le fleur
della
Vallé en-
tretien
grande
famille
dans
Hispa-
han.

miere ; quelqu'autre encor de nos amies ordinaires du voisinage ; ou du bain , ne manque pas de s'y rendre : comme la belle Demoiselle *Agem*, fille de *Bartuscia*, la Médecine & plusieurs autres semblables. De manière que , sans chercher de personnes étrangères, & sans faire de festin par ordre , nous avons jour & nuit , quand nous voulons, dix ou douze Dames, pour danser & pour nous divertir.

Mais pour retourner d'où nous nous sommes écartez, le samedi au matin, à la pointe du jour , nous nous rendîmes tous en notre Eglise des Carmes- Déchauffez. Là après avoir entendu une Messe , la mariée se confessa & communia : & puis étant montez à cheval, nous l'accompagnâmes jusque dans *Ciolfa* ; ou, dans la principale Eglise, comme ces Messieurs les Arméniens nous avoient priez instamment de leur faire cét honneur, & que nous étions obligez d'avoir pour eux cette complaisance, les Prêtres Arméniens firent la cérémonie des épousailles ; & particulièrement ceux que nous connoissions pour bons Catholiques, & soumis aux ordres de Nôtre Saint Pere le Pape.

Céré-
monies
qui s'ob-
vent,
lorsque
l'on mé-
ne l'é-
pousée à
l'Eglise.

Nous allâmes tous à cheval à *Ciolfa*, qui est un peu éloigné d'Hispanhan, ou plutôt qui est contigu, par le chemin de *Cha-har-bagh*. Les femmes s'y rendirent aussi de la même façon, au son des tambours, des timbales, de quelque timbres, & d'autres instruments, qui nous précédoient à pié, tant ceux qui avoient acompagné le marié, que les autres, qui se trouvèrent auparavant en notre logis.

Les

Les cérémonies des époufailles étant finies, nous conduifîmes la mariée dans le même ordre, de l'Eglife à la maifon de *Chogia Abedik*, où il voulut la recevoir la première fois, quoique le marié eut la fiienne particulière, autant par amitié, que parce que l'on bâtiffoit dans la maifon du nouveau marié, & que cette réparation qu'il y faifoit n'étoit pas encor achevée, ni dans l'ordre pour y pouvoir faire les nôces. Nous dînâmes tous ce jour-là en la maifon de *Ciolfa Abedik*, felon la coûtume du païs. C'est-à-dire, que l'on nous prépara de ces feftins, qui ne durent pas moins, en ces occasions, qu'un jour & une nuit toute entière. Mais pour moi, je n'y voulus pas demeurer la nuit; desorte qu'après avoir avancé beaucoup de raifons pour m'en difpenfer, je m'en retournai en mon logis.

Par cette nouvelle alliance, l'amitié qui étoit déjà auparavant entre nous autres Franks, & la nation Arménienne, & particulièrement les principaux de *Ciolfa*, s'est établie à ne rompre jamais; & d'autant plus, que je donnai de bonnes efpérances à plusieurs de ceux qui prétendoient à la nouvelle mariée, les affurant, comme il est vrai, qu'elle a encor trois autres fœurs. J'efpère en éfet, que ce fera un moïen très-éficace pour les confirmer, & entretenir dans l'obéiffance qu'ils doivent au Pape, & dans le devoir de bons & parfaits Catholiques, d'où non-feulement ils ne s'écartent pas, comme plusieurs fe le perfuadent quelquefois; mais qu'ils embraffent expreffément, & auquel ils fe foumètent
pres-

presque tous, ou au moins tous les bons & les mieux éclairez. D'ailleurs cette passion que plusieurs d'entr'eux ont de m'appartenir, peut les y fixer, & les disposer beaucoup plus facilement, en dissipant de leurs esprits une partie de la crainte qu'ils ont de la conduite du Roi à leur égard; puisqu'ils savent fort bien, que quand ils ne se soumettroient pas au Pape, & qu'ils ne se conformeroient pas aux sentimens de l'Eglise Romaine, comme ils y sont obligez, je ne m'en embarrasserois pas pour cela davantage.

Il fait
venir les
nou-
veaux
mariez
en sa
maison,
où il les
régale.

Aussi-tôt après que nous eûmes atteint notre Pâque, notre nouvelle mariée quitta *Ciolsa*, à notre sollicitation, & se rendit chez nous une autrefois avec son mari, où je les ai obligez de rester jusqu'à présent; autant pour ma satisfaction particulière, parce que je chéris sur toute chose la conversation & la compagnie, que pour leur donner quelque divertissement, & leur faire quelque régal, dont le peu de tems, qui nous resta pendant les nôces, nous ôta les moïens. Desorte qu'à présent nous coulons le tems fort agréablement; tantôt en *Hispahan*, tantôt à *Ciolsa*; tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, selon la charmante & aimable coûtume des Chrétiens Orientaux, qui ne savent ce que c'est que de posséder une maison, ni de quoi subsister, ni quelqu'avantage que ce soit, qu'en commun, avec tous les amis & parents. Ainsi la nouvelle mariée jouit de trois maisons différentes; savoir, de la sienne; de celle de *Chogia Abedik*, & de la mienne; parce que toutes les trois sont entièrement dévouées à son service.

Vous

Vous ne devez pas vous étonner de ce que je me suis si fort étendu & si inutilement, comme il sembleroit, sur le recit de ces nouvelles, qui ne sont d'aucune importance, parce que je l'ai bien voulu; & le ferai toujours en semblable occasion, dans la pensée dont je me flâte, qu'outre la part que vous prenez à mes intérêts, & la satisfaction que vous avez lorsque vous recevez de mes nouvelles, & de celles particulièrement qui me regardent; vous en tirerez aussi beaucoup de belles lumières & de connoissances, qui concernent les coutumes du pais. Mais il suffit, si nous nous entendions tous deux.

Deux choses, dont je veux vous faire part, se passèrent presque en même-tems, ou un peu auparavant. La première, fut le retour du Pere Melchior Résident d'*Espagne de Ferhabad*, avec la réponse du Roi, qu'il étoit dans les termes de conclure la paix avec les Turcs. Que par cette raison, il ne se soucioit plus des armées du Roi d'*Espagne*, ni de tout ce qu'il feroit, comme de choses qui étoient très-indifférentes; & qu'il n'étoit pas d'humeur à faire restitution d'un pouce de toute la terre qu'il avoit emportée sur les Portugais. Il est vrai néanmoins que le Roi n'avoit pas avancé cette dernière circonstance, aussi il ne la tenoit que d'*Agamir* Secrétaire d'Etat, qui est son principal Ministre. Desorte que le Pere, d'un côté, retourna sans toute la satisfaction qu'il desiroit, tant à cause de cette réponse, qui ne lui plaisoit pas, que parce qu'il n'avoit pas reçu dans *Ferhabad* toutes les caresses qu'il espéroit. Mais d'un
autre

autre côté, il témoignoît être fort content de la liberté, que le Roi lui avoit acordée de fort bonne grâce, de s'en retourner en son païs, avec des passe-ports de sa part fort authentiques, des témoignages de bienveillance extraordinaires, & très-avantageux pour lui, & pour la sûreté de sa personne, dans toute l'étendue de son Empire; dont le Roi Abbas est très-libéral envers tout le monde; parce qu'il ne débourse rien & que l'importance n'est pas considérable.

Le carême est fort difficile à passer dans Hispahan.

La seconde chose, dont je prétends vous informer, est, qu'ayant voulu faire exactement le carême, avec les seuls mets qui se trouvent ici, comme saumons salez, que l'on apporte de la mer Caspienne, parce qu'on n'y en voit de frais que très-rarement, & qui n'est pas bon, à cause que la rivière d'*Hispahan* est fort médiocre, qu'elle n'a point de communication avec la mer, & qu'elle se perd en mille petits ruisseaux dans la campagne circonvoisine, d'où vient qu'elle n'est presque point poissonneuse; outre que, comme les herbes, je veux dire les épinards, & d'autres semblables; en un mot, toutes les choses sont, ou mal saines, ou nullement nourrissantes; je retombai malade pour la troisième fois, avec une fièvre lente, & ma toux ordinaire, qui m'inspira les mêmes pensées, que j'avois eues auparavant, du mauvais état de ma santé: & une nuit entre'autres que je ne pouvois dormir, à cause de l'ardeur de ma fièvre, je pensai sérieusement à me faire ériger une sépulture dans la campagne, à quelque distance de la ville, selon la coutume du païs, dont j'abandonnois le soin.

&

& la conduite à Madame *Maani*, après que j'en aurois tracé le dessein sur le papier, comme je fis depuis. A la fin néanmoins, me dispensant de la sévérité du carême, après en avoir passé plus de la moitié, & me réduisant au lait, & au sandal, comme auparavant; & Dieu vueille même que je n'y aie pas été quelquefois trompé; & qu'au lieu de lait de chèvre, ils ne m'aient donné de celui de femme: je revins en convalescence, par la grace de Dieu, & repris mon embonpoint; desorte qu'à présent je me porte parfaitement bien, sans toux, & sans aucune marque d'indisposition.

Le Dimanche, troisième de Mars, nous fumes au-devant de certains Religieux qui venoient d'*Hormus*: savoir, deux Carmes-Dechauffez, F. Léandre de l'Annonciation, avec son compagnon, qui devoient demeurer de famille dans le Convent d'*Hispahan*; & deux Cordeliers, F. François Négrone Portugais, de l'Observance, & F. Paschal di Torréglias Réformé, Cattelilan, qui passoient pour aller à Rome: ces deux Religieux sont déjà partis, à quelque-tems l'un de l'autre, avec des lettres de ma part, pour s'y rendre à leur commodité; mais parce que je n'avois pas encor achevé celle-ci, je ne la pus donner, ni à l'un ni à l'autre.

Le P. Melchior des Anges, dont j'ai si souvent fait mention, partit aussi le lendemain de grand matin d'*Hispahan* pour Rome, ou au moins pour retourner en Europe, dans le dessein de se retirer & de ne s'en plus écarter; parce qu'il commence à venir sur l'âge, & que les Supérieurs le

mar-

Le sieur
della
Vallé y
fut ré-
duit au
lait de
chèvre.

mandoient pour les affaires de leur Ordre, fans autre compagnon en ce voiage, que ce *Nazar Beig*, Persan & Chrétien couvert, comme je vous ai dit, qu'il y avoit engagé, pour le mettre au service du Roi d'Espagne, & dont la femme a demeuré fort long-tems en notre maison, où elle est encor à present, comme domestique de Madame *Maani*. Par occasion, je fis agréer au P. Melchior, qui s'en retournoit par la route de *Baghdad*, la compagnie du sieur *Abullah Gioerida*, mon beau-frère, que je renvoiai à son pere. De manière qu'après l'avoir gardé avec moi dans la Perse l'espace d'un an, & lui avoir fait prendre beaucoup de connoissance du pais, de la Cour de l'*Ordu*, & de tout ce qui en dépendoit, contribuant même quelquefois à le faire enivrer dans la tasse du Roi, je lui ai persuadé de retourner à *Baghdad*, où je croi qu'il est à present; à condition qu'il obligera le plutôt qu'il lui sera possible, toute sa famille & celle du pere, avec tous les frères & sœurs, & autres parents, si leur commodité le permet, à quitter généreusement leur pais, pour se rendre heureusement dans la Perse, à l'imitation, pour ainsi dire, du bon Joseph, qui persuada à son pere, le grand Patriarche Jacob, d'abandonner la Mésopotamie, pour aller demeurer en Egypte.

Il y a fort long-tems que Madame *Maani*, & moi, desirons cette transmigration, & que nous en cherchons les moïens: & selon moi, les raisons qui nous portent à la solliciter & à la procurer, sont très-confidérables. La première, pour affranchir nos pa-

rens

tens de la tiranie & de l'apréhension des Turcs, sous laquelle ils languissent plutôt qu'ils ne vivent; & par conséquent pour augmenter de beaucoup leurs biens temporels, en les engageant à venir demeurer dans la Perse, où non-seulement ils pourront vivre avec honneur, conformément à leur condition; mais seront chéris & careffez, comme une infinité d'autres Chrétiens, nobles & riches, vassaux du Roi de Perse: au contraire, en Turquie, tous les Chrétiens, quelque puissans & riches qu'ils soient, se trouvent incessamment persécutez. Et je ferai encor en sorte qu'ils y seront respectez, non pas en qualité de vassaux, mais en celle d'étrangers Franks, sujets du Pape: & en un mot, comme personnes qui m'appartiennent.

La seconde raison, plus pressante & beaucoup plus importante, est pour les faire sortir d'un país, où entr'autres choses, ils courent risque incessamment, si ce n'est de perdre la foi, & d'y renoncer, comme cela peut arriver; parce que les Turcs, qui n'ont de respect pour personne, encor qu'ils ne fassent pas de violence aux adultes, & aux enfans qui ont déjà aquis quelque connoissance; cependant quand ils savent qu'il y a dans une maison, ou des garçons d'esprit, & de bonne mine, ou des filles bien faites, ils ne font point scrupule de chercher l'ocasion de les enlever par force, ou pour en faire present au Roi, ou pour autre chose, dans la pensée qu'ils ont, que c'est faire une action de charité fort méritoire, & qu'ils contribuent efficacement par ce moien au salut
de

de ces pauvres enfans, dont la perte seroit infaillible entre les mains de leurs parents. Mais quand même ils éviteroient ce malheur, ils seroient toujours en danger de devenir schismatiques, & de tomber en mille erreurs fort ordinaires aux Chrétiens du pais, non pas par une mauvaise volonté, ni par une malice affectée; mais par ignorance, ou par un défaut d'instruction.

Erreur
des Nestoriens
schismatiques.

Remarquez, s'il vous plaît, que je dis, que s'ils contractent les erreurs des Chrétiens du pais, ce n'est point par malice, ni par une mauvaise volonté; parce que nos gens, nos alliez, encor qu'ils aient porté jusqu'à present le nom de *Nestoriens*, par lequel on entend plutôt ceux d'une nation, que d'une secte particulière, sont néanmoins descendus de certains *Siriens*, & *Chaldéens* Catholiques, qui se sont devoiez autrefois & soumis au Pape, & aux Evêques Catholiques, qui étoient venus de Rome, du tems de Jule III. si je ne me trompe, de Grégoire XIII. & de quelques autres Papes. Et quoiqu'à present la mémoire de toutes ces choses en soit presque éteinte, depuis si long-tems qu'ils manquent de ces Evêques Catholiques, de correspondance, & de commerce à Rome; néanmoins ils ont toujours conservé une inclination & un zèle respectueux, accompagné de dévotion, pour toutes les choses qui concernent sa Sainteté, & se sont toujours séparés, quoiqu'aujourd'hui ils n'en sachent pas la raison, des autres *Nestoriens* & *Siriens* schismatiques, qu'ils appellent seulement mauvais Chrétiens; parce qu'ils ne veulent pas dire, *Marie Mere de Dieu*; mais *Mere de Christ*.

Christ. Et quelques-uns d'entreux, les plus religieux, estiment tellement cette différence, que le Pere de Madame *Maani*, qui est un des plus zèlez de sa religion, ne l'a jamais voulu donner en mariage, ni aucune autre de ses filles, à plusieurs de ces *Nestoriens*, qui passent pour mauvais Chrétiens parmi eux, quoiqu'on lui en ait souvent fait la proposition, & conformément à la coûtume de l'Orient, où les hommes demandent les femmes, & où les femmes ne demandent jamais les hommes. Il me l'accorda très-volontiers, parce que je suis Catholique Romain, quoique sans les cérémonies ordinaires du Prêtre, & les bénédictions nuptiales, que nous devons solliciter ailleurs.

De plus, lorsque je conférai un jour avec eux, & par occasion, des Mistères & des cérémonies de nôtre religion; m'étant laissé surprendre par ce nom de *Nestoriens* en général, dans la pensée qu'ils étoient tous schismatiques, & de ces mauvais Chrétiens; je leur proposai, & les exhortai de faire la profession de foi, que l'Eglise Romaine a accoutumé de proposer aux Orientaux, sur les simples assurances que je leur donnai qu'elle parloit de l'Eglise Romaine. Ils en furent tellement persuadez, que tous ceux qui se trouvèrent alors avec moi dans *Hispahan*, tant hommes que femmes, la firent incontinent, & la jurèrent solennellement en notre Eglise. Ceux mêmes qui étoient à *Baghdad*, ausquels j'en donnai avis, que je sollicitai de s'y conformer, y donnèrent incontinent les mains, témoignèrent généreusement qu'ils la feroient

Le sieur della Vallé fait faire profession de foi à plusieurs, qu'il croit être schismatiques.

très-volontiers; qu'ils se soumettoient aveuglément au Saint Siège; qu'ils recevroient toujours, avec beaucoup de respect, toutes les lumières & les instructions qu'on leur communiqueroit de Rome. Desorte qu'il est évident que ces bonnes gens ne péchent pas par malice, & peut-être même qu'ils n'en ont jamais été coupables; mais par ignorance, comme je disois; & que ceux qui demeurent dans *Baghdad*, & par toute la Turquie, ne peuvent presque pas se dispenser de contracter les erreurs du païs; parce qu'ils n'ont que peu ou point de communication avec ceux de Rome, & qu'ils l'ont toute entière avec des gens corrompus, & qui croupissent dans leurs erreurs. Ils sont contraints bien souvent de s'allier avec eux, soit dans les mariages, dans les Eglises, & dans le gouvernement des Patriarches schismatiques, en mille autres occasions, d'où il ne peut naître qu'une grande corruption, & beaucoup de desordres.

Mais quand bien même ils se conserveroient dans la pureté de leur foi parmi ces infidèles, & parmi tant de difficultez; qu'ils ne participeroient point à leurs hérésies, & à leurs schismes, & qu'ils s'en afranchiroient; leur condition néanmoins, dans la Religion qu'ils professent, particulièrement à *Baghdad*, est très-funeste & très-malheureuse; parce que dans *Baghdad*, où depuis peu d'années, s'il y a quelques Chrétiens qui y demeurent, & où les guerres, & d'autres semblables malheurs les ont obligez de se rendre de différentes Provinces qu'ils habitoient, on y a bâti jusqu'à
pre-

present aucune Eglise, l'exercice même de la Religion n'y est pas entièrement libre. De manière que quand ils veulent célébrer la Messe, il faut qu'ils se retirent secretement dans une maison particulière, qu'ils destinent à cet exercice; & là, selon les assurances que l'on m'en a données, ils la disent sans Autel. Parce que si les Turks y en trouvoient quelqu'un, ils les persécutoient, & les puniroient exemplairement. Ils sacrifient sur les mains de quelque Prêtre, ou d'un Diacre, lequel les tenant ouvertes, étenduës & couvertes de quelque linge, bien propre & bien net, en forme de nape, fait l'office d'Autel.

Cette façon de dire la Messe n'est pas nouvelle, puis que l'antiquité nous en fournit des exemples en de certaines conjonctures inévitables, dont on ne se pouvoit pas dispenser, & où il falloit nécessairement se comporter de la sorte, ou de peur qu'on ne les découvrit, ou parce que d'autres commoditez plus favorables leur manquoient. Et Théodoret Evêque de Cyr, en Sirie, contemporain d'un bon anachorette, nommé Maris, son grand ami, qui avoit vécu plusieurs années dans la solitude, raconte que l'aïant un jour visité dans sa petite maison, & l'aïant trouvé dans un

Les
Chrétien
s n'ont
point
d'Eglise
se dans
Babilo-
ne.

De vitis
patrium
c. 20e

desir extrême de voir célébrer le Saint Sacrifice de la Messe, il voulut bien lui témoigner combien il déféroit à ses sentimens, & combien il avoit de complaisance pour lui; desorte qu'aïant envoyé querir dans un bourg, qui n'étoit pas éloigné delà, les vases sacrez, il offrit le divin Sacrifice, & consacra dans la propre cellule

de ce pieux Anacorete, durant lequel ce saint homme étoit rempli d'une telle joie spirituelle, qu'il s'imaginoit être dans le Ciel; Théodoret s'étant servi, au lieu d'Autel, parce qu'il n'y en avoit pas, des mains des Diacres.

Mais pour retourner aux affaires de *Bagdad*, je dis encor que les Prêtres qui s'y trouvent à présent, Dieu fait quels ils sont, Catholiques, ou hérétiques, orthodoxes, ou schismatiques: au moins on ne peut pas douter qu'ils ne soient très-ignorants; & souvent, à leur confusion, un particulier, qui sera d'une secte & d'une nation, servira à toutes les autres, parce qu'il y en a de plusieurs sortes, & de fort différentes. Ce qui est de plus fâcheux, ils n'ont pas même toujours des Prêtres; mais de tems en tems seulement, selon que le Patriarche leur en envoie: & alors, ils s'y rendent ordinairement, plutôt pour amasser de l'argent; parce qu'ils sont extrêmement avarés & nécessiteux, à cause des grosses taxes que les Turcs leur imposent, que pour veiller sur la conduite des ames qui leur sont commises. Je passe sous silence les simonies qu'ils y exercent, la vénalité des Sacremens, & même du Bâtême, en convenant de prix, & plusieurs autres semblables impertinences, dont presque tous ne font point scrupule, dans toutes les occasions qui se présentent; que les méchants, & schismatiques, ont inventées, & que les plus simples, & les plus ignorants pratiquent, par un abus insupportable, & une malheureuse nécessité.

Mais outre cela, la négligence y est si gran-

Ils n'y
font
point
assister
spiri-
tuelle-
ment.

grande, que plusieurs années s'écoulent quelquefois sans y avoir aucun Prêtre. Et je sai, de bonne part, qu'un jour quelque Prêtre s'y rencontrant par occasion, a bâti-
 sé des personnes de quinze & vingt-quatre ans; & bien davantage, les meres & les filles; & les peres, avec les petits-fils, en un même-tems; parce que jusques-là, ils n'avoient point vû de Prêtres, pour leur rendre ce service si nécessaire. Desorte que faute d'instructions, de secours & des Ministres spirituels, ils vivent dans une extrême ignorance des Mistères de la Foi, & des devoirs de véritables Chrétiens. Si bien, qu'à l'exception de quelques vieillards, qui ont été élevez dans *Mardin* en *Diarbechir*, & ailleurs, où toutes les choses sont mieux réglées, & où au moins ils ont des Eglises & des Prêtres en abondance, les autres jeunes gens, & principalement ceux qui sont natifs de *Bagdad*, ne savent simplement que faire le signe-de-la-croix, & qu'ils sont Chrétiens: & celui d'entr'eux, qui fait son *Pater noster* en Chaldéen, que son pere ou sa mere lui aura appris, avec quelqu'autre prière, en forme d'himnes, en vers Arabes, qui est leur langue vulgaire, & qu'ils parlent ordinairement, passe pour un illustre & un grand Docteur parmi les autres.

Je m'étonne néanmoins comment dans une si profonde ignorance des choses nécessaires au salut, ils se conservent fidèles au milieu de l'infidélité, & si constans & fermes dans la foi, que très-souvent il s'en est trouvé plusieurs d'entr'eux, qui, pour ne la pas renier, non pas même de la moindre

Il s'ont
néa-
moins
constans
dans la
foi.

parole en de certaines occasions, dont les Turcs se servent pour les y obliger, comme quand ils les trouvent avec des femmes Turques, ou choses semblables, ont mieux aimé se laisser massacrer, & mourir sous des tourmens inconcevables. Mais c'est l'effet d'une grace particulière que Dieu leur fait, peut-être par l'intercession de ces ames bienheureuses de leurs propres enfans, qui meurent après le Bâtême, dans l'état d'innocence; ou pour quelque autre raison qui nous est inconnue.

Suposé donc, comme il est vrai, que les Chrétiens de *Baghdad* languissent dans cette misérable captivité, que je vous ai spécifiée, je vous laisse à penser quel service on rendra à tous nos bons parens, & combien il sera avantageux pour le salut de leurs ames, de leur donner des moïens efficaces pour sortir de cette Babilône, & de se rendre en *Hispahan*, où ils vivront non-seulement en bons Catholiques, mais encor dévotement dans la piété, & dans une parfaite instruction des choses qui leur seront nécessaires, sous la protection & la conduite de nos Peres Carmes-Déchauffez, que Sa Sainteté a envoïez dans la Perse pour cet effet. Ces Religieux leur administreront les Sacremens, & les informeront d'une véritable & solide doctrine; par ce moïen les exerceront dans les actions de piété; dans les choses qui concernent le culte de Dieu, selon nos saintes pratiques; ou en langue latine, que leurs petits enfans apprendront comme j'espère, ou peut-être aussi en Chaldée, & en Arabe, leurs idiômes naturels, si le Pape, auquel nous pre-
sen.

ſenterons requête à cét éfet, leur acorde la permiffion, qu'il n'a pas refusée aux *Maronites* Catholiques, ni aux Arméniens d'*Alingia*, ni même aux Grecs, qui ſont à Rome. Parce qu'en éfet, un chacun s'excite davantage, & ſe trouve plus ſenſiblement touché de dévotion, lors que le ſervice divin ſe fait en la langue qu'il entend, & qui lui eſt naturelle, qu'en une autre inconnüe, qui leur ſeroit extraordinaire & étrangère.

Je ſai bien que, ſelon ma coûtume ordinaire, je ne devois pas vous entretenir de tous ces beaux deſſeins, ſans les avoir premièrement portez à leur perfection. Mais, pour cette fois, je me ſuis un peu émancipé, & vous les ai debitez de la ſorte; parce qu'au retour du courier, qui acompagna le P. Melchior, & les autres à *Baghdad*, je dois infailliblement recevoir des lettres du ſieur *Abdulah* mon beaufrère, qui me confirmeront dans la penſée que j'ai que ſon voiage a été heureux, qu'il eſt arrivé en bonne ſanté, & qu'ils ſe diſpoſent déjà tous pour venir, ou, pour mieux dire, pour fuir, à la premiere ocaſion qui ſe preſentera, de ce païs ennemi, & ſe rendre dans la Perſe, ſous la protection de S. Pierre. De manière qu'il ne faut plus douter de leur réſolution, que nous n'avancions beaucoup leurs affaires, & que nous ne faſſions, avec le tems, de plus grands progrès; & que quand ils ſeront ici, où l'on eſpère que le Roi arrivera dans peu, nous n'obtenions de lui quelque choſe de conſidérable en leur faveur; ce qui ne ſera pas difficile; parce que le Roi

N 4

m'a

Il s'em-
ploie
tout de
bon au-
près du
Roi de
Perse,
en leur
faveur

m'a souvent témoigné qu'il vouloit m'obliger; quoique jusqu'à présent je ne l'aie importuné d'aucune grace; au contraire, je puis dire que je lui ai rendu quelque service; tellement que si je lui demande quelque chose, en faveur de ces personnes étrangères qui m'appartiennent, & que j'ai engagées à son service, il est impossible qu'il me la refuse.

Si donc on obtenoit du Roi quelque grace particulière, & qu'en vûe de leur établissement avantageux, d'autres Siriens, & principalement leur parens, pussent se résoudre de les imiter en cette occasion, & que cette colonie de Catholiques, que nous établirons avec eux en *Hispahan*, & dans la Perse, s'augmenta & fit quelques progrès, ou par le moïen des mariages, ou alliances, ou d'autres conjonctures; & que le Roi, conformément à la parole qu'il en a donnée plusieurs fois, nous assignât volontiers une contrée séparée pour y bâtir & demeurer, si nous voulions, & si nous avions suffisamment des gens, ou, selon la coûtume du païs, nous pussions vivre, tant spirituellement que temporellement, dans la pratique de nos loix, sans doute nous penserions incontinent à établir en ces quartiers une colonie Chrétienne & Catholique de la Communion de l'Eglise Romaine, quoique de nation & de langue différente, sous le nom spécieux de nouvelle Rome, avec une Eglise consacrée à S. Pierre, un Capitole, un Tybre, & un appartement, comme celui de ma vallée, & d'autres semblables galanteries, dans laquelle nous serions indépendans pour le temporel; mais très-soumis

soûmis pour le spirituel, à l'Eglise Romaine. Et de cette façon ce seroit là cette affaire importante de paix que Madame *Manni* auroit négociée en cette Cour, pour le service & l'avantage de sa nation, comme je me souviens de vous en avoir entretenu il y a plus d'un an. J'en remets néanmoins le détail en un autre tems, comme de choses qui ne sont pas encor faites; mais dont on a seulement fait un projet. Il suffit à présent que vous soiez informé de la marche de nos gens de *Baghdad*, à laquelle je ne doute point qu'ils ne se préparent tout de bon, & que même ils ne se soient déjà mis sur la route pour se rendre en ces quartiers. Mais en attendant qu'un courier nous en apporte des nouvelles plus certaines, passons à autre chose.

Le quatrième d'Avril, deux couriers; l'un de l'Ambassadeur d'Espagne, & l'autre des Anglois, arrivèrent presqu'en même-tems de *Ferhabad*, où ils s'étoient rendus, par ordre de leurs maîtres, avec quelques lettres adressantes au Roi, pour des affaires & des différends de leurs nations. Ils m'assurèrent tous deux que *Burum Casum Beig*, Ambassadeur de ce Roi, auquel le *Serdar* des Turcs avoit persuadé d'aller de compagnie à Constantinople, comme je vous en ai déjà écrit, étoit retourné à *Ferhabad*. Mais son retour, si prompt & si précipité, me fit croire qu'il n'avoit pas été jusqu'à Constantinople, & qu'il avoit mené avec lui un autre Ambassadeur Turc, pour terminer leurs différends, & ratifier les articles & les traités de paix; & que le *Serdar*, que l'on avoit mandé à Constantinople, pour des

Deux couriers d'Espagne & d'Angleterre, arrivent à la Cour de Perse.

affaires de la dernière importance, étoit déjà au-delà des frontières, où il avoit passé l'hiver, & qu'il étoit déjà à 14. journées au-delà d'*Erzurum* par cette route.

Les uns ajoûtent, qu'inafailliblement on conclura la paix, & que le Roi donnera annuellement aux Turcs cent charges de soie en nature, & cinquante autres en différentes étofes, & qu'il promet de ne pas incommoder les Géorgiens, ni les Curdes. D'autres disent, que toutes ces promesses ne sont que des adresses & des finesses de ce Prince, & qu'il fourbera les Turcs. Mais je dis avec plus de certitude, que personne ne fait les affaires de ce Roi; & que qui que ce soit n'en peut juger sur les apparences extérieures; mais qu'il faut attendre le succès & l'événement. Voilà ce que je puis vous dire de plus précis de la paix, ou de la guerre des Persans avec les Turcs.

Enfin deux curiositez feront la conclusion de cette lettre, qui n'est déjà que trop longue à ma confusion. L'une, afin que vous jugiez mieux de la diversité & du mélange de ce païs, & principalement de la ville d'*Hispahan*, puisque dans ma maison seulement, quoique petite à la vérité, & dont les domestiques ne sont pas en grand nombre; parce qu'à présent je n'ai guères que sept femmes de service, & quelque peu de serviteurs, on parle parfaitement dix langues différentes. Je dis parfaitement, à l'égard de plusieurs autres desquelles quelques-uns de nous ont une connoissance imparfaite. Les dix Langues que l'on y parle parfaitement, sont l'Italienne, la Latine, la Françoisise, l'Espagnole, la Grecque

Le fleur
della
Vallé
avoit le
don des
langues.

que vulgaire, la Turque, l'Arabe, la Persane, la Géorgienne, & l'Arménienne. Je vous avoué néanmoins que je parle seul l'Italienne, la Françoisse, l'Espagnole, & que je ne m'en fers pas au logis avec mes domestiques, parce qu'ils ne les entendent pas; mais avec les étrangers de ces nations, qui me viennent souvent rendre visite: la Latine même je la parle seul, & je ne m'en fers que pour m'entretenir avec Dieu, dans les prières que je lui fais. Mais plusieurs parlent les six autres; & il n'y a pas un de mes domestiques, quelque grossier & lourdaut qu'il soit, qu'il n'en sache trois ou quatre. Je les entends toutes, & me démêle un peu de toutes, à l'exception de la Géorgienne, & de l'Arménienne. Parce que de l'Arménienne, je n'en fai pas la prononciation ni le véritable accent; outre que je n'ai jamais eu d'inclination pour cette langue; & de la Géorgienne, je n'en fai seulement que très-peu de paroles, & ne fais encor que commencer à lire & à écrire, sous la conduite de notre Matine, qui demeure chez moi, & me donne quelquefois des leçons.

L'autre curiosité, qui regarde la Medecine, ou la Philosophie naturelle, & de laquelle jusqu'à présent je ne vous ai pas entretenu, par un défaut de ma mémoire, est telle, selon moi, que je ne dois pas la passer sous silence. En éfet, je m'étonne comment on coupe si facilement en ces quartiers les parties génitales, & qui font l'ornement de la maison, à des hommes faits, & qui sont déjà sur l'âge, sans mourir dans les tourmens d'une opération si dangereuse. C'est un châtime^{ment} que l'on y

Châti-
ment que
l'on exerce
ce en-
vers
ceux qui
forcent
les fem-
mes.

exerce envers ceux qui sont convaincus de certains péchez de luxure, comme de prendre des femmes par force, & chose semblable, de la même façon qu'on en usoit anciennement dans l'Egipre, où, selon Diodore de Sicile, on coupoit les parties honteuses à ceux qui forçoient les filles de bonne naissance. En effet, ils n'en meurent pas, & guérissent fort heureusement, en appliquant simplement de la cendre.

Le Vizir de Mazanderan, l'a subi très-innocemment.

Le *Vizir de Mazanderan*, qui eut soin de moi dans *Ferhabad*, a subi ce châtiment, par un effet de sa mauvaise fortune, & très-innocemment, sur l'aveu qu'il m'en a fait lui-même, dans une certaine occasion. Enfin on dit au Roi, qu'il avoit enlevé un jeune garçon en un certain endroit dont alors il étoit Gouverneur; mais sans tout le crédit & le pouvoir qu'il possède aujourd'hui; desorte que sans perdre de tems, & pour servir d'exemple à tous les autres Ministres & Gouverneurs de son Roïaume, il lui fit plier la toilette, & commanda qu'on ne lui laissât rien. Une jeune femme qu'il avoit, en conçût tant de dépit, qu'elle l'abandonna, pour chercher parti ailleurs. Mais une autre femme, un peu plus âgée, qu'il tenoit en sa maison, fut plus sensible au malheur qui étoit arrivé au pauvre *Vizir*, & en cette occasion, elle lui a rendu de si beaux témoignages de sa fidélité, qu'elle ne l'a jamais voulu quitter, & demeure encor aujourd'hui avec lui, en qualité simplement de bonne sœur très-afectionnée.

Aussi-tôt après que l'on eut exécuté les ordres du Roi, & que l'on eut fait la justice avec

avec l'aïscette, on le justifia, à ce qu'il me dit, & l'on prouva que le crime dont il étoit aculé n'étoit pas véritable; tellement que le Roi en fut très-affligé, commanda en même tems qu'on eut grand soin de lui, & qu'on le tint plusieurs jours sous la cendre à l'obscurité, en des chambres bien fermées. A la fin néanmoins il guérit; mais sans la restitution de ce qu'on lui avoit ôté. C'est pour quoi le Roi le récompensa, en l'élevant à des charges plus honorables, & le comblant de plusieurs autres faveurs. Le Vizir, comme presque tous les Orientaux, en matière d'injures passées, est d'un si bon naturel, qu'en me racontant ce malheur qui lui étoit arrivé, sur de fausses informations, dont ses ennemis avoient prévenu l'esprit du Roi, il ajoûtoit ensuite, qu'après cet accident, le Roi l'avoit tellement considéré, & lui avoit tant fait de graces, qu'il prioit Dieu tous les jours pour sa santé, & qu'il diminuât des années de sa vie, pour augmenter le nombre de celles du Roi: chose certainement qui m'étonnoit; parce que j'aurois la vie de celui qui me feroit faire un semblable compliment, & qui me feroit couper injustement des parties de cette conséquence, ou j'y perdois la mienne.

Pendant le séjour que je fis en *Escres*, le même Vizir qui y commandoit, fit punir sans beaucoup de réflexion, & Dieu veuille que ce ne soit pas injustement, sur ce que l'on m'en a dit, du même châtement qu'il avoit éprouvé, un de ses domestiques, que l'on aculé d'avoir forcé la maison d'une simple femme. Je vis moi-même ce
pau-

pauvre garçon, dès le lendemain, qui cheminoit par la maison, tout languissant & tout malade, qui sortoit à l'air, & qui alloit par tout, sans se précautionner d'autres remèdes, que d'un peu de cendre. Mais je ne sai s'il en guérit, ni ce qui en arriva; parce que vû le peu de soin qu'on en avoit, je me persuadois qu'il n'en pouvoit pas échaper, sans miracle. Il faut que, sur ce sujet, vous remarquiez une autre chose, qui est fort considérable, que ceux à qui on coupe de la sorte ces parties, si nécessaires pour la conservation de l'espèce, étans hommes faits, la barbe ne leur tombe pas pour cela, comme il arrive à ceux que l'on châtre en leur jeunesse; mais elle demeure dans le même état qu'ils l'avoient auparavant, sans aucune altération. Ainsi le Vizir de *Mazanderan*, mon ami, en avoit beaucoup, & l'a toujours conservée depuis, de la même façon qu'il l'a portoit auparavant ce funeste accident.

La barbe ne tombe point aux hommes faits, que l'on punit de la sorte.

Pour ne pas finir par de si fâcheuses & de si dangereuses opérations, je vous dirai encor, qu'entre plusieurs autres choses qui m'occupent, je m'applique à present à faire une grammaire de la langue Turque, selon notre Italien vulgaire. J'ai dessein de n'y rien omettre; mais de la porter à sa perfection, avec le plus de facilité, & le plus succinctement qu'il me sera possible. Je l'ornerai d'une préface & d'un avis aux lecteurs, afin de leur inspirer de l'amour pour cette langue, par des raisons qui me semblent très-éficaces, & très-considérables. Mais pour l'achever bien-tôt, j'aurois besoin de quelques livres d'Italie que je

Le fleur della Vallé compote une Grammaire Turque.

je n'ai pas, qui me manquent ici; particulièrement d'une petite Grammaire de la langue Françoisse, faite en Latin, par un auteur que le sieur Crescentio connoît fort bien, puisqu'il m'en a donné autrefois la connoissance. Cette petite Grammaire Françoisse est la plus succinte, la plus facile, la meilleure & la plus à mon gré, que Grammaire que j'aie vüe, de quelque langue que ce soit. J'y voudrois donc observer ce même ordre. Si je l'avois ici, elle me soulageroit bien, & j'en tirerois beaucoup d'avantage, parce que je ne puis pas me souvenir de tout ce que j'ai lü. Je ferai néanmoins ce qu'il me sera possible; & en un mot, la Grammaire Turque, qui se fera tôt ou tard; & si je ne me trompe, elle sera très-facile. Je ne sai plus que vous mander, & je souhaite de tout mon cœur que ce dont je vous ai entretenu en cette lettre, ne soit ni inutile, ni superflu & hors de propos, & que vous vous soiez donné la peine de la lire entièrement.

Je vous supplie seulement d'assurer nos Messieurs Spina de mes très-humbles services; & de saluer, de ma part, tous nos amis en particulier, le sieur Coletta son frère, avec tous leurs neveux; le sieur André mon Compère, avec toute sa famille, & lui témoigner que je me souviens beaucoup plus de lui, qu'il ne pense à moi; le Docteur, & sa femme; le sieur Arpino, le sieur Piergiouvanni, le sieur Polio; & enfin tous ceux qui me font l'honneur de m'aimer, sans oublier mes bons voisins; principalement les Libraires qui sont de notre intelligence, & à tous ceux qui me

ren-

rendroient service à la maison, comme Maître Salvatore Sarto, Giulbonajo Marcotullio, Gioseppe Banderajo. L'Argentier Francesco di Marino, que j'estime beaucoup; & plusieurs autres. Mais sur-tout je me recommande fort à mon Barbier Coviello, que vous connoissez, au service duquel je conserve une drogue pour nétoier les dents. C'est une chose admirable, & peut-être meilleure que la conserve de Naples; parce qu'elle opère plus promptement & plus facilement. Cette drogue s'appelle en Arabe, *Deiram*; & sous ce nom elle est connue par toute la Perse: mais je ne sai pas bien encor ce que c'est, ni d'où elle vient. Je ne doute pas néanmoins que ce ne soit, ou une écorce, ou une racine d'arbre. Quelques-uns disent que ce sont des racines de quelques noyers du *Curdistan*; mais, selon moi, il n'y a guères de rapport. Quoiqu'il en soit, j'en porterai quantité en Italie, si Dieu me fait la grace d'y retourner.

Le sieur della Vallé se plaint du sieur Schipano.

J'atendois avec impatience des lettres de vôtre part, avec vôtre sentiment sur les échantillons de certaines drogues, que je vous ai envoiées il y a plus de deux ans; mais je n'en ai reçu aucune. J'espérois aussi la Profopopée de Tite Live que vous m'aviez promise, & que vous me commanderiez quelque chose, principalement en matière de drogues, ou d'ici, parce qu'il s'y en trouve grande quantité, s'il se rencontroit quelqu'un qui s'y connût, ou de l'Inde, qui n'en est pas fort éloignée. Je m'assure que j'aurois en quelque façon satisfait votre curiosité, sur les mémoires que

que vous m'aurez fournis, sans lesquels je ne puis rien faire, ni rien entreprendre; parce que de moi-même je n'en ai aucune connoissance. Mais jusqu'à présent je me trouve frustré de tous mes desirs, & de toutes mes espérances, puisque je n'ai point reçu de lettres de vôtre part, ni de celle de mes autres amis; ou, soit qu'ils ne m'aient pas écrit, ou qu'elles aient été perduës, s'il est vrai qu'ils m'aient fait cét honneur que de penser à moi. En tout cas, on ne peut en avoir fait de mauvais usage que dans *Hispahan*; ou, par de certaines divisions, & de malheureuses jalousies, qui régneront parmi ceux de nôtre pais; j'ai déjà des preuves que l'on m'a soustrait deux ou trois paquets de lettres, & peut-être davantage, que je devois recevoir d'*Alep* en divers tems. Je ne sai pas si on a commis cette infidélité à ma considération, & pour supprimer mes lettres, ou quelqu'autres qui s'adressoient à nos Religieux; parce qu'elles venoient de compagnie, & peut-être dans un même paquet.

Mais c'est assez; & de quelque façon que l'affaire se soit passée, nous ferons à la pareille. Je leur rendrai le change: & je croi avoir déjà mis les ordres nécessaires pour me vanger, & ceux de mes amis, qui ont souffert injustement, & avec beaucoup de préjudice, de semblables infidélitez. Si néanmoins il s'agit de quelque dépense, pour me satisfaire sur ce sujet, je vous assure qu'ils ne se pourront jamais plaindre de moi; parce que je ne suis pas d'humeur à entretenir à mes dépens de semblables petites guerres, qui sont indignes de gens d'hon-

Et de
l'infidélité de
ceux qui
ont surpris quelques-unes de
ses lettres.

d'honneur, & à vouloir pénétrer dans les affaires des autres, & à surprendre leurs lettres. Mais si dorénavant on ne confie les miennes qu'à de mes amis, & que je ne les reçoive que par des gens qui me seront affectionnez, & par des correspondances certaines & infaillibles, ils n'en auront plus de moi, ni dans la *Perse*, ni dans *Alep*, ni dans *Baghdad*, qui sont les lieux d'où elles sont distribuées, ni dans les caravanes, ausquelles on les commet quelquefois. Cependant je souffre beaucoup de n'avoir point de nouvelles de mes amis, par la malice, comme je croi, de quelques envieux, de l'avantage & de la consolation des autres, & par un excès de franchise & de ma bonté; & enfin je commence à m'apercevoir qu'on ne réussit pas aujourd'hui, en procédant simplement & à la bonne-foi dans les affaires, puisque les autres n'en usent pas de la sorte, & que les plus simples sont toujours trompez. Deformais donc nous changerons de stile; agneaux avec les agneaux, mais renards avec les renards; & peut-être pis, si la nécessité l'exige.

Je n'ai pu avoir jusqu'à présent les véritables noms des trente-deux Tribus de *Chilbasci*: mais j'ai pris le soin de faire écrire correctement les noms de toutes les retraites que j'ai faites, & des lieux où j'ai logé en voïageant par la *Perse*; avec les noms propres de plusieurs personnes, ou des bourgs & villages que j'ai marquez dans mes lettres, afin de vous les pouvoir envoyer dans leur pureté, comme je me suis éforcé d'y réussir le plus exactement,

&

& avec le plus de soin qu'il m'a été possible. Mais parce que ma lettre est déjà trop longue, je la termine sur cette page, par une nouvelle que l'on debite ici pour véritable depuis quelques jours, que le *Der-vised Sultan Mustapha* est rétabli sur le Trône dans Constantinople, qu'il a été délivré de prison, & qu'il a repris le gouvernement de l'Empire, par l'intrigue & le crédit du *Serdar Halil-Bascia*, qui s'est déclaré en sa faveur, & du *Chan Tartare de Casa* son intime ami, qui partit avec le Serdar, & qui se rendit à Constantinople il n'y a pas long-tems, quoique nous n'aïons pas de nouvelles certaines si le *Serdar* y est encor arrivé. Vous devez savoir mieux que nous, & plus facilement, la vérité de toutes ces choses là, parce que vous en êtes moins éloigné: je ne laisse pas néanmoins de vous en faire part, au moins de celles que je sai, sans me mettre en peine si d'ailleurs vous en êtes informé.

Le bruit court aussi en ces quartiers, qu'ils ont mis à mort le *Chiz Laraga*, qui étoit du parti contraire; mais si ces nouvelles sont véritables, les affaires de la Sultane *Chiosémé* vont très-mal, ce me semble. Quoique l'on dise que les enfans de Sultan *Ahmed* soient vivans, & qu'il soit obligé de les conserver; parce que *Sultan Mustapha* ne veut pas entendre parler des femmes, ni de laisser de postérité après lui; mais bien de vivre parmi eux en bon Religieux, & comme une personne détachée du monde. Il se comporta de la sorte, dès la première fois qu'il parvint à la Couronne; mais je ne sai s'il persévérera en cette humeur, dans la-

Nouvel-
les du
rétablis-
sement
de Sul-
tan Mus-
tapha.

laquelle, s'il continuë, je commencerai à croire qu'il a véritablement perdu l'esprit, comme l'avoient suposé ceux qui l'obligèrent de renoncer au gouvernement de l'Empire. J'emploierai les dernières lignes de cette lettre, pour vous supplier de me donner amplement de vos nouvelles, que je chéris extraordinairement, ou, au moins, de m'en envoier plus souvent que vous n'avez fait, & pour faire des prières à Dieu, pour la conservation de vôtre santé, & de celle de tous nos autres amis communs, & qu'il vous comble tous ensemble de ses bénédictions: &, s'il est possible, qu'il nous face la grace de nous revoir tous & de nous embrasser sur le Posilippe, avant que de mourir. Je vous baise les mains.

D'Isphahan le 22. d'Avril 1619.

Les
Persans
combattent
sans
ordre.

Sur le point de fermer cette lettre; parce que je ne prétendois pas d'y rien ajouter, il m'est souvenu d'une autre chose, que je ne puis passer sous silence. Les Persans n'observent point d'ordre dans les batailles qu'ils livrent en la campagne. Le Roi seulement, ou le Généralissime, assigne & distribue les *Chans* aux *Sultans* & aux autres Capitaines, selon les troupes qu'ils ont sous leur conduite. Les Capitaines ne se mêtent en peine que de garder les lieux qui leur sont assignez, & d'y donner des preuves de leur valeur, disposant leurs gens, non pas avec ordre, mais confusément, comme ils se rencontrent, soit Fuziliers, ou Archers, ou avec des lances, ou les uns & les autres mêlez ensemble. De manière que bien souvent on voit en un même

même endroit, un soldat qui combat avec le mousquet, un autre avec la lance, un autre avec l'arc & les flèches; & chacun, en un mot, avec les armes qu'il a, dans la confusion & sans ordre. Leur façon de combattre a du rapport à celle que décrit le Tasse en parlant des Grecs.

Qui combattent fuyans, quoiqu'ils soient disperses.

Ger.
Cant. X.

Mais pour leur faire plus d'honneur, nous pourrons changer la parole *fuyans*, en *courans*. En effet, il leur faut faire justice, & la retrancher entièrement; parce que leur retraite, en courant, n'est pas véritablement une fuite; mais se tourner seulement en caracolant. En combattant de la sorte, il est absolument nécessaire que ceux qui sont accoutumés de faire la guerre, avec l'arc & les flèches, qui sont leurs armes les plus ordinaires, & dont ils se servent plus volontiers, tournent le dos à l'ennemi, lorsqu'il semble qu'ils fuient; de même que ceux qui se servent des arquebuses, aussitôt après qu'ils ont tiré leur coup: parce qu'on ne peut pas facilement tirer les flèches par devant; mais on est contraint de les tirer par derrière, vers le lieu auquel on tourne le dos, afin que le bras ait la liberté de s'étendre davantage, & de tirer de la corde avec plus de violence. On ne tire donc jamais qu'après avoir caracolé, lorsque l'on a le dos tourné à l'ennemi, & qu'il semble que l'on prend la fuite; quoique néanmoins ce ne soit qu'une feinte; & qu'alors on ne porte que des coups dangereux.

Façon
le combatre
parmi
les Perses
sans

Leur marche même n'est pas réglée; mais un chacun va à sa commodité. Ils s'unissent

nissent seulement, marchent ensemble en des lieux suspects, & qui ne sont pas éloignez de l'ennemi. Ils font marcher à part le bagage, & les femmes avec les chameaux, de telle façon que les gens de main sont toujours au milieu, entre le train de l'ennemi. Comme, par exemple, si l'on avance du côté de l'ennemi, les femmes & le bagage, marchent derrière & forment l'arrière-garde, pour ainsi dire. Mais si on s'écarte de l'ennemi, pour se retirer en son quartier, les femmes & le bagage prennent toujours le devant. Ils campent aussi sans ordre & dans la confusion; mais d'abord que le logement du Roi, ou du Général, est fait, un chacun forme sa hute à l'entour, le plus avantageusement & le plus commodément qu'il lui est possible; à l'exception des *Chizilbaschi*, qui gardent le rang que je vous ai marqué autrefois de leurs Tribus; ceux du côté droit, à la droite; & ceux du côté gauche, à la gauche.

L'armée de Perse est estimée une des bonnes villes du Royaume.

Outre cela, l'*Ordu*, ou, si vous voulez, le camp, ou l'armée, est sans doute, comme on dit ici communément, la plus grande & la meilleure ville du Royaume de Perse. Il est ordinairement fourni de toutes les choses que l'on sauroit désirer, en quelque bonne ville que ce soit; parce qu'outre qu'il y a toujours grande quantité de vivandiers qui suivent incessamment, comme en nos quartiers; c'est qu'il s'y rencontre aussi des marchands & des artisans de toutes les sortes. On trouve continuellement chez eux, non-seulement les choses nécessaires & utiles, mais encor les délicieuses, & ce que l'on pourroit desirer.

s'irer de plus délicat dans une ville. Comme l'armée campe incessamment dans la Perse; & que, tant les soldats, que les grands de la Cour, demeurent plus long-tems sous leurs tentes au camp, au milieu de la campagne, que dans leurs maisons particulières, ils se sont avisez, à cause de cela, de mille belles inventions pour y vivre commodément, & dans toutes les douceurs, que les villes mieux policées sauroient fournir. Ils y ont même des bains portatifs, que l'on dresse sous les pavillons à la campagne. Très-souvent j'ai vû porter de certaines grandes machines sur des chameaux, qui servent à ces bains, je ne sai si c'est de plancher ou de soubassement, par où l'eau, dont on se lave, s'écoule, sans incommoder nullement celui qui s'y baigne, ou pour contribuer davantage à la solidité de la chaudière, & y conserver plus long-tems la chaleur de l'eau dont elle est remplie, parce que je ne suis jamais entré dans ces bains qui sont sous les tentes, & je ne les ai jamais vû dresser. On y voit aussi des cuisines portatives; & je ne dis pas des vases, ou des instrumens, ou ustensiles pour faire la cuisine dans la campagne; parce que chaque personne particulière, qui a quelques chevaux de bagage, n'en manque pas & en porte avec soi: mais j'entends des fougons, ou fourneaux, avec toute leur dépendance, dont on charge des chameaux, & dans lesquels, en marchant même, on peut toujours apprêter & cuire les viandes, & semblables autres choses, que l'adresse & l'industrie de ces peuples a inventées, conformément à leurs besoins.

On n'y
 manque
 jamais
 des choses
 nécessaires
 à la vie.

Il n'y a pas long-tems qu'un courier est arrivé de *Ferhabad*, qui nous a assuré que la paix avec le Turc ne tiendra pas, & qu'elle se ralentit beaucoup; parce que le Grand Seigneur n'en veut pas demeurer aux conditions, dont le *Serdar* est convenu avec le Roi de Perse; mais qu'il en propose d'autres de plus grande conséquence, qui lui sont bien plus avantageuses; & que pour en porter la parole de sa part, il avoit envoié, comme je vous ai dit, un autre Ambassadeur, avec *Burum Casum*. Ce *Burum Casum* est à present à *Ferhabad*; mais l'Ambassadeur, qui venoit avec lui, n'est pas encor arrivé; parce que le Roi avoit donné ordre qu'on le reçût en divers endroits par où il devoit passer, & le faisoit venir à petites journées, pour avoir une réponse qu'il atendoit de ses gens, & de *Jadicar* à *Ali Sultan*, son Ambassadeur à Constantinople, qui s'étoit chargé d'y porter le présent de la soïe, avant que de donner audience à cét Ambassadeur. En un mot, les affaires sont fort broüillées; mais je ne vous puis rien dire encor des suites qu'elles auront.

On nous a apporté une autre nouvelle de *Ferhabad*, qui est la chose la plus bizarre & la plus extraordinaire, si elle est véritable, parce que je ne l'assûre pas, qui soit jamais partie de l'esprit d'un Prince. Ils disent que le Roi, par un scrupule de conscience, a déclaré aux grands de son Roïaume, que l'aîné de ses enfans qui vivent aujourd'hui, *Choda bende Mirza*, duquel j'ai fait mention en cette lettre, n'est pas véritablement son fils; ainsi qu'ils ne prétendent pas de

Le Roi
de Perse
veut des-
hériter
son fils,
par un
scrupule
de con-
science.

de le faire Roi après sa mort, & qu'il leur en rapporta l'histoire de cette façon. Il assura que la mere de *Choda bende Mirza* avoit été esclave; & qu'en cette qualité, un marchand, comme on en use souvent de la sorte, en avoit fait present au Roi; que quand elle fut admise dans l'*Haram* du Roi, elle étoit déjà enceinte de ce fils *Choda bende Mirza*, & que sa grossesse fut connue à toutes les femmes de l'*Haram*: de manière que *Choda bende Mirza*, qui nâquit depuis dans l'*Haram*, n'étoit pas autrement le fils du Roi, comme on se l'étoit persuadé jusqu'à present; mais du marchand qui avoit donné l'esclave. Et pour autoriser davantage cette plaisante invention, on dit que le Roi a envoyé un courier en *Hispahan* à la vieille *Zenel Begum*, qui avoit alors l'administration du Roïaume, & de la Maison Roïale. En effet, elle est à present à *Hispahan*, où enfin elle a été rapelée de la ville de *Cazuin*, dans laquelle elle a demeuré exilée l'espace de plusieurs années, avec commandement, de la part du Roi, de lui donner par écrit un témoignage autentique de la vérité de ce qu'il avançoit contre *Choda bende Mirza*; & que *Zenel Begum*, soit que la chose fût fausse, ou véritable; pour plaire au Roi, & se conformer à ce qu'il desiroit d'elle, lui a envoyé une atestation très-authentique, à laquelle elle a souscrit, avec dix-huit témoins, dans toutes les circonstances du tems, & des lieux, selon la formalité des Notaires. Desorte que si cela est vrai, le pauvre *Choda bende* ne peut légitimement prétendre à la succession, par une

plaisante supposition. Et de Prince, & de fils de Roi qu'il étoit, à l'âge de vingt, ou vingt-cinq ans, il deviendra fils d'un pauvre marchand.

Motif de
l'aver-
sion du
Roi de
Perse
envers
son fils
ainé.

Voilà, selon moi, le moïen le plus agréa-
ble pour deshériter des enfans, dont on
ait jamais entendu parler. La vérité est,
comme je croi, que le Roi Abbas sachant
qu'il n'est pas fort aimé de ses peuples, ne
souffre pas volontiers de grands enfans au-
près de lui, capables de l'incommoder, &
de lui faire de la peine pendant sa vie. C'est
pourquoi, par un pur éfet de sa crainte,
plûtôt que d'autre chose, il a déjà fait
mourir son fils aîné *Sofi Mirza*. Par la mê-
me raison, il voudra peut-être à présent;
mais d'une façon différente & moins cru-
le, se défaire de cet autre *Choda be*,
qui a déjà de la barbe, qui est homme fait,
& en âge de lui donner de l'ombrage.

On dit aussi, qu'un autre fils qu'il avoit
est mort; tellement qu'il ne reste plus que
le cadet, qui est mon ami, dont les affaires
vont assez bien jusqu'à cette heure, peut-
être parce qu'il est encor fort jeune: un peu
folâtre, & nullement suspect au pere. Je
croi néanmoins, qu'avec le tems, on ne
manquera pas de prétexte, pour le berner
& le joüer comme son frère; en éfet, je
tiens pour certain, avec beaucoup d'autres
gens fort éclairés, que le Roi a résolu de
n'avoir point d'autre successeur que l'en-
fant de son fils aîné *Sofi Mirza*, qu'il fit
assassiner, & cela pour deux raisons. La
premiere, parce qu'il est encor fort jeune,
& qu'il ne sera pas en état de son vivant de
lui faire de la peine. La seconde, parce qu'il
doit

doit avoir un remords de conscience de la mort du pere; & il voudra restituer au fils ce qu'il a ôté à *Sofi Mirza*, & ce qu'il lui appartenoit de droit. Mais cependant je vous laisse à penser si l'histoire de *Choda bendé* est véritable; car qui seroit le marchand qui auroit jamais eu la hardiessé de presenter un esclave au Roi; non pas enceinte, mais qui n'auroit pas été constamment pucelle? Outre cela, est-il croiable que si sa grossesse avoit été reconnüe, & que l'on eût été convaincu de sa corruption, le Roi ne se seroit pas emporté à des extrémitez & à des violences étranges; vû qu'ils sont si sévères sur ce point à l'égard du sexe, qu'il n'auroit pas puni exemplairement le marchand, & peut-être même l'esclave, d'avoir menti en une occasion de cette importance? Enfin, qu'il auroit souffert & dissimulé si long-tems; qu'il l'auroit reconnu, & fait passer jusqu'à present pour son fils. Quoiqu'il en soit, si la nouvelle est véritable; l'invention en est belle. Je ne puis encor vous en assurer; mais si cela est, nous en saurons la vérité, & je ne doute point que dans peu on ne la publie hautement.

Dans le jardin de ma maison, je veux dire de la maison que j'occupe à present en *Hispahan*, laquelle ne m'appartient pas, non plus qu'au Roi, puisqu'il l'a tient à loüage, & qu'il en paie la rente; dans le jardin, donc de cette maison, s'il mérite de porter le nom de jardin, il y a, entr'autres choses, des jassemins jaunes, dont les

Jasse-
mins jaunes
dans
la Perse

qui portent de la graine.

du reste tout-à-fait semblables. Je ne sai si ce seroit une chose nouvelle & curieuse en Italie. Sur les assurances que vous m'en donnerez, je pourrai vous en envoyer de la graine dans une lettre. On voit aussi, presque dans tous les jardins d'*Hispanie*, quantité de roses jaunes, dont la forme & les feuilles sont semblables à celles de nos roses ordinaires ; mais desquelles l'odeur & la couleur sont fort différentes, parce que l'odeur de ces roses jaunes n'est aucunement agréable. Mais je me persuade que dans Rome, & dans Naples, il y en a de toutes les façons. D'ailleurs il est vrai que je n'ai pas le loisir de m'amuser aux simples, & de philosopher sur des plantes curieuses ; d'autant plus que je n'en ai aucune connoissance, & que je n'y entends presque rien.

J'atends de la Province de Babilône, où j'ai déjà écrit pour avoir quelques paires de ces pigeons qui portent les lettres de côté & d'autre, selon la nécessité des affaires, & dont mon beau-frère a une race exquisite & incomparable, & que le Tasse nomme *Messagers volans*, dont on s'est servi de tout tems jusqu'à present dans l'*Asie*. Je les fais venir de ce quartier-là ; parce que la seule race qui se trouve dans *Bagdad*, est estimée la meilleure de toutes les autres de l'*Asie* & de l'*Egypte*. Si j'en reçois, comme je l'espère, j'en élèverai, & en conserverai en mon logis autant que je pourrai ; & , selon moi, ce sera quelque chose de curieux & de rare en Italie. Mais il y a trop de chemin à faire, pour espérer d'y en transporter de vivans ; néanmoins,

pour

pour honorer la mémoire du Poëte, dont on ceignit le front de choux & de poirée, si on a pû conduire jusques dans Rome un éléphant vivant du tems de Léon X. pour-quoi ne pourroit-on pas y transporter quelques paires de ces pigeons, pour servir des Poëtes, qui méritent peut-être de plus belles couronnes ?

Qu'elles servent mes vers, ces Muses re- Ger. 4.
18.
nommées ?

Leur secours m'est bien dû, les aiant tant
aimées. 1910.

A la protection desquelles recomman-dant mon cher Mario, je prie Apollon de le charmer incessamment de ses douceurs cé-lestes, & de quelqu'autre vapeur, que de celle de Bacchus. Pendant que, pauvre mi-serable que je suis, je demeure ici aride & altéré, éloigné de la fontaine dorée. Mais je finis, & cacheffe enfin cettè longue let-tre ; & encor une fois je vous baise les mains, puisque comme dit Virgile ;

Les prez ont assez bû.

Egl.

De la même ville d'Isbahan le 8. de Mai 1619.

Vôtre intime & parfait ami *Perinto*, consacré aux Muses, devoië plus que ja-mais au service des Nimphes Marines, & toujours serviteur de la Pêcheuse Bélise, quoiqu'éloignée de celui qui soupire inces-samment pour elle.

Faites-moi la grace, je vous prie, d'ex-cuser mes rêveries poëtiques, & de par-donner à ma plume & à mon esprit ; que les exercices ennuyeux des Grammairiens

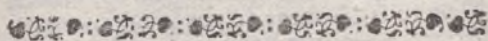
O ;

ocu-

ocupent tous les jours, tant à composer
 ma grammaire Turque, qu'à apprendre par-
 faitement, & avec fondement, la Lan-
 gue Persane, & auxquels l'un & l'autre
 succomberoit infailliblement, si je ne
 prenois l'effort de tems en tems, pour
 railler avec les plus délicates & les plus
 agréables Muses. Les emplois que j'ai ici
 sur des affaires de grande importance;
 les conversations trop sérieuses, & le
 plus souvent avec nos Religieux, dont
 je ne me puis dispenser, ont aussi besoin
 de quelque divertissement, de peur qu'à
 la fin la vivacité de l'esprit ne s'éteigne, &
 ne s'abate entièrement. Et avec qui me
 pourrois-je divertir plus agréablement,
 qu'avec mon cher Maspano? avec lequel
 je me suis si souvent défaltéré à la fontaine
 d'Hélicon; & en la compagnie duquel cô-
 toiant incessamment les écueils odoriférans
 du Posilipe, j'ai entendu chanter tant de fois
 les Sirènes, considéré souvent les Nim-
 phes marines, & les belles Pêcheuses, filles
 de l'arténope, qui se divertissoient dans ces
 lieux ombragez & sur ces délicieux rivages,
 qui m'inspirèrent, il y a déjà long-tems, la
 pensée de venir pêcheur comme elles, & de
 décrire leurs amours. Adieu, vie charmante
 & douce; adieu, vie heureuse & incompara-
 ble. Je t'ai abandonnée; je t'ai négligée, je
 l'avouë; mais saches pourtant que je ne
 m'en suis séparé qu'avec beaucoup de vio-
 lence; parce que cette Déesse, qui montra
 la plus noble & la plus glorieuse route à
 Hercule, qui étoit encor jeune enfant, &
 qui balançoit sur le choix qu'il feroit de
 deux chemins qui partageoient sa liberté,
 m'in-

Nom
 poëti-
 que, du
 fleur
 Mario
 Schipa-
 no.

PIETRO DELLA VALLE. 319
m'invite à des entreprises plus difficiles,
à des travaux plus glorieux, par une route
plus fâcheuse, & des montagnes plus escar-
pées, & remplies de rochers.



LETTRE VI.

D' H I S P A H A N.

*Témoignage du zèle qu'avoit l'Auteur pour
la Religion Chrétienne, en retirant les
parens de sa femme des terres du Turc.
Magnificence du Roi de Perse, par son
entrée. La réception de quelques Amba-
sadeurs dans sa Ville capitale, & les ri-
ches presens qu'il y reçût. Curiositez assez
remarquables, pour les desseins d'une Li-
gue formée avec les Cosaques contre les
Turcs.*

MONSIEUR,

Quoique vous m'aïez fait assez paroître,
par votre silence, le peu de souvenir que
vous avez de moi, puisqu'il y a déjà plus
de deux ans que je n'ai reçu aucune de vos
lettres, depuis celle que vous me fîtes
l'honneur de m'écrire, datée du huitième
jour de Janvier 1617. qui me fut renduë en
ce país. Néanmoins, comme je vous porte
incessamment gravé dans le sein de ma mé-
moire, j'ai crû que je ne pouvois moins fai-
re, pour vous en donner des témoignages
certains, que de continuer à vous écrire en

O 4 tou-

toutes les occasions que je pourrai rencontrer ; & peut-être à me rendre importun , par mes lettres longues & ennuyeuses , dont je ne doute nullement , que la lecture n'interrompe le cours ordinaire de vos études , & ne vous détourne de vos loüables occupations. Mais que peux-je faire ? L'estime que je fais de votre personne , & le respect que j'ai pour votre vertu , qui a jetté de si profondes racines dans mon cœur , est incapable du silence ; & je ne saurois m'empêcher de vous faire part de ce qui s'est passé en ces pais éloignez , depuis le peu de tems que je me donnai la liberté de vous écrire. C'est pourquoi , sous votre bon plaisir , je continuerai d'agir avec vous , comme j'ai toujours fait , de vous faire savoir souvent de mes nouvelles , & ce qui se passe en cette Cour. Si vous les trouvez trop longues , & trop fréquentes , prenez patience , & pardonnez-moi , s'il vous plaît , une faute toute innocente. Aussi bien ne devez-vous point me savoir mauvais gré , si je cherche mon divertissement dans cette manière de parler aux absens , par la communication de mes lettres , ne trouvant point de satisfaction pareille à celle de ces entretiens réciproques , qui me font passer le tems si agréablement. Le mois de Mai dernier , ou d'Avril , si je ne me trompe , je vous écrivis une lettre fort ample , de plus de vingt feuilles. Je vous y rendois compte de tous les succès de la guerre de l'année 1618. des traitez & négociations avec les Ambassadeurs étrangers ; des événemens , & diverses rencontres qui me sont survenuës dans mes voïages ; & gé-
néra-

L'Au-
teurs'excuse de
la lon-
gueur de
ses let-
tres.

néralement de toutes les choses remarquables, arrivées en ce país, où je me suis trouvé présent, suivant l'ordre de ma dernière, qui vous aura été renduë fidèlement, comme je pense, puisqu'elle fut portée promptement jusqu'à Alep, par certains Religieux Dominicains, qui ne l'auront pas perduë en si peu de tems, & de chemin. Mais en reprenant mon discours, où je l'avois laissë, je vous ferai le raport de plusieurs autres choses remarquables, qui sont arrivées depuis.

Je vous faisois entendre, par la précédente, comme j'avois envoié à Baghdad le Seigneur Abdulha Georid, frère aîné de la Dame Maani ma femme, après avoir demeuré plus d'un an avec moi en Perse, pour en faire sortir, & de toutes les terres du Grand Seigneur, les plus familiers & les plus proches parens de cette Dame, & les conduire en Perse: je vous déclarois en même-tems les justes motifs qui m'y avoient porté, & comment ce jeune Gentilhomme étant arrivé à Baghdad, m'avoit donné avis que ses gens étoient prêts à se mettre en chemin. Je commencerai celle-ci, en vous disant, qu'ayant appris de la bouche du Pere Bernard Azevedo, Augustin Portugais, qui étoit venu récemment de la Chrétienté, par le chemin d'Alep, que je sai parfaitement, pour y avoir passé dans un voiage, que je fis dans la même ville, il y a déjà quelques années, que nos gens de Baghdad étoient en chemin, & aprochoient d'Hispanhan; puisque ce Pere, qui étoit sorti de Baghdad avec eux, & qui avoit pris le devant assez près d'Hispanhan, les

Les par
rens de
la fem-
me sor-
tent des
terres
du Turc

avoit laissez derriere, à quelques journées de-là, un vendredi trente-unième de Mai. Desorte que m'imaginant qu'il falloit fort peu de choses pour les arrêter; je fortis d'Hispanhan, pour aller au-devant d'eux, dans le dessein de les rencontrer, & de les recevoir. Je m'avançai plus de deux milles hors de la ville, jusqu'à un lieu fort commode, qui est sur le grand chemin, où je dressai mes tentes, pour m'y arrêter, attendant leur arrivée. Madame Maani sortit avec moi, & Madame Maali sa sœur, avec son mari. Monsieur Astuaz-a-tur, & la Dame Leili notre hôtesse, femme de ce Nazar Beig Persan Chrétien, duquel j'ai parlé assez souvent dans mes dernières lettres, nous firent l'honneur de nous acompagner. Le samedi suivant, après-dîné, voici arriver à cheval le Seigneur Abdulah, bien loin devant les autres, qui venoient au petit pas avec leurs chameaux. Aiant reconnu nos pavillons, il mit pié à terre au même lieu, où nous les atendions, & nous assûra que les chameaux, avec les personnes, dont je n'avois encor pû savoir le nombre & la qualité, arriveroient de nuit, ou, au plus tard, le lendemain matin; parce que les chaleurs de la saison étoient si ardentés, que les chameaux ne pouvoient marcher que la nuit. Je fis avertir promptement les habitans de la ville; ceux de ma maison, & même les Peres Déchauffez, & les Augustins, de se mettre en état, & de se tenir prêts à les recevoir; & pareillement j'envoiai deux cavaliers au-devant de ceux qui venoient, pour les conduire droit au lieu où nous les atendions, sans per-

met-

Ilz arri-
vent en
Perle.

mettre qu'ils prissent une autre route.

Un peu après minuit, à peine étions-nous couchés dans nos tentes, que nos deux cavaliers retournèrent sur leurs pas, pour nous avertir que nos gens étoient proches. Ce fut à nous de reprendre promptement nos habits, & de monter à cheval, pour aller au-devant d'eux, avec toute notre troupe. Nous n'avions pas été la longueur de la portée d'un mousquet, que nous les rencontrâmes arrêter, sommeillans sur leurs chameaux; & après toutes les civilités réciproques, nous les conduisîmes dans nos tentes pour s'y reposer. Ils y furent reçus de Madame Maani, de sa sœur, & de toute la famille, avec les embrassemens & les caresses, que vous pouvez facilement vous imaginer, après une si longue absence, non pas néanmoins avec toute la joie, & la satisfaction que nous espérions, ne voyans qu'une partie des personnes que nous atendions. Ceux qui étoient arrivés de la parenté de ma femme Maani, étoient le Seigneur Habib-gian Giored mon beau-pere, vénérable pour sa vieillesse, & par sa grande barbe à la façon du pais; mais encor frais, robuste & dispos pour son âge. M. Abdulahar, dont j'ai déjà parlé, avec sa femme; Madame Perichan, de la même famille des Gioredes, & deux de leurs enfans fort jeunes: l'aîné âgé de six ans, ou environ, nommé Betros, ou Pierre; & le cadet, qui n'avoit pas encor quatre ans, nommé Hanno, selon le langage du pais, ou Jean, en notre Langue. Le plus jeune frère de ma femme Maani, qui avoit environ dix ou douze ans, & qui portoit le

Leur réception à Hispahan.

Dénombrement des personnes qui forment des terres du Grand Seigneur.

nom de son grand-pere Attai; une autre petite-sœur de la même Dame, la plus jeune de quatre, & qui n'avoit que huit ou neuf ans, qu'on nommoit Ghiul-aga; qui pour sa beauté plus qu'aimable, pour son humeur courtoise, & pour être judicieuse au-dessus de son âge, faisoit espérer qu'elle seroit un jour une femme des plus agréables & des plus accomplies de son tems. Voilà ceux qui nous vinrent de Baghdad, & qui sortirent des terres du Grand Seigneur, avec la permission des-Oficiers, par un merveilleux stratagème, les aiant assurez de leur prompt retour. Car de sortir tous ensemble, c'étoit se rendre suspects aux Turcs, & se mettre en danger d'être pris & traitez comme des fugitifs. C'est pourquoi on jugea plus à propos de pourvoir premièrement à la sûreté de ceux qui étoient les plus exposez au danger, & plus difficile à conduire, & laisser encor pour quelque-tems à Baghdad ceux qui étoient en plus petit nombre, & qui pouvoient y demeurer avec moins de péril spirituel & temporel, jusqu'à ce qu'il se presentât une occasion favorable d'en sortir secretement, avec moins de risque & de difficulté. Ceux qui restèrent, furent la Dame Mariam, ou Marie, mere de notre Maani, Rahel, ou Rachel, sa seconde sœur, qui ne prenoit encor que la qualité de Demoiselle, dont le visage n'avoit rien qui correspondit aux beautez de celle dont elle portoit le nom, la petite vérole lui aiant entièrement gâté le teint; un autre de leurs frères, plus grand, & le second des garçons, nommé Absul Messih,

Par quel
strata-
gème ils
en sorti-
rent.

& une sœur, la plus jeune de toutes, âgée environ de cinq ans, qu'ils nommoient Ismichan. Quoique nous ne manquions pas de faire tout notre possible, pour les faire venir au plûtôt, & que nous espérons d'en venir à bout, avec l'assistance de Dieu; néanmoins quand la chose ne réüliroit pas, selon notre desir, nous avons cette consolation, que ceux qui sont les plus considérables pour la conservation de la famille, & qui sont en plus grand danger, & de qui on peut espérer davantage, sont à couvert. Le Dimanche matin, qui fut le deuxième de Juin, après avoir reçu dans nos tentes les Peres Carmes-Déchauffez, & les autres Francs nos amis, les Peres Augustins n'ajans pû y venir ce jour là, pour être ocupez à la solemnité d'une fête, qu'ils célébroient dans leur Eglise, nous les conviâmes à dîner, & à venir demeurer avec nous dans la ville, pour vivre & mourir sous la direction, & discipline des Peres Déchauffez, s'étant soumis, avec tous leurs descendants, au Saint Siège Apostolique, comme fideles sujets, & fils obéissans de Sa Sainteté. Et comme notre dessein n'est pas de passer pour des serviteurs inutiles, afin que desormais ils puissent s'emploier de tout leur pouvoir au service de l'Eglise Romaine, nous avons mis de bonne heure les deux aînez, Attai, & Pierre, entre les mains, & sous la conduite des Peres Déchauffez, qui les élèvent dans leur Couvent, avec d'autres petits enfans Arméniens; & dans peu de jours nous y placerons aussi le petit Hanna, pour y apprendre la langue latine, & les autres choses à notre mode.

Les Peres Carmes instruisent les enfans dans leur communauté.

mode. Déjà ils nous font espérer qu'ils pourront un jour être reçûs dans leur Communauté, non-seulement bien instruits, pour leur perfection particulière, mais encore capables d'instruire les autres, & d'en attirer plusieurs à notre Religion, comme étans naturels, & parlans le langage du païs. Et d'ailleurs leur naissance, & leur autorité, leur en donnent des moïens plus faciles qu'aux étrangers. J'espère même que les filles ne seront pas inutiles à l'avancement du service & de la gloire de Dieu, puisqu'étant données en mariage à divers Gentilshommes Arméniens, ou à d'autres des principaux Chrétiens, qui tous les souhaitent & les demandent ardemment; elles seront presque elles seules suffisantes pour faire entrer plusieurs familles dans la nôtre, comme nous le savons déjà, par l'expérience d'une de leurs sœurs mariée en ce païs, dont le mari est entièrement à nous. Mais je souhaiterois recevoir quelque secours du côté de Rome. Il ne consiste qu'en trois choses; la première, de fournir aux Peres Déchauffez les moïens d'établir un petit Collège, ou Séminaire d'enfans, où ils en pourroient tenir un grand nombre, qui ne seroient pas moins bien instruits, qu'au milieu des Chrétiens. En second lieu, de leur envoyer des Prêtres qui fussent la langue du païs, pour s'employer utilement au salut des ames, autrement ils ne serviroient à rien. Et enfin de leur envoyer de Rome quelque digne Prélat; ce que le Roi desire avec ardeur. Il résideroit en cette Cour, au nom de Sa Sainteté, ou bien en qualité d'Evêque, pour le gouvernement

& la direction des Catholiques, dans les affaires spirituelles; ou autrement, comme on le jugeroit à propos. Je les voudrois mettre dans un même logis, pour vivre en communauté. En ce cas, aiant des gens à nous suffisamment, pour donner les commencemens à cet ouvrage, le Roi promet de leur donner une terre voisine d'Hispanhan pour y bâtir des logemens, de contribuer aux frais des édifices, & à la dépense des ouvriers; de leur céder le gouvernement spirituel & politique, selon nos loix, d'une Jurisdiction de fort grande étendue, de grands Privilèges, & généralement tout ce que nous saurions désirer. Si, dis-je, nous pouvions espérer ce secours de Rome, nous pourrions pareillement nous assurer de voir bien-tôt dans Hispanhan une Eglise Catholique, peut-être aussi nombreuse, & sans doute plus grave, & mieux fondée en noblesse & en autorité, que n'est aujourd'hui celle d'Allingga dans l'Arménie.

Le même Dimanche, que nos gens de Bagdad entrèrent dans Hispanhan, le Soffragi du Roi, qui met le couvert à table devant Sa Majesté, & qui fait l'office de Maître-d'Hôtel, nommé Cheilaf Beig, y fit aussi son entrée de grand matin, & même long-tems avant le jour. Il étoit envoyé du Roi pour avertir les habitans de préparer les flambeaux, avec les autres magnificences, pour le recevoir. Parce qu'il doit venir acompagné des Ambassadeurs, de celui des Indes Schiah Selim, d'un Chiaoux de la Porte, & de ceux des Moscovites; l'Ambassadeur d'Espagne, & le Résident
d'An-

Les
moins
nécessai-
res pour
l'établisse-
ment
de la foi
dans la
Perse.

d'Angleterre, y étant déjà arrivez devant lui. Ce qui confirma cette nouvelle, ce fut que huit jours après l'Haram, qui veut dire les femmes du Roi, & les Dames de la Cour, arrivèrent à Hispahan la nuit du Dimanche, neuvième de Juin, conduites par le Tresorier Lala Beig, qui le lendemain alla par la ville, pour visiter les préparatifs qu'on avoit commencez, & pour les faire promptement achever. Et lorsqu'on fut certainement que Sa Majesté étoit arrivée au jardin Tigriabad, dont j'ai parlé une autrefois dans mon voiage de Ferhabad; le Pere Vicairé des Déchauffez, qui, comme je vous ai dit dans ma dernière, avoit reçu depuis quelques mois des lettres de M. Robert Serlei Anglois, Ambassadeur du Roi de Perse en Espagne, pour les presenter à Sa Majesté, & lui en faire la lecture à elle seule, ce qu'il n'avoit pas encor fait, le Roi lui ayant commandé de l'atendre à Hispahan, partit aussi-tôt pour lui rendre ses respects & l'assurer de son obéissance dans cette rencontre. Il mena avec lui le courier, venu d'Espagne, qui avoit aporté les lettres & tous deux ensemble, accompagnez du Pere Supérieur de leur Convent d'Hormus, qui étoit alors à Hispahan, allèrent jusqu'au jardin de Tigriabad faire la révérence au Roi, qui les vit de bon œil, leur rendit de grands-honneurs, & leur fit de grandes caresses. Après avoir ouvert toutes les lettres que son Ambassadeur lui adressoit, il les remit entre les mains du même Pere, pour les interpréter fidèlement à son loisir, & puis il le renvoia aussitôt à Hispahan, acompagné de je ne sai

com-

Lettres
du Roi
Catholi-
que, au
Roi de
Perse.

combien de cavaliers. En même-tems Sa Majesté partit aussi, & prit sa route vers Hispahan, par un chemin fort écarté, pour aller se rafraîchir, & prendre le bain dans les eaux chaudes, qui sont dans ce lieu là. Le Pere Vicaire, après plusieurs alées, & venuës à cheval, fut de retour à *Hispahan* le mécredi douzième jour de Juin; & le lendemain, comme nous étions tous disposés à sortir, pour aller au-devant de Sa Majesté, à quelques lieuës de la ville, nous apprimes qu'il y étoit déjà arrivé, & qu'on l'avoit vû dans le chemin de *Ciaharbag*, ne voulant pas être connu, selon ses caprices ordinaires. Ce qu'il avoit fait encor le soir auparavant, étant fort peu accompagné, afin de cacher sa venuë, quoiqu'il n'osa pas pour lors entrer dans la ville, pour une raison assez curieuse, qui mérite d'être rapportée, & que j'ai aprise de la bouche du Seigneur *Astuz-à-tur*, mon cousin, qui s'y trouva présent, avec d'autres Gentils-hommes Arméniens. Le Roi étant à la porte de la ville, avant que d'y entrer, fit appeler le vieillard *Mulla Gelal*, & lui commanda de jeter le sort, pour voir si l'heure étoit favorable à son entrée. *Mulla Gelal* étant sur son cheval, sans changer de posture, le dos vouté, le visage tout ridé; & comme je m'imaginai d'abord, un ignorant & un fol; mais, comme il témoigna ensuite, homme fort savant & fort sage, disposa ses sorts de géomance; je ne sais pas si c'étoient des dez, ou de la terre, ou autre chose semblable, qu'il porte toujours avec ses livres, quand il entreprend un voiage. *Mulla Gelal*, fit sa déclaration au Roi, que

Observation
superstitieuse
des jours
& des
heures.

que le tems & l'heure de faire son entrée en la ville n'étoit pas favorable; qu'il étoit plus à propos qu'il la différât pour trois jours, & qu'il se retirât pendant ce tems-là dans quelque lieu voisin, hors de l'enceinte des murailles. Le Roi, qui tient ces superstitions pour des oracles infallibles, les observa inviolablement; & aiant congédié tous ceux qui l'avoient acompagné dans son voiage, se retira seul de la ville dans les jardins de Ciaharbag, où il laissa passer le tems que son Astrologue lui avoit prescrit. Et le Dimanche suivant, qui fut le seizième de Juin, il entra secrettement, pour la première fois, dans la ville, & dans son alais, par une porte de derrière, sans être vû des habitans.

Entrée
du Roi
Perse
dans la
ville
d'Hispa-
nan.

Le jour suivant, les flambeaux, & les autres préparatifs étans disposez par ordre, le Roi commanda qu'on les allumât le soir, & que tous les hommes se missent en armes, & vissent au-devant de lui par les ruës qui étoient couvertes & fermées; mais que leurs femmes demeurassent dans leurs maisons, pour garder leurs boutiques; parce que Sa Majesté vouloit y conduire les Dames de son Palais, pour leur faire voir cette magnificence. Il fit pareillement dire aux autres Dames de la ville de s'y trouver, aiant commis la garde des portes à ses éunuques, & récommandé à Isuf Aga, leur Capitaine, & son Favori, qu'il ne laissât entrer aucun gueux, pour empêcher les vols qu'ils eussent pû commettre, ni certaines vieilles, qui étoient capables de faire soulever l'estomach au Roi, & aux Princesses, par l'horreur de leurs cheveux.

& par la difformité de leurs visages. Tout
s'exécuta de point en point, & les flam-
beaux demeurèrent allumés toute cette Sa ré-
ception
magnifi-
que.

nuit-là en faveur des Dames, n'y aiant
 point d'autres hommes que le Roi, avec
 quelques-uns de ses éunuques. Ce Prince
 y conduisit les plus aparentes de ses Prin-
 cesses & des Dames de son sang, pour en
 avoir le divertissement. Mais avant que
 passer outre, pour vous faire mieux com-
 prendre toutes ces choses, je veux vous
 faire ci-après un projet assez grossier, &
 vous tracer un plan de la place, des ruës,
 des maisons & des boutiques, qui deme-
 rèrent fermées dans ce *Ceragan*, comme
 qui diroit, dans cette pompe de lumières.
 Cét appareil magnifique, qui étoit renfer-
 mé de tous côtez, d'une muraille faite ex-
 près, où l'on jugea qu'elle étoit nécessaire,
 contenoit toute la largeur du *Méidan*, ou
 de la grande place, avec les maisons, les
 portiques, & les ruës couvertes, qui sont
 à l'entrée. Les ruës des marchands de soïe,
 & celle de la chaufferie; celle des parfu-
 meurs & droguistes, avec toute cette
 étenduë, qui a sa longueur, depuis le por-
 tique couvert, jusqu'à la porte du Roi.
 Outre cela, la caiserie, comme ils l'apel-
 lent, qui est une grande ruë, fermée &
 couverte, où se vendent les draps, & les
 autres étofes, avec la maison de la *Zecca*,
 qui est la monnoïe, ou le *Carvanferai*,
 qu'ils nomment l'Hôtel de Lala Beig, Tre-
 sorier du Roi, où il donne audience aux
 parties, & vâque aux affaires de sa charge;
 & un autre petit Hôtel, qu'ils nomment
 le quartier de Gilhac. Parce que ceux de
 Gilhan,

Gilhan, ou, selon l'opinion des autres, les habitans de *Jesél* y ont leur rendez-vous, fans qu'il y ait d'autre entrée dans tous ces lieux, que par la caiserie. Le *Meidan*, comme j'ai dit une autrefois, contient en largeur le tiers de sa longueur, & la porte du Roi en est éloignée environ des deux tiers. J'en ai donné les mesures ailleurs; & il suffit à présent de vous dire, que ce lieu est extrêmement agréable, pour être entouré de tous côtez d'arbres de plan, & de ruiffeaux; & que les portiques, ou les galeries couvertes, qui sont à l'entrée, dans une égale distance, contenant la troisième partie de la longueur du *Meidan*, n'ont pû être représentées dans ce dessein, non plus que la Mosquée, ou le grand Temple des Mahométans, qui a été bâti à l'opposite, au-devant de la porte de la caiserie. Cette magnificence, éclairée de tant de flambeaux, & renfermée de tous côtez, contenoit donc, la Caiserie, la Zecca, l'Hôtel Gilhac, celui de Lala Beig, les galeries de la Cahuc, & celle de la Chaussée; des draps de soie, & des épiceries, jusqu'à la porte du Roi, & rien davantage. Vous n'aurez point égard, s'il vous plaît, à la proportion des mesures, qui ne peuvent pas être dans toute leur justesse, pour n'en avoir pris les dimensions qu'à l'œil, & par la seule idée de mon imagination.

Toutes les boutiques, renfermées dans ce grand appareil, aussi-bien que les autres, qui n'y étoient point comprises, qui sont d'une même fabrique, & d'une égale proportion, des deux côtez des rues, avoient été distribuées entre divers marchands,

qui

qui y logeoient, & y vendoient leurs marchandises, afin que chacun tint la sienne garnie. Pour cela ceux qui n'avoient point d'argent, en empruntoient de la Chambre Roïale. Pour les boutiques de *Carwansevai*, ou de l'Hôtel de Lala Beig, qui étoit le plus beau quartier de la ville, on les assigna aux plus riches marchands, dix aux Arméniens de Ciolfa, une au bossu Alexandre Studendoli, marchand Vénitien, qui se trouva pour lors à *Hispahan*; l'autre au Capitaine, ou Consul des Trebizins, & toutes généralement à des personnes riches & opulentes, qui avoient de quoi fournir à la dépense d'une si grande profusion, où ils n'épargnerent rien, faisant à l'envi l'un de l'autre, pour orner & embellir leurs boutiques de tableaux, de vases d'or & d'argent, & de plusieurs étofes de grand prix, comme de drap d'or, & de toutes les galanteries qu'ils purent rencontrer. Les flambeaux étoient disposez également, sur les portes & aux fenêtres des ruës, renfermées dans ce grand enclos, avec tous les compartimens faits de bois, selon les règles de leur architecture, & couverts de papier rouge, garni de blanc & d'oripeau, & rempli de flambeaux, & de lampes, qui n'étant point couvertes, ni renfermées dans des lanternes, jettoient de tous côtez une lumière qui ébloüissoit les yeux, & se répandoit bien loin, à cause de la proportion des places, & de l'alignement des ruës. Les femmes étoient dans leurs boutiques pour les garder, comme j'ai dit, & dans celles des Arméniens, où se trouvèrent aussi les plus considérables de Ciolfa, qui avoient

Magni-
ficence
de quel-
ques
mar-
chands,
à l'en-
trée du
Roi de
Perle,
dans la
ville
d'Hispa-
han.

avoient été invitées avec les autres à cette solennité. Il y en eut pareillement plusieurs d'Hispanhan, qui étans entrez adroitement, & par finesse, se couvrans la tête & le visage, passoient librement par tout. Parce que les maîtres de ses boutiques avoient eu le soin de préparer des collations superbes & magnifiques, de fruits, de confitures, & de toutes les délicatesses de la bouche, pour le manger & pour le boire, où se trouva tout le beau sexe; les Dames y passèrent la nuit: & durant toute la solennité, elles ne firent que chanter, danser, & prendre tous les divertissemens, que la compagnie & le festin leur presentoient. Le Roi fit son entrée le soir avec les Princesses de la Cour, & traversa deux ou trois fois le lieu de l'apareil, sans s'arrêter ni vouloir prendre la collation, que les Dames, qui étoient dans les boutiques, lui ofroient; parce qu'il étoit de mauvaise humeur ce jour-là, dont l'on ne put apprendre les raisons. C'est pourquoi, bien qu'il se fût retiré dans son Palais, il ne donna point cette nuit là, ni le jour suivant, permission aux Dames qu'il avoit conviées de se retirer, ni de tenir les portes de l'apareil ouvertes, pour y donner entrée aux hommes.

Le jour suivant, qui fut le mécredi dix-huitième de Juin, le Roi, acompagné de deux de ses Gentilshommes, fut visiter l'Ambassadeur d'Espagne dans son logis, le surprénant à l'impourvû, sans l'avoir fait avertir auparavant de sa venuë. Dieu fait si l'Ambassadeur, qui n'étoit que demi-vêtu, courut au-devant pour le recevoir;

&

& Sa Majesté bouffonnant, à son ordinaire, & voulant nous contrefaire dans nos complimens, quand nous faisons la révérence à quelqu'un, & que nous lui ôtons le chapeau, tira son turban de la tête devant l'Ambassadeur, & l'apella son Pere, qui est l'honneur qu'on rend en ce país aux vieillards blancs comme il étoit. A peine étoit-il entré dans la maison, qu'il en sortit, si promptement, que le Pere Vicaire aiant été averti que le Roi étoit là, partit aussi-tôt, & fit toute la diligence possible pour y arriver; mais il ne le trouva plus. Sur le soir, & durant toute la nuit, il fit encor alumer les flambeaux, en faveur des Dames, pour la dernière fois, avec les mêmes cérémonies que le soir précédent. Ma femme Maani y voulut encor assister, avec quelques autres Arméniennes & Persanes de ses amies; & y passa la nuit, jusqu'au point du jour, que les femmes en sortirent, & que les portes furent ouvertes, pour donner à chacun la liberté d'y entrer. Le Roi y vint aussi de nuit, avec beaucoup de Dames & de Princesses, qui ne s'y étoient point rencontrées la première fois. Et parce que les cérémonies, qu'il observa dans cette marche, me semblèrent un peu curieuses, eu égard aux façons de faire de notre país, je les rapporterai fidèlement, comme je les ai apprises de la bouche de ma chere Maani, qui y étoit présente. Elle me dit donc, que le premier soir, dès qu'il commença à faire obscur, trois ou quatre éunuques entrèrent, avec l'épée au côté, alant par tout, pour avertir le peuple, que le Roi étoit sur le point d'arriver, qu'on tint les lampes & flambeaux

beaux alumez; & les boutiques, avec leurs gens en ordre. Ensuite le Roi vint, avec toute sa compagnie, en cette manière. La premiere Dame, qui parut sur les rangs, comme elle étoit la premiere en dignité, fut *Zeineb Beig*, veuve du défunt Roi, tante, & qui plus est premiere femme de celui-ci, qu'elle a nourri & élevé dès son enfance, & qui gouverna ses Etats, commandant ses armées, durant le tems de sa minorité, & qui donna aux Turcs la plus mémorable bataille & le plus funeste échec qu'ils eussent jamais reçu des Persans. Je dis que ce fut elle qui la donna; parce que le Roi ne vouloit pas combattre alors. Mais elle le voulut, & le maltraita rudement, & tous ceux de son conseil. Je croi vous avoir écrit autrefois de quelle manière cette illustre Princesse aiant depuis été disgraciée durant plusieurs années, & comme releguée à *Cazuin*, elle fit sa paix avec le Roi *Abbas*, & retourna à *Hispahan*; mais avec moins d'autorité qu'auparavant. *Zeineb Begum* marchoit donc la premiere, femme d'âge, grasse & replette, accompagnée de deux éunuques du corps de sa Musique, qui étoient à pié. L'un conduisoit son cheval par la bride; & l'autre portoit un vaisseau plein d'eau de glace pour y boire, avec un morceau de je ne sai quoi de bon, qu'ils tenoient dans la main, & qu'ils mangeoient en marchant. Madame *Maani* ne pût pas voir clairement, ni discerner si c'étoient des confitures, ou quelque autre sorte de viandes. Elle avoit la bouche si pleine, & les jouës si enflées, qu'à la bien considérer, elle n'eût pas passé pour une Reine dans

Ordre
qui fut
observé
à l'en-
trée du
Roi.

nos Provinces de l'Europe. Mais on n'est pas si circonspect en ce pais; il leur suffit que la bouche & les dents soient toujours occupées. Et je ne m'en étonne point; parce qu'ils n'ont pas ces divertissemens agréables & ses honnêtes entretiens, qui sont parmi nous; & que d'ailleurs ils n'ont pas l'esprit assez fort, ni le jugement assez solide pour raisonner sur une affaire. De manière que ne sachans rien faire autre chose, ils sont contraints de manger & de boire, pour s'ocuper & fuir l'oïveté. Au reste, elle étoit habillée assez modestement, d'un satin de Turquie; ses joiaux étoient un tour de grosses perles, qui lui pendoit de la tête jusques sur les yeux, à la façon des Persanes, & plusieurs bagues dans les doigts, comme en ont nos païssanes, & la selle de son cheval garnie de passemens d'argent, qui d'ailleurs est une chose assez ordinaire en ce pais-ci. Zeineb Begum étoit suivie d'une autre Dame Géorgienne à cheval, & de bon âge, qui étoit l'Aia, ou le Gouvernante des Filles de la Cour, & des jeunes Princesses. Après celle-ci, venoit une petite Fille du Roi, dont je n'ai pû apprendre le nom, parce qu'on la nomme communément Kiuciuk Begum; c'est-à-dire, la petite Begum, qui étoit montée sur un âne; peut-être parce que cet animal marche plus doucement que les autres. Elle avoit autour d'elle trois ou quatre jeunes Dames à pié, du pais des Géorgiens. C'est des Dames de ce pais, que le Palais Roial est rempli, plus que de nulle autre nation. Ces jeunes filles aloient ainsi, s'entretenant avec la petite Begum, & lui mon-

trant toutes les beautez de ce grand appareil. Son habit étoit fort simple, sans aucunes pierreries; & la bête qui l'a portoit, n'avoit qu'une seule couverture de drap, avec un mors & une bride d'argent. Elle avoit derrière elle une autre Begum, beaucoup plus âgée qu'elle; mais tellement infirme, & si défaite, qu'elle sembloit avoir l'ame sur le bord des lèvres. Elle est la sœur aînée du Roi, qui n'a jamais été mariée, à cause de ses infirmités; aussi n'a-telle aucun rang à la Cour que parmi les filles, & qui se nomme Ilariam Begum, si ma mémoire ne me trompe. Elle étoit montée aussi sur un âne, couvert de la même étoffe que celui de la petite, que le Roi, qui étoit à pied, conduisoit par la bride, causant avec elle, & l'appellant Mamà; c'est-à-dire, sa mere, à la façon des enfans. Il avoit autour de sa personne six ou sept de ses eunuques pour le servir, & derrière lui une compagnie d'environ quarante filles, du nombre de celles qu'on appelle à la Cour, Demoiselles, & que le Roi prend pour ses concubines, quand elles lui agréent, & quelquefois il les épouse, & en fait des Reines; ou quand elles sont déjà un peu âgées, il les marie à quelques-uns de ses gens, de grande ou de moindre condition, comme il lui plaît, selon qu'il les aime plus ou moins, ou qu'il veut les gratifier diversément, ou étant encore filles, comme il arrive assez souvent, ou bien les ayant déjà connues, pour donner quelque jalousie à leurs maris. Ces Dames sont de différentes nations; mais à présent elles sont pour la plupart des étrangères. Parce que le Roi n'aime point l'al-

lian-

fiance de celles de son païs, ni même de
 celles de son sang ; de manière qu'on voit
 fort peu de Persanes à la Cour, encor faut-
 il que ce soient les filles de quelque Chan,
 ou de quelque personne de haute qualité ;
 ou si elles sont de bas lieu, elles n'ont été
 choisies, entre les autres, que pour leur
 bonne grace. Elles sont presque toutes
 Géorgiennes, Circassiennes, Russiennes,
 ou Moscovites & Arméniennes ; & il y en a
 fort peu entr'elles qui ne soient Chrétien-
 niennes ; ce qui est un péché horrible &
 détestable. Parce que dès leur entrée, &
 toujours après, elles sont contraintes de
 professer publiquement la loi de Mahomet ;
 nonobstant les feintes & les dissimulations
 dont elles peuvent user. Il y en a même
 quelques-unes, qui sont Tartares, de la
 race des Uzbeghi, ou des autres Mahomé-
 tans, comme elles sont amenées de divers
 païs, & présentées au Roi. Mais, comme je
 viens de dire, les Géorgiennes sont en plus
 grand nombre, & le Roi a raison de les
 préférer à celles des autres nations. Parce
 qu'outre qu'elles sont gentilles, civiles &
 courtoises, comme celles de notre païs,
 presque toutes filles de Gentilshommes,
 dont cette Province est pleine, elles sont,
 sans contredit, les plus belles créatures
 de toute l'Asie ; & les brunes de la Perse,
 n'ont rien qui soit comparable à leur
 beauté. Ces Géorgiennes sont d'une taille
 de géant. De manière que la grandeur &
 le corps de Madame Faustine Alberin ma
 tante, n'est que la mesure commune de
 celles de ce païs-là. Elles ont presque
 toutes les cheveux noirs, les yeux pareille-

Les fem-
 mes &
 concubi-
 nes du
 Roi de
 Perse.

ment noirs, grands, beaux & agréables, le teint blanc & vermeil; mais coloré, comme je crois, de la liqueur de bachus, dont l'usage n'est pas moins commun aux gens de ce païs, qu'il l'est aux Allemands. Quand ces Dames de la Cour sont une fois dans l'impuissance de parvenir à la dignité d'épouses du Roi, qui ne sont en tout que trois ou quatre; si elles ne sont d'ailleurs ses propres parentes, & sont pareillement hors d'espérance de posséder jamais la qualité glorieuse de Begum, qui ne se donne qu'aux Reines, & aux Princesses, on les nomme seulement Chanum, qui est un titre commun à toutes les nobles, & dont le Roi honore ses concubines, ou les filles de son Palais. Or ces quarante Chanum, qui suivoient le Roi dans ce pompeux appareil, étoient vêtues de satin, ou de toile de coton, de diverses couleurs; les unes d'une seule couleur; les autres bigarrées; mais toutes fort simplement, & sans autres ornemens & joiaux, qu'une large ceinture en broderie. Les unes avoient en tête un bonnet de brocatel, fourré de peaux, comme les Géorgiennes, les Circassiennes, & les Moscovites. Les autres portoient un aracin, à la Turquie, excepté qu'il n'étoit pas à la mode, élevé & pointu, en forme d'un pain de sucre; mais bas, à l'antique; & les unes & les autres, au lieu de perles, avoient deux grandes nates de fil d'or batu, qui leur pendoient de la tête sur le visage, & qui flo- toient des deux côtes sur la frizure de leurs cheveux naturels & déliez. C'est l'orne- ment le plus commun, dont usent à present les Persanes, pour n'être pas de grand prix, &

pour être en usage à la Cour, où l'on trouve que cette sorte d'atours ne fait point mal sur les cheveux noirs, & donne un éclat, & une grace particulière au visage. J'ai remarqué que les Persans ont beaucoup de rapport avec nos Napolitains, pour ce qui est des habits, des modes nouvelles, & de plusieurs autres choses, changeans souvent, & cherchans toujours, comme disent les gens de notre pais, belle aparence, peu de dépense. Ensuite de ces Dames, il en venoit huit autres Géorgiennes, vêtues de toile fine, & teinte de diverses couleurs, selon l'usage du pais, qui étoient du nombre de celles qui sont destinées au service des Princeesses & des plus grandes Dames de la Cour. En cet ordre, elles traversèrent tout l'appareil, & passèrent deux ou trois fois par l'Hôtel ou Carvanserai de Lala Beig. A la dernière, Zeineb Begum descendit de cheval, se mit à pié, & s'approcha du lieu où Madame Maani étoit avec cette autre Dame, qui lui presenta quelques confitures, & lui fit, de gestes & de paroles, toutes les civilitez possibles; la Begum lui répondit fort courtoisement, sans savoir néanmoins que ce fût la Dame Maani, bien qu'elle eût continuellement les yeux sur elle, pour pouvoit la reconnoître; & semblablement Maani n'avoit jamais vû la Begum. Parce que lorsque nous faisons notre demeure à Cazuin, & même durant le voiage que nous fimes avec Sa Majesté dans la ville d'Ordu, cette Begum n'avoit pas encor fait sa paix avec le Roi, & ne paroissoit jamais avec les Dames. C'est pour quoi ce fut alors que Ma-

ni la vit pour la première fois. Néanmoins cette Princesse ne lui demanda point qui elle étoit, parce que les Perses tiennent pour une espèce d'incivilité de demander à une personne de bonne mine, quel est son nom & sa qualité, ou de s'en informer d'une autre en sa présence. Après toutes ces allées & venues, il falut s'arrêter dans un certain lieu, où elles se renfermèrent; les jeunes dansèrent un balet, à leur mode, devant le Roi; & toute l'assistance, au son d'un cercle, ou, comme ils parlent, d'un Diara, qui est un tambour rond, semblable à celui que les petites filles de Rome portent au mois de Mai, mais qui est un peu plus grand, & a meilleur son. Outre cela ils usent de certains instrumens longs, faits d'ébène, ou d'ivoire, ou de quelque autre matière ferme & solide, qu'ils nomment *Ciaharparà*, qui veut dire de quatre pièces, dont ils en ont deux dans la main, qu'ils couchent d'un même-tems, & qui rendent une grosse harmonie. Une Dame Arménienne, qui assistoit à ce spectacle avec les étrangers, presenta du vin à boire au Roi, selon la coutume de son pays, qu'il refusa, s'excusant qu'il avoit déjà bû de l'eau, & que le vin après l'eau étoit contraire à l'estomach. J'ai voulu vous raconter ces petites particularitez, pour vous faire voir & connoître avec combien de modération on se comporte en cette Cour; & comme le Roi Abbas, l'un des plus grands Princes de l'Orient, vit avec les Reines & les Princeses, avec moins de cérémonies, que ne font le Vice-Roi de Naples & sa femme, avec le moindre de leurs

Les Rois
de Perie
sont fort
familiers
à leurs
sujets.

valets. Le bal étant fini, le Roi retourna dans son Palais, acompagné, comme il étoit venu, & fit ouvrir les portes, afin qu'un chacun se retirât chez soi; mais les Dames jugèrent plus à propos d'y passer le reste de la nuit, & d'attendre qu'il fût jour pour en sortir.

Le mercredi matin, dix-neuvième jour de Juin, les trois Ambassadeurs étrangers, qui devoient acompagner le Roi, comme j'ai déjà dit, firent leur entrée solennelle dans Hispahan; savoir, l'Ambassadeur des Indes, qui passoit pour le premier; le Turc, & le Moscovite, que je nomme seul des Ambassadeurs de son païs, bien que dans la dernière de mes lettres, parlant de leur arrivée à Cazuin, je vous écrivis qu'ils étoient deux, dont le premier étant mort à Cazuin, il ne resta que le plus jeune, avec son Secrétaire. Ces Ambassadeurs n'étoient pas arrivez plutôt; parce que le Roi voulant les prévenir, les laissa marcher à leur aise. Le jour destiné pour leur entrée, il fit savoir aux habitans qu'il vouloit aller au-devant d'eux, & que la ville se mît en état de les recevoir, avec les deux autres, qui étoient arrivez à Hispahan, il y avoit déjà quelque-tems. C'étoient celui d'Es-

Réception ma-
gnifique
de quel-
ques
Ambas-
sa leurs.

les Mousquetaires, & pris leur nom par écrit, qui n'étoient point des soldats de ses armées; mais des artisans & des serviteurs, qu'il avoit tirez d'Hispanhan & des villages d'alentour, qui eurent ordre de venir, dans le meilleur équipage qu'il leur seroit possible, un chacun selon ses facultez, tous vêtus d'une couleur gaie & bigarrée, la tête couverte de plumes; & pour le reste, armez & parez à leur mode, divisez par compagnies, selon les lieux & les contrées d'où ils étoient. Chaque troupe étoit conduite par son Capitaine, au son des flutes, des tambours, des fifres, & des autres instrumens de guerre, dont on use en ce pais, & particulièrement de certains instrumens de cuivre rond & creux au-dedans, qu'ils tiennent d'une main & touchent de l'autre avec mesure, qu'ils appellent de par deçà *Sen*, que j'estime dans les Coribantes des Anciens, & dont j'en pourrai porter quelque un en Italie, pour satisfaire à la curiosité des doctes qui se plaisent aux antiquitez. Chaque compagnie avoit pareillement son étendart, qui étoit une banderole, avec plusieurs rubans de diverses couleurs, attachés au bout d'une pique, qu'ils nomment *Alem*, en leur langue, & dont je me souviens vous avoir entretenu autrefois dans une de mes lettres. Ces soixante milles Mousquetaires, disposez par ordre, faisoient deux grandes files, serrées, sans aucune séparation, qui tenoient des deux côrez, depuis la porte du Palais du *Meidan*, jusqu'au village de Doulet Abad, distant de la ville, environ de douze milles pas, qui sont trois lieuës, où étoient les Amba-

fadeurs. Ils y avoient passé la nuit, & ils marchèrent au milieu de ces Mousquetaires, chacun tenant son mousquet dans la main, la crosse apuïée sur leur côté, & le bout du canon en haut, acompagnez de leurs domestiques, & des habitans de Doulet Abad, qui les conduisirent jusqu'à la porte du Palais Roïal; & cependant les fantassins s'étoient déjà retirez dans leurs postes, pour faire place à la cavalerie. Tout le matin, l'on n'entendit par les ruës que le bruit des Tambours & des autres instrumens de guerre de toutes les compagnies, qui de tems en tems étoit interrompu & modéré par un chœur de musique, & par une danse de huit ou dix hommes de chaque bande, qui dansoient & sautoient en cadence, selon l'usage du país. C'étoient ces mêmes Mousquetaires; tantôt les uns, tantôt les autres, dont chaque compagnie, avec son étendart, relevoit l'autre, quand elle se sentoit fatiguée; & ceux qui entroient en danse, donnoient leurs armes à garder à ceux qui en sortoient. J'ai remarqué dans cette occasion, que les Perses ont une inclination si forte & si naturelle à la danse, qu'entendans le son des instrumens, ou voyans danser leurs compagnons, ils s'y seportent eux-mêmes avec une ardeur merveilleuse; jusques-là, que ceux-là mêmes qui étoient obligez de tenir fermes dans les rangs, sans sortir de leur place, avec leurs mousquets dans la main, avoient bien de la peine à se retenir, & faisoient mille grimaces, & mille gestes des jambes, des cuisses & des bras, changeans de posture à tout moment, sans oser changer de pla-

Les Perses ont une inclination à la danse

ce, & donnans toute sorte de signes de cette fureur baladine, qui les possède intérieurement & qui les agite & émeut jusques dans les entrailles. En un mot, tout le long du chemin, depuis Doulet-Abad jusqu'à Ispahan, qui sont trois lieues; & tout le long du jour, depuis le matin jusqu'au soir, que la fête continua, l'on ne vit & l'on entendit que sauter, danser, jouer des instrumens, fraper des mains & des piés, hauffer la tête & les bras, & faire d'autres extravagances, avec un applaudissement général de tout le monde, qui crioit à haute voix; *que la prospérité du Roi Abbas aille toujours en croissant.* Ce qui fut un spectacle, digne de la magnificence & de la curiosité, comme vous pouvez facilement vous l'imaginer. A la porte du Roi, tout le long du *Meidan*, outre les deux haïes de Mousquetaires, il y en avoit deux autres de jeunes garçons, sans barbes, superbement vêtus; dont les uns, par certains intervalles, avoient des tassés d'or pleines de vin; & les autres, des vaisseaux pleins d'eau de glace, qu'ils presentoient à ceux qui en desiroient boire, & un peu d'autre boisson délicieuse, à ceux qui en vouloient. De plus, le Roi envoïa les plus grands de sa Cour jusqu'à Doulet-Abad, au-devant des Ambassadeurs, qui se présentèrent presque tous dans un riche équipage, montez avantageusement, sur des chevaux de prix, avec des selles d'or & d'argent, vêtus de soïe & de brocatel, le turban en tête, garni de plumes & d'aigrettes, & enrichi de pierres précieuses, avec un tel concours, qu'on eût dit que
tou-

toute la ville eût été à cheval ce jour-là. Néanmoins tous ne sortirent pas ensemble, & ne marchèrent pas par ordre de compagnie. Mais un chacun prit sa commodité; & l'on ne vit sur les chemins que des gens qui alloient & venoient, jusqu'à ce que les Ambassadeurs firent leur entrée. Le Roi voulut, de plus, & ordonna que ceux de toutes les nations & de toutes les sectes, qui étoient lors dans Hispahan, allassent au-devant de ces Ambassadeurs, & particulièrement les Juifs, qui ne manquèrent point d'obéir à ses commandemens en cette occasion. Ils y allèrent, chantans, faisant des prières publiques; & portans, avec des chandelles allumées, je ne sai quoi envelopé dans un drap; je juge que c'est le Livre de la Loi, & se renfermèrent dans un logis à côté, en attendant que les Ambassadeurs passassent. Les Goures, ou les anciens Perses, qui sont encore Idolâtres, dont je vous ai parlé autrefois, sortirent aussi, avec leurs femmes & leurs filles, en chantans & dansans le long des rues. Les Chrétiens de Ciolfia y eurent un emploi & une place honorable, au nombre de sept cens, qui se rangèrent parmi les Mousquetaires; & environ trois cens Gentils hommes à cheval, qui se rendirent au lieu qui leur avoit été assigné, proche de leur Infanterie, où ils s'acquirent beaucoup d'honneur, aiant paru en bel ordre, bien vêtus, bien armez, & bien montez. Enfin, ce qui est un honneur particulier, qu'on ne fait qu'aux Ambassadeurs extraordinaires, les derniers, qui se présentèrent à cette réception, fut une troupe de vingt ou



vingt-cinq Courtisannes, des plus fameuses de la ville, toutes en bel ordre, à cheval, le voile levé, & le visage découvert, ce qui les faisoit assez connoître pour ce qu'elles étoient; non pour des femmes d'honneur & de qualité, comme l'a écrit F. Antoine de Govea, lors Evêque de Cinnence, de l'Ordre de S. Augustin, & Portugais. Il s'est grossièrement trompé en cela, dans son Histoire des Perses de nôtre tems, que nous avons reçûë nouvellement imprimée, & qui est à Bagdad, avec son voyage de Rome, par les terres des Chrétiens, & avec la seconde partie de son Histoire, qui est sur le point d'être mise en lumière, où il rétracte beaucoup de choses, & fait profession d'écrire tout le contraire de ce qu'il avoit avancé dans la première. Mais il nous importe fort peu, pour ce que nous avons à traiter, que ce bon homme rapporte dans ses relations, que dans une réception semblable qui lui fut faite, & aux autres Augustins de son Ordre, envoyez en Perse, ou, pour mieux dire, au Roi, & à eux, je ne sai pas en quel lieu, plusieurs grandes Dames, & d'autres femmes de qualité, vinrent à cheval au-devant d'eux. Le bon Pere n'étoit pas bien instruit, & sans doute il voalut s'acommoder en cela, & suivre la coûtume d'Espagne. Pour moi je puis vous assurer, avec toute sorte de fidélité, que ces Dames n'étoient que des Courtisannes, & du nombre de celles qui dansèrent depuis dans le Palais en la presence du Roi. Quoique, selon leur façon de parler, ils leur donnent le nom & la qualité de Dames du Palais,

lais, peut-être pour couvrir une action si infâme; & nomme ce bal, *Sarao*, d'un terme Espagnol. Mais comment eussent-elles pû être des Dames; puisque non-seulement les Dames d'honneur, mais les moindres esclaves du Palais, ne sont jamais vûës d'aucun homme vivant, que du Roi, & des éunuques, & que même les autres femmes ne se laissent voir à personne, qu'à leurs proches parens, comme à leurs frères, & à leur pere; encor est-ce dans la maison de leur mari. Outre que le rapport de cét Evêque ne s'acorde point aux mouvemens & aux gestes qu'elles faisoient dans ce bal en la présence du Roi, qui n'étoient point des actions de femmes de qualité; parce que presque tous les balets de ce país ne sont que des représentations impudiques, qui donneroient de la honte à une Courtisane Espagnole. D'où vient que la danse ne passe pas ici pour un exercice de la noblesse, & les Dames de qualité ne voudroient jamais s'y engager devant les étrangers. Que si elles dansent quelquefois, c'est pour leur divertissement, dans leur logis, & seulement en la présence de quelques domestiques; & encor les balets qu'elles font alors, sont plus modestes, qui ne représentent que des histoires de ce qui leur est arrivé, comme d'une femme en ses couches, où elles représentent les cris, les douleurs & les tourmens, qui les font rire, après les avoir fait pleurer. De la mort funeste de quelqu'amante disgraciée, d'une vente ou d'un achat, qui s'est fait dans la boutique d'un marchand, d'une mode de s'habiller, ou de se deshabiller

Modestie des femmes Mahométa-nes.

ler ; & de choses semblables , qui sont assez honnêtes , & qui difèrent peu des Bergamasques de l'Italie. De plus , les Mahométanes observent inviolablement cette loi , que les nobles ne dansent jamais dans les assemblées publiques , quand il n'y auroit que des femmes. Il n'y a que les Courtisanes qu'on fait venir pour cet éfet , & qui , comme des Danseuses & Baladines publiques , ont la liberté de se laisser voir , & de faire tout ce qu'il leur plaira ; ce qui est la cause qu'il y en a toujours dans le Palais , & aux festins du Roi , comme je l'ai vû souvent. Mais pour retourner à nos Ambassadeurs ; celui des Indes , sur un faux-bruit que le Roi avoit fait courir subtilement , qu'il vouloit aler en personne à Doulet-Abad , n'en partit que bien tard , aiant attendu fort long-tems Sa Majesté , & envoié souvent des hommes exprès pour découvrir quand elle viendroit. Mais le Roi , qui se gouvernoit d'une autre manière , envoia tous ses gens devant lui , sans se faire voir , poussant ainsi le tems , jusqu'à ce que l'Indien se résolut enfin de monter à cheval , & , à son exemple , le Turc , & le Moscovite , qui , chacun de son côté , prirent le chemin de la ville. De ceux qui avoient ordre de venir au-devant d'eux , le seul Résident d'Angleterre , qui n'étoit pas si pointilleux , ni si araché à ces formalitez de la Cour , & à toutes ces déférences , vint jusqu'à Doulet-Abad , où j'arrivai en même-tems , pour voir & considérer cette magnificence , qui ocupoit tout le chemin. Quant à celui d'Espagne , avec sa morgue & son arrogance ordinaire , il n: passa pas
la

la porte d'Hispanhan, demandant à toute heure, où étoit le Roi; parce que son dessein n'étoit pas d'accompagner les autres Ambassadeurs; mais de se tenir auprès de Sa Majesté. Au contraire, celui du Roi étant de rendre les premiers & les plus grands honneurs à l'Ambassadeur des Indes, comme à celui pour qui toutes ces magnificences avoient été préparées; ce Prince se retira secretement par un autre chemin, & ne parut qu'après que tous ceux qui aloient devant lui furent entrez dans la ville, où étant seul, il donna la collation à cét Ambassadeur, dans un logis près de la porte. Ensuite tous deux ensemble, sans autre compagnie, entrèrent dans la ville, plus d'une heure & demie après la cavalcade, & se rendirent dans le Palais. L'Ambassadeur d'Espagne aiant appris que le Roi n'avoit point honoré de sa presence les autres Ambassadeurs, ni assisté à leur réception, se mit en colere, & se prit à crier par les ruës comme un insensé, qu'il n'étoit pas de condition à vouloir accompagner un marchand, entendant parler de cét Ambassadeur des Indes; parce que la plus grande partie des Indiens s'applique au trafic. Mais il n'avoit pas raison de parler de la sorte de cét Ambassadeur, qui avoit l'honneur d'être parent du Roi, & un des trois premiers hommes de son Roïaume. Le premier se qualifie Chan Chanon, comme qui voudroit dire, le Grand des Grands, & le Prince des Princes. Il est le premier, après la personne du Roi, & précède tous les autres. Le deuxième, prend le nom & la qualité de Mir-

mi-

miron; c'est-à-dire, en leur langue, l'Emir des Emirs, & le Seigneur des Seigneurs; & le troisième, qui étoit cet Ambassadeur, possédoit le titre & la dignité de Cham à Alem, qui signifie le Chan ou le Prince du peuple, & le Chef du tiers Etat; nonobstant cela, l'Espagnol perdant patience, se retira mécontent dans sa maison, avec toute sa suite. Le Roi n'étoit pas encor arrivé dans la place avec l'Indien, quoique les autres Ambassadeurs fussent déjà dans le Palais, pour assister au festin où ils étoient conviez, quand on aprit que celui d'Espagne s'étoit retiré dans sa maison en colère. On envoia de nouveau le prier, de la part du Roi, de venir au Palais. Soit que Sa Majesté, qui pouvoit avoir apri dans les ruës le sujet de son mécontentement, l'eût commandé, ou, comme il est facile à croire, que le *Mehimandar*, qui est l'introducteur, l'eût fait de lui-même, au nom & sous l'autorité du Roi, sachant bien que Sa Majesté n'auroit pas pour agréable, que l'Ambassadeur d'Espagne se fût absenté de la compagnie des autres & se fût retiré du Palais. Quoiqu'il en soit, mon vieillard Espagnol s'apaisa, & remonta à cheval, pour retourner au Palais, où il trouva les autres Ambassadeurs assemblez, excepté celui des Indes, qui étant avec le Roi, n'étoit pas encor arrivé. Je me tins à cheval dans la Place, avec plusieurs autres personnes de qualité, attendant l'arrivée de Sa Majesté, pour lui faire la révérence, comme je fis, étant déjà après-midi. Puis je me retirai dans ma maison, sans vouloir entrer dans le Palais; parce
qu'a-

qu'ayant fait trois lieues de chemin par deux fois, dans les ardeurs du soleil & au milieu de la poussière, j'étois tout en sueur, fatigué, & mal en ordre, qui avois plus besoin de changer & de me reposer, que de souffrir les incommoditez qu'on endure ordinairement à la table du Roi. Je ne m'y trouvai donc point; mais j'ai appris depuis, du P. Vicaire des Peres Déchauffez, les incommoditez qu'il reçût dans cette audience, où tous les Ambassadeurs présentèrent au Roi les Lettres de leurs Maîtres, & entr'autres, celles du Roi d'Espagne, que son Ambassadeur avoit reçûes depuis peu de tems, & qu'il avoit confiées au P. Bernard Azevelo, Augustin Portugais, pour en être le porteur. Sa Majesté la reçût, & la mit entre les mains de nôtre Pere Vicaire, pour l'interpréter. Le Roi lui dit, en présence de tout le monde, qu'il lui remettait ces lettres entre les mains, parce qu'il n'y avoit personne que lui à qui il pût se confier pour les affaires des Princes Chrétiens; & il lui fit de grandes faveurs ce jour-là, à la vûe de tous les assistans. Il se passa plusieurs choses dans les entretiens de cette audience, que je ne vous écris point, de peur d'être trop long; tant parce que ce ne sont point des affaires de conséquence, que parce que je n'y assistai pas. Ma coutume n'étant point de vous écrire, ce que je ne sai que par le raport d'autrui. Je vous dirai seulement, qu'on ne parla dans ce festin que de boire sans manger; & qu'après que le Roi eut entretenu quelque tems les conviez, il les congédia tous; & un chacun se sentant fatigué, se retira dans son

Presens
magni-
fiques,
faits au
Roi de
Perse,
par
l'Am-
bassa-
deur des
Indes.

Instru-
mens de
musique
fort par-
ticuliers.

son logis pour prendre son repos. Je m'é-
tois oublié de vous dire, que l'Ambassa-
deur des Indes, outre les chariots de ba-
gage, & les bêtes de service, qui furent
tout le jour à passer, conduisoit encor plu-
sieurs autres choses pour la pompe de son
cortège, comme des carosses de l'Inde,
tirez par des bœufs, semblables à ceux dont
je vous ai écrit par mes dernières lettres,
qui furent présentées au Roi dans la ville
de Cazuin, des litières, portées sur des
chameaux, comme la mienne, des pala-
chins, qui sont comme de petits lits, cou-
verts & garnis de drap, où une personne
est couchée de son long, & porté sur les
épaules de quatre ou cinq hommes à pié,
qui ne se tiennent pas sur les côtez, comme
des porteurs de bière; mais il y en a deux
devant, & deux derrière, soutenant une
grande pièce de bois, qui va de bout en
bout, d'où le palachin est suspendu. Cet-
te façon de marcher, qui est la plus lâche
& la plus éfeminée que j'aie jamais vû, est
fort en usage dans les Indes, & même entre
les Portugais, qui en usent, non-seule-
ment dans les villes; mais encor à la cam-
pagne, dans leurs voïages, faisant de gran-
des journées, par le moïen de ces por-
teurs, qui sont plus faits à la fatigue &
à la charge, que ne sont nos porteurs
de chaises dans les ruës de Naples. Le
même Ambassadeur faisoit conduire plu-
sieurs instrumens de musique, & de guer-
re, de diverses façons étrangères, & parti-
culièrement certaines flutes d'une gran-
deur extraordinaire, qu'un éléphant étoit
assez chargé d'en porter deux, avec un In-
dian

dien au milieu, qui les touchant vivement
 de ses deux mains; l'une deçà, l'autre delà,
 faisoit un bruit horrible, & tel que vous
 pouvez concevoir facilement de la lon-
 gueur & de la grosseur de ces machines. Il
 y avoit aussi des trompettes d'une gran-
 deur prodigieuse, & de la forme de celles
 que nos Peintres donnent à la Renommée,
 dont l'entrée étoit plus large que le tour
 de ma ceinture. Il y en avoit quelqu'autres
 qui n'étoient pas extraordinairement gran-
 des; mais assez plaisantes & agréables,
 tortes, pliées en deux, & composées de deux
 pièces jointes & liées ensemble, qui peu-
 vent se séparer. Le canon de ces trompet-
 tes, droit, mince, & également uni, avoit
 environ trois paumes; c'est-à-dire, un pié
 & demi de longueur, depuis la virole, ou
 la bouche, jusqu'au point où elle se plioit
 en angle droit comme une équerre, mon-
 tant en haut de la longueur de six doigts,
 ou environ, qui étoit la premiere pièce,
 où l'on enchassoit la seconde, qui avoit pa-
 reillement une paume de hauteur, depuis
 son enchassure, jusqu'à un autre angle ca-
 rée, où elle se replioit en long; & peu-à-
 peu elle aloit s'élargissant, jusqu'à son em-
 bouchure, selon la forme des trompettes
 communes. Cette seconde pièce étoit en-
 chassée dans la premiere, avec tant d'arti-
 fice, qu'au moindre mouvement de celui
 qui la manioit; elle pouvoit facilement se
 tourner de tous côtez, en telle manière,
 que l'embouchure, tantôt s'allongeoit &
 avançoit sur le devant, & tantôt se replioit
 & racourcissoit par le dedans; tantôt de
 biais, & tantôt tournée vers celui qui en
 jouoit.

joüoit. J'ai jugé à propos de vous en donner un modèle sur un carton, pour vous faire mieux comprendre la description que j'en ai faite par mon discours.

Ce sonneur joüoit donc de la trompette; & en remuant tant soit peu les mains, la faisoit tourner en même-tems, avec une telle vitesse, que c'étoit un plaisir de le voir. Les autres Ambassadeurs n'avoient que leur simple équipage, sans toutes ces galanteries. Les soixante milles Mousquetaires, qui faisoient une haïe des deux côtes du chemin, commencèrent à lever lepié, aussi-tôt que les Ambassadeurs sortirent de leurs logis, & tous entrèrent confusément dans la ville, se tenans derrière eux, ferrez par escadrons, dans les ruës & dans les places publiques. Dans ce départ, il y eut un si grand concours de peuple, qui étoit venu de toutes parts, pour en voir la magnificence, que tous les chemins, jusqu'aux portes de la ville, étoient couverts de monde; & au-dedans, toutes les ruës, les toits, les portes, les boutiques, & les fenêtres des maisons & des Mosquées, ne pouvoient pas contenir le nombre prodigieux des personnes, qui s'y étoient rendus pour avoir la vûe de ce spectacle. Tandis que les Ambassadeurs étoient occupés à boire avec le Roi dans son Palais, les derniers rangs de cette nombreuse armée entroient dans la ville, qui se rangèrent dans le *Meidan*, & dans les galeries, qui sont à l'entour, par l'ordre de Sa Majesté. L'Ambassadeur des Indes, qui savoit que ces Mousquetaires n'étoient pas des soldats, mais des bourgeois, aiant compassion d'eux,

d'eux , pour les incommoditez qu'ils avoient souffertes , pour le tems qu'ils avoient perdu à son occasion , & peut-être voulant faire paroître sa grandeur au pair de celle du Roi , pour les régaler , commanda à son Tresorier de leur donner à chacun un Toman , qui font dix Zecchins , qui faisoient en tout la somme de six milles Zecchins , qui n'étoit pas un petit present. Le Roi , qui en fut averti , l'empêcha , & s'en ofença grandement , prenant la libéralité de cét Ambassadeur , pour un mépris de Sa Majesté.

Le soir , bien tard , après qu'un chacun d'eux se fut reposé quelque-tems dans son logis ; le Roi fit derechef venir les Ambassadeurs , avec leurs hôtes , pour leur donner du divertissement de cét apareil de flambeaux & de lumière , dont je vous ai fait la description. Nous fûmes dans la place un peu devant la nuit , où le Roi étoit à cheval , auprès duquel nous passâmes environ une heure de la nuit en divers entretiens. Quand il jugea que les flambeaux pouvoient être allumez , il les conduisit dans le lieu de l'apareil , où ils entrèrent à pié , par une petite porte , qui est au côté de la cahüë , aïans laissé leurs chevaux au dehors. Ces maisons sont des lieux vastes ; les murailles blanches comme nége , ouvertes de tous côtez , & se touchans les unes aux autres , sans nulle séparation ; de manière qu'on jugeroit à la vüe , que ce n'est qu'un seul logement d'une vaste étendue , qu'on peut voir & considérer d'un coup d'œil. Elles étoient toutes en feu , par le grand nombre des lampes & des flambeaux

beaux allumez; non pas avec ces compartimens, & cette disposition qu'on voioit dans le reste de l'appareil; mais avec un agréable mélange, sans nulle confusion, qui étoit une naïve représentation du firmament orné de ses étoiles, par le grand nombre de ces lampes suspenduës en l'air, qui en étoit tout éclairé également. Et comme ces maisons sont voutées, & supportées par des arcades, comme sont toutes les autres du *Meiden*, & que chacune a un réservoir, ou un petit étang sous sa voute; la terre n'étoit pas moins éclatante que l'air par un grand nombre d'autres lampes, allumées & disposées en diverses manières à l'entour de ces viviers. Toutes ces maisons, qui sont d'une même structure, & d'une proportion égale, ont des galeries, ou des balcons tout à l'entour, tapissés & couverts de quelque étoffe du païs pour s'y asseoir, non pas les jambes pendantes comme nous, mais croisées & pliées sous eux, à la mode des autres Orientaux, comme s'ils étoient assis sur la terre. Le Roi prit sa place, dans l'un de ces balcons, & fit seoir dans un coin, devant lui, l'Ambassadeur d'Espagne, sur un siège à nôtre usage. Le Turc étoit à sa gauche, fort commodément. Dans un autre petit balcon, joignant le sien, il plaça trois Moscovites; l'Ambassadeur, son Secrétaire, & un de leurs Prêtres, ou Religieux. Les Anglois furent placez tous ensemble, dans un autre lieu plus séparé. Le P. Vicaire des Peres Déchauffez, avec son compagnon, le Pere Léandre, & deux PP. Augustins Portugais, qui étoient le Prieur de l'Eglise d'Hispahan,

Princes
& Seigneurs
de la
Cour du
Roi de
Perse,

pahan, & le P. Bernard, qui étoit arrivé depuis peu de la Chrétienté, & qui avoit apporté les lettres, dont j'ai parlé, de la part du Roi d'Espagne, eurent leurs sièges immédiatement au-dessous de celui de son Ambassadeur. Je pris le mien auprès d'eux, pour ne point me séparer des Chrétiens, aiant au-dessous de moi, demi assis & demi debout, *Effendiar-Beig, Aga Haggi*, & quelque'autres Grands de la Cour, qui étoient fort pressés, encor étoient-ils contrains de se lever souvent de leur siège, & d'aller deçà & delà pour servir Sa Majesté. Au-dessous de l'Ambassadeur des Turcs, à l'opposite & au-devant de moi, il y avoit un parent, ou neveu du Chérif de la Méque, qui est Prince de cette ville là, & maître d'une partie de l'Arabie, décendu de la race de Mahomet, & relevant du Grand Seigneur. Ce jeune homme étant tombé dans les mauvaises graces de son oncle, je ne sai pour quelle occasion, avoit été contraint de se retirer en Perse, où le Roi lui faisoit pension. Il y avoit quelque'autres Grands de la Cour assez proches de lui, qui se tenoient cachez de la vûe du Roi, & qui étoient plutôt apuiez qu'assis, aians avec eux le fils aîné du Roi, nommé *Choda benze de Mirza*. Avant que l'histoire de ce Prince, dont j'ai parlé dans une autre de mes précédentes lettres, m'échape de la mémoire, je tiens pour certain, que ce qu'on a dit de sa naissance, & du manifeste qui en fut fait par l'ordre de Sa Majesté, est une chose supposée; parce que si elle étoit véritable, cet enfant ne seroit pas à présent reconnu pour fils du Roi, & jamais il n'eût osé

osé se produire en cette qualité ; ou bien il faut dire & penser , que c'est une affaire fort secrette , dont on ne parle point ; & comme une boëte de parfums , qu'on tient fermée de peur de l'éventer. Quoiqu'il en soit , il suit le Roi son pere par tout où il va ; & il se tient , comme auparavant , pour son fils ; & peut-être que Sa Majesté se sentit alors obligée , pour lui donner de la crainte , & pour le contenir dans l'obéissance , ou pour quelqu'autres considérations , de faire courir ces bruits , qu'il a fait cesser depuis , pour quelques justes raisons. Son cadet , qui est un jeune enfant de bonne mine , & que j'ai nommé autrefois *Imam-culi Mirza* , assista pareillement à ce spectacle , se tenant debout , dans un lieu où son pere le pouvoit voir , richement vêtu d'étoffes ouvragées , qui est la parûre ordinaire des petits enfans , sans épée à son côté , comme il a coûtume de marcher par la ville , portant néanmoins dans sa main celle du Roi son pere , qu'il lui donne à tenir quand il veut s'asseoir. A peu de tems delà , ceux qui n'étoient pas venus avec le Roi , se présentèrent dans l'Assemblée , comme un certain *Muhammed Aga* , Tartare , duquel j'ai d'éjà parlé , pour l'avoir vû autrefois à Cazuin , que le Roi fit placer à sa droite , assez près de la muraille ; & l'Ambassadeur des Indes , qui vint le dernier , & qui prit sa place , vis-à-vis de Sa Majesté ; néanmoins un peu sur le même côté où le Tartare étoit assis. Les Gentilshommes de l'Ambassadeur d'Espagne étoient de l'autre côté de bout , le chapeau à la main ; & auprès d'eux , les gens de l'Indien , & du
Mosco-

Moscovite, avec quelqu'autres, qui n'étoient point de leur suite.

Tous étant ainsi placez, les jeunes enfans de la cahuë, qui sont tous beaux, & que les maîtres tiennent dans leurs maisons, pour presenter à boire aux hôtes, les servir, leur faire passer le tems à danser, & à d'autres divertissemens; & enfin pour les attirer, par leurs dissolutions, à venir souvent les visiter, pour le gain qu'ils en retirent, habillez en filles, commencèrent à danser au milieu des hommes & des femmes, au son de leur *Daira*, & de leur *Ciaharpara*, & à faire des sauts périlleux, avec plusieurs autres postures fort extraordinaires, & diverses danses à la Persane, à la Tartare, à l'Indienne, & ne cessèrent point, tandis que le Roi fut présent. Pendant ce tems-là, on prépara le souper au Roi, étendant une petite nape devant lui, & devant les Ambassadeurs, où le Roi prit son repas, qui fut fort court, & selon son ordinaire, de peu de viandes. Mais les Ambassadeurs, soit qu'ils n'eussent pas appetit, ou plutôt qu'ils ne trouvassent point de goût à cette sorte de mets, burent plusieurs fois, non pas du brevage de la cahuë, que le Roi leur fit presenter, & à nous, par ses enfans, dans des vases d'or. Le Roi bût, avec les Ambassadeurs, à la santé de leurs Maîtres; & après le souper, ils se lavèrent les mains dans un bassin d'or, & s'essuièrent à leur serviette, ou mouchoir, qu'ils avoient à leur ceinture, suivant leur coûtume, puis ils se levèrent, & aians repris leurs épées, ils se retirèrent. On les mena par toutes les galeries & cham-

bres de la caluë, qui étoient ornées & éclairées de la manière que je vous ai déjà dit : delà ils vinrent jusques devant la porte de la caiserie vers le *Meidan*, d'où coule un ruisseau, qui se décharge dans un réservoir, & qui se communique de-là, tout autour du *Meidan*. Nous nous y arrêtâmes quelques-tems, pour considérer la beauté du lieu, qui étoit orné de plusieurs lampes, dont la lueur donnant sur ce canal, sembloit suivre les mouvemens, & le cours de son eau. De-là nous entrâmes, par la porte de la caiserie, que nous parcourûmes entièrement, avant que d'arriver à la zecca, qui est au milieu, où nous entrâmes pour y voir les flambeaux allumés, & les fourneaux, avec les ouvriers, qui y font la monnoie, où nous en vîmes de grands monceaux d'or & d'argent de tous côtez. Etans sortis de ce lieu, nous descendîmes plusbas, dans le Carvanserai de Gilhac, & étans arrivez à la porte de la caiserie, nous rentrâmes dedans; au retour, nous passâmes enfin par l'hôtel de Lala Beig. Dans ces alées, & ces venuës, le Roi s'arrêta par divers lieux à discourir & à boire; premièrement dans la boutique de Mek Beig, chef des Trébizins, qui étoit la plus riche & la première qu'on rencontre sur la main droite; puis dans celle de notre Venitien Alexandre Scudendoli, qui passoit pour la seconde, pleine de tableaux, de miroirs, & de semblables curiositez de notre país. Le Roi lui fit de grandes caresses, l'embrassant, avec des paroles fort obligeantes, & fit voir à l'Ambassadeur des Indes ces tableaux, qui n'é-

toient

toient presque tous que des portraits des Princes, qu'on a pour un écu la pièce dans la Place Navone de Rome, & qui se vendent ici le moins dix zequins, encor croit-on en avoir bon marché, & le suplia de prendre tout ce qu'il lui plairoit, & qui feroit à son gré, lui promettant de satisfaire au marchand; mais l'Indien, avec son humeur dédaigneuse & méprisante, ne voulut rien accepter de ce que le Roi lui offroit. Sa Majesté s'arrêta encor dans celle de Chogia Nazar, habitant de Ciolfia, & en quelqu'autres, dont je ne sai pas le nom des marchands, dans l'une desquelles il trouva un grand flacon, ou une bouteille de verre, remplie d'un vin excellent, qu'il trouva à son goût, qu'il prit, & porta lui-même entre ses mains, ce que le marchand tint à grande faveur. Vous avez déjà sù que toutes les boutiques étoient pleines de vin, de confitures, de fruits, de glace, & d'autres délicatesses de bouche, pour boire, & pour manger, avec une quantité de vases d'or & d'argent, de cristal, de porcelaine fine; & d'autres matières précieuses, les plus rares qu'un chacun pût rencontrer. Le Roi cependant ne faisoit que parler, rire & railler avec les Ambassadeurs; & principalement avec ceux d'Espagne & des Indes, à qui il fit toujours plus de faveurs qu'aux autres. Vous n'ignorez pas quelle est l'humeur acorte, mais bizarre de ce Prince. L'Ambassadeur d'Espagne, personnage grave & sérieux, embrassoit Sa Majesté avec de grands respects, & l'apelloit Baba; c'est-à-dire, son Pere, & lui faisoit d'autres ca-

364 VOYAGES DE
resses, avec toute la gravité & bienfaisance possible. Au contraire, l'Ambassadeur des Indes, qui, suivant l'humeur de ceux de sa nation, étoit un rieur & un facécieux, traitoit plus familièrement avec le Roi; tantôt lui donnant de grands coups sur le dos, qui sans doute pouvoient lui faire mal, pour être gros & gras, & vêtu d'une simple toile blanche, à la mode du païs, & tantôt s'apuiant sur ses épaules, comme s'il eût voulu lui parler en secret, lui prenoit l'oreille, & lui serroit rudement, & quelquefois, il l'apelloit en riant, vieux cornart, bien que lui-même eût déjà le poil blanc. En un mot, il lui faisoit plusieurs autres caresses; qui extérieurement étoient des témoignages d'une grande familiarité; mais qui en effet étoient des marques de son peu de respect, & des actions de bouffon, le faisant peut-être exprès, pour lui rendre le réciproque de son humeur altiére, & du mépris que Sa Majesté fait de toutes choses. Les Moscovites, nation barbare & pesante, vinrent par derrière, le heurter si rudement, avec des extravagances, dont nul ne peut être capable qu'eux, qu'étant forts & robustes, & d'une taille de géant, au regard du Roi, qui est petit, ils le faisoient bondir par l'air, comme un balon. L'Ambassadeur des Turcs, qui étoit fort peu considéré, pour n'être pas d'une humeur agréable, étoit seul au milieu de la foule, qui le pressoit, avec quelque sorte de mépris. Comme on sortoit de la Zecca, autrement de la Monnoie, au sujet de quelque extravagance que firent les Moscovites, les courtisans,

Familiarité peu respectueuse, des Ambassadeurs, avec le Roi.

tisans, qui se persuadoient, aussi bien que le Roi, ne s'en étoit point aperçu, le pouffèrent si rudement, que tous ses gens ensemble eurent bien de la peine à le tenir, & empêcher qu'il ne fût jetté par terre. Son turban lui tomba de la tête; ce qui fit rire tous les assistans, & qui donna sujet aux Turcs de se facher & murmurer, sans dire mot, d'une action si peu séante, si contraire à leur naturel, & à la gravité sérieuse de leur nation. Moi-même, innocemment & par hazard, me sentant extrêmement pressé par ceux qui me pouffoient, je fus contraint de lui mettre mon pié sur son dos, pour me soutenir, de peur de tomber, qui est peut-être un présage de quelque heureux succès, ou à tout le moins une marque de la bonne volonté que j'ai, & que je conserve inviolablement pour cette racaille de gens. Aïans enfin traversé & parcouru, dans ces divertissemens, tous les appartemens de l'hôtel de Lala Beig, nous en sortîmes, & retournâmes à la porte de la caiserie, vers le Meidan, sans passer par les autres galeries, où il n'y avoit que des boutiques de chauffetiers, de marchands de soie, & de droguistes, qui n'avoient rien qui méritât d'être vû, bien qu'elles fussent pleines de lampes, & assez bien garnies. Nous nous mîmes au large, hors de la porte de la caiserie, où nous nous arrêtâmes près du réservoir, & nous mîmes à la table, que le Roi y avoit fait dresser exprès, dans un lieu élevé de deux degrez, & de figure ronde, sans qu'il voulût néanmoins s'y asseoir, allant de-ça & de-là, & faisant mille tours, comme un homme

fort affairé. C'est son ordinaire; desorte qu'à le voir, qui ne l'eût point connu, l'eût pris pour un Intendant de maison. L'Ambassadeur d'Espagne, se sentant fatigué & endormi; car il étoit fort tard, prit congé de Sa Majesté, & se retira, avec ses gens, & ses Peres Augustins. Notre Pere Jean, Carme-Déchaussé, en fit autant, avec son compagnon, & moi avec eux, pour n'être pas obligé de demeurer à table, avec des personnes d'un assez mauvais entretien. Les autres y passèrent presque toute la nuit à boire, où le Roi, un peu après notre départ, les laissa en bonne disposition, sans se faire voir en public davantage, & s'en alla dormir, sans dire mot à personne.

Le lendemain, qui fut le jeudi vingtième jour de Juin, sur le soir, assez tard, que le soleil ne donnoit plus sur le *Meidan*; le Roi fit venir derechef ces soixante mille Mousquetaires dans la grande place, qu'ils ocupoient entièrement; quoiqu'il n'y eût point d'autres personnes qu'eux, & les rangea tous, comme en bataille, par escadrons, avec leurs étendarts, & leurs instrumens de musique, dont ils jouèrent, & dansèrent à leur son, huit ou dix, pour le moins, de chaque compagnie, jusques bien avant dans la nuit. Le Roi y vint à cheval, après le jour couché, acompagné de peu de monde, comme de ce *Muhammed Aga* Tartare, & de quelques-uns de ses courtisans, les plus familiers, & de cette troupe de courtisanes, dont j'ai parlé ci-devant, toutes à cheval, & le visage découvert. Nous passâmes durant quelque-tems par la place, avec le Roi, au milieu

lieu de ses Mousquetaires, comme il faisoit la revûe de leurs compagnies; & quand nous vîmes le jour couché, nous prîmes le devant, & gagnâmes la porte du Palais, où l'on atendit le Roi avec des flambeaux, jusqu'à plus d'une heure de nuit. Il étoit occupé à voir combattre des beliers, qu'on nourrit exprès, qui est un de ses plus grands divertissemens; mais, selon mon jugement, ce n'est pas un spectacle digne de la présence & de la vûe d'un Roi. Le combat de ces moutons aiant fini, avec les cris & les aplaudissemens, dont les spectateurs les animoient, tandis qu'ils étoient aux prises les uns aux autres, le Roi se retira dans son Palais, & congédia cette Infanterie, les dispensant ci-après de toutes ces corvées. Les lampes, & les flambeaux n'étoient pas néanmoins encor éteints; parce qu'on atendoit les Ambassadeurs, avec leurs hôtes, qui devoient venir voir cette nombreuse armée, rangée en bataille dans le *Meidan*, pour la deuxième fois, avec le combat des moutons; mais qui n'y vinrent point, sur ce que le Roi, qui vouloit leur donner cet autre divertissement, aiant fait savoir à celui des Indes de s'y trouver. Cét Indien, par le mépris ordinaire qu'il faisoit des actions du Roi, lui manda pour réponse, qu'il n'y assisteroit point, qu'il lui suffisoit d'en avoir eu déjà la vûe une fois, que ces pauvres gens ne lui seroient pas beaucoup obligez d'avoir enduré tant d'incommoditez à son occasion, & que puisque Sa Majesté ne lui avoit pas voulu permettre de les gratifier des ses libéralitez, à tout le moins il les renvoïât dans leurs mai-

Combat
des be-
liers

fons, pour vâquer à leurs affaires, sans leur faire perdre le tems, au préjudice de leur famille. Qu'il avoit pareillement assez considéré ces lumières, sans qu'il fût nécessaire que ces pauvres marchands fissent d'autres dépenses inutiles, à sa considération, & que leurs boutiques demeurassent plus long-tems occupées, au détriment de leurs affaires; partant qu'il défit tout cét appareil, & qu'il donnât ci-après le repos libre à ses sujets. Le Roi, sur ces remontrances, n'invita point les autres Ambassadeurs; mais congédia ces nouveaux soldats, bien qu'il n'agrât pas le mépris que l'Indien faisoit de Sa Majesté. Le jour suivant, il fit ôter toutes les lampes, & renverser tout ce grand appareil. J'avouë néanmoins que la vûe de ce soir-là fut la plus belle chose que mes yeux eussent jamais considéré; voir une si grande place, toute occupée d'une si grande multitude de gens d'armes rangez en bataille; regarder dans un même-tems, & d'un coup d'œil, dans une seule place, soixante milles hommes d'Infanterie, tous Mousquetaires, tous en bel ordre, tous vêtus lestement, & parez de diverses couleurs, entendre de tous côtez le bruit extraordinaire des tambours, des flutes, des fifres, & timpans de cuivre, le froissement des étendars, agitez par le mouvement de l'air, & les voix confuses des danseurs; n'étoit-ce pas un spectacle digne de la vûe d'un Prince, & particulièrement sur un si beau théâtre, comme est cette grande place, avec ces ouvrages pratiquez tout autour, dans un ordre & une proportion admirable, & au milieu d'une si grande di-

verfi-

verfité d'ornemens d'arbres, de balcons & de galeries, dont il est entouré? En un mot le spectacle de ce soir-là ne fut pas moins divertissant, que celui du matin de leur entrée, quand ils parurent, serrez en files, ocupans trois lieues de chemin. Nonobstant cela, l'Ambassadeur des Indes négligea de le voir, témoignant qu'il avoit les yeux satisfaits, & remplis de la grandeur de son Roi. Sur-tout il donna souvent à entendre, qu'il ne faisoit pas grand cas de ces soixante milles Mousquetaires, sachant bien que ce n'étoient pas des soldats; mais des artisans de la ville, ou des païsans de la campagne. Le Roi, au contraire, voulant faire paroître la grandeur de ses forces, lui fit voir ce nombre prodigieux d'hommes armez, entre lesquels il n'y avoit pas un seul soldat de son armée, pour lui montrer que son païs & son pouvoir étoient tels, qu'encor bien qu'il reçût quelque disgrâce du Turc, ou de quelqu'autre Prince, & même que son armée fût mise entièrement en déroute pour un besoin; la seule ville d'Hispanhan, avec les villages voisins, étoient suffisans de lui fournir dans un moment soixante milles hommes, comme il en avoit eu l'expérience dans cette occasion. Mais enfin, parce que l'Indien

Les Indiens méprisent les Perses.

faisoit incessamment paroître le peu d'estime qu'il faisoit des choses du Roi, & de celles de son Etat; le Roi, en échange, en se raillant, ne laissoit pas de le piquer dans toutes les occasions. Et quoique les caresses, qu'ils se faisoient l'un à l'autre, fussent grandes en aparence, néanmoins ils n'avoient aucune bonne volonté l'un pour l'autre.

Je ne fai si je ne vous ai point écrit une autrefois, que tous les mécredis, la ruë de Ciaharbag, avec les jardins d'alentour, est reservée aux Dames, qui viennent s'y divertir, & prendre la collation avec liberté, toutes les avenues étans gardées, de crainte que les hommes n'y entrent, tandis qu'elles y sont. Suivant cette coûtume, le mécredi vingt-fixième de Juin, les Dames du Roi furent en magnificence se divertir dans cette ruë, y convièrent celles de la ville, & particulièrement les nobles, qui y devoient passer toute la nuit suivante, à la faveur des flambeaux & des chandelles, outre la lumière de la lune & des étoiles. Deforte qu'il y eut un grand concours, & Madame Maani y assista avec les autres. Mais parce que leur entretien n'est pas fort agréable, comme j'ai déjà dit, la plûpart de nos Dames n'y voulurent pas passer la nuit; & entr'autres Maani, qui voïant qu'il étoit déjà tard, & que nôtre maison étoit fort éloignée, s'arrêta dans un village proche de Ciaharbag, d'où elle fut conduite par la mere & la femme d'un certain *Murza eusseïn* Vizir, ou Vice-Roi de la Province de Gilhan, ses bonnes amies, & Dames de ce village, dans leur logis, pour y prendre son repos.

Le vendredi cinquième de Juillet, on célébra une certaine fête entre les Perles, que je n'avois point encor vûë, peut être parce que les solemnitez n'y furent pas observées pour l'absence du Roi, qu'ils nomment en leur Langue *Ab Pascian*, & plus élégamment dans leurs Livres, *Abrixan*; c'est-à-dire, l'aspersion de l'eau. Le jour de
cette

cette fête tous les Perses; les plus grands, & le Roi même, vivans sans souci, s'habillent en habit court, à la mode des *Mazanderans*, avec certains chétifs petits bonnets fort justes en tête, pour conserver leurs turbans, qui pourroient se gâter, & dont ils ont un grand soin, les manches de leurs robes retroussées, & les bras nus, viennent sur le bord d'une rivière, ou de quelqu'autre lieu plus agréable, où il y a quantité d'eau; & là, avec certains vaisseaux qu'ils portent avec eux, au premier signe que le Roi donne, ils commencent à se jeter de l'eau l'un à l'autre, en folâtrant, dansant, raillant, & faisant mille autres galanteries, qui sont assez agréables dans cét exercice. Ils s'échauffent d'une telle manière, que venans jusques dans l'excès, soit par colère, ou autrement, qu'ayant quité leurs vaisseaux, & ne se servans plus des mains pour se jeter de l'eau, ils commencent à se presser l'un l'autre & à se pousser dans cette rivière, ou dans ce réservoir, avec tant de violence, que la fête ne se passe point, qu'il n'y en ait quelqu'un de noyé, comme il y en a eu cinq cetté année en divers lieux qui se sont noiez dans cét exercice. A *Hispahan* l'on solemnise cette fête sur la rivière, à l'endroit où elle traverse la belle ruë de *Ciaharbag*, passant sous ce superbe pont, que je vous ai décrit dans une autre de mes lettres. Je n'ai pu encor aprendre d'où cette fête tiroit son origine, ni pour quel sujet elle avoit été instituée, & peut-être qu'ils ne le savent pas eux-mêmes. Quelques-uns estiment qu'elle prend son origine des

Fête
particulière des
Perses,
nommée
l'arrolement.

Chrétiens, en mémoire du Bâtême de saint Jean; & ils le prouvent par deux raisons. La première est, que les Chrétiens d'Arménie, & presque tous ceux de l'Asie, font la même chose, quoique ce ne soit pas le même jour. D'autres veulent dire, que c'est à l'honneur du jour de l'Epiphanie, quand *Jesus-Christ* fut bûtifé par S. Jean, sur le rivage du Jourdain, & que les Arméniens, pour cette considération, nomment *Cacciuciran*, mettans une croix dans la rivière, d'où cette fête a pris son nom, *Cacci*, signifiant une croix, & *Ciure*, de l'eau, en langue Arménienne. L'autre raison, qui semble plus claire & plus pressante, pour prouver que cette solemnité a été plutôt instituée en mémoire du Bâtême de S. Jean, que de celui de *Jesus-Christ*, est qu'on la célèbre la veille, ou le jour de sa naissance, quoique cette année les Perses l'ont faite le cinquième jour de Juillet. Mais ceux qui sont les plus intelligens parmi eux, confessent qu'elle a été diférée, parce que le Roi l'a voulu & ordonné de la sorte. Le vrai & propre tems de la solemniser, aiant dû être douze jours auparavant, ce qui seroit arrivé à la veille de sa Nativité, & au jour du solstice. Il y a quelques autres Chrétiens, qui ont cette opinion, que c'est en mémoire du jour de la Pentecôte. Aussi la font-ils ce même jour, comme si cette asperision d'eau nous representoit la grace, qui fut communiquée aux Apôtres, par la venue du Saint Esprit. Néanmoins je ne puis vous assurer au vrai, si c'est ceci ou cela. Je croirois que c'est un reste des fêtes de ces anciens Idolâtres, que les Chrétiens ont appli-
qué

Son ori-
gine.

qué à un meilleur usage, & qu'ils ont conservé, pour honorer la mémoire de quelque Saint, comme nous en avons d'autres exemples. Nous-mêmes avons à Rome les fêtes de Flora, que nous nommons le Mai, & les Allemands la Garde. Le menu peuple va ce jour là planter un arbre dans la Place du Capitole. Je fais le même jugement du Carnaval, qui est une espèce de ces anciennes bachanales, & de quelques autres semblables. Quoiqu'il en soit, vous pourrez savoir ci-après en quoi consiste l'*Ab-Pascian* de la Perse. Le Roi donc alla ce jour-là de grand matin à la rivière, & passa le jour entier sur le pont, sous ces belles galeries, qui le couvrent des deux côtez, pendant qu'un grand nombre de peuple s'amusoit à folâtrer. Un peu avant l'heure des complies, il invita les Ambassadeurs pour se trouver à la fête, & fut quelque-tems assis avec eux, bûvans ensemble; mais parce qu'il étoit déjà tard, quand ils arrivèrent, il congédia bien-tôt après le peuple qui étoit las de se moüiller, & passa le reste du tems à discourir & à boire seul avec ses hôtes. J'y fus avec les autres; mais parce qu'on ne peut inviter tant de monde si promptement, & en si peu de tems, comme je fus averti fort tard; j'y arrivai aussi bien tard, où aiant pris des portiers, que l'Assemblée étoit sur le point de se retirer, & que le Roi s'étoit déjà levé de son siège, je ne voulus pas y entrer, ni me faire voir pour si peu de tems. Et craignant que le Roi ne me rencontrât dans son chemin, je me détournai de la grande rue, pour aller voir la ville des Trébizins,

que

que je n'avois point encor vûë, nommée Abbas-Abad, du nom du Roi, qui est une des quatre, qui composent la grande Tétrapoli d'Hispan, sur la rivière de Zenderud, couverte d'un beau pont.

Descrip-
tion de
la ville
d'Hispa-
han.

Au reste, la grande ville d'Hispan, outre ce qu'elle ocupe en largeur, contient une ruë en long, qui d'un plein pié va se jeter dans le chemin de Ciaharbag, & qui s'étend ensuite, avec ses jardins, jusqu'à Abbas-Abad, & vient enfin se joindre à son pont; & de ce pont, venant à se joindre pareillement avec les villes de Ciolfa & de Gaur-abad, toutes quatre ne font qu'une ville, sous le nom général d'*Hispan*, où pour le regard des mesures, vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que le chemin de Ciaharbag contient environ une lieuë; que le pont, qui est au milieu, est comme une carrière de cheval, & peut-être comme deux, & que le chemin aboutit à ce grand chemin, qui est proprement le lieu qu'on nomme Ciaharbag; c'est-à-dire, quatre chemins, ou carrefour. J'allai donc voir la ville de Tébriz-abad, qui me sembla assez belle, & plus grande que celle de Ciolfa, qui a deux lieuës de circuit, & qui est plus peuplée en nombre de maisons & d'habitans, & les ruës plus longues & plus droites; mais, au reste, qui n'a rien de remarquable, dont les logis, comme ailleurs, n'ont qu'un seul étage à plate terre, sans degrez & sans montée, avec un jardin au milieu. Cependant, comme j'étois en chemin, le Roi congédia les Ambassadeurs, & ne retint que les Anglois auprès de sa personne; parce qu'ils étoient

étoient venus long-tems après, & qu'ils n'avoient pas collationné avec les autres. Le Roi leur fit apporter à manger. Il traita familièrement avec eux, prométant, comme je me suis laissé dire, de leur donner un Port dans ses Etats, en tel lieu qu'ils voudroient; & pour mieux dire, dans la forteresse de Bender, qu'il avoit ôtée aux Portugais, voisine & vis-à-vis d'Ormuz, qui étoit le seul article dont ils n'étoient point d'accord; ou bien, s'ils l'aimoient mieux, dans l'île de Késem, qui est la plus proche, & où l'on puise l'eau qui se boit dans Ormuz, où toutes les eaux sont salées. On ajoute, que le Roi leur répéta plusieurs fois, qu'ils eussent parlé plutôt du commerce, & du trafic de la soie, dont il étoit en traité avec les Espagnols, & s'ils eussent voulu y entendre, sans se moquer, ils n'en eussent pas laissé transporter une balle en Turquie. Je ne sais pas quel en sera le succès; parce que les Anglois, qui sont venus depuis, & qui sont encor en ce pays n'ont point d'argent, & sont endettés. Cela me fait croire, ou que leurs dépenses qu'ils ne mettent point en compte, sont excessives, ou que la compagnie d'Angleterre n'est pas si riche qu'on la fait; ou bien que si elle est riche, c'est en meubles & en marchandises, qui ne leur servent de rien, & non pas en deniers comptans, sans quoi on ne fait point d'affaires. Et c'est ce qui me semble le plus probable; parce que tout le monde est d'accord qu'il y a fort peu d'argent en Angleterre, & que le Roi ne permet pas volontiers, que le peu qui y est sorte de son Royaume. Où
si cet-

si cette compagnie est si riche & si pécunieuse qu'on l'estime, ils ne doivent point prolonger une affaire de cette conséquence, qui se doit conclure dans un moment. C'est pour cette raison que les marchands, qui sont ici pour leur commerce, en sont fort incommodés; & s'ils continuent, ils ne feront jamais rien; parce que Sa Majesté leur a déclaré nettement, qu'elle ne vouloit rien leur donner à crédit. On dit même qu'il a souvent menacé son Trésorier *Lala Beig*, comme un homme sans jugement, qui traite & négocie avec eux, de ce qu'il leur avoit prêté de l'argent de ses coffres à intérêt, & sur gages; parce que s'ils venoient à perdre quelque chose par sa faute, ou autrement, Sa Majesté seroit obligée de leur en tenir compte. En un mot, ce traité est une affaire en l'air, & principalement, si le bruit qui court est véritable, que les Portugais des Indes équiperont une puissante armée navale pour venir les attaquer. Néanmoins le Roi les maintient & protège jusqu'à présent, & leur témoigne beaucoup d'affection, quoique ce soit plutôt pour contrecarrer les Portugais, ou pour quelque mauvais dessein qu'il a formé contre ceux-ci, & contre la Citadelle d'Ormus, laquelle sans doute est déjà comme bloquée, à la faveur des Ports, qui ont été acordez aux Anglois; & l'on ne sauroit nier, que les affaires des Portugais n'aillent fort mal en divers endroits de l'Inde Orientale, s'ils n'y remédient promptement. Outre ces particularitez, qui concernent les affaires de l'Angleterre, j'ai appris deux autres choses, qui se passeront dans

dans cette autre conférence, quoique je n'y fusse pas présent, mais que je fai de bonne part, & qui sont très-véritables. L'une est, que le Roi discourant avec l'Ambassadeur d'Espagne, sur un sujet qui vint à propos, & lui montrant l'Ambassadeur des Indes, il usa de ces propres termes: *Voiez-vous l'Ambassadeur des Indes; si son maître, le Roi Schiali Selim, ne me rend Candahar, il verra ce que je lui ferai.* La ville & la Province de Candahar étoit autrefois de la Couronne de Perse; elle fut depuis réduite, je ne sai par quel moïen, sous l'obéissance du grand Mogol, qui la possède à présent. Ce qui obligea le Roi de parler de la sorte, fut ce qu'il ajoûta, qu'avec l'aide de Dieu, qui l'avoit toujours protégé, fortifié son bras, & son épée, il n'étoit pas homme pour donner ou abandonner son bien à quelque Prince du monde que ce fût, non pas même un poil de sa tête, & beaucoup moins une ville, ou une terre de ses Provinces. Comme s'il eût voulu dire à l'Ambassadeur d'Espagne, & à celui des Turcs, qui prétoient l'oreille à son discours, qu'ils ne devoient point prétendre qu'il leur restituât jamais aucune place, n'étant pas homme à cela. L'autre chose bien particulière fut, que dans cet entretien qu'il eut avec le même Ambassadeur d'Espagne, l'apellant son Pere, suivant sa coutume, l'Ambassadeur le remercia de l'honneur & des faveurs qu'il lui faisoit, & lui dit, qu'il les estimoit d'autant plus, qu'elles étoient faites au Roi d'Espagne son maître. Alors Sa Majesté se tournant vers le Pere Vicair des Carmes - Dechauf-

Les affaires des Portugais vont mal aux Indes.

chauffez, & non pas vers le truchement ou l'interprete de l'Ambassadeur, quoiqu'il fût present, soit qu'il estimât que ce Pere en feroit le raport plus fidèlement, ou bien qu'il voulût que ce bon personnage fût l'interprete, & ensemble le témoin d'une parole si remarquable, lui dit fort sérieusement: *Mon Pere, de grace, ou pour user des termes, qui sont communs & ordinaires aux Orientaux, Allahi Senerfiz, si vous aimez Dieu, faites entendre à l'Ambassadeur, que les caresses que je lui fais, je ne les fais pas à son Roi, comme il dit, mais à sa propre personne, parce qu'il est mon hôte, voulant lui faire connoître par là en quelle estime il tenoit ses hôtes, & qu'il confideroit davantage la personne de Dom Garcia en cette qualité, que comme l'Ambassadeur d'un si grand Prince.*

* Presens
d'un
Chan au
Roi de
Perle.

Le soir du Dimanche, septième jour de Juillet, le Roi reçût dans la place publique un beau present d'Imam-culi, Chan ou Prince de Sciraz, en la presence des Ambassadeurs des Indes & du Turc; les autres trois Chrétiens n'y aiant point assisté; je ne sai pas pourquoi. Ce present consistoit en quarante chevaux, tous couverts de draps de soie, & de toiles d'or, avec six ou sept chameaux, chargez de plusieurs petites caisses, qui étoient pleines de certaines pierres; je ne sai si ce n'étoient point des pierres de Bezoïar; parce qu'on en trouve les meilleures du monde sur les terres de ce Prince, ou quelqu'autres medicinales qui sont fort prisées, ou bien plutôt des pierres précieuses assez basses. Il y avoit aussi je ne sai combien de chariots, tous char-

chargez d'une grande quantité de turbans, & tirez chacun par un seul cheval, comme ses charettes, qu'on mène par la ville de Rome, qui sont en usage depuis peu dans la Perse, & qui leur ont été montrés par les Géorgiens. Un chariot ne portoit que deux pains de sucre, tant ils étoient grands, ornés sur la pointe de banderoles, & d'autres galanteries: & pour ce qui est de la grandeur de ces pains, je croi facilement que ce fut par l'ordre du Roi, pour montrer à l'Ambassadeur des Indes, qui vantoit tant le sucre de son pays, que la Perse en produisoit en abondance. Il y avoit pareillement mille autres bagatelles semblables; & le meilleur du présent, étoit une rangée d'hommes de la longueur du *Meidan*, qui portoit tous dans leur main une bourse d'argent cachetée, en chacune desquelles il y avoit douze tomans; c'est-à-dire, six vingt sequins. Pour conclusion, le présent, sans compter les deniers & les hardes, étoit estimé vingt mille tomans, qui font deux cens milles sequins, présent honnête, & véritablement digne de la libéralité d'un galant homme. Comme l'Ambassadeur passoit une fois à l'écart, avec ses enfans, le Roi fit voir à celui des Indes quelques pièces de l'artillerie, qui étoient dans la place de celles qu'il avoit gagnées sur les Turcs dans les dernières guerres, & lui raconta comment elles avoient été enlevées. Mais quand le Turc retourna vers Sa Majesté, elle changea de discours, descendit de cheval, & s'assit avec eux à plate terre, sans tapis, ou oreiller, pour voir passer cette longue suite de présens; toute la
Cour

Cour se tenant cependant à cheval autour de la place.

La nuit d'après le vendredi vingt-fixième de Juillet, le Roi fit presenter le même spectacle de lumières & de flambeaux dans la ville de *Trebizins Abbas-abad*, non dans les ruës, ni avec le même apareil, que celui des boutiques d'Hispanhan; mais sur le devant de toutes les maisons, dont l'entrée est découverte & sans toit, comme en celles de Naples, aiant fait alumer sur les murailles un grand nombre de flambeaux & de chandelles, sans aucun ornement; mais qui, pour leur quantité presque incroyable, donnoient un agréable divertissement à la vûe de ceux qui d'un lieu éminent considéroient une ville entière, toute en feu & en lumière. *Imam-culi Chan* a dans cette ville une maison, qui est sans doute la plus grande & la plus belle de toutes, où le Roi alla, avec ses Ambassadeurs & ses hôtes, qu'il avoit fait inviter exprès, pour y voir & considérer les flambeaux qui étoient à l'entrée & sur le frontispice du logis. Je n'y fus point; mais je ne laissai pas d'apprendre, de la bouche de ceux qui étoient presens, que le Roi avoit parlé d'une certaine nouvelle, qui couroit depuis quelques jours par cette ville, mais qui n'étoit pas encor bien approuvée, que l'*Emir de Saida Menogoli*, ou l'*Emir Taché Eddin*, que vous aurez connu peut-être à Rome, assisté des Chrétiens de l'Europe, qui passent tous sous le nom de François, avoit pris l'île de Cypre. Il demanda à nos gens, s'ils savoient que la chose fût véritable, dont nul ne pût lui don-

ner

ner nouvelle certaine, parce qu'on n'avoit pas reçu de lettres d'Alep depuis peu. Le Roi demeura fort peu de tems assis avec ses hôtes dans cette ville; & se levant aussitôt sans dire mot à personne, & sans turban en tête, à son ordinaire, sortit dehors, comme s'il eût été pressé de quelque nécessité; & puis se souvenant qu'il avoit oublié son turban dans le lieu où il étoit assis, retourna sur ses pas; mais aiant rencontré *Imam-culi Chan*, il lui ôta le sien de dessus la tête, & s'en alla dormir, laissant là ses serviteurs & ses hôtes. Il avoit commandé auparavant à *Effendiar Beig* de donner à *Imam-culi* son turban qu'il avoit oublié, pour le sien qu'il avoit sur la tête. Ses hôtes l'attendirent long-tems, & bien avant dans la nuit; mais aiant appris qu'il n'étoit pas pour retourner, ils se retirèrent tous, les uns après les autres.

Le samedi vingt-septième du même mois au matin, on representa dans Hispahan un autre spectacle, éfroiable & cruel, quoique juste, de trois femmes qui furent précipitées; sinon, comme on disoit, pour donner la terreur, au moins étranglées, du haut de la grande tour, ou clocher de la Mosquée, qu'on nomme *Haron Vilaier*, & puis brûlées; dont deux, l'une bourgeoise, & l'autre esclave, endurèrent ce supplice, pour avoir empoisonné le mari de la bourgeoise; & la troisième, pour des vols énormes qu'elle avoit commis. Ce supplice, de précipiter les criminels du haut de cette tour, est assez commun & ordinaire à *Hispahan*, pour les femmes acufées & convaincues de crimes énormes & capitaux,

Suplice
rigou-
reux,
pour les
femmes
crimi-
nelles.

com-

comme c'est une chose extraordinaire, & un genre de peine inconnuë parmi nous, je voulus m'y trouver. Puis sur le soir du même jour, le Roi fit alumer les mêmes lumières, sur les entrées & sur murailles des maisons, & généralement par toute la ville, comme en celle d'*Abbasabad*, où il fit venir ses hôtes, qu'il avoit dans son Palais, & les retint avec lui dans un petit logement, qui est sur la porte du Roi dans le *Meidan*, fort élevé, duquel on peut découvrir facilement toute la ville. Les Ambassadeurs Chrétiens & Infidèles s'y trouvèrent; mais le Roi ne parut point; parce qu'il dormoit, & étoit pris de vin, comme on nous dit; ce qui n'est pas une chose honteuse en ce pais-ci. La vüe étoit libre sur tout le *Meidan*. On voïoit à découvert ses galeries & ses balcons, également proportionnez, & éclairéz tout à l'entour. Auprès du *Meidan*, la maison d'*Imam-culi*, étant la plus proche, & à l'opposite, paroïsoit sur toutes les autres, toute en feu, depuis le bas, jusqu'au haut de ses murailles, pour le grand nombre de ses flambeaux. Quelque peu de tems après, ceux qui avoient eu le divertissement de ce spectacle, aiant sù que le Roi n'y viendroit point, se retirèrent dans leurs maisons, pour vâquer à leurs affaires.

Le vendredi deuxième d'Août, le Roi étant presque sur le point de partir d'*Hispahan*, pour aller passer quelques jours dans les montagnes à se divertir & voir un cours d'eau, dont on ignore la source, fit venir sur le soir fort tard dans la place, ses Ambassadeurs & seshôtes, où nous atendîmes jusqu'à plus

plus d'une heure de nuit la venuë du Roi. Je ne sai quel esprit d'impatience me posséda pour lors ; car me persuadant que le Roi ne viendroit point , & qu'il se moquoit de nous ; ou que s'il venoit, ce ne seroit que pour donner une audience de congé aux Ambassadeurs , qui étoient sur le point de leur départ ; ne sachant que faire , je ne voulus pas attendre davantage , & je me retirai dans ma maison. Le Roi , comme j'ai sù depuis des autres qui restèrent , arriva enfin fort tard , comme j'avois pensé , donna la permission aux Ambassadeurs d'Espagne , de Moscovie , & du Grand Seigneur ; & , si je ne me trompe , à celui des Indes , de se retirer ; mais non pas au Résident d'Angleterre , qui doit être continuellement à la Cour , pour les affaires de sa nation. J'ai appris , de bonne part , qu'il se passa entre Sa Majesté Persane , & l'Ambassadeur d'Espagne , ce que je vais vous dire. Premièrement le Roi tira l'Ambassadeur à l'écart , ne voulant pas que le Turc fût ce qui se passoit entr'eux , & le menant dans le *Meidan* en un lieu obscur , fort éloigné des flambeaux , & du lieu où les autres étoient à la lumière ; il descendit de cheval , & s'assit à plate terre , faisant seoir près de lui l'Ambassadeur d'Espagne. Celui-ci devoit bien s'étonner d'une si étrange posture , se souvenant des fauteuils , des lits de repos , & des autres magnificences de son pais. Il fit encor asseoir auprès de lui le Pere Vicair des Déchaussez , qui fut seul , avec deux Gentilshommes de l'Ambassadeur , qu'il avoit nommé , comme ses plus confidens , que le Roi fit aprocher , pour être

être témoins de ce qui se passeroit dans l'audience, sans vouloir que nul des autres y assistât, non pas même les Peres Augustins Portugais, qui s'y étoient presentez avec leurs hôtes. Des gens du Roi, il n'y eût, par ordre de Sa Majesté, que *Sarâ Chogia*, un des principaux Visirs, le *Husein Beig* Mehimandard; c'est-à-dire, celui qui a le soin de recevoir les étrangers & les Ambassadeurs, qui est le *Mehimandar* ordinaire, & Général du Roïaume, avec quelques autres Courtisans de ses plus familiers. Etans tous assis de la sorte; la premiere chose que fit le Roi, fut de prier le Pere Vicair de lui servir d'interpréte avec l'Ambassadeur; parce qu'il n'avoit pas toute la satisfaction qu'il eût pû desirer de son truchement, à quoi le Pere s'offrit volontiers, pour recevoir les commandemens de Sa Majesté, qu'il fit entendre à l'Ambassadeur, qu'il pouvoit demander tout ce qu'il lui plairoit. L'Ambassadeur fit réponse, qu'il ne desiroit & ne demandoit autre chose de Sa Majesté, sinon qu'il protégéât les Religieux qui étoient à Hispahan, avec la Religion, tant les Augustins Portugais, que les Peres Déchauffez, envoieez de Rome, & qu'il leur acordât une place pour y bâtir un Convent, & une Eglise au-dedans, à leur mode. Le Roi répondit que c'étoit peu de chose, & qu'il l'auroit fait volontiers, sans qu'il fût besoin que l'Ambassadeur l'en priât. Une autre chose qu'il lui demanda, fut, qu'il plût à Sa Majesté d'entretenir une parfaite correspondance avec ses voisins les Portugais d'Ormus, & de ne favoriser point, à leur préjudice, les pirates

Demandes de l'Ambassadeur d'Espagne au Roi de Perse.

tes & les brigands, tels qu'étoient les Anglois. L'Ambassadeur voulant continuer son discours; le Roi, pour n'être pas obligé de parler & de répondre pour eux, à cette parole d'Anglois, l'interrompit, & lui dit sommairement; que la mauvaise intelligence, qui étoit entre lui & les Portugais, ne procédoit que des violences dont ils usoient dans leurs Etats envers les marchands Mahométans, les faisant prisonniers & enlevant leurs esclaves, leur fermant les passages de la Perse, les contraignant de renoncer à la loi de Mahomet, pour embrasser celle des Chrétiens, & mille autres impertinences de cette nature; que les Portugais se déportassent de ces actions violentes, & qu'ils ne se mêlassent nullement des affaires de l'Angleterre. Enfin l'Ambassadeur vint à tomber sur le fait de la restitution de Bender, & de l'île de Bahrein, sur qui le Roi d'Espagne a quelques prétentions, à quoi le Roi fit réponse, que pour le regard de l'île de Bahrein, il ne l'avoit pas usurpée sur les Portugais; mais sur le Roi d'Ormus, qui étoit Mahométan comme lui, & que Mahométan, pour Mahométan, le Roi de Perse ne seroit pas plus mauvais voisin aux sujets du Roi d'Espagne, que le Roi d'Ormus. Mais il omettoit une circonstance fort remarquable, qui est, que le Roi d'Ormus étant vassal des Portugais, qui ataque l'un, offense les autres. Quant au Port de Bender, qu'il ne pouvoit pas nier qu'il n'eut été gagné sur les Portugais; il alléqua cette raison, qu'étant en terre ferme, c'étoit une dépendance de la Couronne de Perse, détachée de l'île d'Ormus, &

que s'en étant emparé, il n'estimoit pas avoir fait aucune injure aux Portugais. En un mot, il donna clairement à entendre à l'Ambassadeur, qu'il ne relâcheroit jamais rien de ses conquêtes. Ensuite il fit ses plaintes, que les Francs lui avoient souvent donné des paroles avantageuses, & en derrière s'étoient moquez de lui. Il ajouta, suivant sa pensée ordinaire, qu'il avoit découverte à quantité de personnes, qu'il avoit gagné sur les Turcs trois cens soixante-six places, autant & plus qu'il y a de jours en l'an, sans que les François eussent pû lui ôter jusqu'à présent une seule maison, une grange, ou une étable à chèvres. Qu'il falloit que ce qui s'étoit passé, demeurât là. Que si les Francs, dans la suite, continuoient leurs entreprises, il ne leur manqueroit pas de son côté. Qu'il trouveroit bien-tôt le chemin de Jérusalem; qu'il feroit ce qu'il diroit, & semblables rodomantades, avec des démarches d'un Capitan de Comédie; au lieu que dans les occasions avantageuses qu'il a dans les mains, il aquerroit beaucoup plus de gloire, par ses belles actions, que par ses vaines paroles. Enfin il congédia l'Ambassadeur, avec des civilités & des complimens extraordinaires, jusqu'à lui dire, qu'il enverroît avec lui un autre Ambassadeur au Roi d'Espagne, avec des presens, & les réponses à ses lettres, où il feroit mention de Dom Garzia, dont il avoit pris par écrit le nom & le surnom. En effet, suivant ce dessein, il fit aussi-tôt écrire ses lettres par son Secrétaire, & les consigna entre les mains de son Ambassadeur nommé, avec quel-

quelques presens, pour les porter en Espagne. Ils étoient estimez communément neuf mille tomans, qui font quatre-vingt mille zequins. Avant de partir d'Hispanhan, il donna ses ordres pour tout ce qui étoit nécessaire à son voiage, avec la permission qu'il lui avoit demandée, de pouvoir tirer de ses Provinces un grand nombre de chevaux, & de les faire passer vers Ormus.

L'Ambassadeur de Moscovie recût aussi ses dépêches avec peu de satisfaction, n'ayant pas obtenu l'argent qu'il demandoit pour son Maître, & le Roi s'étant contenté d'envoier avec lui, pour la deuxième fois, en qualité d'Ambassadeur, un certain *Pulan Beig*, chargé seulement de quelques marchandises, qui se vendent fort bien. Je ne sai pas s'il a eu ordre de prêter aux Moscovites les deniers, qui proviendront de cette vente, au moins ils n'y ont pas beaucoup d'espérance; parce que si Sa Majesté eût voulu les obliger en cela, elle n'eût point fait plus de difficulté de leur confier ses marchandises, que d'envoier son *Pulan Beig*, qu'ils prennent plutôt pour un Facteur, que pour un Ambassadeur. Aussi le Roi de Perse est le plus grand, & comme l'unique marchand de son Etat. Parce que s'il y a quelque grand gain à faire, il se le réserve pour lui seul, sans permettre que nul autre y participât; & il n'y a aucune sorte de marchandise dont il ne fasse trafic. Jusques-là, que j'ai vû vendre dans le marché d'Hispanhan des oignons du Roi par ses gens, qui lui en tenoient compte. Nonobstant toutes ces considérations, je

Le Roi
de Perse
est marchand.

croi fermement dans cette conjoncture d'affaires, qu'il n'a envoié ce *Pulan Beig*, avec ses marchandises, que pour obliger le Moscovite. Car c'est une chose indifférente aux Moscovites, qu'on ait fait conduire des marchandises en leurs païs, pourvû qu'ils en touchent les deniers; d'ailleurs c'est un avantage pour le Persan, qui en a le profit. Que s'il a mieux aimé envoier un de ses hommes, que de leur donner des marchandises, ç'a été pour faciliter les affaires en les obligeant, & n'être point en peine de compter avec eux.

Il congédia le Turc assez froidement, & lui dit, qu'il n'étoit pas dans le dessein d'écrire au Grand Seigneur, ni de lui envoier aucun present, ni chose aucune, de la valeur d'un brin de fenouil. A quoi l'on croit qu'il se porta d'autant plus volontiers, que peu de jours auparavant, un courrier étoit venu de Constantinople, en grande diligence, en moins de trente jours, de la part de son Ambassadeur *Jadigar Ali Sultan*, qui écrivoit au Roi, qu'il eût à se résoudre à faire & conclure la paix avec les Turcs, dont ils étoient en traité; parce que les Francs étoient sur le point de lui faire la guerre, & de lui courir sus, tant par mer que par terre. Dieu veuille que la chose soit véritable, comme je l'ai apris par les copies de plusieurs lettres, qui ont été apportées d'Italie & de Constantinople, & que j'ai reçues de bonne main.

Touchant les expéditions de l'Ambassade des Indes, je ne vous en puis rien dire; car la chose nous étant indifférente, je n'ai pas eu la curiosité de m'en informer de ceux qui m'en pouvoient donner des inf-

truc-

structions fort particulières. Tout ce que je fai, est que le Roi de Perse fit publier à son de trompe, qu'aucun de ses sujets n'allât aux Indes avec l'Ambassadeur. Il savoit qu'il en sollicitoit plusieurs secrettement, pour les amener avec lui, en leur faisant de grandes ofres, sur ce que son maître Sciam Selim n'a point de meilleurs soldats dans ses armées, que les Persans, dont il en a toujours un grand nombre. Les uns s'y étant retirez, pour faire leur fortune, qui reçoivent pension du Mogol; les autres s'y étant réfugiés, par la crainte des peines qu'ils ont méritées pour leurs crimes, & pour se mettre à couvert sous la protection de Selim, qui les reçoit favorablement. Outre que le Roi s'étoit assez clairement expliqué plusieurs fois, & qu'il devoit encore se déclarer ce soir là plus ouvertement, qu'il prétendoit qu'on lui restituât Candahar. Desorte que, pour conclusion, l'Ambassadeur s'est retiré mal satisfait du Roi & de la Cour. Plusieurs jugent qu'il y aura guerre entre ces Princes; & moi je puis vous dire, que cette conférence ne s'est faite que pour renvoier tous les Ambassadeurs mécontents. A l'issüe, le Roi fit donner par aumône à plusieurs pauvres, trois sequins à chacun, afin que durant le Ramadhan, qui est un jeûne solennel, qui devoit commencer à la nouvelle lune, ils jeûnassent & priassent Dieu pour lui, comme étant dans l'impuissance de jeûner, à cause de sa petite complexion, ou plutôt à cause de ses excès. Et la nuit du Dimanche, quatrième Août, il partit d'Hispanhan, & s'en alla vers les montagnes, à trois

jours de cette ville, où il demeura caché durant le mois entier du Ramadhan, de crainte de scandaliser son peuple, qui eût vû qu'il n'observoit point le jeûne. C'est pourquoy il a voulu aller seul, sans être acompagné d'aucun autre, que des Dames de son Palais; ce qui nous a été fort commode & avantageux aux Chrétiens du païs.

Le Roi de Perse fait les aumônes de l'argent des Chrétiens.

Je ne dois pas passer sous silence une chose assez curieuse & bien remarquable, qui est que tout l'argent qui est employé à faire les aumônes, & aux autres œuvres de piété, sort des cofres des Chrétiens de Ciolfâ, de qui le Roi l'emprunte, & qu'il leur rend ensuite, comme celui qu'il croit être le plus justement aquis, ne provenant que de leur trafic & de leur industrie, & qui doit, par cette raison, être le plus agréable à Dieu à qui il est offert.

Cinq jours avant son départ, il envoia au Pere Vicairé des Déchaussez un gros paquet de lettres, & d'autres papiers de la Chrétienté, pour les interpréter. Ces lettres étoient écrites il y avoit neuf ans; c'est à-dire, depuis l'année 1610. & avoient été mises entre les mains d'un certain Chogia Scefer Arménien, pour les porter au Roi de Perse. Ce Chogia n'étoit pas celui qui fut le Chef des Ciolfalins; mais un autre du même nom, parent de ceux que je connois en ce païs, qui étant allé dans l'Europe, en qualité d'Agent du Roi de Perse, & n'ayant pas osé depuis retourner à la Cour, pour des raisons qui me sont inconnues, se retira dans les Indes, où il demeura quelque-tems sur les terres des Portugais, & enfin il passa dans celles du Mogol.

Avantures d'un Agent du Roi de Perse.

Ces

Ces papiers étoient renfermez dans une laïette, qui fut trouvée après son départ, par les Portugais, qui les envoïerent à Sa Majesté 9. ans après qu'ils avoient été mis entre les mains de son Agent. L'Ambassadeur d'Espagne venoit les presenter à Sa Majesté fort à propos, quand elle manda au Pere Vicaire de venir au Palais. Je ne m'étonne plus si j'ai demeuré si long-tems sans avoir aucune correspondance, ni recevoir aucunes lettres de mon país; puisque les Rois, & les Princes, sont si mal servis de leurs propres sujets, quand il y a un si grand intervalle qui les sépare les uns d'avec les autres. L'Ambassadeur presenta donc au Roi, non - seulement les lettres qui s'adressoient à lui, mais aussi tous les papiers qui furent trouvez dans la laïette, au grand préjudice de Chogia Sefer & de ses héritiers; parce que ce sont des mémoires, & des comptes arrêtez, des deniers qu'il avoit déboursés pour le service de Sa Majesté, & qui concernent d'autres affaires, fort importantes pour le bien de sa famille, dont ils n'ont point de preuves que ces papiers, qui étans à present entre les mains du Roi, ne peuvent leur servir. Le dessein de l'Ambassadeur, quant il les presenta à Sa Majesté, étoit de nuire à Dom Robert Scherley Anglois, Ambassadeur de Perse en Espagne, qui, en cette qualité, avoit voïagé par les Roïaumes de l'Europe dans les mêmes années, & qui avoit eu quelque diférend avec ce Chogia Sefer. L'Espagnol espéroit tirer quelques instructions de ces papiers, pour faire connoître au Persan les malversations de Dom Ro-

bert, & ses intelligences secrettes avec les Princes Chrétiens. Mais il fut trompé dans ses pensées, & fit une grande injure au pauvre Chogia, sans en avoir la volonté. Le Roi voulut aussi, pour le soulagement de ce Pere, que je l'aidasse à lire & interpréter tous ces écrits, où entr'autres je vis des lettres de Sa Sainteté, du Roi d'Espagne, du Cardinal Borromée, du Doge de Venise, du grand Duc de Toscane, du Duc de Modène, du Duc de Parme, de la République de Luques, & du Général des Carmes-Déchauffez, qui s'adressoient à lui. J'en eusse retenu des copies, si j'eusse estimé que ce qu'elles contenoient eût été important à savoir, ou si j'eusse eu quelque copiste avec moi pour les transcrire, ne pouvant le faire étant seul. Je remarquai seulement, que ce n'étoient que des lettres de compliment, pour la bonne volonté que Sa Majesté témoigne aux Chrétiens, & pour l'aversion qu'il a contre les Turcs. Le Doge de Venise, outre ses respects, lui envoioit un mémoire de quelques marchandises, que les Turcs avoient pris dans une dérouté à un certain *Fati Beig*, Agent du Roi de Perse, lorsqu'il venoit de Venise, pour s'en retourner vers son Maître. Le grand Duc de Toscane, après lui avoir rendu ses civilités, lui faisoit entendre comment, à la prière de Chogia Sefer, qui se disoit sujet de Sa Majesté, il avoit fait mettre en liberté un certain nombre de Chrétiens Arméniens, & un ou deux Mahométans, qui avoient été pris sur mer par ses coureurs, ajoûtant qu'il avoit eu plus d'égard en cela aux prières d'un Minis-

Ministre de Sa Majesté Persane, qu'à toute autre considération, attendu qu'ils étoient de bonne prise. Votre seigneurie remarquera par-là, qu'on couvre à présent du manteau de la justice, & d'une guerre juste qu'on a avec les Infidèles, les brigandages qui se commettent sur mer contre les pauvres marchands, & bien souvent contre les Chrétiens. Mais comme a dit fort à propos Trajan Boccalin, dans son Recueil du Parnasse, que les Corsaires & les Pirates se couvrent si bien qu'ils voudront, le manteau de la Religion n'est point si long, que sous deux mains de Chrétiens, on ne voie toujours deux jambes de larrons.

Les
Chrétien-
tiens,
perlécu-
teurs de
ceux de
leur
créances

Oùï, je l'accorde, que les Arméniens aient été mis en liberté; mais pour cela leurs marchandises n'ont pas été renduës; parce que, disoit-il, elles ont disparu, se sont comme évanouïes entre les mains des soldats, & qu'il est bien difficile, & presque impossible de les recouvrer. O que c'est une chose fâcheuse de restituer le bien d'autrui! C'est pourquoi le grand Duc suplioit Sa Majesté Persane, de faire en sorte que ses sujets eussent toujours avec eux un sauf-conduit de sa part, à qui on pût ajoûter foi, de peur d'être maltraitez par ses gens, & pour empêcher que les Turcs ne passassent sous le nom de sujets du Roi de Perse. Comme s'il eût voulu dire, qu'il ne fussoit pas d'être Chrétien pour être en sûreté, que les pauvres Arméniens, & les autres Chrétiens, sujets du Grand Seigneur, gémissent toute leur vie sous le joug insupportable de la tyrannie des Infidèles, s'ils n'étoient encor exposez tous

les jours aux dangers de leurs biens & de leur liberté, par le défaut des mêmes Chrétiens, qui devoient les protéger & les défendre, dans les occasions, contre toutes les maximes du monde. J'écris ces choses, par un dessein prémédité, afin que les Princes Chrétiens les sachent. S'en fâche qui voudra. Je ferai très-aise qu'elles viennent aux oreilles du Pape, afin que Sa Sainteté y apporte quelques remèdes, selon son pouvoir, ou du moins qu'elle ne s'étonne plus, si en semblables occasions, elle trouve que les Chrétiens de l'Orient ont une si grande répugnance de s'adresser à l'Eglise Latine; puisque c'est un sentiment naturel de haïr une nation qui les traite si mal, & qui leur fait tous les jours tant d'injures. Je dis, ce qui est connu de tout le monde, que les galères de course conduisent dans l'Italie plus de cent esclaves, qu'ils exposent en vente, dont la plupart sont Chrétiens Grecs, ou de quelque autre nation. Et ceux qui ont vû, comme moi, les Isles de l'Archipel, les côtes de la Grèce, & des autres Provinces soumises sous la domination des Turcs, où se font presque toutes ces courses, savent qu'elles sont peuplées des Chrétiens; & que pour un soldat Chrétien qu'on y verra, il y a plus de cinquante Chrétiens naturels du païs qu'on enleve, & Dieu fait que ces pauvres Chrétiens endurent cependant de nos injustes invasions. Et je pourrois vous certifier, que les deux esclaves que j'avois dans ma maison à Naples; savoir, Madame Catherine, & son fils, étoient tous deux Chrétiens Grecs. Je leur procurai la liber-

liberté, quand j'étois à Constantinople; & jeus du déplaisir, de ce que pour mon absence & mon éloignement, je ne pûs rendre le même service à tous, ce que j'eusse fait sans doute, si j'y fusse retourné. Mais pour finir ce qui regarde ces lettres, le Cardinal Borromée acompagna la sienne de quelques presens, consistant en un étui d'argent, travaillé avec beaucoup d'artifice, & quelqu'autres instrumens curieux de Mathématique, où le Roi n'entendoit rien, & des reliques de la chasuble de saint Charles, que je ne sai pas de quel air elle fût reçüe par ce Prince infidèle. Je comprends bien qu'elle étoit l'intention de ce bon Cardinal, qui étoit, que ce grand Saint, par ses mérites & intercessions, & par la vertu de ses reliques, opérât un bon effet dans l'ame du Roi pour sa conversion; mais c'est une espérance perduë. Le Roi Abbas se fera Chrétien quand je me ferai Religieux; encor seroit-ce une chose plus facile, & qui sembleroit moins étrange, si je me rendois Moine, quoique je sois engagé à une femme, que de rendre le Roi Chrétien. Quand outre plusieurs autres raisons puissantes, qui me font entièrement desespérer du salut de ce Prince, je n'aurois que celle-ci, que j'ai apprise de nos Religieux, qui est que c'est un homme qui a été toujours, & qui est encor à present d'une mauvaise vie, incapable de recevoir aucune correction, comme ils l'ont remarqué; & en un mot un insigne pécheur, il n'est pas probable, que Dieu lui fasse jamais une si grande grace. Car bien que toutes les grâces soient gratuites, & des

Le Roi
de Perse
peu dis-
posé à la
vraie Re-
ligion.

dons de sa pure libéralité, néanmoins il de-
mande de nous quelques dispositions, pour
les recevoir, & qu'à tout le moins il ne
trouve aucune répugnance du côté de no-
tre franc arbitre; parce que la première
grace, qui nous dispose à recevoir les au-
tres & que les Théologiens appellent sutf-
sante, bien qu'elle ne soit refusée à person-
ne; néanmoins la grace efficace est un don
si précieux & si grand, & particulièrement
celle qui lui seroit nécessaire pour sa con-
version, que Dieu ne la communique ordi-
nairement qu'à ceux qui coopèrent de leur
côté, pour s'en rendre en quelque façon
dignes, ou au moins qui n'y apportent
point d'empêchement. En un mot Dieu
peut faire des miracles, quand il lui plaira,
comme il en a fait plusieurs fois; mais j'es-
timerois que ce seroit un des signalez mi-
racles de sa toute-puissance, si le Roi Abbas
se convertissoit à notre religion.

Il ne me reste plus qu'à vous parler d'une
affaire, qui ne doit pas se passer dans le si-
lence. Vous pouvez vous souvenir que l'an
passé je vous écrivis de Casuin, comment
j'avois traité avec le Roi dans la ville de
Ferhabad, de se joindre & unir avec les
Cosaques de la mer noire contre les Turcs,
à quoi il me fit paroître qu'il avoit beau-
coup d'inclination. Un peu avant notre
départ, il dépêcha cet Etienne Cosaque,
qui étoit venu par la voie de la Géorgie,
avec des lettres qu'il écrivoit à leur Géné-
ral, dont j'ai retenu une copie, & par les-
quelles il lui mandoit d'envoier quelques
personnes pour traiter avec lui, qui fussent
capables de cette négociation, avec ordre
que

Cosa-
ques tra-
his par
un Prin-
ce Géor-
gien.

que tous les compagnons de cét Etienne, qui s'étoient arrétez dans la Géorgie, où ils étoient logez & bien traitez du Prince de *Basciacuc* Chrétien, & Seigneur d'une partie de ce pais - là, qui est au milieu, & enfermé entre les Etats du Persan & les rivages de la mer noire, vinssent au plûtôt dans la Perse, pour recevoir les premières faveurs, que le Roi prétendoit faire à toute leur nation. Je lui écrivis de plus, que peu de jours après qu'il se fût mis en chemin, pour aller en Géorgie, il le rapella, & le fit retourner, sans que je fusse encor les motifs d'un si subit changement, que j'ai appris depuis, quoique long-tems après. Ce même Etienne s'étant trouvé avec moi dans la ville de Cazuin, & aiant toujours suivi la Cour, & acompagné le Roi dans ses guerres, sans recevoir aucune expédition de son affaire, ni savoir, non plus que moi, les raisons qui avoient porté Sa Majesté à changer de volonté, jusqu'à son dernier voiage d'Hispanhan. Nous aprîmes, par une autre voie, que le Roi reçoit bientôt des avis secrets, qui nous sont inconnus, & que nous ne devons pas blâmer si facilement les actions des Princes, ne sachant pas les motifs qui les y portent; & quoiqu'elles nous semblent souvent assez mal entreprises, ils ne manquent pas de fondemens; car ils savent tout ce qui se passe dans le monde, dont nous n'avons aucune connoissance. Je lui déclarerai les causes de ce trouble, qui ont empêché l'exécution des bons desseins que j'avois depuis long-tems pour les gens de ses quartiers-là.

Le Prince de *Basciacuc*, soit qu'il n'aprouvât pas l'aliance des Cosaques avec ses voisins, les Princes de Guriel, & de la Mengrèlie, qui ont leurs Etats le long de la mer, qu'il avoit néanmoins aprouvée auparavant dans cette occasion, ou par une legereté naturelle, qui est assez ordinaire à tous les Orientaux, ou plutôt par une crainte du Turc, qui le pouvoit incommoder beaucoup du côté de la terre, avoit changé d'opinion; parce qu'il se trouvoit entre l'enclume & le marteau, & se voioit trop foible pour résister en même-tems à deux si puissans ennemis, par une grande perfidie, trahit lâchement les Cosaques ses hôtes, après les avoir reçus & logez, avec tout le bon traitement, que vous pouvez avoir appris de mes lettres. Premièrement, en ce qu'il ne voulut pas permettre qu'ils vinssent ensemble dans la Perse, ce qui rendit dès-lors la chose suspecte; mais qu'il répara bien-tôt, leur donnant à entendre qu'il étoit plus à propos pour eux de venir les uns après les autres, pour reconnoître les volontez du Roi; & les persuada si bien, qu'ils suivirent son conseil; & moi je persistai toujours dans le même soupçon que j'avois. Ensuite aiant appris le voiage, que Dom Etienne avoit fait seul en Perse, continuant de faire les mêmes caresses à trente-neuf de ses compagnons, qui étoient restez après lui, il fit avertir secrettement les Turcs de leur arrivée en son païs; du dessein qu'ils avoient de passer dans la Perse, & du motif qui les y portoit. Le piège qu'il leur dressa, fut quand le Général des Turcs se trouva à
Van,

Van, sur les limites de ses Etats, & que pour le gratifier, il lui envoïa tous ces pauvres Cosaques, qui étoient ses hôtes, abusant de leur facilité, & faisant croire qu'il les envoïoit à la Cour du Roi de Perse; ce qu'ils crûrent toujours, comme ne sachans point le país ni les chemins, & ignorans la langue. Ce qu'ils croïoient, d'autant plus facilement, qu'ils se voïoient régalez de plusieurs presens, & conduits, non liez comme des prisonniers, mais en toute liberté, comme des soldats, bien équippez d'armes & de chevaux, & accompagnéz d'un grand nombre de gens de la Province de *Basciacuc*, qui leur faisoient entendre, que c'étoit pour les honorer, & leur servir de guides, & non pas pour leur faire du déplaisir. Les pauvres Cosaques marchoiert en cét équipage, comme des agneaux innocens, ou comme des victimes couronnées de fleurs, & ornées richement, qu'on mène au sacrifice; & ils ne s'aperçurent jamais qu'ils ne suivoient point le chemin de la Perse, que quand ils se virent engagez dans le Camp des Turcs, où leur peu de forces leur étoit inutile, & presentez au Général *Halibacha*, qui les fit desarmer & mettre aux fers darts une grosse tour, & qui remercia le Prince de *Basciacuc* de la bonne volonté qu'il avoit eüe pour lui, & pour le Grand Seigneur. Le Roi de Perse fut bien-tôt averti de cette trahison, par le moïen des espions qu'il entretient & de ses couriers, qui ont des aïles pour voler; ce qui l'obligea de rappeler cét Etienne, avant qu'il fut arrivé, de peur qu'il ne tombât dans les mêmes dan-

dangers, & depuis il lui a donné ses dépêches pour ce pais-là, en attendant une conjoncture plus favorable. Mais comme il n'est pas dans la volonté, ou plutôt dans le pouvoir de châtier le Prince de *Basciacuc*, il a toujours dissimulé ses ressentimens; & pour quelqu'occasion qui se soit présentée, il n'en a jamais ouvert la bouche, ni à moi ni à cet Etienne, ni à personne quelconque, aiant honte peut-être d'un affront si sanglant, dont il ne peut tirer vengeance comme il voudroit. Nous l'avons sçu depuis par une autre voie; parce que ces Cosaques, qui avoient été trahis, & arrêtez par les Turcs, aians trouvé moïen de se sauver de leur prison, huit d'entr'eux gagnèrent la Perse, & arrivèrent fort à propos à *Hispahan*, le même jour que le Roi y fit son entrée. Leur compagnon Etienne, & moi, nous les vîmes, qui nous racontèrent comme l'affaire s'étoit passée, & les Francs les prirent sous leur protection, leur donnant dequoi subsister, autrement ils seroient mal arrivez, & auroient bien de la peine à vivre parmi des Infidèles. Le Roi a été averti de leur venuë; mais il ne leur a encor rien donné, les entretenant de belles espérances, selon sa coutume, pour les obliger enfin à se faire Mahométans, contrains par la nécessité. Pour les tirer de ce danger, nous avons eu la pensée de les transporter secretement hors d'ici, & de les envoïer, par le chemin des Indes, sur les terres des Chretiens; non-seulement ces huit prisonniers; mais encor cet Etienne, à qui le Roi ne fait plus aucune gratification; de-
forte

sorte qu'il perd patience, & n'est plus dans
 les termes du devoir où il se tenoit aupa-
 ravant. Nous avons donc résolu de les en-
 voier tous dans les païs des Chrétiens,
 pour les mettre en sûreté; & si le Roi en re-
 çoit quelque mécontentement, qu'il s'en
 prenne à lui-même, & à sa mauvaise con-
 duite. Quant à la perfidie de *Basciacuc*,
 le Roi de Perse n'en fait pas semblant,
 pour les raisons que je vous en ai données
 ci-devant, ou, selon mon opinion, parce
 qu'il ne peut faire autrement. Le païs que
 ce Prince ocupe du côté de la Perse, étant
 enfermé de hautes montagnes, & entre-
 coupé de chemins couverts & difficiles, qui
 en rendent l'entrée & l'abord inaccessible.
 Et quoique le Roi ait toujours eu quelque
 mauvaise volonté pour ce Prince, & que
 sous prétexte d'une Ambassade il lui ait en-
 voïé un de ses Vizirs, pour reconnoître le
 païs & les chemins, toutefois il n'a fait en-
 cor aucune entreprise. Et je ne pense pas
 qu'il entreprenne jamais rien sur eux par
 la force, qui lui réussiroit aussi mal, que
 tous les artifices qu'il pourroit apporter
 pour les surprendre; ses Peuples s'étans ren-
 dus sages & expérimentez, par les grands
 avantages que leurs parens, & bons voisins
 les Géorgiens, ont remporté sur les Turcs,
 qui autrefois étoient sujets des *Teimuratz*.
 Ces Cosaques, qui sont francs, & nulle-
 ment dissimulez, autant que je puis com-
 prendre, nous ont dit, qu'ayant appris la tra-
 hison qui fut faite à leurs compagnons, ils
 retournèrent une autrefois dans ce païs-là
 avec une armée, & qu'après s'être embar-
 quez, avoir fait quelques progrès, jetté
 la

la terreur dans tout le voisinage, les Princes de la Mengrèlie, & de Gariel, qui en souffrirent toutes les pertes, leur firent entendre qu'ils n'avoient point trempé dans la trahison faite à leurs compagnons, & que le Prince de *Basciacuc*, qui en avoit été l'auteur & l'instrument, n'en porteroit point la peine, aiant ses États bien avant éloignez de la mer en terre-ferme. Dieu ne manquera pas de le paier un jour d'une action si noire, ni moi pareillement de de soin & d'assiduité, pour procurer de tout mon pouvoir l'union des Perses; non-seulement avec les Cosaques, mais encor avec le Roi de Pologne, si la chose est possible, sachant bien les avantages que les Chrétiens pourroient tirer de cette union, & les pertes que les Turcs, nos ennemis communs, pourroient en recevoir.

L'on vient de me dire, que la caravane, qui doit porter ces lettres, partira demain. C'est pourquoi je finirai ce discours des affaires publiques, en vous disant que l'Ambassadeur d'Espagne se dispose à partir aussi d'Hispanhan, ou le jour d'après, pour s'en retourner dans son païs, par le chemin ordinaire des Indes. Mais qu'on ne fait pas si celui de Perse, qui doit aller avec lui, a eu ses dépêches & son congé du Roi, & s'il ne sera point obligé de retarder son voiage. Pour moi, je puis vous dire en peu de mots, que je me porte fort bien, Dieu merci, avec toute ma famille; & je reconnois enfin que le Roi Abbas, non-obstant toutes les occasions avantageuses qui se présentent, n'est point en volonté de faire une guerre ofensive au Turc, &

& que je suis dans le dessein de faire le moins de séjour en ce païs qu'il me sera possible. En éfet, si puisque je ne puis rendre aucun service aux Turcs, ennemis du Saint Siège, ni contribuer à la fondation, & à l'établissement de la Colonie Catholique, dont j'avois fait autrefois un projet, & pour laquelle, selon l'ordre que j'ai donné, j'atends en peu de tems qu'on m'envoie de Rome un modèle exact du nouveau Temple magnifique de S. Pierre, suivant le dessein que Michel-Ange en avoit fait, pour faire un autre S. Pierre de la même forme, mais plus petit à proportion, que je destine pour être la Cathédrale de notre nouvelle Rome, & ensemble de la forme du Capitole, qui doit être le Palais où l'Hôtel public de ce païs, & porter le même nom, dont j'atends le modèle & le plan; & pour le reste, quelle affaire puis-je avoir avec un Roi Mahométan? Tout mon desir est de voir encor une fois les villes de Rome & de Naples; car le reste du monde me touche fort peu, & de retourner en Italie, pour achever le mieux que je pourrai mes études des langues étrangères, que j'ai apprises grossièrement en ces quartiers. J'ai vu le Dictionnaire ambigu de François Raphelenge imprimé, & bon pour être le premier, mais qui a besoin de plusieurs corrections. Le Seigneur Georges Strachan, Gentilhomme Ecossois, qui se trouva lorsque je reçus ce livre, & qui a vécu plus de deux ans entiers avec les Arabes, auprès de l'Emir *Trejad*, seroit d'autant plus propre à faire des Dictionnaires, & à les corriger, qu'il parle fort bien la

Quelques ouvrages, composés par l'auteur, en langues étrangères.

Lan.

Langue Arabique, & qu'il en a lû, & a chez lui quantité de livres. Il m'a promis de s'employer à l'interprétation du Camuz, qui est le plus ample & le plus achevé de tous les Dictionnaires, qui soient entre les Arabes. J'en ai un excellent, qui doit être à présent à Rome; & si le Seigneur Strachan veut prendre cette peine, ce sera un ouvrage digne de passer par les mains des hommes doctes. J'ai vû & lû encor la Grammaire Arabique de *Thomas Erpennius*, qui est assez bonne; mais fort confuse, & qui pourroit être plus courte, plus facile, & dans un meilleur ordre. J'ai apliqué ci-devant mon esprit & ma plume à divers ouvrages, qui sont assez curieux; & sur-tout à la composition d'une Grammaire Turque; parce que j'ai estimé qu'elle étoit autant nécessaire, qu'elle pouvoit être utile aux Chrétiens de l'Europe, qui en auroient la connoissance de cette langue. Mon dessein est de la composer le plus exactement que je pourrai, sans y rien omettre de ce qui est le principal & le plus important, afin qu'elle soit mise en lumière & paroisse devant les yeux des hommes doctes, en telle sorte qu'elle puisse servir à l'avancement du bien public, avec une petite préface, qui ne sera pas hors de propos, pour exhorter ceux qui la liront, à l'amour & à l'étude de cette langue. Mais avant qu'elle sorte de mes mains, elle sera vûë, revûë, & corrigée de votre seigneurie, sans l'aprobation de qui rien ne doit paroître au jour. J'ai déjà composé tout ce qui appartient à la partie du nom, qui fera, si je ne me trompe, le tiers, ou du moins le quart de

de toute la Grammaire, qui, selon moi, sera courte & facile. Je poursuivrai le reste de main en main, autant que le tems que j'emploie à écrire des lettres me donnera de loisir. Elles me dérobent plus de deux tiers de mes études, au grand préjudice des Muses, & à mon extrême regret. Enfin ce travail finira un jour; & si Dieu me conduit dans un lieu où je puisse vivre en repos, je veux emploier le reste de ma vie à moi seul, & à mes études à Minerve & Apollon, sans en être détourné, que par quelque récréation honnête, dans la compagnie de la complaisance, & de l'agrément, avec une grande troupe de mes meilleurs amis, dont je passerai une partie à visiter leurs maisons & les Eglises; ou dans les exercices de Mars, que j'ai cherché & suivi en divers pais depuis plusieurs années; premièrement en Europe; deux fois en Italie, sur les soupçons des guerres, qui vinrent ensuite des différends, formez entre le Pape & les Vénitiens, & dans les troubles qui s'élevèrent après la mort d'Henri IV. Roi de France; puis en Afrique plusieurs fois par mer, & particulièrement l'année 1611. quand on envoya cette florissante armée à la Chierchienne, où vous savez que je ne manquai pas de m'y trouver, & d'être de la partie, & à present dans l'Asie, où il semble que la guerre me suive, & ne veuille point de moi, mettant mille barrières au-devant de mes desseins. Toutefois, s'il est véritable que les Chrétiens soient pour passer dans le Levant à la conquête de Jérusalem; en ce cas je ne pourrai me tenir, quand même je serois de

Derniers
desseins
de l'au-
teur.

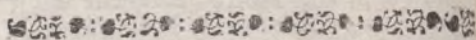
retour en Italie ; & je serai homme pour y aller , avec toute ma maison , comme la tortuë , & pour finir ma vie dans cette entreptise. Dieu veuille me conduire , pour vous revoir une autrefois dans la maison de Philippes , où nous ne manquerons pas d'oculation : mais vous n'échapperez pas de mes mains si facilement qu'à la dernière fois. Je vous supplie donc de faire mes humbles baisemains à toutes les personnes de qualité , qui m'ont honoré de leur amitié & de leur conversation , entr'autres à M. de l'Espine , au Seigneur André mon compère , à Messieurs Colete , le Docteur Arpin , & les autres de cette compagnie , sans oublier les marchands qui me servoient , ni le barbier qui me faisoit un visage tout nouveau. Notre Aniel y aura sa part , s'il vous plaît ; j'entends ce grand nageur d'été , avec qui sans doute l'on voit venir sur l'eau cette troupe si aimable , & tant de fois désirée ; ces Pêcheuses amoureuses , ces Sirènes chanteuses , ces Néréides flâteuses & mignonnes , & ces Tritons éveillez & remuans. J'atends avec impatience quelques lettres de votre part , pour voir si vous voudrez me commander quelque chose en ces païs avant mon départ. Mais mes attentes seront vaines & inutiles , parce que je n'en ai point reçu depuis celle du mois de Janvier de l'année 1617. Si vous vouliez me favoriser d'une de vos réponses , vous auriez assez de tems pour le faire , & je sais fort bien que les occasions & les commoditez de m'écrire ne manqueront point dans l'Italie à ceux qui voudront se souvenir de moi , comme j'ai mémoire d'eux. Je
finis

finis, en priant Nôtre-Seigneur qu'il veuille vous conserver & benir, avec le reste de mes amis, à qui je baise les mains de tout mon cœur.

D'Hispanhan le 24. d'Août 1619.

Madame Maani, qui sur la réputation de votre vertu & de vos bonnes qualitez, a une affection particulière pour vous, vous écrit une lettre en sa langue, pliée, ou roulée en long, & cachetée dans une bourse de soie, selon la coûtume de l'Orient. Vous verrez l'une & l'autre, & Horace aura le soin de vous la faire tenir. Que si je n'avois pas le tems de vous en envoier l'interprétation en Italien, vous pouvez vous-même en être l'interprète; & je croi que vous n'avez pas beaucoup besoin de moi dans cette occasion. Si la lettre n'est pas dans la perfection que vous pourriez desirer, vous l'excuserez, s'il vous plaît; car celle qui l'a dictée est Maani, qui est novice dans l'exercice de secrétaire, outre qu'elle n'a pas encor perdu son langage naturel de Babilône, ou d'Assirie, & qu'elle n'est pas des plus raffinée dans la langue Arabique; & quoiqu'elle soit remplie de figures, qui sont assez jolies & délicates, il y a toujours de la femme. Pour l'écriture, elle est de la main d'un de nos gens, nommé Mulà, que je ne tiens pas pour le plus habile homme du monde dans l'ortographe. Au reste, vous la recevrez, s'il vous plaît, du même cœur qu'elle vous est présentée.

LET-



LETTRE VII.

D' H I S P A H A N.

Dans cette Lettre il n'y a que deux choses considérables : les propositions de l'Espagnol au Persan, pour le commerce de la soie ; & le portrait de Madame Maani.

MONSIEUR,

Quoiqu'il se soit passé fort peu de choses remarquables en ce pais, depuis ma dernière lettre, que je vous écrivis fort ample, le mois d'Août dernier, jusqu'à présent ; néanmoins aiant fait rencontre d'un de nos Vénitiens, qui étoit sur le point de s'en retourner en Italie, ou d'aller faire sa résidence à Alep, croiant mes lettres assurées entre ses mains, je n'ai pas voulu perdre l'ocasion de vous écrire, tant pour vous rendre mes respects, que pour vous faire part des choses qui se sont passées en ce pais jusqu'à présent, quoiqu'elles ne soient pas de grande importance. Et pour commencer, je vous dirai que l'Ambassadeur d'Espagne, Dom Garcia de Silva, partit d'ici le vingt-cinquième d'Août, il y a environ deux mois, pour s'en retourner vers son Maître, par le même chemin d'Ormus & des Indes, qu'il avoit tenu en venant. Ce jour-là, il sortit seulement de la ville, & ne passa pas le bourg de *Sceheristan*, qui n'en est

Partement de
l'Ambassadeur
d'Espagne, de
la Perse.

est éloigné que d'une lieuë, où il s'arrêta, pour rallier ses gens, & pour faire ensuite son voïage plus commodément. Il fut acompagné d'un grand nombre de peuple, & entr'autres de tous les Fracs, qui se trouvèrent ici. Je fus le seul qui ne lui fis point compagnie, à cause de la mauvaise intelligence qu'il y avoit eüe entre nous à la Cour. Le lendemain deux Religieux, qui résidoient en ce pais; sçavoir, le Pere Damase de la Croix, Carme-Déchauffé Italien, & mon Confesseur, qui étoit entretenu des pensions & libéralitez de M. Persius Seigneur Romain, & le Pere Emanuel de la Mere de Dieu, Augustin Portugais, mon ancien ami, partirent aussi avec l'Ambassadeur, pour quelque'affaires de leur Ordre qu'ils avoient à Ormuz. J'accompagnai ceux-ci, avec toutes mes parens & mes principaux domestiques, à cheval jusques dans le même Bourg de *Sceheristan*, où nous nous séparâmes.

L'onzième de Septembre les Mahométans célébrèrent leur grand Bairam, & dès le point du jour tous les habitans sortirent de la ville, & se rendirent en une plaine, dans un lieu où ils font leurs prières publiques, qu'ils apeillent *Meisselle*, pour y prier Dieu pour la santé du Roi Abbas, qui étoit indisposé, quoique sa maladiene fut pas dangereuse, aussi le vit-on dans la ville trois jours après, de retour de la montagne, où il avoit passé quelques mois à se promener à la fraîcheur. Nous autres Chrétiens faisons ce même jour, fort à

propos, la Fête de la Sainte-Croix, pour qui j'ai eu toujours une singulière dévotion, & à l'honneur de qui le soir auparavant le P. Jean Tadée, Vicaire des Peres Déchauffez, bâtit dans son Eglise un jeune Persan, nommé Gelal, de la Province de Sufian, après l'avoir suffisamment catéchisé. Et parce qu'il avoit été quelque-tems mon serviteur, & qu'il avoit commencé dans ma maison à goûter le lait de la pureté de nôtre foi, je voulus être son Parrain, & le tenir sur les sacrez Fonds, & pour la révérence du jour de son Bâteme, je lui donnai le nom de *Cacciatur*, qui est fort commun entre les Chrétiens d'Arménie, & qui signifie en leur langue; *la Croix nous l'a donné*. Deux jours après, un soir fort tard, que j'étois dans la Place publique, avec d'autres de ma compagnie, pour voir & remarquer ce qui s'y passoit, le même Pere presenta au Roi des lettres d'Espagne, venues par la voie d'Ormuz, que le Capitaine de la Citadelle avoit envoiées par un homme exprès à Ispahan, à l'Ambassadeur Dom Garcia, pour les presenter au Roi, de la part de Sa Majesté Catholique, & que l'Ambassadeur ne reçût qu'en chemin après son départ de la Cour, ce qui l'obligea de les faire tenir au Pere Vicaire, le suppliant de faire sa charge en son absence, comme aiant eu toujours plus de confiance en lui qu'aux Peres Augustins Portugais; non-seulement parce qu'il étoit mieux instruit des affaires de la Perse, y aiant demeuré plusieurs années, plus connu du Roi & de la Cour, & plus aimé du tout le monde; mais

La conversion
d'un jeune Ma-
homé-
tan,

aussi

aussi parce qu'il étoit Espagnol de nation & Castillan de naissance ; quoiqu'il fut Romain de profession, & envoie de Rome pour résider en cette Cour, comme l'homme du Pape & du peuple Romain. Dom Garcia, qui étoit entièrement Castillan d'inclination & de naissance, quoiqu'il fut originaire de Portugal, s'atachoit plus étroitement, & s'acordoit beaucoup mieux aux humeurs & aux sentimens de ce Religieux qu'aux Augustins Portugais, qui, suivant l'antipatie, qui est perpétuelle entre ces deux Nations, le tenoient dans le mépris, & lui donnoient quelque sujet dans toutes les rencontres où l'on traitoit des affaires du Portugal, de n'approuver jamais leur manière d'agir, ni leur gouvernement. Il y avoit trois Lettres que Dom Garcia envoioit ; l'une du Roi d'Espagne ; l'autre de Robert de Scherley, Ambassadeur de Perse vers Sa Majesté Catholique ; & la troisieme, qu'il avoit écrite en chemin ; & toutes trois pour moïenner le trafic des soies & envoyer une armée Portugaise sur la Mer rouge, dont l'Ambassadeur de Perse avoit déjà traité avec le Conseil d'Espagne. Le Roi donna ces Lettres au Pere Vicairé pour les interpréter, & lui commanda de retourner le jour suivant pour lui en faire la lecture, avec promesse de lui en faire promptement réponse, & d'expédier au plutôt l'homme du Capitaine d'Ormuz, qui les avoit aportées : personnage pöli & civil au possible. Lui, & le Pere Prieur des Augustins, qui avoit désiré d'y assister, se trouvèrent ensemble avec le Pere Vicairé, quand le Roi traita de

cette affaire, & étant retourné le soir au Palais, le même Pere ouvrit les Lettres, & en donna l'interprétation au Roi; & moi aussi avec lui, comme sollicitateur, j'assistai à la lecture. Nous apprîmes ce qu'elles portoient, que le Roi Catholique, à la prière du Seigneur Robert, qui n'avoit pas fait de grandes poursuites à la Cour d'Espagne au nom de son Maître, s'accordoit d'envoyer une armée contre le Turc sur la Mer rouge. Que pour cet effet il avoit commandé cette année-là cinq Galions, que nous attendions d'un jour à autre avec le Pere Ratcheté de la Croix, Carme-Déchaussé, qui étoit allé en Espagne avec le Seigneur Robert, & qui étoit en chemin pour retourner & conclure ce Traité avec le Persan, dont l'Ambassadeur étoit resté en Espagne, en attendant la dernière réponse. De plus, que le même Roi Catholique agréoit d'établir le commerce de la soie de Perse en cette manière. » Qu'il seroit permis aux » sujets du Persan, Chrétiens ou Maho- » németans, de transporter la soie à Ormuz; » & au cas qu'ils ne la pussent vendre, de » passer jusqu'à Goa, Capitale des Indes; » & même, s'il leur plaisoit, de la condui- » re de-là en Portugal, sans rien paier en » partant du Port de Goa, ce qui aupara- » vant ne leur étoit pas permis. Qu'ils ne » paieroiént durant l'espace de quatre ans, » que la moitié des impôts à Ormuz, à » Goa, à Lisbonne; & après ces quatre ans, » les deux tiers. Qu'ils pourroient avoir à » Lisbonne un Consul pour leurs affaires, » qui seroit Persan ou Arménien; & au dé- » faut des uns & des autres, un Portugais, » &

Proposi-
tion d'u-
ne Ligue
entre
l'Espa-
gnol &
le Per-
san.

» & non d'une autre Nation. Que dans Lis-
 » bonne, pour la sûreté de leurs maisons,
 » on leur donneroit deux Desembarqueurs,
 » comme ils les apellent, pour connoître
 » & juger sommairement, & avec toute
 » sorte de justice, des différends qui pour-
 » roient naître entr'eux & les autres Mar-
 » chands. Mais qu'au cas qu'ils pervertif-
 » sent quelque Chrétien, ou qu'ils blas-
 » phémassent contre les mystères de notre
 » créance, ils seroient châtiez. Qu'ils se-
 » roient obligez de mettre & emploier en
 » d'autres marchandises les deux tiers de
 » l'argent qu'ils recevroient de la vente de
 » leur soie, & qu'il ne leur seroit permis
 » d'emporter avec eux que la troisième
 » partie de leurs deniers, encor seroit-ce
 » à cette condition, qu'étant arrivez à Or-
 » muz, ils les convertiroient & emploie-
 » roient en quelque espèce de marchandise.
 » Néanmoins que s'ils vouloient, ils au-
 » roient la liberté, étant à Goa, de chan-
 » ger les Réales d'Espagne pour la mon-
 » noie de leur País. Et qu'enfin ils paie-
 » roient à Lisbonne, à Goa & à Ormuz,
 » les mêmes droits que les Portugais, de
 » toutes les marchandises qu'ils transpor-
 » teroient de la Chrétienté en Perse.

En contrechange le Roi Catholique de-
 mande réciproquement au Roi de Perse,
 » Qu'il lui restituë & remette en même état
 » le Bender, ou, comme ils l'apellent, le
 » Port de Combru, ruinant les nouvelles
 » Fortifications qu'il avoit fait faire de-
 » puis qu'il s'en rendit le maître; & de
 » plus, qu'il remît entre les mains du Roi
 » d'Ormuz l'Isle de Kesem, & celle de Bar-
 » hein

» hein dont il s'étoit emparé. « Il est vrai, comme Dom Garcia le faisoit entendre au Pere Jean, que le Roi Catholique ne se fût pas mis beaucoup en peine de Barhein, ni peut-être de Kesem, si le Persan eut voulu s'opiniâtrer & tenir ferme dans le dessein de conserver ses conquêtes; aussi remétoit-il cette affaire au jugement de son Ambassadeur, lui donnant un plein-pouvoir d'en disposer comme il jugeroit à propos. Mais il demandoit constamment, que le Persan ne donnât aucune entrée dans ses Ports à d'autres Nations qu'à ses sujets, & surtout qu'il n'y reçût point les Pirates, comme sont entr'autres les Anglois. Dom Garcia ajoûtoit dans la sienne, qu'il se tiendrait tout l'hiver à Ormuz, sans passer outre, attendant la réponse du Roi & la résolution de cette affaire. Le Seigneur Robert ne disoit rien en particulier, s'en rapportant à la Lettre qu'il avoit envoïée par le Pere Racheré, qui étoit arrivé avec les Gallions. Quant au Roi de Perse, aiant appris de la bouche du Pere ce que ces Lettres contenoient en substance, avant que de les avoir vûës, dit aussi-tôt, que le commerce de la soïe étant une affaire de Marchands, devoit se traiter comme celui des autres marchandises, & la soïe être vendue & livrée au plus offrant. Ce qui me fait croire que rien de tout ce qu'on a proposé ne sera mis à exécution; parce que le Persan ne voudra pas refuser l'entrée de son País à toutes les autres Nations, ni permettre que ses sujets transportent leur soïe, & celle qui lui appartient, dans les Etats du Roi d'Espagne; mais il voudra qu'elle soit vendue

Traité
pour le
commerce
de la
soïe, en-
tre l'Es-
pagnol
& le Per-
sian.

duë dans ses terres, pour y attirer l'argent des étrangers, à quoi les Espagnols ne veulent point entendre, & ont raison d'en user de la sorte. Outre cela je me ris qu'il soit jamais dans le dessein de rendre rien aux Portugais de ce qu'il a gagné sur eux; & au reste, qu'on jette des Galères ou non sur la Mer rouge pour faire la guerre au Turc, c'est une affaire qui le touche fort peu. Toutefois le Roi Catholique, & plus clairement Dom Garcia, donnoient à entendre par leurs Lettres, que si le Roi de Perse refusoit de rendre aux Portugais ce qu'ils prétendoient, leur alliance n'étoit pas pour s'entretenir long-tems, & que les mêmes Portugais se serviroient de leur chant dans cette occasion; voulant dire qu'ils se serviroient de leurs Galères, & d'autres qu'ils feroient venir ci-après, pour faire la guerre aux Perses, aux Anglois, & à leurs autres ennemis. Le Pere Vicaire ajouta sur ce sujet, qu'il avoit une autre laïette pleine de Lettres, venuës de la Chrétienté & écrites de la main du Roi Catholique, qui s'adressoient à Sa Majesté, & qu'il avoit interprétées par son commandement il y avoit déjà quelques mois, sans qu'on les eut retirées. N'importe, dit le Roi, sans se mettre beaucoup en peine, en tout cas c'est une boëte pleine de mensonges. Si ce sont des mensonges, repliqua le Pere, je n'en suis pas l'auteur. Je le fai, dit le Roi, aussi ai-je une entière confiance en vous, parce que je vous connois homme sincère & véritable, qui sans aucune exception des personnes faites profession de dire la vérité; ce que j'ai reconnu par

les Lettres que vous avez interprétées fidèlement, de même qu'elles sont couchées; je veux donc dire que les mensonges sont dans ces Lettres & non dans votre bouche. Je fus ému & me sentis piqué de ces paroles, quoique la bienséance me fit dissimuler pour lors mes ressentimens, aiant bien de la peine à supporter les reproches que ce Roi fait incessamment aux Princes Chrétiens, des mensonges & impostures dont leurs Lettres & leurs Ambassades sont pleines. J'avouë qu'il se peut faire qu'au commencement de leurs négociations ils en aient laissé glisser quelques-unes, non par un dessein prémédité de mentir, mais par une certaine manière de parler qui est en usage parmi nous, dont ce Prince a pris chaque parole trop à la rigueur. Nonobstant il me semble que par civilité il ne devoit point user de ces reproches, principalement quand il traite avec nos Princes souverains. Et puisqu'il agit de la sorte, je serois d'avis que les Chrétiens cessassent pour un tems de lui écrire & de le tenir dans une si haute estime. En éfet, supposé qu'ils prennent les Francs pour des menteurs, & leurs Lettres pour des faussetez, il est plus à propos de ne lui écrire ni mensonge ni vérité, & qu'il aille chercher ceux de qui il a meilleure opinion, & qui lui donnent des paroles plus véritables que ne font les Chrétiens.

Le Roi n'emploïa pas beaucoup de tems à déclarer ses intentions sur cette afaire; parce qu'il avoit ordonné que le *Divan*, ou le Conseil public, se tiendroit le dix-septième de Septembre, pour mettre le prix à
la

la soie & l'exposer en vente, comme à l'encan, pour être ajugé au plus ofrant & dernier enchérisseur. Pour cette raison on y appella les Arméniens de *Ciolfa*, les Anglois, & même le Pere Vicaire des Déchauffez, au sujet des dernières Lettres envoiées d'Espagne touchant cette affaire, & on les pria tous d'y mettre chacun leur enchère, puisque la volonté du Prince étoit qu'elle fut donnée à celui qui en oftiroit davantage. Le Pere Vicaire parla le premier, & fit réponse qu'il n'avoit aucun ordre d'Espagne de faire des ofres, mais seulement de traiter du commerce, à certaines conditions, qu'il avoit écrites & interprétées pour les faire voir à Sa Majesté quand elle commanderoit. Les Anglois non plus n'ofrirent rien, comme n'ians jamais eu le dessein de traiter avec le Roi des marchandises, & beaucoup moins de les acheter à l'encan. Les Arméniens donc furent les seuls qui firent leurs ofres, & qui mirent la soie à un prix excessif, afin d'en faire ensuite le débit, ofrans cinquante Tomans, qui sont cinq cent Zequins, de trente-six Patmens de soie, de la mesure du Roi, qui sont six cens quarante-huit livres de la nôtre. Le marché fut conclu & arrêté avec eux; & les Anglois qui ne trouvoient pas leur compte à prendre la soie des Arméniens à ce prix, résolurent de n'en point acheter pour cette année; outre que les Ministres du Roi s'étoient vantez que s'ils l'eussent voulu avoir à ce prix, elle leur eût été ajugée. On disoit de plus, que Sa Majesté ne vouloit pas permettre qu'aucun particu-



lier, qui se mêloit de faire la soïe, la vendit aux Marchands; mais seulement à elle à un bas prix, & peut-être à la moitié moins que les Ciolfalins ne l'achetoient, leur donnant elle-même ses deniers par avance, & après le Roi la revendoit aux étrangers au prix qu'il avoit arrêté. En quoi il faisoit un si grand gain, que certains Marchands ont fait état de huit millions, dont il a augmenté ses revenus par cette invention. On ajoûtoit que ces Marchands, qui avoient déjà acheté de la soïe d'autres que du Roi, auroient la permission de la transporter hors du pais, & particulièrement en Turquie, moyennant cinq Tomans, pour la somme que les Ciolfalins avoient oferte le mois précédent.

L'affaire étant ainsi arrêtée, on manda au Palais le Pere Vicaire le troisieme jour du present mois, sur ce que le Roi voulut avoir la lecture & faire réponse aux Lettres qu'on lui avoit écrites de la Cour d'Espagne. Le Pere y fut à ce commandement, & atendit tout le long du jour sans rien faire, le Roi aiant eu d'autres affaires à traiter qui l'empêchèrent de lui donner audience. Le lendemain le Roi se fit apporter par son Secrétaire les Lettres d'Espagne, que le Pere avoit interprétées, & les lût en son absence. Le Secrétaire nous rapporta que le Roi s'étoit mis en colere; & que pour ce qui concernoit la restitution des Places, il avoit fait la même réponse qu'auparavant, qu'il n'avoit rien pris aux Portugais, mais à dez Mahométans comme lui; & en un mot, qu'il ne vouloit plus en entendre parler. Pour le commerce de
la

la soïe, il se moqua des conditions desavantageuses qu'on lui proposoit. Et quant aux affaires de son Etat, qu'il se soucioit fort peu de l'amitié du Roi d'Espagne; qu'il prendroit Ormuz en souffant, & mille autres rodomontades, sans donner aucune réponse par écrit. Cependant après avoir lû toutes les Lettres, il commanda à son Ambassadeur, qui étoit nommé pour l'Espagne, de se préparer à partir au plûtôt, & il lui a déjà délivré les Lettres & les expéditions qu'il doit porter avec lui. De plus, l'on fait qu'après avoir fait la lecture de ces Lettres, il fit venir un de ses sujets Mahométans, natif de la ville de Lar ou d'Ormuz, qui avoit une parfaite intelligence de ce pais-là, & s'informa de plusieurs particularitez; comme du nombre des habitans, & de la secte que le Roi d'Ormuz & ses sujets suivoient, s'ils étoient Mahométans Sciaïtes, comme les Perses, ou Sonnites comme les Turcs; combien de Portugais il y avoit, & plusieurs autres choses semblables, qui concernent le fait de la guerre; & il jura plusieurs fois, par son Dieu & par sa Foi, qu'il feroit la guerre aux Portugais, & se rendroit maître d'Ormuz. Il fit aussi de grandes caresses à cet homme qui lui avoit donné ces instructions, & lui presenta de la viande de son plat d'or, qu'il avoit cependant devant lui. Il donna plusieurs démonstrations extraordinaires de sa colere, se levant souvent de son siège, déchirant en pièces la Lettre de l'Ambassadeur D. Garcia, se promenant par sa salle, & donnant plusieurs autres signes de son déplaisir, en

presence d'*Isaac Beig Corcibasci* son gendre, d'*Isuf Aga*, Chef des Eunuques, d'*Agga Haggi* Maître de la Chambre, & de plusieurs autres qui m'en ont fait le rapport. Il ne fit aucune réponse par écrit, comme je viens de dire ; mais il donna seulement ordre à son Secrétaire de répondre à D. Garcia, que le Roi son maître avoit écrit de la suite de toute cette affaire par le Pere Ratcheté de la Croix. Que le Roi de Perse atendroit la venue de ce bon Religieux ; qu'il traiteroit avec lui, & lui découvreroit ses sentimens. Le Secrétaire prit alors occasion, quoique hors de tems, selon moi, de lui parler en faveur des PP. Augustins Portugais, qui desiroient avoir la permission d'acheter une place pour y bâtir un Convent & une Eglise. Le Roi au commencement ne fit point d'autre réponse, qu'en barbotant entre ses dents. » Oiii, oiii, une maison, » une maison. Ne veulent-ils point peut-être en bâtissant une maison, comme celle d'Ormuz, se bâtir une Forteresse ? « Samauvaise humeur étant passée, il acorda facilement aux Peres tout ce qu'ils lui avoient demandé, & leur donna sa permission par écrit.

Voilà tout ce qui regarde jusqu'à present l'état des affaires publiques ; & Dieu veuille qu'il n'y ait aucune mauvaise semence de guerre cachée, qu'on appréhende de voir bien-tôt se lever & croître entre les Portugais & les Peres, ce qui me feroit un extrême déplaisir. Quelques Portugais que j'ai vû ici, m'ont assuré que la Forteresse d'Ormuz étoit imprenable ; & je
crains

crains qu'ils ne se raillent un peu trop librement des rodomontades du Roi de Perse. Pour Ormuz, je ne l'ai jamais vû; mais je puis dire que le Persan a assez de pouvoir & les mains assez longues, afin d'y atteindre pour les Portugais. Je les connois pour de braves hommes; mais au reste présomptueux, se fians en leurs forces, & trop passionnez de tout ce qui leur appartient. Dieu les veuille benir, & donner ses lumières à ceux qui en ont besoin pour se conduire. Pour mes affaires particulières, tout ce que je vous en puis dire, c'est que nous sommes tous dans une parfaite santé, graces à Dieu, quoique mon catharre ait recommencé de m'incommoder un peu la poitrine, depuis que nous sommes entrez dans l'automne; mais je ne sai ce qu'il me prépare pour cet hiver & pour le tems à venir. Or comme je suis assuré des soins & de la fidélité de cet honnête Vénitien, qui a bien voulu se charger de mes Lettres, j'envoie à Rome par la même voie un portrait de la Dame Maani ma femme, que mes parens eussent bien désiré garder, qui est tirée au naturel, de la hauteur de la personne, & vétuë à la Syrienne, selon l'usage de son païs, quoiqu'à present elle porte presque toujours une sorte d'habits. Je suis fâché qu'il ne soit pas dans la perfection que j'eusse souhaité, ne partant pas de la main d'un grand Maître; mais de ce jeune Flamand que j'avois en ma maison, encor n'est-il pas achevé, pour l'absence du Peintre qui s'est retiré. Le côté droit du visage de cette Dame, & sur-tout la partie supérieure, comme l'œil,

Portrait
de M.
Maani.

le sourcil , & ce qui est au-dessus de la jouë est passable , & auroit assez de rapport au naturel , si elle paroïssoit un peu plus jeune & plus gentille. Le côté gauche n'est pas de la sorte , soit parce qu'il n'est pas encor achevé , ou bien parce que le Peintre ne le peut mieux faire ; je le trouve tout de travers , les traits du visage mal faits , & une je ne sai quelle mauvaise grace qui n'est point dans l'original. Ces ornemens de tête , qui sont sur la bande noire , ont plusieurs défauts. Aussi ce manche d'or , & ce poignard des Arabes , qu'elle porte à sa ceinture , qui sort dehors & paroît sous la main droite , est si mal tiré , qu'on ne peut discerner ce que c'est. L'on voit bien ses bracelets d'or , assez gros & ronds , autour du bras gauche , qui descendent sous sa main ; mais qui sont pareillement fort mal representez. Le voile qui lui couvre le visage , qui lui pend par-devant jusques sous la ceinture , & qui par derrière finit en pointe , allant jusqu'à terre , est au naturel avec toutes ses couleurs , aussi bien que ces larges manches , qui sont celles de sa chemise de soie de diverses couleurs. La tenture du pavillon , qui est plus diversifiée & un peu pendante en bas , fait un ombrage sur le tableau ; au lieu de ces portières élevées que nous avons coutume d'y représenter , doit être droite & soutenuë par ces cordons sur deux grandes perches dorées , dont la pointe est enfoncée en terre , de la même manière que durant l'été nous apliquons des nates à nos fenêtres , pour abatre les ardeurs du soleil , sinon qu'elles sont plus hautes. Le pavé du
bal.

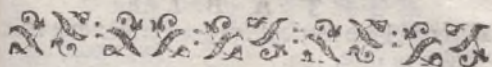
balcon doit être un beau tapis de Perse, selon l'usage du païs; & dans ce champ fait en carré, qui représente au naturel la campagne d'Isphahan, on y doit faire voir en raccourci une troupe de monde qui suit le chemin de Bagdad, d'où l'on découvrira de loin une autre grande caravane de Marchands, qui vont & viennent, avec plusieurs chameaux & autres bêtes de charge, & diverses sortes de gens avec leurs divers habits; mais rien de tout cela n'est encor achevé. Madame Maani tient en sa main une Lettre, pliée à la façon du païs, qu'elle témoigne avoir reçue, ou vouloir envoyer par la caravane; c'est-à-dire, par des personnes qui vont & viennent à la file, comme plusieurs ont coutume de faire, quand ils s'aprochent des grandes villes. Outre le portrait de Maani, il y a une autre figure dans son quadre, qui est celui de Martine Géorgienne, Dame d'une assez bonne mine, qui à present est nôtre domestique, & celui de la petite *Mariuccia*, qui étoit alors avec nous, & qui est à present mariée avec un homme de son païs. Celle-ci est dans une posture de faire la révérence à la façon des Géorgiens, tant hommes que femmes, qui passans la main droite sur le bras gauche, & au même-tems fléchissant le genouïl droit jusqu'en terre, en mettans les deux mains l'une sur l'autre, & les apuïans sur l'autre genouïl, qu'ils tiennent droit sans le courber, vous rendent leurs respects de la tête & des yeux. Le vêtement de Martine est le vrai habit des Géorgiens, tant pour la forme que pour la matière, soit qu'on le porte d'une

424 VOY. DE PIETRO DELLA VALLE.
d'une seule ou de plusieurs couleurs, selon
la fantaisie des personnes; & sa garniture de
tête, qui est pareillement à leur usage,
n'est pas celle des Demoiselles ou des fil-
les, mais celle des autres Dames. La figu-
re de son visage est achevée entièrement,
& se raporte parfaitement au naturel; elle
voudroit seulement être plus jeune, & les
voiles blancs qu'elle a sur sa tête paroî-
troient plus déliez, & lui feroient avoir
meilleure grace. Patience; ce Tableau a
été tiré comme on a pû, avec beaucoup de
précipitation, mais lorsqu'avec l'aide de
Dieu l'original sera arrivé à Rome avec
ses habits naturels, que nous emporterons
avec nous, nous en ferons faire un autre
qui sera beaucoup mieux. Cependant il
servira d'essai; & j'ai voulu suplérer par ma
plume au défaut du pinceau, afin que si
votre Seigneurie voioit jamais ce portrait
à Naples ou à Rome, elle puisse connoître
de qui il est. Je suis pressé de fermer mes
Lettres, que je finis avec mes baise-mains
ordinaires que je vous fais, & à tous mes
autres amis, supliant Nôtre-Seigneur de
vous remplir de ses plus grandes béné-
dictions.

D'Ispahan le 21. Octobre 1619.

Fin du Tome IV.

TABLE



T A B L E

D E S M A T I E R E S

*Conteniës dans le quatrième Volume des
Voïages de Pietro della Vallé.*

A.

- A** B B A C - A B A D. Ville des Trébiziens; pourquoi ainsi nommée. 374.
- Abbas**, Roi de Perse, immortalise son nom par la grande charité qu'il exerce tous les soirs envers les pauvres. 140. Verse facilement des larmes, qu'il a à commandement. 151. C'est un Prince d'un bon naturel. *ibid.* Extrêmement adroit & rusé, & sur quel sujet. 159. Il est très-libéral envers tout le monde, & pourquoi. 284. C'est un des plus grands Princes de l'Orient; vit avec les Reines & les Princesses avec peu de cérémonies. 342. Ne peut jeûner, & pourquoi. 389. Donne l'aumône de l'argent des Chrétiens à des pauvres, pour jeûner pour lui. 390. Homme de mauvaise vie, peu disposé à la vraie Religion. 395. N'est point en volonté de faire une guerre offensive au Turc. 402.
- Abdulganni**, Gouverneur de M. Maani, meurt assisté de quelques Religieux, & muni des Sacremens de l'Eglise, quoique sur une terre d'Infidèles. Son Epitaphe. 42. & *suiv.*
- Abher**. Ville champêtre, pourquoi ainsi nommée. 58.

Abri-

T A B L E

- Arizan*. Fête particulière des Perſes ; que veut dire ce mot. 390.
- Action - de - graces* renduë en la Moſquée de *Sciah-Sofi* , pour une célèbre victoire obtenuë contre les Turcs. 192.
- Action* qui ſe paſſa en la perſonne du plus jeune des enfans du Roi de Perſe. 35.
- Adherbegian*. Nom qui comprend aujourd'hui une grande partie de la Médie. 115. La ſéparation de cette Province avec la Médie. *ibid*.
- Adreſſe du Roi de Perſe* envers les Uzbeghi. 32. Il les entretient publiquement d'un certain Arabe. 33.
- Afaires d'Ardebil* , dans un déplorable état. 165. 171. & 179.
- Afaires des Portugais* , vont fort mal en différens endroits de l'Inde Orientale. 377.
- Aînez (Les)* dans la Perſe , ne ſont pas toujours ceux qui ſuccèdent à l'Empire. 37.
- Albucci*. Arbres fruitiers , ainſi nommez en Italie, & ici Peupliers. 58.
- Ali-Be g* , récompensé pour avoir ſervi les Perſans. 193.
- Alem* , en langue Perſane , ce qu'il ſignifie. 344.
- Alphabet Arabe* , &c. préſenté au Roi de Perſe par le Pere Vicairé des Carmes-Déchaufſez ; il le reçoit avec beaucoup de reſpect. 52.
- Allah, allah*. Cri de joie chez les Perſans. 213.
- Allahi Severſiz*. Termes communs & ordinaires aux Orientaux ; ce qu'ils ſignent. 378.
- Alluſion du Roi de Perſe* au nom de ſon Lieutenant Général. 12.
- Ambaſſadeurs de Moſcovie* , arrivent à Caſuin. 238. Acompagnent leur préſent, eſcortez de tous leurs domeſtiques , au nombre de cent cinquante, 238. & 242.

Am-

DES MATIERES.

Ambassadeur Turc (L') prend congé du Roi de Perse. 167.

Ambassadeurs. S'en retournent après s'être aquitez de leur Commission auprès du Serdar, avec une convention ; qu'elle elle est. 208.

Ambassadeur de l'Inde, fait son entrée dans Cazuin. 236. Tous ses gens montent, au nombre de quinze cens. 248. Il traite familièrement avec le Roi de Perse ; mais avec peu de respect. 364. Celui d'Espagne congédié par le Roi de Perse, avec des civilités & complimens extraordinaires. 386. Celui de Moscovie congédié pareillement, mais avec peu de satisfaction. 387. Celui du Turc, allez froidement. 388. Celui des Indes, mal satisfait du Roi & de la Cour. 389. Présente au Roi plusieurs lettres & papiers écrits depuis neuf ans. 391. Quel étoit son dessein. *ibid.* Son départ de la Perse. 408.

Amid. Ville principale de la Mésopotamie. 7.

Apointemens des soldats en Perse, sont très-grands. 112.

Arac. Province, & où se termine. 115.

Arcs & flèches supprimées aujourd'hui par le Roi de Perse, comme choses inutiles & d'un trop grand embarras. 96. Armes à feu introduites peu-à-peu. *ibid.*

Ardebil. Lieu où l'on conserve les cendres & la sépulture des Rois de Perse. 72. Combien éloignée de Tébriz. 113. Sa situation & sa description. 134. & 136. Paroit comme une autre Ville de Venise. 137. Ville ouverte de tous côtez & sans murailles. 126. N'est pas pour soutenir un Siège. 132. Est un azile pour les criminels. 138. On y donne à manger à une infinité de pauvres du *Pilao*, aprété fort délicatement. 139. Véritable lieu
où

T A B L E

- où *Sciah-Sofi*, avec tous ces Ancêtres, est enterré. 138. & 142.
- Argent*, fort rare en Angleterre. 375. Le Roi ne permet pas que le peu qui y est sorte de son Roïaume. *ibid.*
- Argent* employé à faire des aumônes, & autres œuvres de piété par le Roi de Perse, sort des cofres des Chrétiens. 390.
- Argonautes*. Portent leur vaisseau sur leurs épaules, par le sommet des montagnes, pour voguer sur la Mer Adriatique. 122.
- Armée de Perse*. Est estimée une des bonnes villes du Roïaume. 310.
- Armée des Turcs*. Ne se retranche jamais. 175.
- Armées du Roi de Perse*. A combien elles se montent de combatans. 108. Sont plutôt diminuées qu'augmentées; la raison. 107. On n'y comprend que les Soldats enrôlez. 109. Il y a beaucoup d'autres gens. *ibid.*
- Armes différentes*, dont se servent les Géorgiens; qu'elles elles sont. 96. Celles des anciens Persans, selon Q. Curce & Xénophon. *ibid.*
- Arméniens*, racontent plusieurs belles choses de la fameuse Mosquée de Sultanie. 61. Se vantent d'avoir été instruits de la Religion Chrétienne par S. Thadée Apôtre. 43. Ils ont peu d'Evêchez. *ibid.* Combien ils comptent de Monastères & d'Eglises. *ibid.* Rejettent le Concile de Calcédoine. 44.
- Arméniens d'Ispahan*, vont trouver le Roi de Perse à *Ferhabad* avec des presens. 269. Le Roi leur fait des presens de vestes de brocard. 270. En échange une partie en argent, & en quelle somme. *ibid.*
- Arméniens*. Suivent le Calendrier ancien; il ne leur est pas permis de célébrer des Nôces qu'après l'Octave de la Trinité. 276. *Armé-*

DES MATIÈRES.

- Arméniens*, & autres Chrétiens sujets du Grand Seigneur, gémissent sous le joug insupportable de la tyrannie des Infidèles. 393. Mettent la soie à un prix excessif. 417.
- Arrivée de deux Ambassadeurs à Ardebil.* 219.
- Artifice* dont se sert le Roi de Perse, pour tromper l'Ambassadeur Turc, & lui témoigner son courage & sa résolution. 165. & 166.
- Audience publique*, donnée par le Roi de Perse à la porte intérieure de son Palais à Casuain. 2. De quoi il parla en cette occasion. *ibid.*
- Audience secrète*, donnée à l'Ambassadeur Turc par le Roi de Perse dans son grand jardin, où ce Prince le reçut avec un festin solennel. 18.
- Audience secrète difficile à obtenir*, & rarement dans la Perse. 51. La raison de cela. 54.
- Avantages* que tirent les Païsans de Perse des gens de guerre. 111. Le peuple même. *ibid.* Et les soldats. 112.
- Avantures d'un Agent du Roi de Perse.* 390.
- Avarice du Roi de Perse.* 224.
- Avis donné au Roi de Perse* de l'arrivée de l'Ambassadeur du Grand Mogol. 50. Il ne veut pas l'admettre si-tôt à l'Audience. 51.
- Avis divers*, donnez au Roi de Perse touchant son armée. 114.
- Avis donné fort à propos* au Sieur della Vallé par le Pere Jean Vicaire des Carmes - Déchaussez, & surquoi. 88.
- Avis donné par le Général Carcica-Beig* au Roi de Perse, touchant la guerre contre le Turc. 153. La réponse du Roi. *ibid.*
- Avis* que donnent quelques Arméniens Chrétiens au Roi de Perse, & surquoi. 205. & *suiv.*
- B. Babà,

T A B L E

B.

- B** *Abâ*. Qualité que l'on donne à des personnes âgées. 42. L'Ambassadeur d'Espagne en usoit envers le Roi de Perse en le caressant; sa signification. 363.
- Bahadur-Chan*, fort noble, de la famille des Cosroë, & des autres Rois Gentils de la Perse. 171. Mandé par le Roi de Perse, pour avoir soin de tout le peuple qui sortoit d'Ardebil. *ibid*.
- Bahrein (Isle de)* où se pêchent les Perles les plus fines, & qu'on estime davantage. 15. & 55.
- Bairan*. Grande Pâque des Mahométans. 205. Ce grand Bairan célébré par les Mahométans, pour prier Dieu pour la santé du Roi Abbas indisposé. 409.
- Ban*, publié par toutes les Villes du Roïaume de Perse, par l'ordre du Roi. 3.
- Bandits*, choisis par le Roi de Perse, pour aller piller de nuit dans l'armée des Turcs. 176. Pourquoi cela. *ibid*. Ce qu'ils pillent leur appartient. 177.
- Banquet*, préparé aux Ambassadeurs d'Espagne & de Turquie, & à l'Interprète de l'Ambassadeur d'Espagne, par le Roi de Perse; ordre qui y fut gardé. 24. Le Sieur della Vallé y a séance. 26. Ceux qui y eurent place. *ibid*.
- Banquet solennel*, que le Roi de Perse fit à tous ses Hôtes & Grands de la Cour & aux principaux Officiers de l'armée, à quelle occasion. 74. & *surv*. Comparé à celui d'Eumenes Successeur d'Alexandre. *ibid*. Ordre de ce Banquet. 75.
- Barbe (La)* ne tombe point aux hommes faits, que

DES MATIÈRES.

- que l'on punit du suplice de ceux qui sont
ateints du péché de luxure. 302.
- Bataille sanglante*, entre les Tartares & les
Persans. 188. Les Persans la gagnent. 190.
- Bégum*. Qualité glorieuse en Perse, & ne se
donne qu'aux Reines & Princesses. 337.
& suiv.
- Beighichan*. Nom d'une femme Syrienne, de la
taille d'un géant, & qui savoit plusieurs bel-
les chansons à danser. 278.
- Bender*. Forteresse, ôtée aux Portugais par le
Roi de Perse. 16. 55. & 375.
- Bezouar*, le meilleur du monde; où se trouve,
378.
- Bodum*. Ville assiégée très-étroitement par
les Chrétiens. 233.
- Bœufs de Moscovie*. Différens des nôtres; en
quoi. 244.

C.

- C** *Abag*. Nom d'un Village; & que veut di-
re ce mot. 124.
- Cacciatur*. Nom fort commun entre les Chré-
tiens d'Arménie; ce qu'il signifie. 410.
- Cacciuciran*. Nom que les Arméniens donnent
au Fleuve du Jourdain; & pourquoi. 372.
- Campagne de la Médie*, destituée entièrement
d'arbres. 118. Est toute montueuse. *ibid.*
- Candahar*, autrefois de la Couronne de Perse,
possédé maintenant par le Grand Mogol.
377.
- Capnaines*. Portent le nom de *Juz-basci*. 94.
- Carmes-Déchauffez* (*Les*) instruisent les en-
fans dans leur Communauté. 425.
- Carvanserai*, apellé *Geuherabad*; ce que si-
gnifie ce mot. Bâti en un endroit desert. 256.
- Carcica en Persan*; ce qu'il signifie. 12.
- T
- Car-
- Tome IV,

T A B L E

- Carcica-Beig*, Généralissime sur tous les autres.
 97. Il envoie au Roi de Perse les nouvelles
 d'une Victoire remportée sur les Turcs. 182.
Carême, fort difficile à passer dans Ispahan. 284.
Carosses dont on se sert ordinairement dans
 l'Inde, fort legers & commodes. 243. &
 244.
Casum-Beig, surnommé *Burum Casum*; pour-
 quoi. 247.
Cavaliers (Les) voïagent toujours dans la Per-
 se, avec un cheval de main qui les suit. 223.
Cazuin, Ville sujette à de grandes pluës. 232.
Cérémonie qui s'observe sur la conclusion d'un
 mariage. 275. & 276.
Cérémonie qui s'observe lorsqu'on mène l'é-
 pousée à l'Eglise. 280.
Chan Tartare, interroge le Roi de Perse sur le
 Pere Jean, & de son païs. 88. Réponse du
 Roi. *ibid.*
Chan (Un) perfide & méchant, peut envoyer
 beaucoup de têtes au Roi de Perse; en fait
 couper à quantité de pauvres Arméniens
 Chrétiens ses Vassaux, qui pouvoient passer
 pour des têtes d'ennemis; & pourquoi. 177.
Chanum. Titre commun à toutes les Nobles,
 & dont le Roi de Perse use envers ses con-
 cubines, ou les filles de son Palais. 340.
 Quels sont leurs vêtemens. *ibid.*
Chara fic. Mot Arabe; sa signification. 144.
Charité du Roi de Perse envers les pauvres.
 139. & 140.
Châtiment de ceux qui font violence aux fem-
 mes. 299.
Châtiment de pendre par les piés, dont on se
 sert souvent en Perse. 151. & 152.
Chiecevé; sa signification. 63.
Chresen, mot Arabe; sa signification. 44.
Chieugheidem, animaux semblables aux Ri-
 nocerots,

DES MATIERES.

- nocerots, qui se battent quelquefois avec l'é-
léphant. 245.
- Chodia-Abedik*, Arménien fort estimé. 273.
Son éloge. 274.
- Choses nécessaires* se trouvent toujours en l'ar-
mée des Persans.
- Chrétiens*, persécuteurs de ceux de leur créan-
ce. 393. Ont une grande répugnance de s'a-
dresser à l'Eglise Latine, & pourquoi. 394.
- Chrétiens de l'Europe* (Tous les) s'appellent
Compatriotes dans la Perse. 16.
- Chrétiens Orientaux*, sujets à tomber en mille
erreurs; pourquoi. 286. Ne péchent pas par ma-
lice, mais par ignorance. 288. Ils ne sont pas
tous schismatiques & mauvais chrétiens. *ibid.*
- Chrétiens*, n'ont point d'Eglise dans Bagdad. 291.
Leur façon de dire la Messe. *ibid.* N'est pas
nouvelle; l'antiquité en fournit des exemples.
ibid. Ils ne sont point assistés spirituellement.
292. Sont néanmoins constans en la foi. 293.
Possèdent tout en commun. 282.
- Civilité de l'Auteur* envers le puiné des enfans
du Roi. 36.
- Com*, Ville de Médie, apellée anciennement
Choana; sa description. 257.
- Comette* (Grande) paroît en l'air en forme de
cimenterre. 252. Pronostic de guerre & de
grandes révolutions dans le monde, selon
quelques gens peu instruits, quoiqu'en éfet
ce ne soit qu'un événement naturel. 253.
- Comette* (Aure) plus petite & plus brillante.
258.
- Commandement du Roi de Perse aux Quizilbas-*
ci de venir avec le Tag. 6. 7.
à tout le Peuple de Tebriz d'en for-
tir, & de se retirer en des lieux
de sûreté. 155. & 167.
- Concerts d'instrumens & de voix* pendant un
festin

T A B L E

- festin que fit le Roi de Perse. 29.
- Conditions* de la part des Turcs au Roi de Perse. 157. & 162.
- Conférence du Roi de Perse* avec l'Ambassadeur du Turc. 11.
- Corci* ; quelles gens ce sont. 106. Ce sont comme les Prétoriens des anciens Empereurs. *ibid.* Quel est leur nombre. *ibid.* De quelles armes ils se servent. *ibid.* Portent le Tag. *ibid.* Ils ont un Général particulier. *ibid.*
- Cormac* , mot Turc ; sa signification. 106.
- Côté droit* , fort honorable chez les Persans. 83.
- Courrier (Un)* apporte des nouvelles au Roi de Perse, touchant la marche des Turcs, dont ce Prince est épouventé. 73. & 150.
- Courrier arrivé de Ferhabad* , assure que la paix avec le Turc n'aura pas lieu, & pourquoi. 312.
- Courriers d'Espagne & d'Angleterre (Deux)* arrivent à la Cour de Perse, pour des différends & affaires de leurs Nations. 297.
- Coutume des Portugais* de ne point donner d'autre titre que de Seigneurie, non-seulement aux Ambassadeurs d'Espagne, mais même au Viceroi de l'Inde. 17.
- *de Perse* , à faire la révérence au Roi, & lui faire les civilités. 30.
- *des Tartares* , de boire quelquefois dans de certaines cornes d'animaux. 87.
- *des Orientaux* , de s'asseoir sur leurs jambes. 247.
- *des Turcs* pour la guerre, & leur façon de camper. 175.
- *de l'Orient* , touchant les Mariages. 289.
- Cris publics (Les)* en Perse, se font seulement de la voix. 3. Ils n'affichent point de Placards aux Carfours. *ibid.*

DES MATIERES.

Cuvette d'or pleine de neige ; si grande , que deux hommes ne pouvoient la lever de terre , estimée à 20000. sequins. 77. 85.

D.

D *Ames d'honneur de Perse* , mais encore les moindres Esclaves du Palais , ne sont vuës d'aucun homme , que du Roi & des Eunuques. 349.

Demandes de l'Ambassadeur d'Espagne au Roi de Perse. 384. & 385. La réponse de ce Prince. ibid.

Dénombrément des personnes qui sortent des terres du Grand Seigneur. 323. Par quel stratagème elles en sortent. 324.

Dellu-Melic , Seigneur Arménien , autrefois Chrétien , maintenant Renégat ; & pourquoi. 206. Que veut dire ce mot , *Dellu-Melic. ibid.*

Description de la Ville de Sultanie. 61. De sa Mosquée. 63. D'un Pavillon où le Roi traite les principaux de son Royaume. 74. & suiv. D'un passage fort difficile & fort dangereux. 119. & suiv. Des Nôces de la Sœur de M. Maani. 276. & suiv.

Diara , espèce de Tambour ; de quelle forme. 382.

Difficulté qu'il y a de demeurer assis aux Banquets du Roi , avec les jambes croisées. 21.

Disposition de quelques Tentes que le Roi de Perse fit dresser. 78.

Divertissement de la course au loup. 4.

Domestiques de l'Auteur , font present d'une petite chienne au fils du Roi de Perse. 224.

Drogue admirable pour nétoier les dents. 304.

T A B L E

E.

- E** *Aux salées* dans Ormus. 375. Eau d'un puits qui est au milieu de la Mosquée de Sultanie, fraîche & fort bonne. 60.
- Eau-de-vie**, présentée par les Moscovites au Roi de Perse, renvoyée avec un compliment par ce Prince. 249.
- Eser rigoureux & extraordinaire** de la justice du Roi de Perse. 126.
- Eléphants fort beaux & très-hauts**, présentés au Roi de Perse. 246. Deux ou trois avoient une tour sur le dos, avec des hommes dedans. *ibid.* Description de cette tour. *ibid.* Comment ils sont conduits. 247.
- Entrée de l'Ambassadeur d'Espagne** dans Casuin, son nom, son âge, son vêtement, & son train. 14. & *suiv.*
- *de l'Ambassadeur Turc* à Ardebil. 155. On lui donne Audience. *ibid.*
- *du Roi de Perse* à Ispahan. 330. Sa réception magnifique. 331. Ordre qui y fut observé. 336. Magnificence de quelques Marchands à cette entrée. 334.
- Epirotes**, buvoient dans des cornes enrichies d'or. 87.
- Epitaphe d'Abdulganni**, latin & françois. 47. & *suiv.*
- Erouan**, Forteresse en Arménie, batue plusieurs jours inutilement par le Serdar des Turcs, avec son armée composée de 300000. Turcs. 95.
- Erreur des Nestoriens Schismatiques.** 288.
- Esclaves du Roi**, peuvent porter le Tag, & s'en servent en certaines solennités. 96. Leur nombre. 97.

Escla-

DES MATIERES.

Eslaves, qui sont devenus Chans & Sultans.

105.

Espion (Un) se rend au Camp de Carcica-Beig, qui lui donne avis du dessein des Turcs; comment il y parvient. 185. Parle au Général, après avoir long-tems attendu.

186.

Espion Tartare (Un) apporte des nouvelles au Roi de Perse de la marche des Turcs.

178.

Espions Turcs; genre de mort qu'on leur fait souffrir. 199.

F.

F *Açon de parler de Dieu* chez les Persans.

II. D'ensevelir & d'enterrer les morts chez les Arméniens. 45. Comment ils disposent la fosse. *ibid.* Façon de camper chez les Turcs. 175. Façon de parler chez les Orientaux, quand ils usent de quelqu'imprecation. 145. Façon de dire la Messe en Perse secretement. 291.

Familiarité peu respectueuse des Ambassadeurs avec le Roi de Perse. 364.

_____ *de ce Prince*, avec ses Sujets. 342.

Femmes Persannes, ne se laissent voir à personne qu'à leurs proches parens, & encore en la presence de leurs maris. 349.

Femmes Arméniennes, ne paroissent découvertes en presence des hommes. 277. N'ont d'autres passe-tems que celui des visites qu'elles rendent dans les maisons particulières. 278. Quatorze mille femmes sortirent & abandonnerent Sultanie la nuit de la mort du Roi. 63.

Festin des Noces, dure un jour & une nuit en Perse. 281.

T A B L E

- Fête des Perses*, nommée l'*Arroſement*. 372.
 Son origine. 372.
Feux-de-joie dans Cazuin, commandez par le
 Roi de Perſe. 235. Les Marchands & Bour-
 geois de la Ville obligez de les faire, lors-
 qu'il les commande en ſigne de réjouiffance,
ibid. La Ville même donne ordinairement
 une ſomme d'argent fort conſidérable à celui
 qui en porte l'ordre de la part du Roi. *ibid.*
Force des Armées de la Perſe, conſiſte aujour-
 d'hui aux ſoldats Géorgiens. 69.
Fruits piquans, dont uſent les Perſans pour
 abatre & réprimer les vapeurs du vin. 5.
Fuſiliers, ſont le moindre ordre de la Milice
 Perſane & moderne dans le païs, & que le
 Roi a introduite depuis peu, à la perſuaſion
 de qui. 92. Leur deſcription. 93. Ceux de
 Mazanderan ſont les plus conſidérables. 95.

G.

- G** *Ages* que reçoit chaque homme de che-
 val. 112.
Gain très-grand que fait le Roi de Perſe du re-
 venu de la Soïe. 418.
Gebesi-Baſci, perſonne de très-grande autori-
 té, principal Officier de l'armée, & Surinten-
 dant de toute la Gendarmerie, deſtiné à rati-
 fier le Traité entre le Grand Seigneur & le
 Roi de Perſe. 208.
Gennet-Baghi, nom du Jardin du Roi de Per-
 ſe; que veulent dire ces mots. 18. Le Roi y
 fit préparer un logement à l'Ambaſſadeur de
 l'Inde. 237.
Général de l'Armée des Turcs, reçoit ordre de
 faire la paix avec le Perſan. 207.
Généroſité de M. Maani, qui doit ſervir d'e-
 xemple à celles de ſon ſexe. 173.

Gen

DES MATIERES.

- Genre de mort* qu'on fait souffrir à des Espions Turcs. 199.
- Geuter* en Perfan ; ce qu'il signifie. 257.
- Géorgie*. Il y arrivera un jour de grandes révolutions. 70. Elle est beaucoup meilleure que la Perse. *ibid.*
- Géorgien* (*Un*) prisonnier , presente au Roi de Perse une Requête extraordinaire. 197. Les Géorgiens originairement Chrétiens. 71. Les Géorgiennes , femmes d'une taille de géans ; 339. Jolies , civiles & polies. *ibid.* Les plus belles de toute l'Asie. *ibid.* Sont préférées à celles de toutes les autres nations. *ibid.*
- Gianaga* , Femme de chambre de M. Maani , Syrienne & de bonne famille. 264. Apellée Maimi par tous les domestiques : que veut dire ce mot. *ibid.*
- Grands du Roïaume* , font la Charge de Maître-d'Hôtel à un festin que fit le Roi de Perse. 80. Place qu'occupa l'Auteur. 83.
- Grecs* (*Les*) coupoient les piés à leurs criminels , du tems de l'Empereur Justinien. 200.
- Guerre* , déclarée entre le Roi de Perse & le Grand Seigneur. 13.

H.

- H** *Abitans d'Ardebil* , sont dans une grande consternation , pour la diversité des nouvelles & des ordres que l'on donnoit. 153. & 165. Retournent en cette Ville , d'où ils étoient sortis. 213.
- Haine du Roi de Perse* contre les Quizilbaschi ; pourquoi. 103.
- Hali-Bascia* , Lieutenant-Général du Grand Seigneur , Ambassadeur vers le Roi de Perse. 7. Mal reçu ; pourquoi. *ibid.* De quelle façon le Roi le reçut. 9.

T 5

Humi-

T A B L E

Humilité très-grande, & sujétion dans laquelle le Roi de Perse élève ses enfans. 35.

I.

- J** *Acub*, Chrétien Arménien, Espion que le Roi de Perse envoie de côté & d'autre. 232. Couché sur l'état, & a des gages. 233.
- Jardin de Paradis du Roi de Perse*, plutôt Jardin sauvage & champêtre, & forêt domestique. 22. Le Roi y reçoit l'Ambassadeur d'Espagne. 23. Et celui de Turquie. 18.
- Jajacci*; quelles sortes de Soldats ce sont; à quoi ils servent. 107. Quelles armes ils portent pour marque de leur emploi. *ibid.* Portent sur le front une flèche toute droite attachée au Turban. *ibid.* Leur Capitaine la porte toute d'or. *ibid.*
- Jasaul*, Soldats; leur emploi. 107.
- Jassemis jaunes dans la Perse*, qui portent de la graine. 315.
- Ibrahim Oba*, petit Village; pourquoi ainsi nommé. 223.
- Jeu usité en Perse* par le Peuple à pié, & non par les Gentilshommes à cheval, de la course du loup. 4.
- Immanculi Cham*, ajusté extraordinairement sous un Pavillon; pourquoi. 66. Est le plus grand Prince de la Perse. *ibid.* Son père étoit Chrétien d'origine. *ibid.* Comment parvenu à cette haute dignité. 67. Fort affectionné aux Chrétiens; pourquoi. 68.
- Impôts* que le Roi de Perse veut tirer du trafic de la Soie. 272.
- Imprécation du Roi de Perse* sur son Lieutenant-Général. 145. Pourquoi. *ibid.*
- Indiens*, méprisent les Perses. 369.
- Inhumanité barbare & injurieuse à la nature*,
chez

DES MATIERES.

- chez les Persans. 199.
Intrumens de Musique, fort particuliers. 354.
Ispahan, grande Ville; sa description. 374.
Juz-basçi, mot Turc; sa signification. 94.

K.

- K** *Ielle*, Village; que veut dire ce mot. 228.
Kinas; nom donné à certain ordre de Noblesse, fort considéré entre les Moscovites, plus communément dits aujourd'hui *Knès*, 239.

L.

- L** *Ala Beig*, Tresorier & Surintendant des affaires du Roi de Perse, & principalement de celles qui regardent les marchandises, menacé souvent par son Maître; pourquoi. 263. & 376.
Lampes d'argent, suspendues en l'air avec plusieurs œufs d'Autruche, qui se voient dans les Mosquées des Turcs, & plusieurs autres choses. 143.
Langues (Dix) qu'on parle parfaitement chez l'Auteur. 298.
Laon, mot Arabe; sa signification. 224.
Legéreté naturelle aux Orientaux. 398.
Lettres du Roi d'Espagne au Roi de Perse. 354.
Libéralité de l'Ambassadeur des Indes, envers les bourgeois d'Ispahan: le Roi de Perse s'en ofense. 357.
Liqueur de Bacchus, aussi commune aux Persans qu'aux Allemans. 340.
Litière de M. Maani, se renverse en un mauvais endroit. 220.
Lumières très-belles mises en un souper magni-

T A B L E

gnifique, que fit le Roi de Perse aux Ambassadeurs d'Espagne & de Turquie, & autres personnes de condition. 28.

M.

- M**. *Maani* fait de grandes journées avec l'armée des Perles. 57. Entre dans une Mosquée inconnue, avec quelques autres femmes. 144. S'en moque. *ibid.*
- Magnificence de quelques Marchands*, à l'entrée du Roi de Perse dans la Ville d'Ispahan. 334.
- Mahométians*, nommez Musulmans par les Perfans; que veut dire ce mot. 163.
- Maison à Ardebil*, destinée aux Hôtes du Roi; sa situation. 129. Défendu aux Propriétaires d'y demeurer. *ibid.* Pourquoi. *ibid.*
- Maisons publiques*, bâties dans la Perse pour la commodité des voïageurs. 255.
- Maisons de la Cahuë*; leur description. 357.
- Manière de vivre*, incivile & grossière des Tartares. 130.
- Manière de danser des femmes Arméniennes*. 278.
- Marche du Roi de Perse*; qu'elle elle est. 114. Changée, à cause de la chaleur. 118.
- Marche des Présens des Ambassadeurs Indien & Moscovite*. 243. & *suiv.*
- Médecins de Perse*, très-ignorans. 250.
- Médie*, toute remplie de Montagnes. 134. Le froid y est grand. *ibid.*
- Mehimandar ordinaire*, & général du Roïaume de Perse; quel Office c'est. 384. Il conduit l'Ambassadeur d'Espagne jusques dans l'appartement du Roi. 16.
- Meidan*. (*Le*) On a soin de l'arroser, pour empêcher la poussière. 5.

Meis-

DES MATIERES.

Meiffelle, lieu où les Persans s'assemblent pour y faire des Prières publiques pour leur Roi.

409.

Melic, mot Arabe ; sa signification. 206.

Milice des Persans ; la première est celle des Furliers, qui sont les moindres. 92. La seconde est celle des Esclaves ou Serfs du Roi. 95. Ils sont tous Chrétiens d'origine, presque tous enfans, ou achetez, ou donnez, de diverses Nations. *ibid.* La plupart Géorgiens. *ibid.* Combattent tous à cheval ; de quelles armes ils se servent. 96. La troisième Milice est celle des Quizilbaschi. 97. Composée de 32. Tribus différentes. 97. & 99. Seize de ces Tribus sont nommées droites, & les seize autres, gauches ; pourquoi. 98. Sont répandus par toute la Perse. *ibid.* Sont tous gens de fortune, & Turcs originaires. *ibid.* Leur Noblesse n'est pas plus ancienne dans le pais, que du tems d'Ismaël I. qui leur donna le Tag. *ibid.* La quatrième Milice des Persans, & la plus noble de toutes, est celle des Corci ; ce que signifie ce mot. 106.

Mirmiron ; quelle qualité c'est ; & sa signification. 351.

Miski, nom d'une More noire ; ce que signifie ce mot. 268.

Modestie des femmes Mahométanes. 349.

Modestie des gens de guerre quand ils marchent. 110.

Mont-Taurus, s'étend jusques dans la Province de Ghilan. 229.

Montagnes de la Médie fort agréables ; pourquoi. 118.

Mort d'Abdulganni, Gouverneur de M. Maani. 42. Lieu où il est enterré. 43. Son Epitaphe. 47. & 48.

Moscovites (Les) ont toujours envoyé deux Am.

T A B L E

- Ambassadeurs ; l'un apellé grand , & l'autre petit. 239. Portent les cheveux longs , de même que la barbe. 241. Leur habit. 239.
- Mosquée de Sultanie* ; son antiquité. 62. Par qui bâtie. *ibid.* Sa description. 63.
- Mosquée de Sciah-Sofi à Ardebil* , fort remarquable. 138.
- Mosquée* , ou une sœur d'Iman Riza , un des Successeurs de Mahomet des plus estimés est enterré , est regardée comme sainte à Com , Ville de Perse. 257.
- Mosquées dans la Perse* , ne sont pas couvertes. 141.
- Motif de l'averfion du Roi de Perse pour son fils aîné.* 314.
- Mousquetaires à cheval* , dans l'armée du Roi de Perse. 93.
- Moïens nécessaires* pour l'établissement de la Foi dans la Perse. 327.
- Mulla (Les)* prient continuellement sur le Tombeau de Sciah-Sofi. 143.
- Murailles de la Mosquée de Sultanie* , chargées par tout de lettres Arabes. 62.
- Muffale* , mot Arabe ; sa signification. 132.
- Muueli* , un des principaux Officiers auquel la garde de la Mosquée est confiée. 150.

N.

- N** *Arré* de tout ce qui se passa entre le Roi de Perse & l'Ambassadeur d'Espagne. 383.
- Nazar-Beig* Soldat , homme d'honneur & de considération , Chrétien secret & couvert. 255. 267. & 286.
- Nombre* de ceux qui furent faits prisonniers de guerre dans le combat , entre les Persans & les Turcs. 195.

Nom

DES MATIERES.

- Nombre des Soldats d'une armée*, très-difficile à favoir. 194.
- Nombre des maisons & habitans de Ferhabad.* 271.
- Noms de ceux qui furent au-devant de l'Ambassadeur d'Espagne en son entrée à Casuin.* 14.
- Noms des Ambassadeurs de Moscovie.* 239. Leur habit. *ibid.*
- Nouvelles que raconta le Mehimandar à l'Auteur.* 72.
- Nouvelles de la guerre*, intimident les habitans d'Ardebil, qui sont contraints de l'abandonner & de transporter leurs meubles & marchandises ailleurs. 132.
- Nouvelles qu'on apporte au Roi de Perse de la Ville de Tebriz.* 155.
- Nouvelles de la mort de Sultan Otthoman*, neveu de Mustapha. 169. Celles de l'approche des Turcs mettent la Ville d'Ardebil en confusion. 170.
- Nouvelles à la Cour de Perse de la marche de l'armée des Turcs vers Ardebil.* 204.
- Nouvelles que l'Auteur reçoit d'Europe.* 233. De Constantinople 234.
- Nouvelles du rétablissement de Sultan Mustapha.* 307.

O.

- O**bligations de ceux qui entrent dans les Mosquées. 142. Il n'est pas permis aux Chrétiens, ni à ceux qui ne sont pas profession du Mahométisme d'y entrer. *ibid.*
- Observation superstitieuse des jours & des heures.* 329.
- Obstination des Turcs*, qui ne veulent pas entendre parler des Mystères de la Foi. 53.
- Oignons

T A B L E

- Oignons du Roi de Perse*, vendus par ses gens au Marché d'Isphahan. 387. Lui en rendent compte. *ibid.*
- Ordonnances du Roi de Perse*, sur quelques nouvelles qui lui firent de grandes impressions sur l'esprit, touchant la Ville d'Ardebil. 179.
- Ordres (Quatre)* de la Milice de Perse, & la forme de leur armée. 92. Font tout le Corps des Armées du Roi de Perse. 107.
- Ordre du Divan de Constantinople* au Général des Turcs. 131
- Ordu du Roi de Perse*; quel il est, & en combien de jours il passe. 110.
- Orientaux*, ne gardent pas volontiers leur parole. 158.
- Otage* que le Turc demandoit au Roi de Perse; refusé. *ibid.*

P.

- P** *Ains de sucre (Deux)* portez sur un chariot à cause de leur grandeur. 379.
- Paix avec le Turc*, ne dure pas; pourquoi. 312.
- Pape (Le)* donne permission aux Maronites Catholiques, aux Arméniens & aux Grecs, de faire leurs Prières en leur langue naturelle. 294. & 295.
- Paphlagoniens, & ceux de Thrace*, bûvoient dans des cornes, enrichies d'or & de pierres. 87.
- Paroles du Roi de Perse à l'Ambassadeur Turc*, en déclarant la guerre au Grand Seigneur. 10. & *suiv.*
- du même, à l'Ambassadeur d'Espagne, au sujet de l'Ambassadeur Indien. 377. Autres, avec le même. *ibid.*
- Au

DES MATIERES.

Au Pere Vicaire des Carmes-Déchauffés.
378.

Particularités dont s'informa le Roi de Perse d'un Mahométan son sujet, touchant le Roi d'Ormus. 419. Grandes careffes qu'il lui fit. *ibid.*

Passage très-difficile, où l'Auteur s'engagea avec M. Maani 119.

Pais des Géorgiens, très-bon, & où tout ce qui est nécessaire à la vie abonde. 132.

Paisans, retirent de grands avantages du passage des gens de guerre. 111.

Paisans d'Ardebil, ne se servent ni de chevaux ni de mulets pour transporter leur bagage. 144. Mais seulement de bœufs & de vaches. *ibid.* Comment ils les ajustent. *ibid.*

Persans (Les) très-curieux & fort intelligens en la Philosophie, & autres sciences. 52. Ont toujours coutume de se camper au large, & fort commodément. 57. Plus éclairez & plus savans dans l'histoire que les Arméniens; & en quoi. 61. Leurs vices à boire, selon la remarque de Xénophon. 89. Se piquent de vivre proprement & dans la politesse. 130. Confondent la lettre P avec le B, & l'V consonne avec le B. 134. Savent faire la guerre. 153. Ne sont pas secrets. 157. Se vantent beaucoup, & exagèrent extraordinairement ce qu'ils font & ce qui se passe chez eux. 193. Gagnent la bataille, & mettent les Tartares en déroute. 190. Combatent sans ordre. 308. Leur façon de combattre. 309.

Personnes de condition (Les) qui peuvent avoir des Eléphants, se servent des tours qu'ils ont sur leur dos pour voïager plus commodément, & même pour faire la guerre. 246.

Pi

T A B L E

- Pigeons*, portant les lettres de côté & d'autre, selon le besoin, en la Province de Babilône. 316. La meilleure espèce se trouve dans Bagdad, & elle est plus estimée que toutes les autres de l'Asie & de l'Egypte. *ibid.*
- Places gagnées (Trois cens soixante & six)* par le Roi de Perse sur les Turcs. 386.
- Politique du Roi de Perse.* 34. & 202.
- Portrait de la Reine de France, Anne d'Autriche*, présenté au Roi de Perse par l'Ambassadeur d'Espagne, par un présent particulier, & non de la part de son Roi. 20.
- Portrait de M. Maani.* 421.
- Portugais présomptueux*, se fians en leurs forces, & trop jaloux de tout ce qui leur appartient. 420.
- Posture extravagante du Roi de Perse en buvant.* 85.
- Present de l'Ambassadeur des Indes*, précédoit celui des Moscovites; en quoi il consistoit. 243. Et celui des Moscovites. 247.
- Present de l'Ambassadeur d'Espagne*, à combien se montoit. 19. Détail de ce present. *ibid.*
- Presens faits à l'Ambassadeur Turc* par le Roi de Perse. 162. Avec quelles paroles. 166.
- Presens faits au Roi de Perse*, de la part de Isuf Chan; du Calanter de Sumachie; d'un Seigneur Tartare. 39. De Feridun Chan. 41.
- Presens de l'Ambassadeur des Indes* au Roi de Perse. 354 & *suiv.*
- Prince de Caramanie*, qui se met sous la protection du Roi de Perse. 25. Ses vêtements; sa stature. 26.
- Prisonniers*, pris à la Bataille d'Ardebil, paroissent devant le Roi de Perse les mains liées derrière le dos, & avec les mêmes armes qu'ils avoient quand ils furent pris; leur nombre. 195. & 196.

Pro-

DES MATIERES.

Proposition d'un Arménien au Roi de Perse,
touchant le trafic de la Soïe. 272.

Propositions du Roi d'Espagne à l'Ambassa-
deur de Perse. 260.

Pseautier, traduit en Persan, présenté au Roi
de Perse par le Pere Vicairé des Carmes-Dé-
chauffez. 52.

Q.

Q*uizilbaschi*, Soldats originaires de Perse,
& Gentilshommes. 92. Ne s'enrôlent
pas parmi les Fusiliers. *ibid.* Se sont rendus
puissans depuis peu par la force. 93.

Quizilbaschi; que veut dire ce mot; pourquoi
ainsi nommez. 93. 98. Divisez en trente-
deux Colonies, ou Tribus, dans la Perse.
98. Comment ils vont à la guerre. 101. Ils
sont tous soldats; pourquoi. *ibid.* Ils ont
toujours eu le Gouvernement du Roïaume
de Perse, & ont occupé jusqu'à présent les
premières Charges. 103. Pourquoi ils ont
encouru la haine du Roi de Perse. *ibid.* Il
les humilie tous les jours. 104. Ils s'estiment
les plus nobles de la Perse. 105.

R.

R*aïson* pourquoi les Colonies des Quizil-
baschi sont des Tribus, & non pas des
Familles. 99. Pour quelles raisons l'Auteur,
& M. Maani, cherchent les moïens de se
retirer d'Ispahan. 286.

Rang que tiennent les Seigneurs qui furent in-
troduits dans le Pavillon du Roi. 84.

Ravages étranges des Cosaques sur toutes les
rivières de la Mer Noire. 207.

Réflexions de l'Auteur sur la conférence du
Roi de Perse, avec les Uzbeghi. 34.

Reine

T A B L E

- Reine des Géorgiens*, fort dévote à la Sainte Vierge. 69.
- Religieux (Les)* & plusieurs des amis de l'Auteur, le vont visiter à une lieuë du Château de Bertan. 263.
- Repas* fort frugal de l'Auteur. 60.
- Reproches* que le Roi de Perse fait continuellement aux Princes Chrétiens, des mensonges & impostures dont leurs Lettres & Ambassades sont pleines. 416.
- Replique du Roi de Perse* *ibid.* Menace les Turcs. 164. Rodomontade du Roi de Perse au sujet des Lettres du Roi d'Espagne. 419.
- Requête extraordinaire*, présentée au Roi de Perse par un Géorgien prisonnier. 197.
- Révolutions* qui se verront un jour dans la Géorgie. 70.
- Rigueur du Roi de Perse* envers l'Ambassadeur Turc. 156.
- Rinoceros*, présentez au Roi de Perse par l'Ambassadeur de l'Inde. 245.
- Rodomontade du Roi de Perse* à l'Ambassadeur Turc. 164. La réponse de l'Ambassadeur. 163.
- Roses jaunes en Perse*, dont l'odeur n'est pas agréable. 316.
- Roi de Perse (Le)* a de l'estime pour l'Auteur. 3. Ne veut point recevoir l'Ambassadeur du Turc avec les cérémonies ordinaires; pourquoi. 7. Etant à cheval, personne ne met pié à terre pour le saluer; non pas même de ses Vassaux. 9. Envoïe au-devant de l'Ambassadeur d'Espagne des Cavaliers, lestes & bien montez. 14. Sa conversation avec l'Ambassadeur d'Espagne. 27. Est un Prince fort intelligent, & qui parle pertinemment de tout. 53. & 56. Donne Audience particulière à l'Ambassadeur d'Espagne. 54. Su-

DES MATIERES.

54. Sujet de leur conférence. 55. Difère de
 donner congé à l'Ambaffadeur ; pourquoi.
 57. Sa maxime là-deffus. *ibid*. Reçoit Imam-
 Culi-Chan en furvivance du Gouvernement
 de Sciras. 67. Change en un moment l'ordre
 de la marche de son armée. 90. De quelle
 race il est illu. 102. Donne tout le comman-
 dement de l'armée aux Efclaves. 105. Com-
 bien il entretient de Cavaliers dans toute l'é-
 tendue de son Empire. 108. Fort fuperfti-
 tieux , il confulte une Magicienne dans le
 deffein de s'en fervir en la guerre contre les
 Turcs. 116. Punit exemplairement une per-
 fonne de condition. 126. Est en une extrême
 affliction de fe voir en danger de brûler lui-
 même les Sépultures de tous fes Ancêtres.
 150. Fait une longue & dévotte prière ,
 profterné fur la Sépulture de fon faux-Pro-
 phète. *ibid* Fait défenfe , avant que l'Am-
 baffadeur Turc fut admis à l'Audience , que
 perfonne ne confère avec lui. 156. Se fert
 d'une rufe contre ceux qui l'importunoient
 de faire la Paix. 160. Ordonne à tous les
 habitans d'Ardebil de fe retirer , avec tous
 leurs éfets , en des lieux plus affurez. 170.
 171. & 179. Estime ceux qui lui prefentent
 des têtes de fes ennemis. 177. Refufe de fai-
 re la Paix avec le Grand Seigneur , aux con-
 ditions qu'il la demande. 201. Solennife la
 fête du Baïram. 208. Distribuë lui-même le
 Pilao aux pauvres. *ibid* Donne des ordres
 au Général de son Armée. 210. Licentie fes
 Troupes. 215. Arrive au lieu où l'Auteur
 étoit campé. 222. En quelque endroit qu'il
 fe trouve , il n'eft permis à perfonne de par-
 tir avant lui ; pourquoi cela. *ibid*. Reçoit
 les Ambaffadeurs Moscovites dans le Mei-
 dan de Cazuin. 242. Commande des feux-
de.

T A B L E

de-joie dans cette Ville. 235. Desaprouve le present que lui font les Moscovites. 249. Veut absolument que le commerce de la Soie passe par la Turquie ; sa raison. 272. En veut tirer cinq Tomans de chaque somme. *ibid.* Combien ils valent. *ibid.* Veut deshériter son fils , par scrupule de conscience. 312. Il en desire l'histoire, d'une certaine façon. 313. Ne souffre pas volontiers de grands enfans auprès de lui capables de l'incommoder. 314. Il n'a point d'autre Successeur que l'enfant de son fils aîné, pour deux raisons. *ibid.* Acorde facilement aux Augustins Portugais une place pour y bâtir une Eglise. 420.

S.

- S** *Acrifice du Chameau*, solennisé en Perse au jour du petit Baïram. 133.
Sarmus Ac-ciai, nom d'un petit ruisseau ; sa signification. 117.
Saru Chogia ; un des Visirs, le plus estimé de la Perse. 51.
Saumons frais, ne se trouvent que très-rarement à Ispahan ; pourquoi. 284.
Sceichavend, quelle lignée c'est en Perse ; en quel nombre ils sont. 102.
Sciah-Sofi, parent de Mahomet, Auteur de la Secte des Persans. *ibid.* Tenu par eux pour un grand Saint. 132. Et comme un hérétique par les Turcs. *ibid.*
Seigneur (Le Grand) fait emprisonner l'Ambassadeur de Perse. 147.
Seizchane ; que veut dire ce mot. 128. & 204.
Sentimens du Roi de Perse dans toutes les entreprises & les guerres qu'il a faites. 146.
Tous les Médes & les Parthes en ont usé de même. *ibid.*

Sépul-

DES MATIERES.

- Sépulture* qui se voit en la Mosquée de Sultanie, du Sultan qui l'a fait bâtir; sa description. 64. Autre, plus belle, apellée les 40. *Colonnes*, située près de Sciraz. 65.
- Sépulture de Sciah-Sofi*, fort réverée des Persans. 132. 135. & 136. Nullement considérée des Turcs. 132.
- Sépultures (Les)* se font dans la campagne, à quelque distance de la Ville. 42.
- Serdar*; quelle dignité c'est en Perse. 7.
- Sequins (Trois)* donnez par aumône à plusieurs pauvres par le Roi de Perse durant le Ramadan. 389.
- Sizisené eilefin*, phrase Turque; sa signification. 12.
- Soldats (Les)* en Perse ont de grands apoinemens. 112.
- Spectacle de lumières & de flambeaux*, présenté par le Roi de Perse dans la Ville de Trebizins, sur le devant de toutes les maisons. 380.
- Sultan & Roi*, termes synonymes chez les Arabes. 62.
- Sultanie*, est une Ville moderne; sa description. 61. Est un nom Arabe; sa signification. 61. 62.
- Suplice* de ceux qui forcent les filles de bonnes familles. 299.
- Suplice très-cruel* pour les femmes criminelles. 381.

T.

- T** *Ag*, porté par tous les Persans au jour de cérémonie, & non le Turban. 6. Qui sont ceux qui le portent ordinairement. *ibid.*
- Tagi-Buruc*, petit Village; que veut dire ce mot. 128. Le revenu qu'on en tire annuelle-

T A B L E

- lement est destiné au service de la Mosquée de Sciah-Sofi. *ibid.*
- Tambour & Trompette**, font la marche du Roi de Perse. 114.
- Tartares (Les)** boivent dans des cornes d'animaux, couvertes & enrichies de diamans 87.
- Tartares Lezghi & Nogai** s'offrent au Roi de Perse pour ruiner les desseins des Turcs; par quel moien. 117. Enseignent au Roi de Perse le secret de faire tomber de la pluie & de la neige. 168. Ce Prince l'éprouve à Ardebil. *ibid.*
- Tasc Chiesen**, Village habité par des Tailleurs-de-pierre; que veut dire ce mot. 218.
- Tasse**, li massive d'or au fond & li épaisse, qu'on ne la pouvoit soutenir d'une main. 87.
- Tai**; que veut dire ce mot. 92.
- Tebriz**, Ville fameuse & considérable. 73. Connue en Europe, sous le nom de *Tauris*. 134.
- Temple de Minerve**, où Pausanias se retira comme dans un azile, étoit sans toit. 141.
- Temples**, étoient découverts & sans toit, du tems même des Grecs, selon Thucydide. *ibid.*
- Tems (Certains)** où en un jour de la lune de Septembre les Turcs ne sont point obligez de servir à la guerre, ni de demeurer à la campagne. 214.
- Terre (La)** dans toutes ces parties de l'Orient, relève presque toujours du Roi de Perse. 101.
- Terreur panique** dans l'Armée des Turcs. 212.
- Testament (Nouveau)** imprimé en caractères Arabes, avec un Alphabeth Arabe, présenté au Roi de Perse par le Pere Vicair des Carmes-Déchauffés. 52.
- Têtes des Turcs**, aportées au Roi de Perse, nonobstant les Traitez de Paix. 248.

Tire

DES MATIERES.

Titre d'Excellence, donné à l'Ambassadeur d'Espagne par l'Auteur. 17. Depuis introduit dans l'Inde. *ibid.*

Toman, espèce de monnoie en Perse. 112. Ce que c'est; combien vaut. *ibid.*

Tomans (Trois cens) en argent, valent 3000. sequins, present des Arméniens au Roi de Perse. 270.

Tours (Sept) prison délicieuse & agréable, où l'on renferme les prisonniers de condition. 148.

Tribus de Quizilbasci (Trente-deux) en Perse. 98. Sont plus de 70000. de toutes les Tribus. 100. Elles ne sont pas égales. *ibid.*

Traité pour le commerce de la Soie, entre l'Espagne & la Perse. 414.

Truites en grande quantité, dans de gros ruisseaux, qui coulent continuellement dans les ruës d'Ardebil. 136.

Turcs de Perse, regardent les autres étrangers en la Religion de Mahomet, comme des infidèles & des hérétiques. 83. Gens résolus, & qui ne s'attachent qu'au solide. 166. Ils ne se retranchent jamais. 175. Détachent leurs meilleurs Soldats de leur armée. 184. Massacrez en différentes ruës d'Ardebil; pourquoi. 199. Quelques Espions Turcs n'ont pas un sort moins rigoureux. *ibid.*

Turcs, sollicitent le Roi de Perse à faire la Paix. 148. Leurs raisons. 149. Le Roi la refuse. 201.

Turcs, concluent la Paix, aux conditions que le Roi leur prescrit. 208. Se délient du Roi de Perse. 216.

T A B L E

V.

Valet de l'Auteur (Un) lui vole un de ses meilleurs chevaux. 251.

Vallé (*Le Sieur della*) va visiter le Chan de Sciras, avec le P. Vicairé des Carmes-Déchauslez. 66. & 71. Son ajustement extraordinaire. 66. Célèbre la Fête de S. Pierre, selon l'usage de Rome. 31. Trouve un abri fort agréable, où il attend M. Maani. 120. Elle arrive en parfaite santé. 121. Il est infatigable. 123. Joint l'armée du Roi. 125. Marche toujours avec grand train. 128. Est régalé par le Chan de Sciras. 71. Est introduit dans le Pavillon du Roi avec honneur. 82. Fait célébrer la Messe à Ardebil en une fort belle chambre. 130. Se plaint de ceux qui ont surpris quelques-unes de ses Lettres. 250. Paroit fort religieux, & en quoi. 180. Est incommodé & devient malade. 229. & suiv. 250. Trouve son logement dans Cazuin. 231. Devient malade au lit dans la Ville de Cascian. 259. Intervient en une négociation. 262. Le Sr. della Vallé & M. Maani prennent soin de l'éducation de M. Mariuccia, petite fille Géorgienne. 264. La reçoivent avec joie. 266. Sa maison étoit l'azile des Catholiques. 268. Entretient une grande famille dans Ispahan. 279. Fait venir de nouveaux mariez en sa maison, où il les régale. 282. Réduit au lait de chèvre. 285. Fait faire Profession de la Foi à plusieurs Schismatiques. 289. S'emploie auprès du Roi de Perse en faveur de la Religion Catholique. 296. A le don des Langues. 298. Compose une Grammaire Turque. 302.

Vallée très-profonde en Médie; sa description, 118. & 119.

Vases

DES MATIERES.

- Vases* d'un Banquet tout de pur or, & enrichis de diamans. 76. & 78.
- Vicaire des Carmes-Déchauffez (Le Pere)* réconcilie un Polaque dans la Chapelle de l'Auteur. 31. Après avoir eu Audience du Roi de Perse, retourne à Ispahan. 216.
- Victoire des Persans* contre les Turcs, publiée à Ardebil. 192. Joie du peuple de cette Ville. *ibid.*
- Villes & Maisons de Perse (Toutes les)* remplies d'hommes & de femmes Géorgiennes. 70. Villes de la Perse, presque toutes sans murailles & de très-dificile garde. 126. Ont toutes une place destinée pour faire le Sacrifice du Chameau. 131.
- Vin de Sciras*, estimé plus que tous les autres. Le vin est interdit dans tout le territoire d'Ardebil. 135. Etre pris de vin, n'est pas une chose honteuse en Perse. 382.
- Visage (Le)* & les yeux d'un mort chez les Arméniens, sont tournez vers l'Orient. 45. La raison. *ibid.*
- Visites des femmes Persanes (Les)* se passent en mangeant ou bûvant, ou en chantant & dansant. 279.
- Vizir du Mazanderan*, subit innocemment le suplice de ceux qui violent les femmes. 300. Justifié & récompensé du Roi. 301.
- Vizirs, Secrétaires, & autres Officiers (Tous les)* sont pris ordinairement d'entre les *Tai*, pour distribuer & exécuter les ordres du Roi par écrit. 105.
- Unchiur*, mot dont se servent les Turcs, pour nommer le Grand Seigneur. 197.
- Voïage de l'Auteur*; sa description. 218. & *suiv.*
- Usage de boire dans des cornes, (L')* & de les enrichir d'or & de pierreries, est fort ancien. 87.
- Z. Zagro,

T A B L E D E S M A T I E R E S .

Z.

- Z** *Agro*, Montagne vers le Nord, couverte de neige au mois d'Août. 134.
- Zambor*; quel animal c'est. 220.
- Zeineb Bégum*, première femme du Roi Abbas, fait bâtir un Carvanserai qui porte son nom, pour la commodité des voyageurs. 255. Courrier que le Roi lui envoie; pourquoi. 313.
- Zengan*, nom d'une Ville; ce que signifie ce mot. 116. Pourquoi elle a pris ce nom. *ibid.* N'est point fermée de murailles; sa situation. *ibid.*
- Zenobia*, Impératrice célèbre d'Orient; son nom est fameux en Perse, à cause de ses vertus & de son mérite. 256.
- Zulfcar Chan*, massacré par Carcica Beig. 137. & 160.

Fin de la Table du Tome IV.

...
...
...
...
...
...



